THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

PQ2489
1927
v. 49

DEMCO

OCT 2 0 1976

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00019247897

This book is due at the LOUIS R. WILSON LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

DATE DUE	RET.	DATE DUE	RET.
	NOV 3 '81		
	NOV 3 '81		
Form No. 513			

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

https://archive.org/details/correspondance1800zola_0

Collection des

Œuvres Complètes

Emile Zola

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

Il sera tiré, en outre, 10 % *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire : 2084

LES ŒUVRES COMPLETES

Emile Zola

PQ2489
1927
V.49

Correspondance

(1872-1902)

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

LIBRARY UNIV. OF
NORTH CAROLINA

1872

840.81
Z86
V.49

830499

A GUSTAVE FLAUBERT

2 *février* 1872.

Cher Maitre,

Je suis honteux de ne pas vous avoir encore rendu visite, le journalisme m'abêtit tellement, que je ne trouve plus une heure à moi. — Je vous envoie mon nouveau roman[1] pour vous dire que je ne vous oublie pas et que je vous remercie de votre lettre à la municipalité de Rouen. Ah! les gredins de bourgeois! vous auriez dû prendre une trique encore plus grosse, bien que la vôtre fasse de terribles bleus.

Je veux absolument aller vous serrer la main dimanche, dans l'après-midi. — Que *La Curée* me serve en attendant de carte de visite.

Tout à vous, mon cher maître.

(1) *La Curée*

A C. MONTROSIER

13 *février* 1872.

Mon cher Confrère,

Je ne vous ai pas encore remercié des deux excellents fauteuils que vous m'avez procurés. Le drame de Daudet[1] est, en effet, très curieux. C'est l'erreur d'un esprit fin et délicat. Avez-vous remarqué la chute fatale des romanciers au théâtre? Ils font plus noir, plus vieux, plus ficelés que le dernier des faiseurs. Cela m'effraye un peu pour moi.

Merci encore, et tout à vous.

A ANTONY VALABRÈGUE

Paris, 13 *février* 1872.

Mon cher Valabrègue,

Je n'ai pas une bonne nouvelle à vous annoncer. Comme nous le craignions tous les deux, ils sont d'avis, à *La Cloche*, que votre nouvelle ne saurait passer en Variété. Ils ne veulent, à la troisième page, que des études littéraires, artistiques ou historiques. Le dialogue surtout les effraye.

J'ai vainement plaidé votre cause, il faudra attendre que Gustave Aymard ait tué le dernier soldat prussien, et ce sera long. En attendant, j'ai préféré reprendre votre manuscrit qui sera mieux chez moi que dans un carton de *La Cloche*.

Ah! cette malheureuse littérature est bien malade!

Votre tout dévoué.

(1) *Lise Tavernier*, probablement.

A LOUIS ULBACH

Paris, 9 *septembre* 1872.

Ah! mon cher Ulbach, que je me tiens à quatre pour ne pas répondre avec toute ma colère d'artiste à la lettre que vous avez écrite à Guérin, et que Guérin me communique! " Obscène !" Toujours le même mot donc! Je le rencontre sous votre plume d'écrivain, comme je l'ai entendu dans la bouche de M. Prudhomme. Vous n'avez pas trouvé un autre mot pour me juger, et c'est ce qui me fait croire que ce gros mot ne vient pas de vous, et que vous l'avez laissé fourrer dans votre poche dans quelque cabinet officiel, pour me l'apporter tout chaud sous le nez.

Oh! ce mot! Si vous saviez comme il me paraît bête. Excusez-moi, mais je vous parle en confrère, et non en rédacteur. Heureusement qu'il ne me fâche plus, depuis que je l'ai entendu dans la bouche des procureurs impériaux. Non, vous ne m'avez pas blessé, bien qu'" obscène " soit terriblement gros. Je vais brûler votre lettre, pour que la postérité ignore cette querelle. Je sais que vous retirerez cet " obscène ", quand les dames ne vous monteront plus la tête contre moi.

Je regrette de vous avoir causé cet ennui, et je suis très heureux de votre idée de soumettre mes articles à un censeur. Comme cela, je ne serai plus un danger pour les populations. Vos actionnaires et vos amis dormiront dans leur chasteté. Sans plaisanterie, je ne demande pas mieux que de les satisfaire, si la question d'argent tient à cela. Menacez-les d'un de mes articles, s'ils ne prennent pas chacun une action.

Je vous verrai demain, pour que vous me traitiez comme un échappé des lupanars. Vous savez que je vis dans l'orgie et que je scandalise mon époque par mon existence désordonnée. On ne voit que moi dans les lieux de débauche. Non, tenez, j'ai votre " obscène " sur le cœur. Vous n'auriez pas dû l'écrire, en me connais-

sant et en sachant que je suis plus hautement moral que toute la clique des imbéciles et des fripons.

Ne m'en voulez pas, et croyez-moi votre bien dévoué et bien obéissant rédacteur.

A MAURICE DREYFOUS

Paris, 22 *octobre* 1872.

Mon cher Dreyfous,

J'ai un gros rhume, et je suis tellement enfoncé dans *Le Ventre de Paris*, que je vous avoue ne pas m'être occupé encore de *La Fortune des Rougon*. Mais, dès après-demain, je compte vous en envoyer des morceaux, de façon à ce qu'on puisse commencer l'impression tout de suite[1].

Ce soir ou demain paraîtra, dans *La Cloche*, un grand article d'un de mes bons amis. Je vous le recommande; il sera certainement bien fait.

Vous seriez bien aimable de m'envoyer une copie d'une des notes que je vous ai remises, sur *La Curée*. J'en ai besoin pour un journal de province.

C'est tout. J'ai écrit à Fouquier et à Levallois. *Le Phare de la Loire* publiera un article. Dans *Le Sémaphore*, la note passera certainement demain ou après-demain. De votre côté mettez les fers au feu. On me dit que Pelletan a commencé un article. Les articles qu'on commence de la sorte et qui traînent ne s'achèvent jamais. Il faudrait peut-être le voir. Enfin, je voudrais bien, pour mon début chez vous, vous faire gagner beaucoup d'argent.

Mes compliments à M. Charpentier.

Tout à vous.

A MARIUS ROUX

Paris, 25 *décembre* 1872.

Mon cher Roux,

Le petit Noël m'a apporté hier une andouillette de Vire comme on en voit peu, et j'ai embrassé le petit

(1) Il s'agit de la réimpression pour la Bibliothèque Charpentier.

Noël. Je te remercie de ton cadeau, il est charmant, et me touche beaucoup. Tu m'en avais parlé; mais c'était si loin, qu'il m'a semblé le recevoir une seconde fois. Merci encore.

Je voulais d'ailleurs t'écrire pour te demander des nouvelles de ta revue ; si tu as du temps à perdre, jette-moi un mot à la poste ; cela me fera plaisir. Il est vrai que je te reverrai bientôt.

Je regrette que tu ne te sois pas trouvé ici ces jours derniers. L'interdiction du *Corsaire* a fait un bruit énorme. Les journaux, à court de copie au moment des vacances, se sont jetés sur mon article. J'y perds quelque argent, mais j'y gagne un terrible tapage. Charpentier fait faire des affiches. Moi, je suis en train d'écrire une brochure, une réponse ou plutôt une défense ; j'attendrai lundi ou mardi pour la lancer, afin de ne pas trop paraître taper sur la grosse caisse ; c'est moins une affaire d'argent que de précaution pour l'avenir.

Il y a quelques articles très curieux. Je n'ai pu malheureusement les collectionner, parce qu'il aurait fallu acheter tous les journaux pendant trois jours. Mais j'en ai pourtant mis de côté quelques-uns qui t'amuseront.

J'ai ce soir à dîner Béliard, Philippe et Alexis[1]. Hier, jour de réveillon, j'ai porté un toast à la réussite de ta revue. Puis nous sommes allés à la messe de minuit à la Trinité. C'est très pauvre, et pas solennel du tout. Au demeurant, il fait beau et Paris paraît très réjoui.

Tout le monde te serre la main. Moi, j'en fais autant, et des deux mains à la fois ; et je te prie de présenter mes compliments et mes amitiés à ta famille.

Ton bien dévoué.

(1) Béliard, un peintre, était un des bons amis d'Emile Zola. Il est devenu maire d'Etampes. Philippe Solari, le sculpteur du buste qui est au cimetière; enfin Paul Alexis.

1873

A ERNEST D'HERVILLY

Paris, 17 *juin* 1873.

Mon cher Confrère,

Si je ne vous ai point encore remercié de votre petit volume, si gros de poésie, *Jeph Affagard*, c'est que je comptais vous envoyer mes compliments dans *L'Avenir National*. Hélas! les temps sont durs, et l'on fait un véritable massacre d'articles bibliographiques.

Aujourd'hui, j'ai quitté *L'Avenir*, et comme je n'espère plus vous dire merci publiquement, je vous envoie une bonne poignée de main. Vos vers sentent la grande mer, et ils ont une rudesse qui m'a ravi.

A vous.

A MARIE LAURENT

Juillet 1873.

Chère Madame,

Veuillez, je vous prie, vous faire mon interprète auprès des vaillants artistes qui ont combattu avec vous et qui ont fait une grande victoire de la première repré-

sentation de *Thérèse Raquin*. Dites-leur toute ma gratitude.

J'ai reçu votre bonne lettre collective, et elle m'a profondément touché. Elle me console de cette mort brusque qui enterre sans doute mon œuvre pour longtemps. Non, certes, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez lutté jusqu'à la dernière heure, et j'ai trouvé en vous des défenseurs et des amis, oublieux de leurs propres intérêts. Ce qui m'a le plus chagriné, ce n'est pas de voir le drame arrêté, lorsque le succès d'argent pouvait encore venir ; c'est de voir perdus vos efforts, vos créations, cette interprétation hors ligne, d'un ensemble tel, que depuis longtemps on n'avait constaté un tel résultat au théâtre.

Je n'ai qu'un regret : votre poignée de main a devancé la mienne. Lorsque je l'ai reçue, je venais d'envoyer à l'imprimerie une préface qui doit accompagner mon drame, et dans laquelle je tâche de payer ma dette. Je vous adresserai à tous la brochure et ce seront là mes remercîments officiels.

Dites bien des choses, chère Madame, aux artistes qui ont combattu avec vous, et veuillez me croire votre tout dévoué et tout reconnaissant.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 7 *août* 1873.

Mon cher Ami,

Je ne vous ai point encore dit tout le plaisir que m'a procuré votre *Gavarni*. Je le connaissais peu, et vous me l'avez fait aimer. Quand j'irai vous serrer la main un de mes jours de liberté, hélas! trop rares, il faudra que vous me montriez les dessins que vous avez de lui. Je vous avoue à ma honte que ce seront les premiers que je verrai. Merci en attendant, pour cette biographie vivante et si tendrement caressée. Elle m'a fait songer à celui que vous avez perdu. Je l'ai lue avec une bien grande émotion,

car je me souvenais de votre accueil à tous deux, et il me semble entendre la dernière pensée artistique de votre frère.

Merci, et tout à vous, entièrement à vous.

A MARIUS ROUX

Paris, 24 *décembre* 1873.

Mon cher Roux,

Je viens du *Corsaire*, où je suis allé chercher des nouvelles. Rien de bon. Portalis m'a l'air de vouloir faire encore un coup de tête. La vérité est qu'il ne doit avoir aucune promesse et qu'il a sans doute rêvé de forcer la main au gouvernement. Tu sais comme ces choses-là réussissent.

En somme, aucun numéro n'a paru. L'annonce d'une saisie, donnée ce matin par *Le Rappel*, n'est pas vraie. Portalis n'a pu encore lancer son numéro, que l'imprimeur ne veut pas imprimer. Les jeunes gens que je viens de voir ne croient pas à la réapparition, bien que le numéro de demain se prépare en ce moment. D'ailleurs, ils ont grandement raison de se méfier.

J'ai cru devoir t'avertir pour que tu saches à quoi t'en tenir. Si, par hasard, *Le Corsaire* reparaissait sans encombre, je t'enverrais une dépêche.

Je sais que tu as trouvé un photographe disposé à faire des vues du barrage. Entends-toi avec lui. Je te donne sur l'autre feuille l'indication d'un point de vue excellent. C'est de cette place que Chavet a fait un fusain qui s'est malheureusement égaré dans la déconfiture de la Société du Canal.

Rien autre. — Nous te souhaitons tous de bonnes fêtes. Mes compliments à ta famille. Je te serre vigoureusement la main.

Ton bien dévoué.

Dis à Panafieu que nous avons vu son ami Béliard en compagnie de sa jeune femme. Elle est fort gentille. Panafieu voit par cet exemple que la vertu est toujours récompensée. — (Béliard reste : 69, rue de Douai. N'as-tu pas besoin de cette adresse?)

1874

A GUSTAVE FLAUBERT

7 *avril* 1874.

MON CHER AMI,

J'envoie *incognito* au *Sémaphore* de Marseille une correspondance qui m'aide à faire bouillir ma marmite, — c'est une de mes petites hontes cachées ; — cela n'a qu'un avantage, celui de pouvoir m'y soulager le cœur, parfois.

Je leur ai donc envoyé un bout d'article sur *La Tentation ;* ils se sont hâtés de m'en couper la moitié, toute la partie religieuse ; je ne vous envoie pas moins ce que leurs ciseaux ont épargné. Cela est indigne. J'aurais voulu faire une étude, quelque part, en pleine lumière. Enfin, la bonne intention y est. Ne dites pas que c'est de moi.

A lundi, et tout à vous.

A IVAN TOURGUENEFF

Paris, 29 *juin* 1874.

MON CHER TOURGUENEFF,

J'ai à vous remercier de la façon aimable dont vous voulez bien vous occuper de mes affaires. Naturellement,

j'accepte avec enthousiasme les propositions que vous me faites, au nom du directeur de la Revue. MM. Charpentier, auxquels j'ai communiqué votre lettre, sont très heureux de votre excellente entremise, et me chargent de vous dire que tout ce que vous ferez sera bien fait. Dès votre retour, vous nous donnerez les derniers renseignements nécessaires, de façon que nous puissions envoyer en Russie, vers septembre ou octobre, la copie du roman que je termine en ce moment.

Veuillez surtout vous informer du détail suivant. Combien la Revue demandera-t-elle de temps pour publier un de mes romans ; c'est-à-dire combien devrons-nous attendre pour paraître en France, après lui avoir envoyé le manuscrit ou les épreuves? Cela a une véritable importance, car nous devons ici choisir des époques de publication, afin de ne pas tomber dans des moments trop mauvais.

D'ailleurs, toutes les questions se règleront aisément par la pratique. Pour le moment, acceptez des deux mains, au prix que vous m'indiquez. MM. Charpentier, sur vos indications, entreront ensuite en correspondance avec le directeur de la Revue.

Est-ce vous qui m'avez envoyé votre dernière nouvelle du *Temps?* Elle m'a fait le plus vif plaisir. Il y a là des impressions très vivantes d'une émeute vue par une fenêtre. Le trait final est très touchant.

Moi, je travaille dans la fièvre, en ce moment. Le roman dont je vous ai parlé me donne un mal de chien. Je crois que je veux y mettre trop de choses. Avez-vous remarqué le désespoir que nous causent les femmes trop aimées et les œuvres trop caressées?

J'ai vu Flaubert, il y a deux jours. Je lui ai même donné votre adresse. Il m'a paru tout à fait remis, du moins au physique. Il partait pour la Suisse. C'est fâcheux qu'aucun de ses amis n'ose le détourner du livre auquel il va se mettre. J'ai peur qu'il ne se prépare là de gros ennuis. Ah! qu'il avait raison de rentrer tout de suite dans la passion pure!

Et il ne me reste qu'à vous remercier de nouveau, en

attendant de pouvoir vous serrer les deux mains, et de vous dire combien je vous suis reconnaissant.

Tout à vous.

Vous seriez bien aimable de m'acheter un exemplaire de *La Curée* traduite en russe.

A ANTOINE GUILLEMET

Paris, 23 *juillet* 1874.

Mon cher Ami,

Ah bien! oui, les bains de mer, j'en suis loin! Je vous ai peut-être dit que j'avais une comédie à caser. Or, ladite comédie est, paraît-il, très effrayante, car, après l'avoir promenée dans des théâtres décents, je viens d'être très heureux de la faire recevoir à Cluny. Par parenthèse, elle y est en compagnie d'une pièce de Flaubert. Depuis la chute du *Candidat*, on a une peur affreuse de nous.

Donc, ma pièce est reçue, et le pis est qu'elle va entrer en répétition le mois prochain, pour passer dans la seconde quinzaine de septembre. Voilà qui me cloue à Paris. Ni Cabourg, ni Villerville, mon cher ami, mais les éternelles Batignolles. Si je veux prendre un bain, je tirerai un seau d'eau à mon puits.

Enfin, comme je le dis toujours, nous verrons l'année prochaine. Il y a bientôt dix ans que nous devons passer un été au bord de la mer.

Je ne vous remercie pas moins de votre aimable invitation. C'est avec le plus vif plaisir que nous nous serions arrêtés un instant chez vous.

Autrement, les affaires vont bien. Je ne vois personne, je n'ai pas la moindre nouvelle. Manet, qui fait une étude à Argenteuil, chez Monet, est introuvable. Et comme je ne mets pas souvent les pieds au café Guerbois, mes renseignements s'arrêtent là.

Si vous êtes ici pour septembre, écrivez-moi dès votre arrivée. Je vous mettrai de corvée à Cluny. Je crois que

j'aurai besoin de tous mes amis, car la partie est peut-être encore plus grosse que pour *Thérèse Raquin*.

Veuillez présenter tous mes compliments à Mme Guillemet. On est très sensible chez moi à votre bon souvenir.

Une bonne poignée de main pour vous.

A GEORGES CHARPENTIER

Paris, 23 *juillet* 1874.

Mon cher Ami,

Excusez-moi, si j'ai tant tardé de vous écrire. J'attendais une solution.

D'abord, mon affaire avec Montigny a manqué. Il m'a rendu mon manuscrit [1] d'une façon charmante, en me jurant qu'il avait le plus vif désir de monter quelque chose de moi. Il m'a même donné mes entrées au Gymnase, comme consolation sans doute. En somme, il a été effrayé ; mais il est très certain qu'il a longtemps hésité et que la porte de son théâtre me reste ouverte, si je veux être sage.

Dès que j'ai eu mon manuscrit, je n'ai rien eu de plus chaud que de le porter ailleurs. C'est décidément une maladie : on veut quand même être joué. Je n'avais plus qu'à aller frapper à la porte du théâtre Cluny. J'y suis allé. Et hier Weinschenk a reçu ma pièce. Elle passera avant celle de Flaubert, vers le milieu de septembre, Dieu sait dans quelles conditions, car la troupe m'effraye singulièrement. Que voulez-vous? ç'a été plus fort que moi, il m'a fallu aller dans cette galère, pour ma tranquillité de tête. Le manuscrit, dans un de mes tiroirs, me rendait malheureux.

Le pis est que voilà votre aimable invitation dans l'eau. Les répétitions commenceront du 10 au 15 du mois prochain, et il ne me sera pas possible de tenir la parole que j'ai donnée à Mme Charpentier. Dites-lui de ne pas

(1) *Les Héritiers Rabourdin.*

trop me tenir rancune. Expliquez-lui qu'un auteur qui a une pièce à placer est l'être le plus à plaindre du monde. J'ai vainement supplié Weinschenk de remettre la chose à plus tard. Il a sa saison prête, dit-il. Enfin, je suis désolé, d'autant plus que je comptais sur ces quelques jours de repos pour me remettre du très vilain été que je viens de passer.

J'attends Dreyfous pour causer avec lui des *Nouveaux Contes à Ninon* et de *La Faute de l'Abbé Mouret*. Et, en l'attendant, je lui serre la main.

Ma femme me prie de présenter tous ses compliments et tous ses regrets à Mme Charpentier. Elle avait commencé à faire ses malles. Elle embrasse bien les bébés.

Une bonne poignée de main, mon cher ami, et encore une fois excusez-moi de tout ceci.

Votre bien dévoué.

Il est bien entendu que je retarderai la première jusqu'à votre retour. Je tiens beaucoup à ce que vous soyez là.

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 9 *octobre* 1874.

Mon cher Ami,

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que je n'ai pas voulu vous trop effrayer, en vous écrivant sous le coup de mes premières répétitions [1] qui ont abominablement marché. Maintenant, les choses marchent un peu mieux, à un artiste près, qui ne fait pas du tout mon affaire, mais que je dois garder. Ma grande faute a été d'accepter certains essais. Je vous conseille d'être très raide pour la distribution de votre comédie ; si vous avez la faiblesse de tolérer les tentavives de Weinschenk, vous vous trouverez bientôt avoir sur les bras des interprètes dont

(1) Répétitions des *Héritiers Rabourdin*, au théâtre Cluny.

vous ne pourrez plus vous débarrasser sans de longs ennuis.

D'ailleurs, je vous verrai et je vous conterai mon cas plus longuement — il pourra vous servir de leçon ; — je vous répète toutefois que je suis plus content. Weinschenk a engagé un bonhomme qui va très bien ; puis, s'il n'y a pas beaucoup de talent dans la troupe, il y a beaucoup de bonne volonté. Le fâcheux est que ma pièce a besoin d'être très soutenue. Je ne vous cacherai pas que j'ai une peur de tous les diables. Je flaire une chute à grand orchestre.

Mais je ne vous parle que de moi. J'ai causé de nouveau avec Weinschenk de la date à laquelle vous passerez, et j'ai été très surpris d'apprendre que votre comédie ne viendra pas immédiatement après la mienne. On ne sait sur quel terrain on marche, dans ces gredins de théâtres. Weinschenk va faire une bonne œuvre en reprenant un vieux drame, *Le Mangeur de fer*, d'Edouard Plouvier, lequel, paraît-il, crève de faim. Et votre tour ne viendrait qu'ensuite. Cela m'a chagriné, parce que, maintenant, je vais avoir quelque scrupule de vous déranger pour ma première ; enfin, je vous préviendrai toujours de la solennité, et ne venez que si cela ne jette pas trop de trouble dans votre travail.

Maintenant, il m'est bien difficile de vous donner des dates exactes. La pièce qui doit passer avant la mienne, *Le Fait-divers*, ne sera jouée que du 20 au 25 ; si elle avait du succès, cela me renverrait à je ne sais quelle époque ; il est vrai que si elle tombe, je passerai tout de suite. J'ignore ensuite combien ma comédie sera jouée de temps. Quant au *Mangeur de fer*, il aura ses trente représentations, ni plus ni moins. Mais l'inconnu est trop grand d'autre part, pour qu'il soit aisé de savoir au juste à quelle époque auront lieu vos répétitions. Ce qui m'exaspère, au théâtre, c'est précisément ce doute perpétuel dans lequel on vit.

A votre place, j'écrirais à Weinschenk pour lui reclamer mon tour, à moins qu'il ne vous soit indifférent de passer un mois plus tard. Je lui ai dit que j'allais vous écrire et vous pouvez me nommer. En tout cas, lorsque vous

serez de retour à Paris, ne le voyez pas sans m'avoir vu ; je vous donnerai quelques bonnes notes.

Ah! que de soucis, mon cher ami, pour un piètre résultat! Le pis est de livrer bataille dans de si mauvaises conditions ; tous les jours, d'une heure à quatre, je me mange les poings. On rêve la création d'une chose originale, et l'on aboutit à un vaudeville.

Bien à vous.

J'ai déjeuné avec Tourgueneff qui va mieux.

AU MÊME

Paris, 12 *novembre* 1874.

Je ne vous ai pas oublié, mon cher ami ; seulement, j'attendais que les choses se dessinassent, pour vous donner des renseignements précis. Dimanche, le théâtre Cluny était plein ; la pièce a porté énormément ; la soirée n'a été qu'un éclat de rire, mais, les jours suivants, la salle s'est vidée de nouveau. En somme, nous ne faisons pas un sou. Je l'avais prédit, je sentais l'insuccès d'argent, dès la seconde. Cet insuccès tient à plusieurs causes que je vous expliquerai tout au long. Ce qui m'exaspère, c'est que la pièce a dans le ventre cent représentations ; cela se devine à la façon dont le public l'accueille. Et je ne serai pas joué vingt fois, j'aurai un four ; la critique triomphera, je le répète, c'est là ma seule tristesse.

Avez-vous lu toutes les injures sous lesquelles on a cherché à m'enterrer? j'ai été exterminé, je ne me souviens pas d'une telle rage. Saint-Victor, Sarcey, Larounat, se sont particulièrement distingués. Et que votre mot était juste, le soir de la première, lorsque vous m'avez dit : " Demain, vous serez un grand romancier ". Ils ont tous parlé de Balzac, et ils m'ont comblé d'éloges, à propos de livres qu'ils avaient éreintés jusqu'ici. C'est odieux, le dégoût me monte à la gorge ; il y a chez ces gens-là autant de bêtise que de méchanceté.

Bref, vous pouvez faire vos malles. Je ne serai joué que

jusqu'au 20 ; vous lirez certainement à la fin de la semaine prochaine. Autre chose : bien que Weinschenk compte sur *Le Mangeur de fer*, je crois qu'il ne fera pas un sou avec ce mélodrame démodé ; c'est tout au plus si vous auriez un mois pour monter votre pièce ; est-ce que cela serait suffisant? Et tenez bon pour les artistes. Je sais qu'on a fait des ouvertures à Lesueur, mais j'ignore si l'engagement est signé ; on ne m'a pas dit grand bien de Mlle Kléber. Je vous causerai de tout cela.

A bientôt, mon cher ami, et soyez plus fort que moi ; je me suis laissé *rouler*, voilà mon sentiment.

A vous.

AU MÊME

24 *novembre* 1874.

Mon cher Ami,

Vous avez dû agir avec sagesse, je n'en doute pas. Seulement, je vous l'avoue, je regrette l'expérience : nous avons tant besoin de prouver que nous avons raison!

Maintenant, pourquoi diable confier votre manuscrit à Péragallo! Est-ce que vous n'étiez pas assez grand garçon pour le porter vous-même à Montigny. Justement, vous aviez une bonne entrée : puisqu'il vous avait refusé Lesueur, vous pouviez lui dire que vous veniez chercher Lesueur chez lui. Enfin, il doit y avoir là des détails que je ne connais pas. Je suis bien curieux de connaître l'aventure tout au long. Vous me la conterez dimanche.

Je suis triste, je ne vous le cache pas. Moi battu, vous mis dans l'impossibilité de me venger, voilà un mauvais hiver.

A vous de tout cœur.

1875

A PAUL ALEXIS

Paris, 20 *mai* 1875.

Mon cher Ami,

Ayez donc le soin de toujours indiquer *Les Batignolles* [1] sur la suscription de vos lettres. Je viens de recevoir à la fois vos deux lettres, la première avait un retard d'un jour, parce qu'elle est allée se promener dans Paris.

Je ne vous dis rien de vos affaires. Elles m'ont l'air assez embrouillées. Les deux bonshommes sont curieux. Il y a là, en effet, un point de départ intéressant pour un roman. Mais il faudrait creuser la chose, ou lui donner la dimension d'une nouvelle. En tout cas, vous n'avez qu'à profiter de l'aventure qui, jusqu'à présent, est amusante. Vous pouvez parfaitement passer six mois là-bas. Si la vie devient trop dure, entre vos deux patrons vous n'aurez qu'à faire naître une occasion de rupture

(1) La rue Saint-Georges, aux Batignolles, est devenue depuis rue des Apennins.

de façon, bien entendu, à ce que le dédit soit pour vous. Le Bochin m'a l'air plus sot que le Pinault, mais il me semble le plus entêté et le plus fort, ménagez-le donc. Votre rôle, d'ailleurs, est de rester dans de bons termes avec les deux.

Promenez-vous puisque vous avez des loisirs. Si vous allez au bord de la mer, visitez les lieux pour moi, ainsi que vous me le proposez. Mais visitez en homme pratique, de façon à avoir des renseignements précis. Voici ce qu'il me faut : une petite maison, cuisine, salle à manger, trois chambres, avec un jardin, le tout au bord de la mer, tout au bord s'il est possible ; de plus, il faut que la mer en cet endroit-là soit commode pour prendre des bains. Autre condition, je voudrais que la maison fût à proximité d'une ville, une lieue au plus. La maison doit être meublée, pauvrement, cela m'est égal. Demandez le prix de location par mois, ajoutez que ce ne serait pour louer qu'à partir du 15 juillet. Il est bien entendu que les conditions dont je vous parle sont mon idéal. Il en manquerait quelqu'une que les autres avantages me détermineraient. Et si vous trouvez, prenez l'adresse exacte, donnez-moi des détails.

Je n'ai pas encore vu votre père. Dès qu'il viendra, je le mettrai au courant.

Roux est arrivé avant-hier soir. Ce soir jeudi, nous causerons de vous. Ma femme a été bien souffrante, ces jours derniers. J'espère un peu de mieux.

Enfin, je vous envoie une lettre que j'ai reçue pour vous. Tenez-moi au courant de votre aventure. Elle m'intéresse. Bon courage, et songez au travail.

Votre bien dévoué.

Je vais rechercher les journaux que vous me demandez, et je vous les enverrai.

Le chocolat d'Aix est excellent.

A MARIUS ROUX

Saint-Aubin, 5 *août* 1875.

Mon cher Ami,

Voyage un peu fatiguant, mais excellent en somme. Ma maison, dont on plaisantait, a été trouvée très bien ; l'installation est plus que modeste, les portes ferment médiocrement et les meubles sont primitifs. Mais la vue est superbe, — la mer, toujours la mer! Il souffle ici un vent de tempête qui pousse les vagues à quelques mètres de notre porte. Rien de plus grandiose, la nuit surtout. C'est tout autre chose que la Méditerranée, c'est à la fois très laid et très grand. Je garde ma première impression.

Je t'avoue, d'ailleurs, que j'ai la tête encore un peu cassée. Je ne suis guère l'homme des voyages. Un déplacement bouleverse ma vie. Avant huit jours, je n'aurai pas repris mon aplomb. Il faut que je m'habitue au coin de table que je me suis ménagé, pour travailler. Le travail sera bien difficile ici. On est trop tenté de sortir. Enfin, j'en ferai le plus possible.

Je t'écris brièvement, par paresse pure. Puis, je n'ai rien à dire, — la mer, toujours la mer! et c'est tout. Quand tu me répondras, dis-moi où en sont tes affaires. Je compte sur toi, ta chambre est prête, ici. Arrange-toi pour venir.

Voici une commission. La mère de Joseph va te porter notre théière et mon paletot, — deux oublis. Tu envelopperas la théière dans le paletot, tu mettras le paquet dans un gros papier que tu ficelleras, et tu m'enverras le tout *à domicile*, par le chemin de fer. N'affranchis pas, à moins que ce ne soit forcé ; dans ce cas, je te rembourserais.

Tous nos compliments, toutes nos amitiés.— Si tu vois Alexis, dis-lui qu'on l'attend, lui aussi; il commencera ici son roman.

Une bonne poignée de main et tout à toi.

A PAUL ALEXIS

Saint-Aubin, 7 *août* 1875.

Mon cher Alexis,

Vous ne savez pas ce que vous devriez faire? Prendre le train et venir passer ici les dix jours qui vous séparent de votre voyage dans le midi. Notre frère ne part que le 25 ; vous avez donc grandement le temps d'accepter mon invitation.

Voici le petit calcul que je vous soumets, ceci amicalement et pour votre bourse. Votre voyage aller et retour vous coûtera 32 francs et des centimes. J'ajoute pour venir de Caen à Saint-Aubin, toujours aller et retour, 5 francs ; cela fait 37 francs. Enfin, vous dépenserez peut-être quelques francs en dehors. Donc en mettant cinquante francs en tout c'est très large. Vous n'aurez à vous inquiéter ici ni de la vie, ni du coucher, ni de rien. Cinquante francs en dix jours, c'est certainement ce que vous dépensez à Paris. Ainsi rien ne peut vous retenir. Venez donc. Un mot à la poste, et l'on met des draps à votre lit. Je désespère d'avoir Roux et sa femme tout de suite. Vous m'aiderez à les attendre. D'ailleurs, s'ils arrivaient, la fête serait plus complète. Puis, si je vous laisse partir à Aix, je ne vous aurai certainement pas. C'est pourquoi j'insiste. Une réponse tout au moins, n'est-ce pas?

Le temps est aujourd'hui splendide. Bain excellent, mer splendide. Nous avons ce matin pêché des crevettes. La vie est douce et pleine de paresse. Si vous venez, il faudra pourtant dater quelques pages d'ici.

Une bonne poignée de main.

Pour venir, prendre à Paris le train de neuf heures du soir. On arrive à trois heures et demie à Caen, où l'on trouve à la gare un omnibus qui vous amène directement à Saint-Aubin.

A EDMOND DE GONCOURT

Saint-Aubin, 9 *août* 1875.

MON CHER AMI,

Je suis sur une plage perdue, où j'ai dû conduire ma femme, qui a été très malade à Paris, cet été. Je l'ai gardée deux mois au lit. Beaucoup d'embêtement. Enfin, j'espère que l'air de la mer lui fera du bien. Ce pays, ici, est affreux, mais la mer est belle, et il souffle un vent qui sent bon.

Je voulais aller vous serrer la main avant mon départ. Je n'ai pu trouver une après-midi. Vous m'excuserez, n'est-ce pas? Cette diablesse de vie n'est pas toujours drôle.

Je vous écris donc pour vous demander de vos nouvelles, pour vous en donner des miennes, et pour vous dire que je m'occupe de vous. Je vais commencer une grande étude sur vos romans qui sera publiée le mois prochain en Russie[1]. J'ai emporté vos romans ; seulement, je n'ai ni *Sœur Philomène*, ni *Charles Demailly ; Sœur Philomène* est très présente à ma mémoire, mais j'ai un faible souvenir de *Charles Demailly* que j'ai simplement feuilleté un soir chez des amis. Vous seriez bien aimable de m'envoyer par retour du courrier, non pas le volume, mais une analyse succincte de l'*intrigue*, quatre mots sur le sujet. Cela me suffira. Je ne ferai que passer.

A propos, vous ignorez, sans doute, qu'on va publier en Russie, dans la revue où j'écris, une traduction de *Germinie Lacerteux*. On fera précéder le roman d'une traduction de l'article que j'ai donné autrefois au *Salut Public*. C'est un Russe qui m'a apporté cette nouvelle.

Savez-vous ce que devient Flaubert? On m'a dit qu'il avait eu, lui aussi, beaucoup d'ennuis. Je vais lui écrire. Personne n'est donc content! J'ai des mélancolies abominables devant la mer. Quels misérables nous sommes!

(1) Dans la revue *Le Messager de l'Europe*, publiée à Saint-Pétersbourg.

Je compte sur ma petite analyse. Si l'on me renvoie ma copie de Saint-Pétersbourg, je vous montrerai cet hiver ce que j'aurai dit de vous. Je compte vous étudier complètement. Je ne rentrerai sans doute à Paris qu'à la fin de septembre.

A vous tout entier.

Mon adresse : 53, rue des Dunes à Saint-Aubin-sur-Mer, par Luc-sur-Mer, Calvados.

A PAUL ALEXIS

Saint-Aubin, 13 *août* 1875.

Pas de complications, hein! mon brave! Nous comptons sur vous lundi matin. Si votre patte va mal, nous la tremperons dans la mer. L'air vous fera du bien.

Nous avons ici des temps superbes, des tempêtes, des jours de grand soleil, des nuits de Naples, des mers phosphorescentes, le tout coup sur coup, brusquement. Jamais je n'ai vu un changement de décor plus varié. Par le temps gris, la mer est d'une immensité grandiose. Je commence à comprendre le pays que je trouvais d'une laideur abominable. Je prends des notes, à chaque nouvel aspect de la mer, pour un grand épisode descriptif d'une vingtaine de pages que je rêve de glisser dans un de mes romans. Enfin, nous causerons de tout cela.

Il faut apporter quelque chose à commencer ou à finir. Vous travaillerez aux mêmes heures que moi. Vous verrez, la vie est douce. Si vous ne pouvez marcher, on vous louera un âne.

Vous savez que je commençais à être furieux de votre silence. Dans une lettre que j'ai écrite à Roux, je vous traitais de lâcheur. Mais vous voilà réhabilité. Vous êtes un brave. En allant serrer la main à Roux, répétez-lui qu'on l'attend et qu'il va manquer à la petite fête.

Voilà, mon bon. La présente est pour prendre acte de votre promesse. Je vous répète les indications suivantes : prendre à 9 heures le train pour Caen et demander

en même temps au guichet la correspondance pour Saint-Aubin ; en arrivant à Caen, vous trouvez la voiture Allouard que vous payez avec votre correspondance, et qui vous amène jusqu'ici. A six heures, votre chocolat vous attendra.

Une poignée de main, et à lundi.

A GEORGES CHARPENTIER

Saint-Aubin, 14 *août* 1875.

Il faut pourtant, mon cher ami, que je vous donne de mes nouvelles. Ce n'est pas paresse, je vous assure. Je travaille beaucoup, je suis surpris moi-même de ma sagesse à rester devant le bureau improvisé que j'ai installé auprès d'une fenêtre. Il faut dire que j'ai la pleine mer devant moi. Les bateaux me dérangent bien un peu. Je reste des quarts d'heure à suivre les voiles, la plume tombée des doigts. Mais je fais chaque jour ma correspondance de Marseille, j'écris une grande étude sur les Goncourt pour la Russie, j'échafaude même mon prochain roman, ce roman sur le peuple que je rêve extraordinaire.

Quelle bonne surprise nous avons eue, hier, lorsque votre mère est entrée dans notre taudis de bohémiens qui campent! Je lui ai fait une peur affreuse du pays. Non, vous ne pouvez rien imaginer de plus laid. Cela est plus plat que le trottoir d'une ville en ruine ; et désert, et gris, et immense! Quelque chose de bourgeois à perte de vue, des lieues de prose. Je ne sais quel vieux fond romantique j'ai en moi, mais je rêve des rochers avec des escaliers dans le roc, des récifs battus par la tempête, des arbres foudroyés trempant leurs cheveux dans la mer. L'année prochaine, décidément, si je puis me déplacer, j'irai en Bretagne.

Au demeurant, nous nous portons bien. Ma femme va mieux. Elle patauge dans l'eau avec héroïsme. C'est elle qui nous entretient de crevettes. Son bain est élevé à la

hauteur d'une institution. Nous allons avoir de grandes marées, et on nous promet que nous pêcherons des crevettes rouges. Nous verrons bien.

Votre mère m'a dit que Mme Charpentier et mon filleul se portaient bien. Mais donnez-moi des nouvelles de tout le petit monde, quand vous m'écrirez. Je vais demain envoyer à Dreyfous une lettre pour qu'il aille chez Jourde. Voilà le 15, la date fixée par ce dernier pour la réponse qu'il nous doit.

Voilà, mon bon ami. Tous nos compliments à Mme Charpentier et tous nos baisers pour les bébés. Ma femme veut faire bande à part et embrasse une fois encore la mère et les enfants.

Une poignée de main de votre tout dévoué.

J'oubliais : mon Russe voyageait, et la traite va être adressée à mon nom. Je l'endosserai dès que je l'aurai, et je vous l'enverrai. Vous tâcherez de la toucher pour moi.

A STASSULEWITCH[1]

Saint-Aubin, 8 *septembre* 1875.

MON CHER DIRECTEUR[1]

J'ai une proposition à vous faire, et vous seriez bien aimable de me répondre un oui ou un non le plus tôt possible. Voici l'affaire.

Je viens de terminer un roman, *Son Excellence Eugène Rougon*, le sixième de ma série des Rougon-Macquart. Les personnages sont pris dans le haut monde politique du Second Empire, des députés, des sénateurs, des

(1) Directeur de la revue *Le Messager de l'Europe*, à Saint-Pétersbourg, à laquelle Emile Zola adressait régulièrement une "Correspondance" de Paris, de 1875 à 1880. C'est par l'intermédiaire d'Ivan Tourgueneff que Zola était entré en relations avec *Le Messager de l'Europe*. Quarante-quatre lettres d'Emile Zola à Stassulewitch ont été publiées (texte français et traduit) dans l'ouvrage russe. Hamlevitch et son contemporain d'après leur correspondance (111e volume).

ministres, des grands fonctionnaires ; et les principales scènes ont pour cadre des séances au corps législatif, le baptême du prince impérial, les fêtes d'automne à Compiègne, des conseils de ministres à Saint-Cloud, etc. Je crois que ce livre est un des plus curieux que j'ai écrits, par le côté essentiellement moderne et naturaliste des peintures, par le monde nouveau qu'il ouvre au roman. Je m'attends à un bruit autour de sa publication.

Or, ma proposition est celle-ci : voulez-vous le publier dans votre Revue, comme vous avez publié *La Faute de l'Abbé Mouret*? Et, dans le cas où cette affaire vous sourirait, à quelle époque la plus prochaine, pourriez-vous en commencer l'insertion? Je vous demande cela pour savoir quand il faudrait vous remettre le manuscrit entre les mains, et quand je serai libre de disposer de l'œuvre en France. Resterait à fixer le prix : le roman est peut-être un peu plus long que le dernier. Nous arrangerions cela.

Vous seriez bien aimable, mon cher Directeur, de me faire connaître vos intentions par le retour du courrier. Le manuscrit est en ce moment entre les mains de M. Charpentier, qui attend de savoir s'il doit le porter à un journal ou en faire une copie pour vous. Adressez-moi votre réponse ici, 53 rue des Dunes, à Saint-Aubin-sur-Mer, par Luc-sur-Mer (Calvados).

Quoi que vous décidiez, croyez à ma grande reconnaissance et à ma grande amitié.

A PAUL ALEXIS

Saint-Aubin, 17 *septembre* 1875.

Mon cher Ami,

Je vais vous écrire brièvement, voulant vous répondre tout de suite. Je suis dans l'ennui de ma correspondance russe, qui me mange le meilleur de mes journées, aussi suis-je avare de prose en ce moment.

Voici les nouvelles de Saint-Aubin. Nous sommes allés à Arromanches avec Mme Charpentier, un voyage d'une

journée, dans une voiture que nous avions frétée. Belles falaises, à Arromanches, pays beaucoup plus romantique que notre plage si nue et si plate. — Aujourd'hui, nouvelle excursion, à Caen ; une ville bête, où j'ai vu la maison de Malherbe, ce qui est maigre. — Autrement, toujours du beau temps, un ciel splendide. Ajoutez que, depuis hier, nous avons les grandes marées d'équinoxe, une houle formidable du plus tragique effet. Nous avons failli, l'autre soir, être trempés jusqu'aux genoux ; nous étions dans notre cabine, et l'eau est arrivée jusqu'au bas du " tissu "[1]. Il a fallu opérer le sauvetage de Raton qui se noyait. — Voilà, mon ami, nos drames. A part ces événements mémorables, la paix est immense. Il y a beaucoup de monde parti, la plage est presque vide. Le matin, je vais voir vendre le poisson, à la pierre ; puis je fais ma lettre pour le *Sémaphore* ; puis je travaille à la correspondance russe ; et, le soir, je vais en compagnie de ces dames, m'asseoir sur le sable, et regarder la mer monter. C'est stupide et charmant. Je ne vois pas pourquoi cela ne durerait pas toujours.

Vous me demandez ce que j'envoie aux Russes, ce mois-ci : une grande étude sur Chateaubriand, mon ami, et qui ne m'amuse guère, je vous assure. Seulement, la critique littéraire est encore le travail que je bâcle le plus aisément. Quant à mon prochain roman[2], il dort et dormira sans doute jusqu'à Paris. J'ai les grandes lignes, j'ai besoin de Paris pour fouiller les détails. D'ailleurs, je suis décidé pour un tableau très large et très simple ; je veux une banalité de faits extraordinaires, la vie au jour le jour. Reste le style qui sera dur à trouver. Mais j'ai besoin de ne plus entendre le tonnerre de cette diablesse de mer qui m'empêche de penser.

Mme Charpentier[3] nous quittera le 23. Nous resterons jusqu'au 30 sans doute, à moins d'événements imprévus. Vous pouvez m'écrire jusqu'à cette date. D'ailleurs, dès mon départ, je vous lancerai une lettre d'avis. — Et

(1) Tissu, nom que les naturels du pays donnent à la Dune.

(2) *L'Assommoir*.

(3) La mère de Georges Charpentier.

maintenant, il me reste à vous dire que ma mère et ma femme sont sensibles à votre bon souvenir, et à vous prier de présenter tous mes compliments à votre famille.

Une poignée de main, mon ami, et tout à vous.

A propos, j'ai lu la nouvelle de l'ami de Déthez. Elle n'est pas mal ; j'ai promis une lettre qui pourra servir de préface.

Dites à Coste que je l'attends.

A GEORGES CHARPENTIER

Saint-Aubin, 29 *septembre* 1875.

MON CHER AMI,

Vos nouvelles sont bonnes, en somme, puisque le roman[1] vous a plu et que les personnes qui l'ont lu ont reçu une secousse ; seulement, il serait bien désirable que nous puissions le placer quelque part. Je vous avoue que, si les journaux me refusent celui-là, je n'oserai plus leur en porter d'autres. Vous avez beau le trouver raide, ce n'est pas la donnée qui est raide, comme dans *l'abbé Mouret ;* ce sont seulement deux ou trois scènes, un peu vives, qu'il s'agirait d'enlever, et je suis tout prêt à faire, pour le feuilleton, les coupures nécessaires. D'ailleurs, nous pourrons bientôt causer de tout cela et nous chercherons ensemble.

Nous partirons lundi de Saint-Aubin. Mardi, sans doute, j'irai vous serrer la main à la librairie, entre 3 et 4 heures. Vous me direz les nouvelles, s'il y en a. J'ai songé à *La Presse*, dont Marius Topin vient d'être nommé rédacteur en chef. Il est vrai que Marius Topin doit être la prudence en personne. Enfin, nous verrons. Je vous avoue, d'autre part, que je ne comprends rien à l'attitude de Jourde.

Je suis très content de mon séjour à Saint-Aubin, avec des réserves sur la laideur du pays. Nous avons eu un

(1) *Son Excellence Eugène Rougon.*

temps superbe, comme votre mère a dû vous le dire. Depuis hier, il pleut ; mais cela n'est pas sans charme, car l'horizon est grandiose, avec une mer très grosse qui se noie dans l'horizon. Ces deux mois-là m'auront fait beaucoup de bien. J'ai réfléchi, mais, hélas! j'ai bien peur de m'entêter plus que jamais dans mon impénitence littéraire. Je vais revenir avec le plan très complet de mon prochain roman, celui qui se passe dans le monde ouvrier. Je suis enchanté de ce plan : il est très simple et très énergique. Je crois que la vie de la classe ouvrière n'aura jamais été abordée avec cette carrure.

Présentez nos compliments à Mme Charpentier, et à bientôt. Une bonne poignée de main en attendant.

A STASSULEWITCH

Paris, 13 *octobre* 1875.

Mon cher Directeur,

Je vous enverrai ce mois-ci une étude sur Flaubert. Elle sera le pendant de mon étude sur les Goncourt, et me permettra de m'expliquer définitivement sur le roman naturaliste français.

Notre ami Tourgueneff me dit que vous désirez signer mes correspondances de mon nom en toutes lettres. Je vous y autorise parfaitement. Mettez mon nom en toutes lettres.

Autre chose. Je viens de jeter un coup d'œil sur les épreuves de *Son Excellence Eugène Rougon* qu'on vous envoie. J'ai été terrifié par les fautes énormes qui me font dire des bêtises à toutes les pages. Je vous prie de grâce de bien recommander au traducteur de se méfier et de rétablir le sens, dans les endroits où il cessera de comprendre. Nous sommes toujours très pressés malheureusement, et je n'ai pu m'occuper de ces épreuves.

Enfin, vous seriez bien aimable de profiter de la première occasion pour m'envoyer les manuscrits de mes correspondances. Cela coûterait fort cher de les mettre à la poste. Attendez qu'une de vos connaissances

vienne à Paris et chargez-la d'apporter le petit paquet. Vous me ferez le plus grand plaisir.

Merci à l'avance, et croyez-moi votre bien dévoué et bien reconnaissant.

A PAUL ALEXIS

Paris, 20 *octobre* 1875.

Ne m'en veuillez pas trop, mon ami, si je vous ai laissé si longtemps sans nouvelles. Voici les faits :

J'ai reçu votre avant-dernière lettre à Saint-Aubin, huit jours avant notre départ, et j'ai voulu attendre d'être à Paris pour vous répondre. Nous sommes rentrés à Paris le 4 octobre, dans la soirée. Mais, dès le lendemain de mon arrivée, j'ai dû me mettre en campagne pour mon roman[1], chercher un quartier, visiter des ouvriers. J'avais une soif de travail extraordinaire. Le 10, je commence à la fois mon roman et une grande étude sur Flaubert pour la Russie. Et, depuis le 10, je travaille neuf heures par jour, si bien que je suis éreinté le soir et que je n'ai pas trouvé jusqu'à présent une minute de courage pour vous écrire. Je suis pardonné, n'est-ce pas?

Je suis très content de mon étude sur Flaubert qui partira demain, et plus content encore des premiers chapitres de mon roman, que je termine. Me voilà chez moi, réinstallé pour un hiver de travail, et très heureux, je vous assure.

Je n'ai vu personne, je ne sais rien. Le changement qui devait avoir lieu dans la situation de Roux s'est produit samedi dernier. Ah! j'oubliais, M^me^ Charpentier a reçu votre lettre à Saint-Aubin, le jour même de son départ.

Naturellement, dès que votre dernière lettre m'est parvenue, j'ai écrit à Gille. Nous verrons ce qu'il adviendra. D'ailleurs, le moment est bon pour votre retour à Paris. On pourra chercher et trouver quelque chose.

(1) *L'Assommoir.*

Est-ce que vous allez laisser Coste là-bas? Rappelez-lui le Bœuf nature. On l'attend. Il ne suffit pas d'établir une succursale au Tholonet. Serrez-lui la main pour moi, si vous le voyez.

Voilà, mon brave. Revenez avec une provision de courage et une grande résolution au travail. Je vous prie de bien vouloir présenter mes compliments à votre famille.

Une bonne poignée de main, et tout à vous.

1876

A LUDOVIC HALEVY

Paris, 24 *mai* 1876.

Monsieur et cher Confrère,

Vous êtes bien aimable, trop aimable. C'est à moi maintenant de vous remercier. Je ne suis pas gâté par la sympathie de mes contemporains, et la moindre marque d'estime littéraire me touche profondément. C'est vous dire toute la joie que m'a causée votre lettre si flatteuse. Venant de vous, dont le grand talent est si moderne, si finement humain et parisien, des éloges pareils à ceux que vous m'accordez me consolent des tuiles qui pleuvent de tous les côtés sur ma tête.

Je n'ai qu'un regret, c'est d'apprendre que vous lisez *L'Assommoir* en feuilleton. Vous ne sauriez croire combien je trouve mon roman laid sous cette forme. On me coupe tous mes effets, on m'éreinte ma prose en enlevant des phrases et en pratiquant des alinéas. Enfin, j'ai le cœur si navré par ce genre de publication, que je ne revois pas même les épreuves. Si j'osais, avant de publier un feuilleton, je mettrais une annonce ainsi conçue : " Mes amis littéraires sont priés d'attendre le volume pour lire cette œuvre ".

Merci encore, mon cher confrère, et veuillez me croire votre bien dévoué et bien reconnaissant.

A PAUL ALEXIS

Paris, 1er *juillet* 1876.

Mon cher Ami,

Vous devez être bien surpris de mon silence. D'abord, j'ai voulu attendre de m'être débarrassé de ma correspondance de Russie, une interminable sur George Sand, qui m'a beaucoup ennuyé, ensuite j'ai eu toutes sortes de tracas, si bien que j'ai ajourné continuellement ma lettre, et que je vous réponds à la hâte, au moment de partir pour le Bœuf-nature.

Voici les nouvelles, au courant de la plume.

L'Assommoir n'a pas paru assez radical et a été arrêté dans *Le Bien public*. D'ailleurs, on m'a payé le roman entier (8000 francs), ce qui a coupé court à mon amertume. Mais voilà que l'aventure vient de se compliquer. Mendès m'offre mille francs pour achever *L'Assommoir* dans sa Revue, et j'ai accepté, car c'est mille francs trouvés sur le trottoir. Ajoutez que Paris est de nouveau plein d'affiches. Je suis très content.

Notre bande de chez Flaubert est complètement dispersée. Flaubert est à Croisset, Tourguéneff est au fond de la Russie, d'où il m'écrit des lettres d'amour, Daudet est à sa campagne de Champrosay, et nous sommes même allés passer une journée chez lui avec les Charpentier ; Goncourt et moi restons seuls à Paris, où nous ne nous voyons guère, car il faut faire tout un voyage pour se serrer la main. Maintenant, jusqu'à l'hiver, les réunions du dimanche font relâche.

Grande nouvelle! J'ai trouvé un sujet de pièce en quatre actes pour le Palais-Royal, une farce qui pourra être drôle. J'ai le plan à peu près complet. Il ne s'agit que de boucher quelques trous. Le titre est délicat : *Le Bouton de Rose*. Je ne puis vous en dire le sujet, car la chose est un peu compliquée, mais j'espère bien, dès nos premières soirées d'hiver, vous en lire le manuscrit, car je vais me mettre à la besogne, dès que j'aurai

terminé *L'Assommoir*, lequel malheureusement traîne en longueur.

Un médecin allemand a failli me tuer. J'ai été très malade pendant quinze jours, le cœur décroché, étouffant, ne dormant plus la nuit. Maintenant, je fais de l'hydrothérapie, et je m'en trouve très bien. Dès que je reviendrai des bains de mer, je me mettrai entre les mains d'un médecin, pour qu'il me fasse suivre un traitement hydrothérapique sérieux, et j'espère me débarrasser de mes palpitations et de mes humeurs noires.

C'est le 18 sans doute que nous partons avec les Charpentier pour les côtes de Bretagne. Nous ne savons pas encore très bien la station où nous nous fixerons : Le Pouliguen, Le Croisic, Piriac, ou une autre. Je vous écrirai dès que je pourrai vous donner mon adresse là-bas. D'ailleurs, vous pouvez m'écrire à Paris, sans danger, car mes lettres me suivront. Maintenant, il m'est difficile de savoir si nous irons dans le Midi. Nous en avons le plus grand désir. Seulement, notre voyage dépend d'une foule de choses et je ne pourrai vous écrire un oui ou non que dans la dernière semaine d'août. Nous passerions là-bas les mois de septembre et d'octobre.

Et voilà, mon ami, c'est assez vous parler de moi. Je regarde *Le Figaro* pour voir si votre nouvelle passe. L'avez-vous terminée et envoyée, au moins? C'est que je vous connais. Et votre pièce, y travaillez-vous? Vous devriez bien utiliser vos loisirs de convalescent et revenir avec le plus de papier noirci possible. Cela se case toujours. Le moment est excellent, et il sera meilleur encore à l'automne.

Sur mon conseil, Portalis a supprimé *Le Corsaire*. Il m'a appelé pour prendre mon avis et je l'ai décidé à lâcher sa vieille baraque radicale qui s'effondrait et à préparer pour l'hiver un journal tout neuf, où nous serions les maîtres. Denis est battu. Portalis m'en a parlé avec un grand dédain. Je me tiens à l'écart, parce que je me méfie un peu, mais je crois qu'il y aura quelque chose à faire.

A un autre jour les cancans. Je ne veux pas me faire attendre au café Procope. Vous devez savoir que le Bœuf-nature s'est embelli par la présence de Déthez.

Valabrègue est devenu critique d'art anonyme au *Bien public*, et on le rencontre dans les rues avec une serviette sous le bras. Béliard a eu Coste chez lui pendant trois semaines. Ce soir, je proposerai un toast à votre santé.

Vous vous portez bien, n'est-ce pas? Cela n'est plus en question. Ma femme et ma mère vous envoient toutes leurs amitiés. Présentez mes compliments à votre famille, et tendez-moi la main au-dessus de la France pour que je vous la serre.

Votre bien dévoué.

AU MÊME

Piriac, 24 *juillet* 1876.

Mon cher Ami,

Vous m'avez demandé dans votre dernière lettre, de vous répondre avant mon départ pour la mer. Cela m'a été impossible, tant j'ai eu d'occupations à Paris. Je vous écris donc du trou où nous sommes installés avec les Charpentier, un trou charmant, au bout du monde, avec de l'eau autour de nous.

C'est ici que j'ai pu enfin lire votre article sur les Goncourt, hier soir, en me couchant. Il est fort bien, et je ne vois rien qui puisse en empêcher l'insertion dans *Le Bien public*. Je me permettrai, seulement, d'effacer en tout dix lignes, ça et là, qui m'ont semblé inopportunes. J'enlèverai aussi votre allusion à l'*Assommoir* parce que je désire qu'aucun parallèle ne soit établi par vous entre les Goncourt et moi.

Maintenant, je ne m'engage nullement à faire accepter l'article par Guyot. Je suis toujours très bien avec lui, mais à différentes reprises, j'ai trouvé en lui un entêtement extraordinaire et des idées tellement arrêtées qu'il m'a été impossible d'insister. Je vais lui envoyer votre article avec une belle lettre pour plaider passionnément votre cause. Et nous verrons. Il y a des chances, selon moi, de grandes chances.

Voilà les affaires qui vous intéressent personnellement.

Quant à moi, j'étais si fatigué que j'ai lâché *L'Assommoir*, en me promettant de le finir en septembre. Il paraît par petits fragments dans *La République des Lettres*. On a également commencé l'impression du volume. J'ai en outre, pris un congé à Marseille. Je ne ferai donc rien ici que mes revues dramatiques et mon article de Russie. Et c'est assez, car je me sens véritablement la tête très lasse. J'ai bien apporté ici le plan du *Bouton de Rose*, mais je vois que je n'y travaillerai guère.

Notre installation est excellente ; nous occupons une grande maison au bord de la mer. Il y a une jetée et un petit port en face de nous, avec l'immense océan. Ce n'est plus une ligne de mer comme à Saint-Aubin, mais une largeur sans fin. Ajoutez que le pays est beaucoup plus sauvage et pittoresque. Si vous étiez à Paris, je vous écrirais d'accourir, car on vous trouverait une chambre, et vous seriez fort bien, bonne table, bon lit et le reste.

Nous pêchons des crevettes avec Charpentier. Nous prenons des bains. Nous passons nos soirées sur la plage, à regarder se lever les étoiles. Nous mangeons bien. En somme, une belle vie, qu'il faudrait mener quatre mois par an pour se bien porter.

Ecrivez-moi et dites-moi ce que vous faites. Il faut vous préparer pour votre hiver. Je crois qu'il y aura beaucoup à faire à la rentrée. Quand vous serez là, on pourra s'occuper sérieusement de vous, trouver une situation définitive. A propos, je songe à une chose : Dumas ne vous avait-il pas dit qu'il ferait prendre votre pièce au Gymnase, s'il n'était pas fâché avec Montigny? Eh bien! il vient de se raccommoder avec lui, il doit lui donner une comédie cet hiver. C'est donc l'instant d'agir. Je ne vous conseille pourtant pas d'écrire; parce que les lettres n'aboutissent pas. Dès que vous serez à Paris, vous obtiendrez plus aisément un résultat.

Et c'est tout, mon brave. Je vous serre bien affectueusement la main et vous prie de présenter mes compliments à vos parents.

Votre bien dévoué.

A EDMOND DE GONCOURT

Piriac, 27 *juillet* 1876.

Mon cher Ami,

Je devais aller déjeuner avec vous avant de partir, mais j'ai eu tant de travail au dernier moment, que j'ai dû vous manquer de parole. Et cela m'a beaucoup contrarié, car je comptais me faire lire des morceaux de la *Fille Elisa* pour moi seul, en égoïste.

Nous sommes ici avec les Charpentier, dans un trou perdu, au bout du monde. Nous passons nos journées sur le dos. Nous pêchons des crevettes et nous dormons. Une belle vie de paresse qui serait parfaite, si quelques remords ne me la gâtaient pas. J'ai tout lâché, et je ne suis pas sûr que cela soit d'un homme fort.

Vous, mon ami, vous devez travailler comme un nègre. Etes-vous content? La matière n'est-elle pas trop rebelle? Ecrivez-moi donc dix lignes, pour que je me réjouisse à voir de l'écriture d'un homme qui travaille. Et dites-moi si ça marche. Je ne vous tiens pas quitte de votre déjeuner. Dès mon retour à Paris, vers les premiers jours de septembre, j'irai m'attabler chez vous, et vous aurez au dessert plus de copie à me lire.

Si je n'étais pas si lâche, je ferais ici une comédie en quatre actes qui me roule dans la cervelle.

Bon travail, bon courage, et une bonne poignée de main.

A MARIUS ROUX

Piriac, 11 *août* 1876.

Mon cher Ami,

Tu me pries de t'écrire longuement, en ajoutant que je n'ai rien à faire. Mais c'est justement parce que je ne fais pas grand'chose, que je voudrais en faire moins encore. Jamais je n'ai éprouvé autant de peine pour écrire une lettre.

Je ne t'ai pas parlé de notre accident, parce que mon

principe est qu'on ne doit pas effrayer inutilement ses amis. Je n'en ai d'ailleurs parlé à personne. Voici ce qui est arrivé au juste. Nous avions, Charpentier et moi, couru la côte en voiture pendant deux jours sans encombre. Quand tout notre monde, — en tout dix personnes en comptant les enfants, — est arrivé à Saint-Nazaire, nous avons loué un omnibus, dans lequel on s'est empilé. L'omnibus était très chargé ; il y avait une douzaine de grosses malles sur l'impériale. Piriac est à huit lieues de Saint-Nazaire. Tout à bien marché pendant six lieues. Mais, à deux lieues de Piriac, voilà que l'omnibus tombe d'un coup sur le flanc. Une voiture, qui arrivait au trot derrière nous, se trouve prise sous nous et nous empêche de nous étaler sur la route. Notre chute a été très lente et presque douce. Nous n'en avons pas moins été jetés les uns sur les autres. Comme j'étais près de la portière, je suis sorti le premier par le carreau et j'ai commencé le sauvetage. Cette maudite portière n'a pas voulu s'ouvrir. Et, dans l'effarement où nous étions, j'ai tiré tout le monde par le carreau, les enfants, les dames, dont quelques-unes pesaient leur poids. Enfin, nous nous sommes trouvés sur la grand'route, avec nos bagages dans le fossé ; ma femme évanouie raide par terre, lorsqu'elle a été en sureté. Une voiture est venue nous prendre et nos bagages ne sont arrivés que le soir sur une charrette. Voilà tout, ça ne vaut pas même l'honneur d'un fait-divers.

Nous sommes ici dans un véritable désert. Deux ou trois familles de baigneurs, rien de plus. Encore, ces bourgeois sont-ils de Nantes. Nous habitons une grande maison au bord de l'eau, suffisamment confortable. Nous avons l'église et le cimetière devant nous, un petit cimetière adorable, plein de fenouil, où tous les chats du pays vont jouer à cache-cache. Je t'ai parlé des oies et des cochons qui se baignent dans la mer comme des hommes. Rien de plus primitif, de plus sauvage et de plus charmant. Mais ce dont je suis ravi, c'est que ce bout de la Bretagne rappelle la Provence à s'y méprendre. Imagine-toi que j'ai découvert dans la mer des bancs d'oursins, de clovisses et d'arapèdes! Tu penses si je fais la noce. Je m'empiffre de coquillages matin et soir.

Dans les sentiers, il y a des papillons et des sauterelles qui me font croire à chaque instant que je suis sur la colline des Pauvres. En somme, accident à part, je suis ravi de mon voyage.

Je ne pourrai malheureusement aller à l'Estaque cette année, comme je me l'étais promis. Nous serons trop las, et j'aurai trop de travail pour m'absenter encore. L'année prochaine, la chose est réglée, nous passerons trois mois, peut-être quatre, dans le Midi. Je compte retourner à Paris le 6 septembre. Il me faudra terminer rapidement *L'Assommoir* que je voudrais lancer avant décembre.

Je dis que je ne travaille pas ici. Pourtant je fais chaque semaine ma Revue dramatique et je viens de commencer mon article pour la Russie, une nouvelle dont le sujet se passe à Piriac. — Et voilà! Comme nouvelle, je puis encore te dire que nous allons dimanche aux courses de Guérande, un bijou de ville, une ville féodale qu'on pourrait mettre à la vitrine d'un marchand de curiosités. Nous devons ensuite faire une grande excursion le long de la côte, au Croisic et au bourg de Batz, et aller manger des huîtres à Kerkabelec, un trou situé sur la lisière du Morbihan.

Ecris-moi avant de partir pour Aix. Dis-moi ce que tu fais et à quelle date doit paraître ton roman. — Je te remercie du cri-cri que tu m'as envoyé. J'en ai joué en face de l'Océan. Les vagues stupéfiées se sont arrêtées sur le sable. Paris a reçu un coup de soleil, sûrement.

Ma femme t'envoie ses amitiés. Une bonne poignée de main.

J'ai oublié de te dire la cause de l'accident : c'est l'écrou d'une roue qui est parti; la roue s'est défaite, et l'omnibus a culbuté.

A PAUL ALEXIS

Piriac, 20 *août* 1876.

Mon cher Ami,

Je vous écris une dernière fois de Piriac, où je ne dois plus rester qu'une dizaine de jours. Je serai à Paris le

6 septembre. Donc, si vous me répondez, adressez-moi votre lettre, soit à Piriac, soit à Paris, selon la date de votre envoi.

Je n'irai pas cette année dans le midi comme nous en avions fait le projet. J'ai déjà six semaines de bains de mer, et j'ai besoin de Paris. Il faut d'ailleurs que je termine *L'Assommoir* au plus tôt. En septembre et en octobre, il me serait en outre difficile de faire ma revue dramatique à deux cents lieues de distance. L'année prochaine, j'irai pour sûr passer trois ou quatre mois dans les environs de Marseille, ou même plus loin, du côté d'Antibes.

Mais, parlons de vous. Tout ce que vous me racontez sur vos efforts laborieux pour accoucher d'une pièce en cinq actes, ne m'étonne nullement. Je vous avais prévenu. Vous ne pouvez vous mettre à cette besogne qu'après avoir arrêté un plan très solide dans toutes ses parties. Sans cela, vous vous égarerez toujours dans le vide. A votre place, puisque vous êtes mordu par le théâtre, j'aurais tenté de nouveau une pièce en un acte, ce qui est plus commode et ce qui vous aurait fait la main. Je désapprouve absolument le choix de votre sujet, il rappelle trop *Le Candidat*, de malheureuse mémoire. Quant à la scène que vous m'envoyez, elle débute bien, elle me paraît d'un bon dialogue, mais, à la dernière page, vos personnages deviennent brutaux ; cela ne se passe pas ainsi dans la vie, les ambitieux et leurs créatures ont plus de souplesse. En somme, il est certain que vous savez écrire, et que vous pouvez faire du théâtre, mais vous aurez les plus grandes peines, si vous ne basez pas votre travail sur une charpente arrêtée à l'avance.

J'ai lu également votre nouvelle, et mon avis très sévère est que ce sont les moins bonnes pages que vous m'ayez jamais soumises. Le drame, si terrible, est noyé dans une facture terne et sans accent. En admettant que vous ayez songé à la sécheresse de Stendhal, vous n'avez guère atteint que la rédaction molle et incolore du premier reporter venu. Vous voyez que je n'y vais pas de main morte. Je suis irrité, parce que vous avez beaucoup plus de talent que cela. Et, sans parler du style, comme vous avez gâté cette histoire atroce, qui devait, dans votre étude, remuer toutes les passions humaines, l'amour, la

haine, la colère, l'épouvante! Il fallait faire saigner vos personnages, les montrer sous le coup de foudre du fait qui les rapproche. Votre demoiselle d'Entrecasteaux est à la fois une pensionnaire et une louve. Votre Louis Giraud est un nigaud parfaitement ridicule. Enfin, les personnages n'ont pas la hauteur voulue et ne se tiennent pas debout. Les seules pages qui m'ont plu sont les pages accessoires, la promenade de votre héros, et quelques autres détails encore.

Il faut prendre votre revanche, mon ami. Vous le pouvez et vous le devez. La solitude et le manque d'émulation ne vous valent rien. Je vous préférerais à Paris, avec de fermes résolutions de travail. Piochez dur, le succès est au bout. Vous m'avez écrit que votre retour était fixé aux premiers jours de septembre. C'est une bonne date. Il y aura sans doute moyen de vous caser, si vous arrivez avant le quinze. Vous n'ignorez pas que vous voilà à l'époque où les journaux complètent leurs cadres. Nous pourrons tenter plusieurs démarches. D'autre part, il sera bon que vous parliez à Dumas, dès son retour ; car il prépare quelque chose pour le Gymnase, et vous pourrez le mettre en demeure de s'exécuter. A partir du 6 septembre, je le répète, vous me trouverez chez moi ; et, si vous voulez, nous irons étudier le théâtre ensemble, aux premières, car j'ai bon besoin, moi aussi, de savoir ce qu'ils entendent par : le théâtre!

J'aurai passé six semaines ici. J'ai envoyé régulièrement mes feuilletons au *Bien Public*. J'ai fait, pour la Russie, une nouvelle dont j'ai placé la scène à Piriac même, avec la mer pour principal personnage. Et le reste du temps, je me suis reposé. Ma santé continue à être médiocre, mais je n'y pense plus, je vais tâcher de me soigner cet hiver. Après-demain, je dois faire une grande excursion sur la côte. J'ai envie de placer mon prochain roman à Guérande, que Balzac a déjà choisi pour sa *Béatrix ;* je trouve qu'il n'a pas usé suffisamment du décor et je compte passer un jour et une nuit à Guérande pour prendre des notes.

Voilà, mon brave. Ma femme vous envoie ses amitiés.

Mes compliments à vos parents, et une bonne poignée de main pour vous.

A ALBERT MILLAUD

Piriac, 3 *septembre* 1876.

Monsieur et cher Confrère,

Je me trouve absent de Paris, et c'est aujourd'hui seulement que je lis *Le Figaro* du 1er septembre.

Certes, mes œuvres appartiennent aux critiques. Permettez-moi cependant dix lignes d'explications aux longs extraits que vous avez bien voulu donner de *L'Assommoir*. Je les crois d'une telle nécessité pour vous et pour moi que je vous prie de publier ma lettre dans *Le Figaro*.

L'Assommoir est la peinture d'une certaine classe ouvrière, une tentative avant tout littéraire, dans laquelle j'ai essayé de reconstituer le langage des faubourgs parisiens. Il faut donc considérer le style travaillé et recherché du livre comme une étude philologique, et rien de plus.

D'autre part, *L'Assommoir* est en cours de publication, je veux dire que personne ne saurait aujourd'hui en juger la portée morale. J'affirme que la leçon y sera terrible, vengeresse, et que jamais roman n'a eu des intentions plus strictement honnêtes.

Enfin, rien n'est dangereux comme ces morceaux coupés dans une œuvre, détachés de l'ensemble, et qui deviennent de véritables monstres. Vous connaissez le mot de ce magistrat qui demandait deux lignes d'un homme pour le condamner, et vous seriez certainement désolé, monsieur et cher confrère, si vos extraits me faisaient pendre.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

(1) En réponse à un article très vif sur-contre *L'Assommoir*. Cette lettre fut insérée dans *Le Figaro* du 7 septembre et en même temps qu'un nouvel article de M. Millaud aussi vif que le précédent. Emile Zola écrivit alors la lettre suivante en date du 9 septembre. Mais Villemessant considéra que le débat ne pouvait se prolonger et ne voulut pas insérer cette seconde lettre. Les choses en restèrent là.

AU MÊME

Paris, 9 *septembre* 1876.

Monsieur et cher Confrère,

Je désire rester très courtois à votre égard. Vous semblez me défier de répondre à une question que vous me posez, et c'est pourquoi je crois devoir vous écrire de nouveau, tout en vous laissant libre de faire de ma réponse l'usage qu'il vous plaira.

Vous me traitez d'*écrivain démocratique et quelque peu socialiste*, et vous vous étonnez de ce que je peins une certaine classe ouvrière sous des couleurs vraies et attristantes.

D'abord, je n'accepte pas l'étiquette que vous me collez dans le dos. J'entends être un romancier tout court, sans épithète ; si vous tenez à me qualifier, dites que je suis un romancier naturaliste, ce qui ne me chagrinera pas. Mes opinions politiques ne sont pas en cause, et le journaliste que je puis être n'a rien à démêler avec le romancier que je suis. Il faudrait lire mes romans, les lire sans prévention, les comprendre et voir nettement leur ensemble, avant de porter les jugements tout faits, grotesques et odieux, qui circulent sur ma personne et sur mes œuvres. Ah! si vous saviez comme mes amis s'égayent de la légende stupéfiante dont on régale la foule, chaque fois que mon nom paraît dans un journal! Si vous saviez combien le buveur de sang, le romancier féroce, est un honnête bourgeois, un homme d'étude et d'art, vivant sagement dans son coin, tout entier à ses convictions! Je ne démens aucun conte, je travaille, je laisse au temps et à la bonne foi publique le soin de me découvrir enfin sous l'amas des sottises entassées.

Quant à ma peinture d'une certaine classe ouvrière, elle est telle que je l'ai voulue, sans une ombre, sans un adoucissement. Je dis ce que je vois, je verbalise simplement, et je laisse aux moralistes le soin de tirer la leçon. J'ai mis à nu les plaies d'en haut, je n'irai certes pas cacher les plaies d'en bas. Mon œuvre n'est pas une œuvre de parti et de propagande ; elle est une œuvre de vérité.

Je me défends de conclure dans mes romans, parce que, selon moi, la conclusion échappe à l'artiste. Pourtant, si vous désirez connaître la leçon qui, d'elle-même, sortira de *L'Assommoir*, je la formulerai à peu près en ces termes : instruisez l'ouvrier pour le moraliser, dégagez-le de la misère où il vit, combattez l'entassement et la promiscuité des faubourgs où l'air s'épaissit et s'empeste, surtout empêchez l'ivrognerie qui décime le peuple en tuant l'intelligence et le corps. Mon roman est simple, il raconte la déchéance d'une famille ouvrière, gâtée par le milieu, tombant au ruisseau ; l'homme boit, la femme perd courage ; la honte et la mort sont au bout. Je ne suis pas un faiseur d'idylles, j'estime qu'on n'attaque bien le mal qu'avec un fer rouge.

Et permettez-moi encore de répondre à votre distinction entre le dialogue et le récit, pour l'emploi du langage de la rue. Vous me concédez que je puis donner à mes personnages leur langue accoutumée. Faites encore un effort, comprenez que des raisons d'équilibre et d'harmonie générale m'ont seules décidé à adopter un style uniforme. Vous me citez Balzac qui justement a fait une tentative pareille, lorsqu'il a pastiché l'ancienne langue française dans ses *Contes drôlatiques*. Je pourrais vous indiquer d'autres précédents, des livres écrits d'un bout à l'autre sur un plan particulier. D'ailleurs, ce langage de la rue vous gêne donc beaucoup? Il est un peu gros, sans doute, mais quelle verdeur, quelle force et quel imprévu d'images, quel amusement continu pour un grammairien fureteur! Je ne comprends pas comment l'écrivain, en vous, n'est point chatouillé par le côté purement technique de la question.

Enfin, croyez, monsieur et cher confrère, que dans toute la boue humaine qui me passe par les mains je prends encore la plus propre, que j'ai, surtout pour *L'Assommoir*, choisi les vérités les moins effroyables, que je suis un brave homme de romancier qui ne pense pas à mal, et dont l'unique ambition est de laisser une œuvre aussi large et aussi vivante qu'il le pourra.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 24 *octobre* 1876.

Mon cher Ami,

Je ne vous ai pas encore remercié de votre bouquin. *Quelques créatures de ce temps*. J'ai voulu lire le livre d'abord, et je suis si bousculé, qu'il me faut plusieurs soirées pour avaler un volume.

Vous avez très bien fait de rééditer ces pages. En effet, comme vous me l'aviez dit, vous êtes là en germes tous les deux. Il y a d'excellents morceaux. Maintenant, on peut vous prendre à votre berceau littéraire et vous suivre jusqu'au bel épanouissement de vos derniers volumes.

On m'a dit que vous bûchiez ferme et que la *Fille Elisa* avançait, grossissait, et embellissait. Tant mieux! nous paraîtrons presque en même temps. Moi, je me rends malade à vouloir me débarrasser le plus vite possible de *L'Assommoir*. J'ai encore près d'un mois de travail. Je n'en sors plus.

Est-ce ennuyeux que ce brave Flaubert n'ouvre ses salons qu'en janvier! Nous voilà aux quatre coins de Paris sans pouvoir nous serrer les mains.

Daudet revient de Champrosay le 1er novembre ; je crois que Tourgueneff va également quitter Bougival. Votre avis ne serait-il pas d'arranger quelque chose avant janvier? Songez donc à cela.

Bien affectueusement à vous.

A ALEXANDRE PARODI

Paris, 24 *octobre* 1876.

Monsieur et cher Confrère,

Je me suis occupé de vous la semaine dernière ; j'ai envoyé en Russie une longue étude sur vos deux œuvres,

et c'est ce qui vous expliquera pourquoi je ne vous ai pas remercié plus tôt des ouvrages que vous avez eu l'extrême obligeance de m'adresser.

Je regrette beaucoup que mon étude ne paraisse pas en France, car elle contient un jugement sincère sur votre talent et sur l'erreur où vous me paraissez être. J'ai été très frappé de la conception d'*Ulm le parricide*, comme je l'avais été de la conception de *Rome vaincue*. Seulement, j'estime que vous entamez avec notre esprit littéraire moderne une lutte dans laquelle vous serez infailliblement écrasé. Je regrette d'autre part qu'un tempérament dramatique aussi puissant que le vôtre soit une force perdue pour la cause de la vie et de la vérité dans l'art. Il me reste cependant une espérance : c'est que vous viendrez à nous, lorsque le vieil échafaudage des anciennes formules aura croulé sous vos pieds.

Bien affectueusement à vous, monsieur et cher confrère, et toutes mes sympathies à votre énergique talent, en dehors des croyances qui peuvent nous séparer.

A STASSULEWITCH

Paris, 21 *novembre* 1876.

Cher Monsieur,

J'ai été très chagrin de la façon dont vous avez bouleversé mon dernier article. Non seulement toutes les citations qui étaient nécessaires ont disparu ; mais des morceaux du texte écrit par moi ont été raccourcis de la plus étrange des façons. Je vous confesse que je suis allé trouver immédiatement notre ami Tourgueneff, et que je l'ai prié de m'expliquer ce qui se passait? Il m'a dit qu'il vous écrirait.

Il m'est impossible de prendre l'engagement de ne pas faire de citations dans mes études littéraires. Je les ferai plus courtes à l'avenir, puisque vous semblez croire qu'il y a une spéculation de ma part, — ce qui m'a blessé — lorsque, à la vérité, j'ai simplement le désir de mettre

sous les yeux de vos lecteurs des morceaux que je crois curieux.

Ce qui m'a le plus affecté, c'est que justement, au moment où votre lettre m'est parvenue, j'avais déjà presque terminé l'article que je vous envoie sur Balzac. Or cet article, qui m'a donné beaucoup de mal, est précisément compris de façon à puiser des renseignements curieux dans les lettres mêmes de notre grand romancier. Vous me priez de ne plus faire de citations, et je vous envoie un article bâti surtout sur des citations. Remarquez que ce travail, ainsi exécuté, m'a pris beaucoup plus de temps que si j'avais fait une étude au courant de la plume. Il m'a fallu faire des recherches, grouper les faits, être sans cesse sur mes gardes. Je vous dit cela pour vous prouver qui je ne cherche pa à grossir commodément mes pages. Je crois l'article très intéressant d'ailleurs.

Vous devez comprendre qu'il me serait difficile de continuer à travailler pour *Le Messager de l'Europe*, si ce qui vient de se passer ce mois-ci se renouvelait. Je ne puis admettre qu'on massacre ainsi une étude. Nous sommes trop loin l'un de l'autre pour que nos rapports ne soient pas établis sur une confiance mutuelle. Si un pareil fait se renouvelait, je considérerais donc votre attitude comme un désir de rompre toute collaboration avec moi. Je vous en prie, dites-moi bien franchement ce qu'il en est, de façon à ce que je ne refuse pas les propositions journalières qui me sont faites en Russie.

Jusqu'à présent, j'ai été très heureux d'être avec vous, et je ne demande pas mieux de continuer nos excellents rapports ; seulement j'y mets comme condition le respect de ce que je vous envoie.

Et ici laissez-moi vous dire que je serai toujours enchanté, lorsque vous voudrez bien m'écrire pour me conseiller et m'indiquer des sujets. Je ne connais pas votre public, je puis me tromper.

Ne craignez donc pas de me prévenir, de me dire ce qui réussit et ce qui ne réussit pas. J'ai l'unique désir de vous satisfaire, et si je frappe à faux parfois, c'est que je marche forcément en aveugle.

J'espère, cher monsieur, que c'est un léger nuage qui s'est déjà dissipé.

Je vous tends très cordialement la main, et je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne plus faire usage de vos ciseaux. Si vous avez jamais des griefs, dites-le moi, et je ne retournerai pas dans ce qui aura déplu à votre public.

Votre bien dévoué.

A J.-K. HUYSMANS

Paris, 13 *décembre* 1876.

Monsieur et cher Confrère,

J'ai à vous faire de grands compliments pour le roman que vous avez bien voulu m'apporter[1]. Il contient des pages superbes. J'aime beaucoup certains coins de descriptions, la vie à deux de Marthe et de Léo, une crêmerie, un marchand de vins, et particulièrement les souvenirs de Marthe, sur la vie de fille qu'elle a menée.

Mais, si vous voulez mon avis tout franc, je crois que le livre gagnerait à être écrit d'une façon plus bonhomme. Vous avez un style assez riche pour ne pas abuser du style. Je suis d'avis que l'intensité ne doit pas être obtenue par la couleur des mots, mais par leur valeur. Nous voyons tous trop noir et trop cuit.

N'importe, j'ai été bien heureux de vous lire, car vous êtes sûrement un de nos romanciers de demain. Dans la disette où nous sommes, les débutants tels que vous doivent être accueillis avec enthousiasme.

Votre bien sympathique et dévoué.

(1) *Marthe.*

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 19 *décembre* 1876.

Mon cher Ami,

Le dîner est bien pour mercredi. Tourgueneff [1] est libre et accepte. J'écris à Daudet pour qu'il se charge du menu. A sept heures précises, n'est-ce pas?

Bien à vous.

(1) C'est vers le commencement de 1872 qu'Emile Zola fit la connaissance de Tourgueneff, chez Flaubert, et, à partir de 1874, Alphonse Daudet et Goncourt se joignirent à eux pour fonder le dîner des Cinq. " Uu dîner de gens de talent qui s'estiment, écrit Goncourt, et que nous voudrions faire mensuel les hivers suivants ".

1877

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 3 *janvier* 1877.

Eh bien, mon ami, que devenez-vous donc? vous savez que nous gémissons tous. On vous réclame, on a besoin de vous. Les dimanches sont mortels. Vous me gâtez mon hiver, en venant à Paris si tard. Le pis est que nous ne nous voyons pas les uns les autres, car vous n'êtes pas là pour nous réunir.

Cependant, nous avons dîné deux fois, la première chez Adolphe, qui nous a empoisonnés, la seconde, place de l'Opéra-Comique, où nous avons mangé une bouillabaisse extraordinaire. On a bu à votre santé, on a failli vous envoyer une dépêche pour vous rappeler par le premier train.

Tout ceci est pour vous dire que vous me manquez. Mais je sais les raisons qui vous retiennent, et je vous approuve fort de bûcher ferme. Seulement, je vous demande deux lignes, pour me faire une certitude : 1° Quand reviendrez-vous? 2° Comptez-vous apporter votre volume terminé? On me donne des renseignements contradictoires, et je n'aime pas ça, parce que le doute m'a toujours flanqué la fièvre. Lorsque je saurai, je vous attendrai plus tranquillement.

Mon *Assommoir* va paraître dans une quinzaine de jours. Le premier exemplaire partira pour Croisset. En ce moment, je me délasse, j'écris une farce en trois actes, un cocuage [1] pour le Palais-Royal, dont le directeur est venu me demander une pièce. Ensuite, je ferai sans doute un drame, puis je me mettrai à un roman de passion.

Goncourt a complètement terminé sa *Fille Elisa*. Seulement, il ne veut paraître qu'en avril, sans doute pour laisser *L'Assommoir* essuyer les plâtres. Tourgueneff m'écrit qu'il a un accès de goutte. Daudet est en plein dans son roman. Voilà les nouvelles.

Bon travail, mon ami, et revenez-nous vite avec un chef-d'œuvre. Tourgueneff et Maupassant m'ont dit beaucoup de bien d'*Un Cœur simple*.

A bientôt, n'est-ce pas? et tout à vous.

Que dites-vous de Germiny? Cela égaie l'existence.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 4 *janvier* 1877.

Mon cher Ami,

Avez-vous dans votre bouquin cette expression : " l'éclair blanc du jupon ", à propos d'une femme qui raccroche le soir? Je ne sais plus si c'est moi qui ai trouvé ça ou si je vous ai entendu lire la phrase. Et je ne veux pas vous dévaliser, naturellement. Un mot tout de suite, je vous prie, pour me dire si l'image m'appartient.

Bien à vous.

AU MÊME

Paris, 27 *janvier* 1877.

Mon cher Ami,

Hier, chez Charpentier, on a solennellement décidé que notre dîner aurait lieu lundi place de l'Opéra-Comique.

(1) *Le Bouton de Rose*.

Irrévocablement, comme disent les affiches de théâtre. Daudet est chargé de commander la bouillabaisse.

A après-demain et bien à vous.

AU DIRECTEUR DU *BIEN PUBLIC*

13 *février* 1877.

Monsieur et cher Directeur,

Voici plusieurs jours que je songe à répondre aux étranges accusations dont la critique affolée poursuit mon dernier roman. Certes, je laisse de côté les accusations simplement littéraires ; mon œuvre d'artiste appartient au public, et je n'ai pas la sotte prétention de forcer les gens à m'admirer. Mais j'ai entendu dire autour de moi : " M. Zola, qui est républicain, vient de commettre une mauvaise action en représentant le peuple sous des couleurs aussi abominables ". Eh bien! c'est à cette phrase seule que je veux répondre. Je crois devoir faire cette réponse pour moi-même et pour *Le Bien public*, l'organe républicain qui a bien voulu publier la première partie de *L'Assommoir*.

Il me faut prendre la question d'un peu haut.

Dans la politique, comme dans les lettres, comme dans toute la pensée humaine contemporaine, il y a aujourd'hui deux courants bien distincts : le courant idéaliste et le courant naturaliste. J'appelle politique idéaliste la politique qui se paie de grandes phrases toutes faites, qui spécule sur les hommes comme sur de pures abstractions, qui rêve l'utopie avant d'avoir étudié le réel. J'appelle politique naturaliste la politique qui entend d'abord procéder par l'expérience, qui est basée sur des faits, qui soigne en un mot une nation d'après ses besoins.

Je ne veux engager en rien *Le Bien public*. Je ne suis pas moi-même un homme politique et j'exprime seulement ici les idées d'un observateur que les choses humaines passionnent. Depuis plusieurs années, il est un spectacle qui m'intéresse fort : c'est de voir la queue romantique faire une irruption dans la politique et s'y installer

commodément avec les panaches et les pourpoints abricot de 1830.

Il y a là une étude curieuse qu'il faudra bien tenter un jour. Sans doute, les drames romantiques laissaient le public froid. Les recettes, sur les planches, devenaient maigres, et l'heure était arrivée de passer à d'autres exercices. Alors, on a abandonné aux rats l'Ambigu, on a créé des journaux. Toutes les guenilles du vieux drame ont été déménagées. C'est le grand premier rôle qui écrit les articles de tête, plume au vent et le poing sur la hanche. Ce sont les comparses, en habits pailletés d'or, qui crient : " Pasque-Dieu! citoyens, nous allons en découdre! " Ce sont les mêmes procédés romantiques, les violentes oppositions d'ombre et de lumière, les héros et les monstres, le mensonge triomphal, qui tiennent les lecteurs en haleine après avoir ennuyé les spectateurs. On bat monnaie comme l'on peut, et puisque la littérature se montrait marâtre, autant devenir millionnaires avec la politique.

Etrange politique, vraiment! Bocage et Mélingue vous manquent pour lancer les premiers-Paris. Cette politique-là demanderait à être déclamée, en roulant les yeux et en faisant les grands bras. Tout y est faux et mensonger, les hommes et les choses. C'est une politique de carton doré, une politique de pompe théâtrale, derrière laquelle se creuse le vide, un vide béant où tout peut crouler un jour. Quand la représentation sera terminée, quand le peuple aura payé et acclamé les comédiens, il se retrouvera sur le trottoir, grelottant et aussi nu qu'auparavant.

Il n'y a de solide, en ce siècle, que ce qui se repose sur la science. La politique idéaliste doit mener fatalement à toutes les catastrophes. Lorsqu'on refuse de connaître les hommes, lorsqu'on arrange une société comme un tapissier décore un salon, pour le gala, on fait une œuvre qui ne saurait avoir de lendemain ; et je dis cela plus encore pour les républicains idéalistes que pour les conservateurs idéalistes. Les républicains idéalistes tuent la République, telle est ma conviction formelle. Ils vont contre le siècle lui-même, ils bâtissent un édifice qui ne s'appuie sur rien de stable, et qui sera fatalement emporté. Quand Lavoisier a dégagé la chimie

de l'alchimie, il a commencé par analyser l'air que nous respirons. Eh bien! analysez d'abord le peuple, si vous voulez dégager la République de la royauté!

J'affirme donc que j'ai fait une œuvre utile en analysant un certain coin du peuple, dans *L'Assommoir*. J'y ai étudié la déchéance d'une famille ouvrière, le père et la mère tournant mal, la fille se gâtant par le mauvais exemple, par l'influence fatale de l'éducation et du milieu. J'ai fait ce qu'il y avait à faire : j'ai montré des plaies, j'ai éclairé violemment des souffrances et des vices, que l'on peut guérir. Les politiques idéalistes jouent d'un médecin qui jetterait des fleurs sur l'agonie de ses clients. J'ai préféré étaler cette agonie. Voilà comment on vit et comment on meurt. Je ne suis qu'un greffier qui me défends de conclure. Mais je laisse aux moralistes et aux législateurs le soin de réfléchir et de trouver les remèdes.

Si l'on voulait me forcer absolument à conclure, je dirais que tout *L'Assommoir* peut se résumer dans cette phrase : Fermez les cabarets, ouvrez les écoles. L'ivrognerie dévore le peuple. Consultez les statistiques, allez dans les hôpitaux, faites une enquête, vous verrez si je mens. L'homme qui tuerait l'ivrognerie ferait plus pour la France que Charlemagne et Napoléon. J'ajouterai encore : Assainissez les faubourgs et augmentez les salaires. La question du logement est capitale ; les puanteurs de la rue, l'escalier sordide, l'étroite chambre où dorment pêle-mêle les pères et les filles, les frères et les sœurs, sont la grande cause de la dépravation des faubourgs. Le travail écrasant qui rapproche l'homme de la brute, le salaire insuffisant qui décourage et fait chercher l'oubli, achèvent d'emplir les cabarets et les maisons de tolérance, Oui, le peuple est ainsi, mais parce que la société le veut bien.

Et j'arrive enfin à la singulière façon dont on a vu et jugé mes personnages.

On pense qu'en un pareil sujet je n'ai pas agi à l'étourderie. Dans mon plan général, je me suis au contraire vivement préoccupé de présenter tous les types saillants d'ouvriers que j'avais observés. On m'accuse de ne pas composer mes romans. La vérité est que je consacre à

la composition des mois de travail. J'ai donc cherché et arrêté mes personnages de façon à incarner en eux les différentes variétés de l'ouvrier parisien. Et voilà que l'on écrit partout que mes personnages sont tous également ignobles, qu'ils se vautrent tous dans la paresse et dans l'ivrognerie. Vraiment, est-ce moi qui perds la tête, ou sont-ce les autres qui ne m'ont pas lu? Examinons mes personnages.

Il n'y en a qu'un qui soit un gredin, Lantier. Celui-là est malpropre, je le confesse. J'estime que j'ai le droit de mettre un personnage malpropre dans mon roman, comme on met de l'ombre dans un tableau. Seulement, celui-là n'est pas un ouvrier. Il a été chapelier en province, et il n'a plus touché un outil depuis qu'il est à Paris. Il porte un paletot, il affecte des allures de monsieur. Certes, je n'insulte pas en lui la classe ouvrière, car il s'est placé de lui-même en dehors de cette classe.

Voyons les autres, maintenant :

Les Lorilleux. Est-ce que les Lorilleux sont des fainéants et des ivrognes? En aucune façon. Jamais ils ne boivent. Ils se tuent au travail, la femme aidant le mari de toute la force de ses petits bras. Certes, ils sont avares, ils ont une méchanceté cancanière et envieuse. Mais quelle vie est la leur, dans quelles galères ils s'atrophient et se déjettent? La même besogne abrutissante les cloue pendant des années dans un coin étouffant, sous le feu de leur forge qui les dessèche. On n'a donc pas compris que les Lorilleux représentaient les esclaves et les victimes de la petite fabrication en chambre! Je me suis bien mal expliqué, alors.

Les Boches. Est-ce que les Boche sont des fainéants et des ivrognes? En aucune façon. Tous deux travaillent. A peine l'homme boit-il un verre de vin. Ils sont les concierges que tout le monde connaît, ils ne commettent pas dans le livre une seule mauvaise action.

Les Poisson. Est-ce que les Poisson sont des fainéants et des ivrognes? En aucune façon. Le mari, le sergent de ville, est au contraire une figure du devoir, poussée un peu au comique peut-être, mais foncièrement honnête. La femme a des rapports avec Lantier, il est vrai ; mais cette liaison est un besoin de mon drame, et je ne sache

pas qu'il soit défendu aux romanciers d'utiliser l'adultère.

Goujet. Est-ce que Goujet est un fainéant et un ivrogne? En aucune façon. Ici, j'ai trop beau jeu. Goujet, dans mon plan, est l'ouvrier parfait, l'ouvrier modèle, propre, économe, honnête, adorant sa mère, ne manquant pas une journée, restant grand et pur jusqu'au bout. N'est-ce pas assez d'une pareille figure, pour que tout le monde comprenne que je rends pleine justice à l'honneur du peuple? Il y a dans le peuple des natures d'élite, je le sais et je le dis, puisque j'en ai mis une dans mon livre. Et l'avouerai-je même? Je crains bien d'avoir un peu menti avec Goujet, car je lui ai prêté parfois des sentiments qui ne sont pas de son milieu. Il y a là, pour moi, un scrupule de conscience.

J'arrive aux trois personnages qui sont le centre du roman, à Gervaise, à Coupeau et à Nana. Ici, je suis en plein dans mon drame, et je réclame toutes les libertés qu'on accorde aux dramaturges.

Est-ce que Gervaise et Coupeau sont des fainéants et des ivrognes? En aucune façon. Ils deviennent des fainéants et des ivrognes, ce qui est une tout autre affaire. Cela, d'ailleurs, est le roman lui-même ; si l'on supprime leur chute, le roman n'existe plus, et je ne pourrais l'écrire. Mais, de grâce, qu'on me lise avec attention. Un tiers du volume n'est-il pas employé à montrer l'heureux ménage de Gervaise et de Coupeau, quand la paresse et l'ivrognerie ne sont pas encore venus. Puis la déchéance arrive, et j'en ai ménagé chaque étape, pour montrer que le milieu et l'alcool sont les deux grands désorganisateurs, en dehors de la volonté des personnages. Gervaise est la plus sympathique et la plus tendre des figures que j'aie encore créées ; elle reste bonne jusqu'au bout. Coupeau lui-même, dans l'effrayante maladie qui s'empare peu à peu de lui, garde le côté bon enfant de sa nature. Ce sont des patients, rien de plus.

Quant à Nana, elle est un produit. J'ai voulu mon drame complet. Il fallait une enfant perdue dans le ménage. Elle est fille d'alcoolisés, elle subit la fatalité de la misère et du vice. Je dirai encore : Consultez les statistiques, et vous verrez si j'ai menti.

Restent les comparses, des ivrognes et des fainéants, que j'ai dû choisir tels, pour expliquer et hâter la chute de Coupeau. J'allais oublier Bijard et la petite Lalie. Bijard n'est qu'une des faces de l'empoisonnement par l'alcool. On meurt du *delirium tremens* comme Coupeau, ou l'on devient fou furieux comme Bijard. Bijard est un fou, de l'espèce de ceux que la police correctionnelle a souvent à juger. Quant à Lalie, elle complète Nana. Les filles, dans les mauvais ménages ouvriers, crèvent sous les coups ou tournent mal.

Eh bien ! où voit-on que j'aie pris seulement des ivrognes et des fainéants comme personnages? Tout le monde travaille, au contraire, dans *L'Assommoir ;* il y a sept ou huit tableaux qui montrent les ouvriers au travail. Et, sauf les exceptions nécessaires à mon drame, personne ne boit. Me voilà loin de compte avec la critique, qui m'accuse de n'avoir mis que des gredins en scène. On me lit bien mal. C'est tout ce que je désirais prouver.

D'ailleurs, on ne veut pas comprendre que *L'Assommoir*, comme mes précédents romans, appartient à une série, à un vaste ensemble qui se composera d'une vingtaine de volumes. Cet ensemble a un sens général qu'on ne verra bien nettement que lorsque je serai arrivé au bout de ma lourde tâche. C'est ainsi que la série doit comprendre deux romans sur le peuple. Que les personnes qui m'accusent de n'avoir pas montré le peuple sous toutes ses faces veuillent bien attendre le second roman que je compte lui consacrer. *L'Assommoir* restera comme une note unique, au milieu des autres volumes.

Je ne m'arrêterai pas à la question du langage. J'ai fait parler les ouvriers de nos faubourgs comme parle la grande majorité d'entre eux. Il est puéril de me dire que ce n'est pas là la langue du peuple ; allez dans les quartiers populeux et écoutez, voilà ma seule réponse. Les ouvriers les plus honnêtes parlent ainsi. D'ailleurs, est-ce que les artistes n'ont pas beaucoup de ce langage? Est-ce que les hommes les plus distingués, dans un dîner d'hommes, n'ont pas un langage plus libre encore? Toutes les colères contre l'essai de style que j'ai tenté sont trop hypocrites pour que je m'y arrête. Du reste, je n'entends pas entrer dans la discussion littéraire.

Cette lettre est déjà trop longue, et il est temps de conclure. Aux républicains idéalistes qui m'accusent d'avoir insulté le peuple, je réponds en disant que je crois au contraire avoir fait une bonne action. J'ai dit la vérité, j'ai fourni des documents sur les misères et sur les chutes fatales de la classe ouvrière, je suis venu en aide aux politiques naturalistes qui sentent le besoin d'étudier les hommes avant de les servir. Sans la méthode, sans l'analyse, sans la vérité, il n'y a pas plus de politique que de littérature possible, aujourd'hui.

Et, d'ailleurs, il est absolument faux que *L'Assommoir* soit un égout où ne grouillent que des êtres pourris et malfaisants. Je le nie de toute ma force. On est dépaysé par la forme vraie, on ne peut admettre un art qui ne ment pas ; de là les répugnances des lecteurs devant des détails qu'ils subissent cependant sans dégoût dans la vie de tous les jours. Je porte la vie dans mes livres ; il faut l'y accepter tout entière. La vie des ducs, comme la vie des zingueurs, aurait des côtés qui pourraient blesser, mais que je croirais devoir mettre, par respect du réel.

Voilà, monsieur et cher directeur, ce que je voulais dire aux lecteurs du journal républicain qui a bien voulu publier la première partie de *L'Assommoir*.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

A J.-K. HUYSMANS

24 *février* 1877.

J'ai lu, hier, votre brochure[1], avant de souffler ma bougie, et j'ai été bien touché de votre étude si sympathique. Oui, me voilà tel que je voudrais être ; mais suis-je réellement tel que vous me montrez?

Vous avez forcé l'éloge, et je n'accepte votre enthousiasme que pour la stupeur qu'il a dû produire chez cer-

(1) L'Etude sur *L'Assommoir* publiée d'abord dans l'*Actualité* de Bruxelles.

taines gens. Puis, n'est-ce pas, c'est un drapeau que vous levez. Entre nous, nous dirons nos vérités ; mais devant le monde, nous serons très insolents.

A PAUL ALEXIS

L'Estaque, 26 *juin* 1877.

Mon cher Ami,

Voici un mois que je suis ici, et je me souviens que je vous ai promis de vous écrire le premier.

Pas de nouvelles à vous donner, naturellement. J'ai vu Farlatiers qui paraît très décidé à ne pas prendre de décision avant l'hiver. J'ai eu la visite de Bouchor, et un marseillais dont je vous ai parlé, Signoret, nous a invités, lui et moi, à manger une bouillabaisse chez Roubion. Enfin, je suis allé deux ou trois fois à Marseille, pour différentes emplettes. Et c'est tout.

Je m'enferme donc dans l'Estaque et je travaille. J'ai dû d'abord écrire une nouvelle pour la Russie, n'ayant aucun sujet de correspondance. Ensuite, je me suis bravement mis à mon roman, dont j'ai déjà abattu deux chapitres[1]. J'en suis content, bien que la matière soit un peu pâle : mais j'ai voulu cette allure bourgeoise, pour faire opposition à *L'Assommoir*, et je n'ai pas à me plaindre. Je fais jusqu'à quatre pages chaque matin, tant j'ai la tête libre. Si aucune aventure ne m'arrive, je rentrerai à Paris avec les trois quarts de mon roman écrits. Cela me permettra de m'occuper de théâtre cet hiver.

Ici, le pays est superbe. Nous avons eu des chaleurs bien moins fortes qu'à Paris. Depuis quinze jours, nous prenons des bains et notre santé est en somme excellente. Je me nourris de coquillages, ce qui rend les idées légères.

Maintenant, j'ai à vous remercier des journaux que vous m'avez envoyés. Vous tenez fidèlement votre parole. Quelle est donc cette feuille de chou, dans laquelle vous

(1) *Une Page d'Amour.*

dictez des articles sur votre compte? Et votre pauvre nouvelle, elle a donc eu les pattes coupées par la disparition de la Revue? Donnez-moi des détails sur tous ces drames. Vous devez bien avoir quelque histoire à me conter? Je suis ici à mille lieues de tous les petits cancans dont nous vivons à Paris.

Je reçois à l'instant une lettre d'Hennique qui m'écrit que la chaleur est accablante dans sa villégiature, et qu'il accouche en suant d'un grand roman. Votre table [1] n'est plus complète, n'est-ce pas? Donnez de bonnes poignées de main à tous nos amis du jeudi, et dites leur que je leur souhaite de belles heures de travail.

C'est aussi le souhait que je fais pour vous. Dites-moi un peu ce que vous faites, si cela peut se dire, et renseignez-moi sur votre santé qui doit être excellente, par ces chaleurs. Je vous attends cet été, mais venez avec un plan de travail, car je vous flanque à la porte, si vous me dérangez. Nous ne nous verrons qu'à partir de midi, et je ne vous admettrai à ma table que si vous me montrez un nombre de pages faites.

Hein? mon pauvre ami, quel vacarme politique! Voilà comme on crétinise les peuples. Je suis bien heureux d'être loin et de travailler. Et dire que cela recommencera! Nous sommes une génération bien malheureuse.

Ecrivez-moi et donnez-moi le plus de nouvelles possible.

Bien cordialement à vous.

A LÉON HENNIQUE

L'Estaque, 29 *juin* 1877.

Mon cher Ami,

Merci de votre bonne et sympathique lettre. Je ne vous oubliais pas, je songeais même à vous écrire, lorsque vous m'avez donné de vos nouvelles.

Vous avez un beau courage et je vous félicite de travailler. Le travail est la première force du talent. Quand on est jeune comme vous et décidé à faire une œuvre,

(1) Dîner du Bœuf-nature.

on fait cette œuvre malgré tout. Ne revenez à Paris que votre livre terminé.

Je suis ici depuis un mois. Le pays est superbe. Vous le trouveriez peut-être aride et désolé ; mais j'ai été élevé sur ces rocs nus et dans ces landes pelées, ce qui fait que je suis touché aux larmes lorsque je le revois. L'odeur seule des pins évoque toute ma jeunesse. Je suis donc très heureux, malgré une installation assez primitive. Nous couchons sur des paillasses détestables, entre autres ennuis. Mais les bouillabaisses et les coquillages dont je me nourris compensent à mes yeux beaucoup d'inconvénients. La chaleur est très supportable, grâce aux brises de mer. Les moustiques sont moins agréables.

D'ailleurs, je me suis mis tout de suite au travail. Ma chambre donne sur la mer qui se trouve à quelques mètres. J'ai ainsi, pendant que j'écris, un vaste horizon. J'ai déjà fait trois chapitres de mon roman. Cela est bien pâle et bien fin, à côté de *L'Assommoir*, ce qui fait que je m'étonne moi-même par moments et que je reste inquiet. Mais j'ai voulu cette note nouvelle. Elle est moins puissante et moins personnelle que l'autre ; seulement, elle jettera de la variété dans la série. J'espère rentrer à Paris avec les trois quarts de mon roman. Il commencera à paraître en novembre dans *Le Bien public*.

Je n'ai pas de nouvelles de nos amis de Paris. Alexis lui-même ne m'a pas écrit. Je compte leur envoyer à chacun quelques mots, à tour de rôle. Le petit journal dont vous me parlez, *Les Cloches*, me paraît être à la dévotion d'Alexis, car il m'en a envoyé un numéro dans lequel se trouve une biographie de lui, qu'il a dû dicter. — Vous savez que *La République des Lettres* n'est plus ; mais je n'ai pas de détails.

Travaillez bien et songez au théâtre, là-bas, dans votre solitude. Ce serait une grande affaire pour nous tous, si un de nous conquérait les planches. Je crois qu'il faudrait être pratique, sans rien abandonner des tendances nouvelles.

Ma femme va beaucoup mieux, surtout depuis quelques jours. Elle est bien sensible à votre bonne amitié et vous envoie tous ses compliments.

Une bonne poignée de main, mon cher ami, et bien cordialement à vous.

Ecrivez-moi, je vous répondrai vite.

A HENRY CÉARD

L'Estaque, 16 *juillet* 1877.

MON CHER AMI,

Imaginez-vous que votre longue et intéressante lettre nous a trouvés au lit, ma femme et moi. Pendant deux jours, je l'ai gardée sur ma table, sans pouvoir la lire. Nous avons été pris presque en même temps de douleurs de tête intolérables, qui se sont terminés en une sorte de gastrite. Cette mauvaise plaisanterie a duré huit grands jours, et nous ne sommes pas encore bien solides. J'accuse la cuisine du Midi et certain vent d'Afrique que nous recevons en pleine figure.

Vous devez comprendre maintenant pour quelle raison je ne vous ai pas répondu plus tôt.

J'ai bien regretté de n'être pas à Paris. Je serais allé applaudir de grand cœur votre *Pierrot Spadassin*, et j'aurais trouvé moyen d'en parler dans *Le Bien public*. Le malheur est que j'ai interrompu mes comptes rendus de théâtre, pour me lancer dans la littérature. Si je fais une revue des petites pièces que j'ai négligées, comme j'en ai le projet, je réserverai un coin pour votre *Pierrot*. Mais cela n'aura pas l'éclat que j'aurais voulu. La pièce, d'après votre analyse, me semble très fine et très heureusement conduite. Ce qui tempère mon chagrin de ne pas avoir été là, c'est l'espérance que vous réussirez à faire jouer votre pièce sur un théâtre sérieux ; et il est à croire que, ce jour-là, je ne serai pas à plus de deux cents lieues.

Maladie à part, nous sommes très bien ici. L'installation est un peu primitive, mais le pays est très beau, et l'on me laisse assez tranquille, ce qui me permet de beaucoup travailler. J'ai commencé un roman qui aura pour titre, je crois, *Une Page d'Amour*. C'est ce que j'ai trouvé de mieux jusqu'ici. Le ton est bien différent de

celui de *L'Assommoir*. Pour mon compte, je l'aime moins, car il est un peu gris. Je tâche de me rattraper sur les finesses. D'ailleurs, puisque j'ai voulu une opposition, il me faut bien accepter cette nuance cuisse de nymphe.

Que me dites-vous? Huysmans a lâché son roman sur les brocheuses! Qu'est-ce donc? Un simple accès de paresse, n'est-ce pas? une fainéantise causée par la chaleur? Mais il faut qu'il travaille, dites-le lui bien. Il est notre espoir, il n'a pas le droit de lâcher son roman, quand tout le groupe a besoin d'œuvres. Et vous, que faites-vous? Je vois bien que vous lancez d'anciennes pièces ; cela ne suffit pas, il faut en écrire de nouvelles, et des drames, et des comédies, et des romans. Nous devons d'ici à quelques années écraser le public sous notre fécondité.

Naturellement, j'ai ici peu de nouvelles. J'ai vu quelquefois Signoret, un brave jeune homme que vous connaissez ; et c'est tout. Hennique m'a écrit du coin de nature où il fait un roman. Il a l'air très enflammé. Comme vous voyez, me voilà vite au bout de mon rouleau. Je travaille le matin, je lis l'après-midi, et je sors le soir, quand le soleil veut bien le permettre. Le ciel est resté implacablement bleu pendant six semaines. Enfin, hier, il s'est décidé à se couvrir. Vous ne sauriez croire combien les quelques gouttes d'eau qui sont tombées m'ont ravi ; j'avais vraiment la nostalgie de la pluie.

A votre prochain dîner du mardi, serrez vigoureusement la main d'Huysmans et de Maupassant. Ce sont, je crois, les deux seuls fidèles qui sont restés avec vous dans " la capitale ". Et quand vous aurez des nouvelles, écrivez-moi. Je suis au fond d'un désert, je ne sais vraiment ce qu'on pense ni ce qu'on dit à Paris.

Ma femme a été bien sensible à votre bon souvenir. Elle vous envoie toutes ses amitiés.

Une vigoureuse poignée de main, et bien cordialement àvous.

A EDMOND DE GONCOURT

L'Estaque, 23 *juillet* 1877.

Mon cher Ami,

Voici longtemps que je veux vous écrire. Mais j'ai commis la bêtise de me laisser tomber malade, des migraines violentes, une gastralgie, qui m'ont tenu une semaine au lit, et dont je suis sorti la tête à l'envers. Enfin je vais mieux, je me suis remis au travail.

Avez-vous reçu des notes de Marseille sur votre actrice? J'ai chargé un jeune homme plein d'activité, Henri Signoret, de faire les recherches que vous m'aviez demandées. Je sais qu'il a fouillé les bibliothèques et les bouquinistes et qu'il s'est mis en rapport avec un Marseillais qui s'est beaucoup occupé de la cantatrice en question. Mais je ne l'ai plus revu, et j'ignore s'il vous a écrit.

Je travaille donc beaucoup, dans un isolement complet. Outre mes travaux de mercenaire, j'ai mon roman que je vais pousser le plus possible, car il doit commencer à paraître dans *Le Bien public* le 15 novembre. J'en ai quatre chapitres terminés, dont je suis très content. C'est une nouvelle très douce, attendrie et simple, bien différente de celle de *L'Assommoir*. Cela fera opposition, et l'on va me classer parmi les romanciers honnêtes. Par parti pris, je travaille pour les pensionnaires, je me fais plat et gris. Ensuite avec *Nana*, je rentrerai dans le féroce.

Et vous, que faites-vous en ce moment? Vous m'avez dit n'est-ce pas? que vous ne recommenceriez un roman qu'à l'hiver. Il ne faut pas lâcher pied. Nous avons besoin d'achever la victoire. N'importe, nous avons porté cet hiver un rude coup. Je le juge mieux depuis que j'ai la tête libre. Vous en verrez les conséquences dans quelques années.

Ce pays-ci est très beau, du moins j'y ai grandi et je l'aime. Mais ce qui me perdra, ce sont les bouillabaisses, la cuisine au piment, les coquillages et un tas de saletés

exquises dont je mange sans mesure. Je crois fort que ce sont ces bonnes choses qui m'ont mis sur le dos. Aussi je me méfie un peu maintenant.

Aucune nouvelle, d'ailleurs, j'ai la mer devant moi, avec Marseille au fond, qui la nuit s'éclaire comme un incendie. Pendant six semaines, je n'ai pas vu un nuage, et c'est tout. Tourgueneff m'a écrit : il est de retour de Russie, où il a eu une attaque de goutte abominable. Pas de nouvelle de Flaubert, ni de Daudet.

Ecrivez-moi donc si vous savez quelque chose. Cela me distraira dans mon désert. Ma femme, elle aussi, a été bien souffrante. Elle vous envoie tous ses compliments.

Une bonne poignée de main et bien cordialement à vous.

A J.-K. HUYSMANS

L'Estaque, 3 *août* 1877.

Mon cher Ami,

Vous travaillez, voilà qui est bien! Et que vous avez tort de vous inquiéter à l'avance! Poussez donc votre livre bravement, sans vous demander s'il contient de l'action, s'il plaira, s'il vous conduira à Sainte-Pélagie! J'ai remarqué une chose, c'est que les romans qui m'ont le plus troublé sont ceux qui ont le mieux marché. Je crois qu'on doit compter sur son talent et filer le plus droit possible. Maintenant, il est certain qu'on ne serait pas artiste, si l'on ne tremblait pas. Tout cela est pour vous dire que nous comptons tous sur vous, et que vous allez nous donner une œuvre de combat.

Dieu merci! ma femme et moi, nous sommes sur les pieds, et même nous y sommes assez solidement. Vous ne vous imaginez pas dans quelle solitude je me cloître. Je reste parfois trois jours sans sortir de ma chambre, une chambre fort étroite, où je travaille sur un petit pupitre d'enfant. Il est vrai que la pièce a un balcon qui donne sur la mer, une vue merveilleuse, avec Marseille

dans le fond et les îles du golfe en face. Au demeurant, je mange très bien, c'est mon gros défaut. Il y a des choses exquises, inconnues à Paris, auxquelles je n'avais plus goûté depuis des années, des fruits, des plats assaisonnés d'une certaine façon, des coquillages surtout, dont je baffre avec un véritable attendrissement. Ajoutez que le paysage est plein de souvenirs pour moi, que le soleil et le ciel sont mes vieux amis, que certaines odeurs d'herbe me rappellent des joies anciennes, et vous comprendrez que la bête en moi est extraordinairement heureuse.

Le romancier, aujourd'hui, n'est pas moins satisfait; je dis aujourd'hui, car j'ai comme vous mes jours de doute terrible. Je viens de terminer la première partie de mon roman qui en aura cinq. C'est un peu popote, un peu jeanjean ; mais cela se boira agréablement, je crois. Je veux étonner les lecteurs de *L'Assommoir*, par un livre bonhomme. Je suis enchanté quand j'ai écrit une bonne petite page naïve, qui a l'air d'avoir seize ans. Pourtant, je n'affirme pas que, çà et là, un pet-en-l'air ne m'enlève pas dans des choses peu honnêtes. Mais c'est là l'exception. Je convoque les lecteurs à une fête de famille, où l'on rencontrera des bons cœurs. Enfin, la première partie se termine par un Paris à vol d'oiseau, d'abord noyé de brouillard, puis apparaissant peu à peu sous un blond soleil de printemps, qui est, je crois, une de mes meilleures pages, jusqu'ici. Voilà pourquoi je suis content, et je le dis, vous le voyez, sur un ton lyrique.

Vous me parlez du théâtre. Mon Dieu! oui, cela serait très agréable et même très utile. Mais je n'ai point le temps ici. Je m'en occuperai cet hiver, si je termine vite mon roman. Puis, le théâtre continue à me terrifier. Je sens la nécessité de l'aborder, et je ne sais vraiment par quel point commencer l'assaut. Il faudra voir.

Vous n'espérez pas que je vous envoie des nouvelles quelconques du fond du trou que j'habite. Je ne puis guère sortir du monologue. Je ne vois personne. Alexis n'a point encore paru. Je suis entouré d'une population affreuse, dont j'ai le malheur, il est vrai, de comprendre le charabia, mais avec laquelle j'évite soigneusement

tout contact. Et je me trouve réduit à attendre les journaux de Paris avec fièvre, puis à m'apercevoir ensuite chaque jour avec quelque colère que ces journaux sont complètement vides.

Je voudrais retourner à Paris avec trois parties au moins de mon roman ; et comme j'ai d'autres besognes très lourdes, cela me retiendra sans doute ici jusqu'à la fin octobre. Heureusement que je me débarrasse du *Bien public*, en reproduisant des fragments de mes articles de Russie.

Voilà, mon cher ami. Je voulais vous dire surtout que nous nous portons bien, que je travaille, et que vous êtes un saint homme de travailler aussi. Poussez Céard à abattre quelque besogne. Si vous voyez Maupassant, serrez-lui la main et dites-lui que je suis sans aucune nouvelle de Flaubert, auquel je vais écrire d'ailleurs. Des poignées de main à tout le monde.

Ma femme est heureuse de votre bon souvenir et elle vous envoie toutes ses amitiés.

Bien cordialement à vous.

Un pays stupide pour le bibelot. Il faudrait s'enfoncer dans les terres.

A WILLIAM BUSNACH

L'Estaque, 19 *août* 1877.

Mon cher Confrère,

Voici d'abord mes observations, tableau par tableau.

Premier tableau : *L'hôtel Boncœur.* — Rien à dire. Exposition suffisante. Il faut y établir que Lantier trompe Gervaise avec Virginie, et non avec la sœur de celle-ci, comme dans le roman). Je vous dirai tout à l'heure pourquoi. La bataille du lavoir devient encore plus naturelle.

Deuxième tableau : *Le devant de l'assommoir.* — Un peu confus, un peu trop d'allées et venues sans

résultat. Est-il bien nécessaire de montrer là Virginie et Poisson, pour poser leur mariage? Ils ne viennent que pour ça et sont médiocrement utiles. On pourrait très bien faire annoncer leur mariage par Coupeau dans sa conversation avec Gervaise ; il est naturel qu'il lui parle de Virginie ; d'ailleurs, j'ai une autre raison que je vous dirai tout à l'heure. D'autre part, je voudrais que Gervaise assistât à la sortie de Goujet sur le peuple. Elle l'approuverait beaucoup, et Coupeau aussi. Remarquez qu'il faut poser là le côté philosophique du drame. Gervaise a peur de la boisson ; si elle refuse d'abord d'épouser Coupeau, c'est qu'elle a tâté d'un mauvais homme, et qu'elle ne veut pas tenter une nouvelle expérience. Elle fait jurer à Coupeau de ne jamais boire, etc. La descente des ouvriers est bien, et fera de l'effet, si on la règle convenablement. Seulement, au lieu de la mettre en paquet au commencement, il faudrait l'espacer par groupes, *durant tout le tableau*. Faire quelque chose de très mouvementé et de très continu. Les comiques seront bons ; je crois toutefois qu'il faudra donner le rôle principal à " Mes Bottes ", et non à " Bec-Salé ". " Mes Bottes " a été un des personnages à succès du roman. C'est un simple changement de nom d'ailleurs. C'est " Mes Bottes " qui sera *le forgeron*.

Troisième tableau : *Le Moulin d'Argent*. — Bien des choses confuses et pas expliquées. C'est à propos de ce tableau que je vais surtout vous quereller. Je trouve que le personnage de Lantier, dans le drame, est inexplicable. On ignore quels motifs le font agir, il n'est pas net. Voici ce que j'ai trouvé en lisant votre scénario et je crois qu'il faudrait chercher encore dans ce sens. Au premier tableau, Lantier se pose nettement : il quitte Gervaise parce qu'il n'aime pas la misère et qu'il rêve une vie de parasite ; il est l'ouvrier qui ne fait jamais rien, qui se fait nourrir par les femmes. Voilà le type dont il ne faut pas s'écarter. Ainsi posé, il n'a que faire au tableau de la noce, si on n'explique pas autrement sa venue ; il a quitté Gervaise, il ne peut pas revenir lui faire une scène, cela n'aurait aucun sens et détruirait le type. J'imagine alors que Lantier a quitté Gervaise pour

Virginie ; seulement il a un but, il veut marier Virginie avec Poisson, un garçon qui a fait un petit héritage. De cette façon, nous gardons le pique-assiette ; mais nous transposons la situation, ce n'est plus le ménage de Gervaise, c'est le ménage de Virginie qui devient ignoble. Autre chose : on ne s'explique pas pourquoi Lantier en voudrait à Gervaise, qu'il a quitté librement. Alors, je fais de Virginie le traître de la pièce. Elle a la fessée du lavoir sur le cœur, elle veut se venger de Gervaise en troublant son ménage, en faisant pousser Coupeau à boire. " Il faut que je la fasse crever à mes pieds ", dit-elle toujours en parlant de Gervaise. Et dès lors, c'est Lantier qui sert d'instrument, Lantier qui se remet avec les Coupeau plus tard, parce qu'on mange très bien chez eux, Lantier qu'on croira l'amant de Gervaise, bien que celle-ci ne se soit pas remise avec lui, Lantier qui mange à la fin la boutique de confiserie et qui est puni par le mari vengeur. (Je songe que Poisson pourrait très bien faire justice à la fois de Virginie et de Lantier.) De cette manière tout s'explique, Lantier, je le répète, est poussé par Virginie, et ne songe d'ailleurs qu'à assurer son bien-être. Vous voyez dès lors l'importance que prend à la fin la scène de la boutique de confiserie. — Je voudrais donc que, dans ce tableau de la noce, on posât d'abord ces choses : le mariage de Virginie avec Poisson combiné par Lantier, et la rancune de Virginie qui médite une vengeance, mais qui commence par se remettre hypocritement avec Gervaise, pour mieux l'atteindre. Lantier n'en reste pas moins très embarrassant dans ce tableau ; pour moi, il ne peut pas injurier Gervaise, et il est fâcheux que Goujet intervienne de nouveau. Je ne ferais pas rencontrer Lantier et Gervaise en scène ; ou du moins je ne les ferais pas se parler. — Autre chose : Goujet joue là un rôle ridicule. Remarquez qu'au deuxième tableau vous l'avez montré devant l'assommoir, trouvant Gervaise à son goût. Gervaise alors n'était pas mariée. Il pouvait se déclarer ; et tout expliquer par un accès de timidité n'est vraiment pas assez dramatique. Voici ce qu'on pourrait faire. Devant l'assommoir, Goujet ne connaît encore ni Gervaise ni Coupeau ; il n'a pas sauvé celle-là. Il parle contre les ivrognes, et Gervaise l'approuve

beaucoup. C'est simplement un commencement de sympathie. Puis, au tableau de la noce, Goujet, qui dîne avec sa mère dans le restaurant, peut prendre la défense de Gervaise. (Mon Dieu! on pourrait peut-être tout de même amener une scène entre Lantier et Gervaise ; mais il la faudrait habile. Je vous écris en causant, pardon si je me contredis). Quand Goujet a protégé Gervaise, il apprend qu'elle s'est mariée le jour même, et c'est là qu'il peut se sentir troublé. La scène est jolie à faire : Goujet emmène un instant Gervaise à son bras, la rassure, se montre tendre, et pâlit un peu lorsqu'au bout d'un instant il sait qu'elle est mariée. Elle lui dit qu'elle est blanchisseuse, et il peut lui parler de sa mère. Tout cela s'emmanche mieux, je crois. Tout est noué, la vengeance de Virginie, le rôle que Lantier jouera, l'amour naissant et discret de Goujet, l'espoir de bonheur du jeune ménage Coupeau, qui doit si peu se réaliser. — Garder le croque-mort, dont les deux apparitions feront de l'effet. — Je trouve que les comiques tiennent trop de place au commencement du tableau. Il faut réserver la nourriture pour le repas de l'oie.

Quatrième tableau : *La maison en construction.* — C'est un des bons tableaux, et qui m'a fait plaisir. Seulement, la chute de Coupeau est bête au théâtre, si elle est due au hasard. Il faut absolument qu'il y ait du Lantier là-dessous, de la Virginie. Les Coupeau sont trop heureux, ils ont un bonheur insolent ; ils mettent de l'argent de côté, le mari ne boit pas, la femme travaille. Cela ne peut pas durer. Ne pourrait-on pas imaginer ceci? La maison qu'on répare est justement celle où demeurent les Poisson. Coupeau travaille sur un échafaudage. Pendant qu'il est descendu manger sa soupe auprès de sa femme, la fenêtre de Virginie s'ouvre au cinquième, et on voit la coquine qui dénoue des cordes et pose une planche en bascule ; elle peut dire un simple mot. " A tout à l'heure ", dit Coupeau à sa femme. " Tu peux lui dire adieu ", murmure Virginie, et elle referme la fenêtre. Coupeau remonte et, pour répondre à Nana qui l'appelle d'en bas, il s'avance jusqu'au bout de la planche qui bascule. — Tout ceci est pour drama-

tiser un peu la pièce qui manque de tout intérêt dramatique. C'est à discuter.

Cinquième tableau : *La rue de la Goutte-d'or.* — Je trouve encore là le sujet indiqué et traité avec quelque confusion. Voici ce que je voudrais : d'abord Gervaise seule prend le livret de la caisse d'épargne derrière la pendule, et constate que toutes les économies sont parties. La maladie de Coupeau a tout dévoré. Maman Goujet entre et l'aide à poser la situation. Je ferai aussi paraître Virginie qui est souvent venue prendre des nouvelles de Coupeau ; très hypocrite, très fausse, plaignant tout haut le ménage et enchantée de voir les économies mangées. Il faut faire entendre en outre qu'elle poursuit sa vengeance et que maintenant elle va lâcher Lantier sur Coupeau pour le pousser à l'inconduite. Puis Goujet se trouve seul avec Gervaise ; montrer l'amour de Goujet pour Gervaise ; celle-ci lui dit son espoir perdu d'avoir une boutique, mais elle travaillera, et elle laisse voir que les longues flâneries de la convalescence de Coupeau l'inquiètent. C'est alors que Coupeau rentre avec ses amis. Il est très gai, premier degré de l'ivresse). Il veut embrasser sa femme, etc. Les ivrognes rigolent. Cependant, Goujet, qui est là, reste grave, puis disparaît sans bruit. Et lorsque Coupeau et ses amis sont repartis, pour aller boire un canon, Goujet rentre doucement, comme il est sorti. Il apporte les cinq cents francs destinés à son mariage, il supplie Gervaise de les accepter. Mais Gervaise ne les acceptera que si Mme Goujet l'y autorise. Goujet appelle sa mère, et celle-ci ne veut pas contrarier son fils, mais elle prédit que Coupeau mangera la maison, etc. Comme Gervaise a encore les cinq cents francs en or sur la table, Virginie reparaît. Elle est furieuse de voir cet argent. C'est alors qu'elle se promet de lancer Lantier sur Coupeau.

Sixième tableau : *La boutique de la blanchisseuse.* — Il est bon. Il faut l'arranger un peu seulement. Pour mieux expliquer encore comment Coupeau peut appeler Lantier, on peut dire qu'il a rencontré Lantier chez les Poisson, et qu'il s'est remis avec lui en trinquant. Seule-

ment, il n'a pas osé encore l'introduire dans son ménage. C'est Virginie qui a dit à Lantier de rôder autour de la boutique, en se chargeant de l'y faire entrer, et c'est elle qui indique Lantier à Coupeau, quand celui-ci cherche un quatorzième convive.

Septième tableau : *La forge.* — Jusqu'ici l'intérêt dramatique me paraît suffisant. Mais il faut absolument dans la forge une péripétie. Remarquez où nous en sommes. Virginie va être triomphante. Coupeau est sur la mauvaise pente. Il est nécessaire que Coupeau intervienne. (D'abord, je supprimerai le tableau suivant, l'intérieur des Goujet, qui décidément fait longueur, et je transporterai les scènes nécessaires dans la forge.) Au lever du rideau, une forge en branle, le soufflet marche, les marteaux tapent, etc. Puis Goujet arrive, il est patron, il a réussi par son travail. Ses ouvriers peuvent le féliciter. Mais il est triste tout de même, et sa mère qui se présente se plaint de le voir refuser son bonheur. Entrée de Gervaise qui rapporte le linge, les Goujet ont leur logement à côté de la forge). Scène avec Mme Coupeau à propos du linge. Scène entre Goujet et Gervaise qui lui jure qu'on la calomnie, qu'elle n'est pas avec Lantier, qu'elle ne s'y remettra jamais. Alors joie de Goujet. " Mes Bottes " arrive et, comme il a toujours *fait deux doigts de cour* à Gervaise, il blague le patron, dit que ce ne sont pas les bons ouvriers qui réussissent, et finalement lui propose de forger un boulon. Le duel au boulon comme dans le livre. Puis, Coupeau arrive pour chercher sa femme. Il est ivre, il veut lever la main sur elle. Mais Goujet le repousse, le jette dans un coin, et commence à le sermonner d'importance. Il lui dit son fait avec éloquence, lui montre où il va, à la honte et à la mort ; il lui parle de sa fille Nana qui sera une prostituée ; il lui montre la pauvre Gervaise qui sanglotte. Et peu à peu, Coupeau devant cette tirade ardente se redresse, le bon ouvrier d'autrefois se réveille en lui. Oui, oui, Goujet a raison, il faut travailler. Enfin Goujet lui dit les calomnies qui courent sur son ménage, on dit qu'il favorise les amours de sa femme et de Lantier. Coupeau jette un cri de fureur et dit qu'il saura bien prouver son honnêteté.

Et comme " Mes Bottes " entre avec une bouteille, Coupeau prend la bouteille et la brise, en jurant qu'il ne boira plus.

Huitième tableau : *L'intérieur des Goujet.* — Supprimé.

Neuvième tableau : *L'assommoir.* — Dès lors ce tableau devient très dramatique. C'est la tentation de Coupeau par Lantier. Un matin, Coupeau — il travaille depuis quelque temps — part pour aller au travail. Mais on l'appelle dans l'Assommoir. " Mes Bottes " est là. Entre Lantier, et Coupeau lui dit son fait et veut s'en aller. Mais les autres le retiennent. Lantier le décide à boire. Peu à peu Coupeau cède ; qui a bu boira. Et il finit par se jeter dans les bras de Lantier. C'est alors que Gervaise apparaît. Une colère sombre la prend, lorsqu'elle voit Coupeau déjà allumé. Elle comptait sur la semaine pour manger. Alors, peu à peu, par désespoir, elle boit elle-même et se grise. Goujet arrive et s'en va désespéré. (Non, je ne ferai pas arriver Goujet, car la pièce a l'air finie ; j'aime mieux laisser la situation en suspens).

Dixième tableau : *La boutique de confiserie.* — On peut le garder à peu près tel qu'il est. Seulement, il serait préférable de poser la boutique de confiserie dans le tableau de l'assommoir. Les comiques diraient que Lantier se goberge maintenant chez les Poisson ; et de cette manière on serait au courant de la situation dès le lever du rideau. — Je n'aime pas non plus la fin du tableau. Il faudrait que la sortie de Gervaise terminât le tableau. Après qu'elle a appelé Poisson, elle devrait achever le lavage qu'elle a interrompu ; les petites scènes entre Poisson et Lantier auraient lieu pendant qu'elle essuie. Puis elle se lèverait et partirait en disant à Virginie qu'elle ne la livrera pas à son mari, mais qu'elle compte sur le ciel pour que justice soit faite.

Onzième tableau. — Un peu bref, dans les premières scènes. Je remarque que les Lorilleux ne servent à rien.

Douzième tableau. — Les comiques un peu trop développés, à cette minute suprême. Je trouve aussi que

Gervaise fait une entrée qu'il faudrait préparer davantage. Je la ferais d'abord traverser une ou deux fois la scène, sans rien dire, en se traînant. Elle peut être assise sur un banc, au lever du rideau, immobile, muette. Puis, elle traverse, enfin elle arrive devant la rampe et meurt.

Mon opinion définitive maintenant, c'est que le drame est possible, si on le dramatise un peu dans le sens que j'indique. Il ne resterait que onze tableaux.

Voici ce que je vous propose. Lisez mon barbouillage. Dites-moi si les modifications que je demande vous plaisent à vous et à votre collaborateur. Dites-moi cela le plus vite possible, et alors, brièvement, j'écrirai un résumé du scénario tel que je le comprends. Vous pourrez ensuite vous mettre tout de suite à écrire la pièce.

Je garde le scénario jusqu'à votre réponse.

Je suis malheureusement écrasé de besogne, mais je tâcherai de ne pas trop vous faire attendre mon projet de plan.

Bien cordialement à vous.

A MADAME CHARPENTIER

L'Estaque, 21 *août* 1877.

Chère Madame,

Votre mari m'a d'abord stupéfié : j'ai reçu de lui deux lettres coup sur coup ; mais il s'est bien vite calmé, et j'attends depuis deux mois une réponse, à propos de *Thérèse Raquin*. Remarquez que je constate simplement la chose. Je ne me plains pas, car il me serait à moi-même souverainement désagréable de m'occuper d'affaires en ce moment.

En juin et en juillet, nous n'avons pas eu à nous plaindre de la chaleur. Il faisait même frais. Je croyais échapper aux terribles insolations dont on m'avait menacé. Mais depuis trois jours, le siroco souffle, et nous sommes dans une fournaise. Il y a eu 37° à Marseille. Je vous écris ce matin par 30°, ce qui rend ma lettre méritoire.

Pas de nouvelles, naturellement. Nous sommes trop seuls, trop perdus. Je reste des semaines sans voir personne. Pourtant, les journaux ont parlé, ma retraite est connue, et des enthousiastes viennent encore me relancer de temps à autre. Je suis même menacé d'un banquet à Marseille, auquel j'espère bien échapper. Nous avons eu Bouchor en juin, et un apprenti dramatique marseillais nous a invités tous deux à un festin chez Roubion, le Café Anglais d'ici. Voilà tout le côté mondain de ma villégiature.

Je travaille beaucoup, et c'est ce qui tue le temps. Malheureusement, l'indisposition dont ma femme vous a parlé a fait du tort à mon roman. Je ne l'emporterai pas aussi avancé que je l'espérais. Il y a des jours où je suis inquiet sur cette œuvre, elle me paraît bien plate et bien grise ; d'autres jours, je la trouve bonhomme, d'une lecture agréable et facile. J'ai un quart du livre terminé. Je suis surtout content d'une grande description de Paris, un matin de printemps, à vol d'oiseau, qui est un des morceaux les plus brillants que j'aie encore écrits. Maintenant, je vais pousser les choses à la tendresse. Mais il faut bien nous dire que nous n'allons pas avoir le succès de *L'Assommoir*. Cette fois, *Une Page d'Amour*, je me tiens à ce titre, qui est le meilleur de ceux que j'ai trouvés, est une œuvre trop douce pour passionner le public. Là-dessus, il n'y a aucune illusion à se faire. Vendons-en dix mille, et déclarons-nous satisfaits. Mais nous nous rattraperons avec *Nana*. Je rêve ici une *Nana* extraordinaire. Vous verrez ça. Du coup, nous nous faisons massacrer, Charpentier et moi.

Quoi encore d'intéressant? On s'occupe fortement du drame de *L'Assommoir*. Sans doute, l'affaire se fera avec Larochelle pour l'Ambigu. Il est entendu que je ne signe pas. Le drame aura onze tableaux, dont quelques-uns à grand effet.

Vous voyez que je ne parle que de moi. Egoïsme d'auteur. Au demeurant, nous vivons à merveille, dans un pays que j'aime beaucoup. Nous avons mangé des fruits superbes, des pêches grosses comme des têtes d'enfant. Ma femme est dans une besogne formidable : elle fait mes rideaux, des appliques de vieilles fleurs de

soie sur du velours, et je vous affirme que c'est un joli travail. Nous allons rarement à Marseille, ville d'épiciers. Le grand moment de la journée est l'heure du bain, à six heures, lorsque le ciel se couche. Puis, nous restons jusqu'à dix heures, en face d'un ciel admirable. Imaginez-vous qu'en trois mois il n'a plu qu'une fois, et encore la nuit. Je n'ai pas eu la consolation de voir l'eau tomber. Ce ciel toujours bleu finit par me dégoûter du beau temps. Je donnerais beaucoup pour une de ces belles averses de Paris.

Aucune nouvelle de Daudet, de Flaubert ; j'ai reçu une lettre de Goncourt, qui est dans les Ardennes. Je ne suis en correspondance qu'avec Tourgueneff. Si vous savez quelque chose de mon petit monde, vous me comblerez en étant indiscrète.

Il faut pourtant que je vous parle un peu de vous tous, et que je me roule aux pieds de mon filleul ; sans quoi je ne serai pas blanc. Etes-vous satisfaits de votre séjour à Cabourg, et comment va la petite famille, que vous couvrirez de baisers pour ma femme et pour moi? Dites à Mme Charpentier[1] que nous songeons souvent à elle et que ma femme doit lui écrire prochainement ; et présentez-lui toutes nos amitiés.

J'ai été très heureux des renseignements que Labarre m'a envoyés ces mois derniers. Savez-vous qu'on a vendu : en juin, 2.580 volumes de la série dont 1.366 *Assommoir ;* et en juillet, 3.167 volumes, nombre dans lequel *L'Assommoir* entre pour 1.800? Ce qui me ravit surtout, c'est la marche des premiers romans. Si nous gardions ce courant-là, ce serait trop beau. Mais voilà que je parle encore de moi, et je suis au bout de mon papier.

Je crois avoir fait nos politesses à tout le monde, excepté à Charpentier qui est bien paresseux pour qu'on lui serre les mains. Serrez-les-lui tout de même, et veuillez nous croire, chère madame, vos bien affectueux et bien dévoués.

(1) La mère de Georges.

A WILLIAM BUSNACH

L'Estaque, 23 *août* 1877.

Mon cher Confrère,

Je vous envoie par le même courrier votre scénario et celui que j'ai indiqué en m'aidant du vôtre. J'ai fait la modification dont je vous ai parlé ; de plus, j'ai modifié souvent l'ordre des scènes, d'après un plan qui m'a paru plus scénique. Je réponds d'abord à votre dernière lettre.

Je suis de votre avis, le lavoir est à présent de toute nécessité. J'ai mis ce tableau. Maintenant, le drame est complet. Nous n'aurons reculé devant rien.

Troisième tableau. — J'ai laissé Poisson et Virginie, qui décidément sont nécessaires.

Quatrième tableau. — Il faut absolument que notre Lantier soit un maquereau, qu'il vive sur les femmes. C'est notre type. Mais on peut y mettre toutes les formes imaginables. — J'ai laissé la scène entre Gervaise et Lantier. Elle est nécessaire.

Cinquième tableau. — Je sais qu'il est raide de faire de Virginie une assassine. Mais songez au décor et à l'originalité de la mise en scène. C'est très séduisant, cet échafaudage avec les ouvriers qui montent et descendent, et cette femme là-haut, au cinquième, qui prépare son meurtre, après avoir causé. Puis, nous sommes au boulevard, il est entendu que nous faisons de Virginie un traître de mélodrame. Enfin, on peut toujours garder cela et adoucir la chose, si cela paraît au dernier moment absolument nécessaire. Je tiens beaucoup à l'effet.

Huitième tableau. — Il importe peu que Gervaise apporte ou ait apporté son linge, pourvu qu'on cause du linge.

Et c'est tout, j'ai répondu pour le moment à toutes vos observations.

Maintenant, soyons solennels. Je viens de relire attentivement mon plan, en critique sévère, et voici mon avis. Les tableaux me paraissent d'aplomb, bien déduits, bien distribués, bien emmanchés les uns dans les autres. Mais, comme drame, la pièce reste médiocre. Le public, pendant cinq heures, se contentera-t-il de cette rivalité de deux femmes, qui est bien maigre pour une aussi vaste machine? C'est ce que j'ignore. Mais à cela je réponds que nous tirons la pièce d'un roman que tout le monde connaît, et que notre seule ambition est de mettre les types de ce roman sur les planches. Nous y réussissons en ce sens que nous n'avons presque rien changé au roman et que nous le conservons tout entier. Je crois donc que le drame suffirait, mais à une *condition essentielle :* ce serait de trouver un directeur qui dépenserait l'argent nécessaire. Il faut des décors exacts, très curieusement plantés, faits exprès, copiés sur nature, et très vastes. Il faudrait une figuration très soignée et nombreuse. Il faudrait enfin une interprétation hors ligne. Cela étant, nous pourrions parfaitement avoir un gros succès, malgré l'insuffisance dramatique de la pièce. Tout Paris voudrait voir le lavoir, la forge, l'assommoir, etc., etc. Tel est mon avis. *Mais je veux connaître le vôtre.* Très franchement, pensez-vous que nous devions aller de l'avant? Je crois que nous n'améliorerons plus beaucoup le plan. Il faut une décision.

Maintenant, si c'est M. Gastineau qui écrit la pièce, faites-lui bien les recommandations suivantes : Qu'il suive le roman de très près, pour en garder l'accent. Qu'il se méfie des trois comiques qui vont toujours ensemble et qui finiraient par être fatigants en répétant les mêmes plaisanteries. Qu'il garde l'argot pour eux, mais qu'il emploie pour les autres personnages une langue simple et vigoureuse. Qu'il s'inquiète aussi de la plantation des décors pour les jeux possibles des acteurs. — Qu'il écrive la pièce. Je rentrerai à Paris dans les premiers jours de novembre, le 4 ou le 5, et nous achèverons alors de tout arrêter. — Ecrivez-moi votre dernière opinion, et agissons. Gardez mes lettres et,

conservez-moi mon manuscrit. J'ai la faiblesse de tenir à mes manuscrits. Puis nous pouvons avoir besoin de tout cela.

Bien cordialement à vous.

A LÉON HENNIQUE

L'Estaque, 2 *septembre* 1877.

Mon cher Ami,

Ne m'en veuillez pas trop, si je n'ai pas tenu ma promesse de vous répondre tout de suite. J'étais plein de bonne volonté ; mais nous venons de traverser un tel coup de chaleur, que j'ai vraiment pour moi une fière circonstance atténuante. Imaginez-vous que les mois de juin et de juillet se sont passés de la façon la plus belle du monde. C'était exquis, de l'air, de la fraîcheur. Je me croyais hors des ciels terribles dont on m'avait menacé. Et voilà que, juste après le 15 août, il a fait une série de journées tellement accablantes, que c'est miracle si je ne suis pas fondu. Jamais de ma vie je ne me suis trouvé dans une pareille fournaise. Nous avons eu 40 degrés. Heureusement qu'on nous promet de la pluie ; mais je ne vois rien venir.

Mon roman a naturellement un peu souffert, la quinzaine dernière. Je comptais rentrer à Paris avec les quatre cinquièmes terminés, et c'est tout le bout du monde si j'en rapporterai la moitié. Je suis, comme vous, dans une grande perplexité sur le mérite absolu de ce que je fais. Je crains de m'être fourvoyé dans une note douce qui ne permet aucun effet. En tout cas, ce sera de ma part quelque chose d'absolument neuf. Le succès sera médiocre, à coup sûr. Mais je me console en pensant déjà à ma *Nana*. Je veux, dans ma série, toutes les notes ; c'est pourquoi, même si je ne me contente pas, je ne regretterai jamais d'avoir fait *Une Page d'Amour*. — J'oubliais de vous dire que je me suis arrêté à ce dernier titre. On dirait qu'on avale un verre de sirop, et c'est ce qui m'a décidé.

Quant aux nouvelles, elles sont maigres. J'ai vu Alexis, ces jours derniers; le Gymnase lui a définitivement reçu un petit acte. Céard et Huysmans m'ont écrit ; ils paraissent travailler tous les deux. Et rien autre. Ici, nous prenons des bains, nous mangeons des fruits superbes, et nous attendons qu'il fasse moins chaud pour pousser des pointes dans les terres, un pays superbe, vraiment ; s'il y pleuvait plus souvent, ce serait un paradis.

Vous savez qu'on tire un drame en cinq actes et douze tableaux de *L'Assommoir*. J'ai travaillé fortement au plan ; mais n'en dites rien, je ne veux pas que cela se sache. Je vous donnerai des détails à Paris. Je crois que la pièce marchera, et fera un bruit de tous les diables. Nous avons tout mis, les scènes les plus audacieuses du roman. — Ce travail sur *L'Assommoir* m'a donné une fièvre théâtrale, que je ne puis contenter, hélas! car il faut que je reste dans mon roman jusqu'au cou. Et pourtant il faudra bien que nous nous occupions du théâtre ; c'est là que nous devrons un jour frapper le coup décisif.

Vous travaillez beaucoup, et vous avez raison. La volonté mène à tout. Il faut que vous lanciez cet hiver un roman chez Charpentier. Ce n'est qu'avec des œuvres que nous nous affirmerons ; les œuvres ferment la bouche des impuissants et décident seules des grands mouvements littéraires. Savoir où l'on veut aller, c'est très bien ; mais il faut encore montrer qu'on y va. —D'ailleurs, vous êtes un vaillant, vous ; je ne suis pas en peine.

Je vous serre bien cordialement les deux mains.

A THÉODORE DURET

L'Estaque, 2 *septembre* 1877.

Mon cher Ami,

Vous m'avez fait le plus grand plaisir, en m'écrivant et en me donnant quelques nouvelles. Nous sommes ici dans un pays superbe, mais singulièrement perdu. Depuis trois mois, je ne sais ce que devient le petit monde au

milieu duquel je vis d'habitude. Les journaux m'ennuient plus qu'ils ne me renseignent. Et voilà pourquoi une lettre de Paris est toujours la bienvenue.

Vous ne sauriez croire quelle sage existence de cénobite je mène! J'ai défendu à mes amis de révéler le lieu de ma retraite, et je passe des semaines sans voir personne. Le malheur est que les journaux de Marseille ont fini par parler. J'ai dû essuyer quelques visites dans ces derniers temps.

Il faut bien que je vous parle de moi. Je pousse ici le plus possible un roman qui paraîtra dans *Le Bien public*, à partir des derniers jours de novembre. C'est tout autre chose que *L'Assommoir*, et même la note de cette œuvre est si bourgeoise et si douce, que je finis par être inquiet. Si cela allait être ennuyeux et plat! Enfin, j'ai voulu cette opposition et je n'ai plus qu'à avoir la force de ma volonté! Ce qui me soutient, c'est la pensée de la stupéfaction du public, en face de cette douceur. J'adore dérouter mon monde.

Et c'est tout. Je n'ai pu m'occuper de théâtre. Mes journées entières sont prises. Puis, imaginez-vous que les chaleurs, après avoir été très tolérables en juin et en juillet, sont devenues brusquement féroces à la fin d'août. Nous avons eu 40 degrés. Pendant dix jours, j'ai pu croire à chaque instant que mes cheveux allaient s'allumer. Ma femme et moi n'avions qu'un soulagement, celui de prendre des bains prolongés, après le coucher du soleil ; et encore la mer était chaude, on en sortait brûlant. Ajoutez à cela que, depuis trois mois, il n'est pas tombé une goutte d'eau. Moi qui ai la passion de la pluie, je finis par montrer le poing à ce ciel implacablement bleu.

Tout ceci est le côté désagréable du Midi. Mais heureusement qu'il y a des compensations. Le pays est superbe, et j'y retrouve toutes sortes de souvenirs d'enfance. Nous mangeons des fruits magnifiques et un tas de saletés que j'adore, mais dont je me méfie un peu, parce qu'elles m'ont déjà rendu malade.

Vous avez très bien fait de renvoyer la publication de votre deuxième volume. Le moment est vraiment abominable. Et le pis est qu'on marche à l'inconnu. Je suis très inquiet pour nos affaires littéraires, l'hiver prochain.

Réellement, le tapage politique devient insupportable. On devrait bien se taire un peu, pour nous écouter, nous les hommes de paix.

Ma femme est très sensible à votre bon souvenir. Elle va mieux, quoique toujours lasse. Mais vous savez que les bons effets de la villégiature ne se font sentir que lorsqu'on est rentré chez soi. — Nous ne reviendrons à Paris que dans les premiers jours de novembre.

Je vous serre bien cordialement la main.

A GUSTAVE FLAUBERT

L'Estaque, 17 *septembre* 1877.

Il y a longtemps, mon bon ami, que je désire vous demander de vos nouvelles. Mais vous m'excuserez, si je ne l'ai pas fait plus tôt, car je travaille beaucoup et nous avons eu ici de telles chaleurs, que, le soir, après ma tâche, je n'avais plus le courage de regarder une feuille de papier en face. — Comment allez-vous, et surtout comment va le travail? Ce terrible chapitre sur les sciences, dont vous me parliez, est-il enfin sur le carreau? Vous savez combien je m'intéresse à vos deux bonshommes[1], car il y a des difficultés formidables à vaincre, et j'ai hâte d'assister à votre victoire. Mais surtout, ce qui m'inquiète, c'est de savoir si vous comptez passer l'hiver à Paris. A quelle époque pensez-vous quitter Croisset? Aurons-nous la joie de vos dimanches, ou devrons-nous errer comme des âmes en peine en vous souhaitant de tout notre cœur?

Et si vous avez d'autres nouvelles, vous serez bien aimable de me les donner. Mais je sais avec quel soin jaloux vous vous cloîtrez, et je n'insiste pas. J'ai échangé deux ou trois lettres avec notre ami Tourgueneff qui vient encore d'avoir une attaque de goutte. J'ai eu une lettre de Goncourt qui s'occupe activement de sa *Marie-*

(1) *Bouvard et Pécuchet.*

Antoinette, dont Charpentier fait, paraît-il, un volume superbe. Rien de Daudet. Et voilà! Savez-vous quelque chose sur nos amis?

Il faut maintenant que je vous parle un peu de moi. Il y a près de quatre mois que je suis à l'Estaque. Pays superbe. J'ai en face de moi le golfe de Marseille, avec son merveilleux fond de collines et la ville toute blanche dans les eaux bleues. Remarquez que, malgré ce voisinage, je me trouve en plein désert. Et des coquillages, mon ami, des bouillabaisses, une nourriture de tonnerre de Dieu, qui me souffle du feu dans le corps. J'avoue même que j'ai abusé de toutes ces bonnes choses ; j'ai dû garder le lit quelques jours. Les fruits m'ont remis, des pêches magnifiques, puis les figues et le raisin. Nous avons eu longtemps 40 degrés de chaleur. Le soir, une brise montait et l'on jouissait. En somme, je suis très heureux de ma saison. Ma femme va beaucoup mieux. Nous allons encore rester six semaines, jusque vers le 5 novembre, de façon à profiter de l'automne splendide qui commence.

Quant à mon nouveau roman, j'en ai écrit près des deux cinquièmes. Il doit commencer à paraître dans *Le Bien public* vers le 17 novembre. Je veux absolument lancer le volume chez Charpentier à la fin de février. A la vérité, je vous confesserai que je suis très perplexe sur la valeur de ce que je fais. Vous savez que je veux étonner mon public en lui donnant quelque chose de complètement opposé à *L'Assommoir*. J'ai donc choisi un sujet attendrissant et je le traite avec le plus de simplicité possible. Aussi, certains jours, je me désespère en trouvant l'œuvre bien grise. Vous ne vous attendez pas à un livre si bonhomme, il me stupéfie moi-même. Mais, en somme, je dois être dans le vrai, et je tâche de ne pas trop me décourager, d'aller bravement mon chemin.

Quoi encore? J'ai autorisé deux braves garçons à tirer un drame de *L'Assommoir*. Puis, je me suis laissé emballer, j'ai travaillé moi-même au scénario ; mais il est bien entendu que je ne serai pas nommé. Le drame aura douze tableaux. Maintenant je crois fermement à un succès.

Un bout de lettre, n'est-ce pas? qui me donne de vos nouvelles. Je suis tellement perdu, ici, qu'une lettre de vous m'occupera huit jours.

Ma femme se rappelle à votre bon souvenir, et je vous envoie mes plus vigoureuses poignées de main.

Bien vôtre.

AU MEME

L'Estaque, 12 *octobre* 1877.

Mon bon Ami,

J'ai reçu vos deux lettres qui m'ont beaucoup tranquillisé. J'avais eu une folle idée que je dois vous confesser, pour me punir : je craignais de vous avoir fâché par quelques feuilletons où j'ai soutenu des idées que je sais ne pas être les vôtres. C'était stupide de ma part, mais que voulez-vous? j'étais inquiet.

Je vais retourner à Paris, j'attends que ces abominables élections soient terminées. Allons-nous avoir quelque tranquillité? Je crains que non. Et nous en aurions cependant bien besoin pour nos bouquins.

Ce sont deux braves garçons, Busnach et Gastineau, qui signeront *L'Assommoir* au théâtre. Mais, entre nous, je dois vous dire que j'ai beaucoup travaillé à la pièce, bien que j'aie mis comme condition formelle que je resterai dans la coulisse. J'ajoute que la pièce m'inspire aujourd'hui une grande confiance. Les douze tableaux me paraissent très réussis et je crois à un succès. Quant au *Bouton de Rose*, je crois fort que je vais le mettre sous clef, dans un tiroir. Décidément, ce n'est pas trop bon.

Avez-vous lu la façon dont *Le Bien public* annonce mon nouveau roman? Ont-ils un style, ces gaillards-là! Mais la réclame m'a paru bonne, du moment où elle dit qu'on pourra laisser mon roman *sur la table de famille*.

Piochez dur, et au jour de l'an, mon bon ami. Nous aurons encore de beaux dimanches, malgré tous ces braillards de la politique.

Bien affectueusement à vous.

1878

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 2 *janvier* 1878.

Mon cher Ami,

Je vous attendais dimanche, chez Flaubert, et comme j'avais une mauvaise réponse à vous donner, je préférais vous la communiquer de vive voix.

Guyot[1] n'a reculé que devant la longueur des cinq mille lignes. Il prétend qu'il ne peut donner en variétés un travail aussi considérable. La place lui manque. J'ai eu beau lui faire entendre qu'il met trop de politique dans le journal, que votre *Saint-Hubert* comblerait le vide de cette feuille, qu'on aurait enfin quelque chose à y lire, il s'est entêté.

D'ailleurs, je vous dirai que je n'étais guère partisan pour vous de ce mode de publication. Cela aurait cassé votre étude en bien petits morceaux. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Dalloz, qui a une revue maintenant? Daudet, avec qui j'ai causé de cela dimanche, me disait qu'il était tout prêt à emmancher l'affaire. Voyez donc

(1) Yves Guyot, alors directeur du *Bien Public*, mort en février 1928.

cela, je vous assure que cela vaudrait mieux. Je n'en suis pas moins bien contrarié de n'avoir pas mieux mené les choses au gré de vos désirs.

Bien cordialement à vous.

A HENRY CÉARD

Paris, 4 *janvier* 1878.

Mon cher Céard,

Me voici enfin à Paris. Si vous êtes libre dimanche soir, demain, venez donc me serrer la main. Nous causerons. Et apportez-moi la Correspondance de Berlioz ; si les théâtres chôment, j'en parlerai la semaine prochaine.

En tous cas, au Bœuf Nature de mardi.

Bien à vous.

J'écris à Huysmans, à Hennique et à Maupassant.

AU MÊME

Paris, 30 *mars* 1878.

Mon cher Céard,

Il m'arrive une tuile, je crois qu'on va jouer décidément *Le Bouton de Rose*, et il me faut tout de suite une ronde militaire. Voici le programme : une ronde militaire, très leste, en trois couplets de huit vers chacun, et dans laquelle on introduirait des mots d'argot, par exemple *rigolo*, *pioncer*, *taper dans l'œil*, *très chouette*, *se coller des petits verres dans le fusil*, d'autres encore. Il faudrait que le sujet fût quelque chose dans ce genre : les amours d'un caporal et d'une marquise, ou les amours d'une vivandière (lui donner un nom surprenant) avec un duc qui la fait duchesse. On pourrait. je crois, tout en faisant quelque chose de fou, garder une odeur littéraire.

Pouvez-vous me faire cela, en vous mettant à plusieurs ?

Parlez-en donc à Hennique, à Huysmans, à Maupassant, et trouvez-moi quelque chose de stupéfiant de bêtise. Vous pourriez tout de suite faire la chose, à vous seul, puis jeudi, on l'épicerait, si on trouvait ensemble quelque bonne folie. Le pis est que je suis pressé.

Pardonnez-moi une si étrange commande, et croyez-moi votre bien dévoué.

Les choses lestes doivent être des sous-entendus, pour être chantés à la Judic. Il faut graduer l'effet des couplets, avec quelque énorme bêtise pour le dernier.

Envoyez-moi votre ronde, dès quelle sera faite, sans attendre jeudi.

A PAUL BOURGET

Médan, 22 *avril* 1878.

Mon cher Bourget,

Je voulais vous écrire ou plutôt je voulais vous voir pour vous parler d'*Edel*. J'avoue que je n'étais pas très content, et c'est peut-être pour cela que j'ai été paresseux. Mais dernièrement j'ai trouvé dans *La Vie littéraire* un article de M. Grandmougin, votre ami, je crois, qui traduisait absolument les impressions produites sur moi par votre poëme. Alors, j'ai résolu de vous écrire, ma besogne étant faite à moitié.

Certes, je tire des conclusions opposées à celles de M. Grandmougin, Mais, comme lui, je déclare que, vous poëte moderne, vous détestez la vie moderne. Vous allez contre vos dieux, vous n'acceptez pas franchement votre âge. Alors peignez-en un autre. Pourquoi trouver une gare laide? C'est très beau une gare. Pourquoi vouloir vous envoler continuellement loin de nos rues, vers les pays romantiques? Elles sont tragiques et charmantes, nos rues, elles doivent suffire à un poëte. Et ainsi du reste. Votre héroïne est un rêve et votre poëme une lamentation jetée dans la nuit par un enfant qui a peur du vrai.

Certes, cela ne va pas sans un grand talent. Vous savez

combien je vous aime, c'est pourquoi je suis sévère. Mais je veux causer avec vous l'hiver prochain, je veux vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Vous ne prenez de Balzac que la fantasmagorie, vous n'êtes pas touché par le réel qu'il a apporté et qui fait toute sa grandeur. Enfin, il est dit que votre génération, elle aussi, sera empoisonnée de romantisme.

Bien cordialement à vous.

A ALEXANDRE BOUTIQUE

Paris, 14 *mai* 1878.

Monsieur [1],

Votre lettre vient de me causer un bien grand plaisir. Vous êtes compétent en la matière et je tiens plus à une approbation comme la vôtre qu'aux éloges des critiques, qui ne peuvent guère juger que l'artiste en moi.

Vous avez deviné, j'ai longtemps vécu parmi le peuple. J'étais très pauvre et je l'ai vu de près. C'est ce qui m'a permis de parler de lui sans mensonge. Maintenant, vous avez tort de vous émouvoir au sujet de certains jugements de mes confrères. Souvent, ils ne savent ce qu'ils disent ; souvent aussi ils savent parfaitement ce qu'ils font.

Merci encore de votre excellente lettre. Elle m'a touché au milieu des attaques continuelles dont je suis l'objet.

Et croyez-moi votre bien dévoué et bien reconnaissant.

(1) Alexandre Boutique avait été ouvrier ébéniste et se destinait aux lettres. Il avait félicité Emile Zola un an après la parution de *L'Assommoir*.

A HENRY CÉARD

Médan, 26 *juillet* 1878.

Mon cher Céard,

Merci mille fois pour vos notes. Elles sont excellentes, et je les emploierai toutes ; le dîner surtout est stupéfiant. Je voudrais avoir cent pages de notes pareilles. Je ferais un bien beau livre. Si vous retrouvez quelque chose, par vous et vos amis, faites-moi un nouvel envoi. Je suis affamé de choses vues.

Je tiens le plan de *Nana*, et je suis très content. J'ai mis trois jours pour trouver les noms, dont quelques-uns me paraissent réussis ; il faut vous dire que j'ai déjà soixante personnages. Je ne pourrai me mettre à l'écriture que dans une quinzaine de jours, tant j'ai encore de détails à régler.

J'ai vu Maupassant, qui m'a amené *Nana*, mon bateau. Et c'est tout, pas un autre visage humain. Je compte sur vous pour le mois prochain, après le voyage que je dois faire à Paris. D'ailleurs, je vous préviendrai longtemps à l'avance, pour que vous puissiez, vous et Huysmans, vous faire à l'idée de passer une journée à la campagne, avec les mouches et les araignées.

Ma femme vous envoie à tous deux ses amitiés et je vous serre, à tous deux aussi, la main bien affectueusement.

Votre Russe ne devait, je crois, vous écrire que dans les premiers jours d'août. S'il ne s'est pas exécuté le 10 août, prévenez-moi et je m'en mêlerai.

A EDMONDO DE AMICIS

Médan, 26 *juillet* 1878.

Mon cher Confrère,

Je voulais répondre immédiatement à votre lettre ; mais je suis parti pour la campagne, et les soucis de mon installation m'ont fait reculer la lettre de jour en jour.

J'ai gardé un souvenir bien profond de la visite dont vous m'avez honoré, en compagnie de Parodi. Mon grand regret est de ne pouvoir connaître vos ouvrages, je ne sais pas assez d'italien pour les lire couramment dans le texte, et j'attends avec une vive impatience la traduction que vous m'avez annoncée. On me dit tant de bien de votre beau talent que je suis un peu confus d'accepter vos éloges, sans pouvoir vous en renvoyer une partie.

Vous me dites que vous êtes en train d'écrire vos impressions sur mon œuvre et sur ma personne. Vous ne sauriez croire combien cela m'a touché et combien cela me rendra fier. On ne m'a point gâté en France ; il n'y a pas longtemps qu'on m'y salue. Aussi suis-je très sensible aux poignées de main amicales qui me viennent de l'étranger. Et aujourd'hui, ce n'est point de l'étranger que me viennent vos bonnes paroles, c'est de ma première patrie, du sol où est né mon père.

Croyez-moi votre dévoué. Je vous rends votre poignée de main de toute ma vigueur, et je suis votre confrère heureux et ému de toute la sympathie que vous voulez bien me témoigner.

A GUSTAVE FLAUBERT

Médan, 9 *août* 1878.

Mon cher Ami,

J'allais vous écrire, travaillé du remords de ne vous avoir pas écrit plus tôt. J'ai eu toutes sortes de tracas. J'ai acheté une maison, un cabane à lapins, entre Poissy et Triel, dans un trou charmant, au bord de la Seine; neuf mille francs, je vous dis le prix pour que vous n'ayez pas trop de respect. La littérature a payé ce modeste asile champêtre, qui a le mérite d'être loin de toute station et de ne pas compter un seul bourgeois dans son voisinage. Je suis seul, absolument seul ; depuis un mois, je n'ai pas vu une face humaine. Seule-

ment, mon installation m'a beaucoup dérangé, et de là ma négligence.

J'ai eu de vos nouvelles par Maupassant qui m'a acheté un bateau et qui me l'a amené lui-même de Bezons. Je savais donc que votre bouquin marchait bien et j'en étais très heureux. Vous avez tort de douter de cette œuvre ; mon opinion a toujours été qu'elle est d'une donnée extrêmement originale et que vous allez produire un livre tout nouveau comme sujet et comme forme. Tourgueneff, avant mon départ de Paris, m'a encore parlé avec enthousiasme des morceaux que vous lui avez lus.

Maintenant, voici de mes nouvelles. Je viens de terminer le plan de *Nana*, qui m'a donné beaucoup de peine, car il porte sur un monde singulièrement complexe, et je n'aurai pas moins d'une centaine de personnages. Je suis très content de ce plan. Seulement, je crois que cela sera bien raide. Je veux tout dire, et il y a des choses bien grosses. Vous serez content, je crois, de la façon paternelle et bourgeoise dont je vais prendre les bonnes " filles de joie ". — J'ai, en ce moment, ce petit frémissement dans la plume, qui m'a toujours annoncé l'heureux accouchement d'un bon livre. — Je compte commencer à écrire vers le 20 de ce mois, après ma correspondance de Russie.

Vous savez que votre ami Bardoux vient de me jouer un tour indigne. Après avoir crié pendant cinq mois, dans tous les mondes, qu'il allait me décorer, il m'a remplacé au dernier moment sur sa liste par Ferdinand Fabre; de sorte que me voilà candidat perpétuel à la décoration, moi qui n'ai rien demandé et qui me souciais de cela comme un âne d'une rose. Je suis furieux de la situation que ce ministre sympathique m'a faite. Les journaux ont discuté la chose, et aujourd'hui ils pleurent sur mon sort ; c'est intolérable. Puis, je n'entends pas qu'on me pèse ; je suis ou je ne suis pas. Et savez-vous pourquoi Bardoux m'a préféré Fabre? parce que Fabre est mon aîné. Ajoutons que je flaire là-dessous une farce d'Hébrard, qui est *l'ennemi*. Si vous voyez Bardoux, dites-lui que j'ai déjà avalé pas mal de crapauds dans ma vie d'écrivain, mais que cette décoration

offerte, promenée dans les journaux, puis retirée au dernier moment, est le crapaud le plus désagréable que j'aie encore digéré ; il était si facile de me laisser dans mon coin et de ne pas me faire passer pour un monsieur, de talent discutable, qui guette inutilement un bout de ruban rouge. Pardon de vous en écrire si long, mais je suis encore plein de dégoût et de colère.

Rien autre. J'ai déjeuné avec Daudet qui travaille ferme à son roman de *La Reine Béatrix*. Je n'ai pas vu Goncourt. Tourgueneff est en Russie. Les Charpentier sont à Gérardmer, et voilà!

Une bonne poignée de main, avec toutes les amitiés de ma femme. Si vous passez par Poissy, venez donc nous demander à déjeuner. Vous vous adresserez à M. Salles, loueur de voitures, qui vous amènera chez moi. Et bon courage et bon travail!

A LÉON HENNIQUE

Médan, 14 *août* 1878.

Mon cher Hennique,

Vous savez bien que la maison vous est ouverte. Venez quand il vous plaira, et tous les jours si vous êtes libre. Voici comment vous procéderez. Vous prendrez le train qui part à 2 heures de Paris et vous descendrez à Triel ; là vous reviendrez sur vos pas, vers Paris, en suivant le côté gauche de la voie ; un chemin suit la haie qui borde la voie et conduit droit à Médan ; au bout d'une demi-heure de marche, quand vous rencontrerez un pont, vous passerez sur ce pont et vous serez arrivé : la maison est de l'autre côté du pont, à droite. Maupassant, qui a pris ce chemin, s'en est bien trouvé ; et c'est par là que je vais moi-même à Paris.

Nous nous portons très bien. Mais je ne vous donne pas de détails, j'attends que vous veniez en chercher.

Ma femme vous envoie ses amitiés, et je vous serre bien cordialement la main.

AU MÊME

Médan, 20 *août* 1878.

Mon cher Ami,

Je viens d'acheter votre livre et je vous envoie mon impression toute chaude.

D'abord, la critique. Je n'aime pas beaucoup votre sujet. Je comprends parfaitement ce que vous avez voulu faire, et cela ne manque pas de carrure. Seulement, votre Jeoffrin est tellement exceptionnel, qu'il entre un peu dans le fantastique ; on dirait par moments un personnage d'Hoffmann que pousse une manie. S'il tuait ses filles pour manger leur argent, ce serait un vulgaire scélérat, mais il serait humain ; il les tue pour construire son ballon, et il faut un effort pour le comprendre ; on dit : " C'est un fou ". D'autant plus qu'on se demande si, avant d'en arriver au crime, il n'aurait pas pu dépouiller ses filles, sans entrer dans le gros drame. Il ne fait qu'une tentative auprès de Michelle, et fort maladroite. J'aurais mieux aimé le voir dépouiller ses enfants en homme madré, commettre toutes sortes de gredineries sur la marge du Code ; l'empoisonnement, la guillotine, tout cela me semble énorme, disproportionné. Evidemment, vous avez été tenté par cette création d'un homme qui sacrifie tous les sentiments humains à sa folie d'inventeur. Rappelez-vous le Claës, de *La Recherche de l'absolu ;* je le crois beaucoup plus vrai.

J'insiste. Vous avez été obligé de forcer les faits pour arranger votre drame. Vous sautez par-dessus le procès. Je crois pourtant que l'innocence de Michelle eût été facile à prouver. Jeoffrin se serait trouvé pris dans son piège. D'autre part, jamais on n'aurait exécuté Michelle. On grâcie presque toujours, dans ces crimes causés par la jalousie. En vous lisant, je me suis révolté deux ou trois fois contre des invraisemblances. Je vous dis franchement mon impression. Tout cela, je le répète, est bien gros, et il est difficile de garder la note juste dans

un pareil sujet. Les effets sont très dramatiques, surtout vers la fin ; seulement, par-dessous, la vérité en gémit.

Maintenant, je passe aux éloges, et croyez qu'ils me viennent du cœur. Votre début est très remarquable, je prédis qu'il fera du bruit. Il n'est pas jusqu'à l'étrangeté de l'histoire qui n'aidera au succès. La forme est absolument bonne, très mûre déjà : à peine tachée çà et là de quelques membres de phrase que je voudrais couper. Vous avez des descriptions superbes, très vivantes, d'un mouvement magnifique. Certaines scènes, l'histoire étant acceptée, sont tout à fait fortes et originales : la mort et l'enterrement de Pauline, la Cour d'assises, surtout cet admirable morceau de la fin, la journée de Jeoffrin, lorsqu'il a appris l'exécution de Michelle. Un garçon qui a écrit ces pages est sûr de son affaire : il n'a plus qu'à travailler. Beaucoup de types amusants, le jeune Guy, le jardinier Nicolas, les sœurs Thiry ; ce qui me prouve que vous avez le don de création, une chose rare ; quand vous voudrez, vous mettrez debout des créatures plus compliquées. Je suis très satisfait, très satisfait, et je suis certain maintenant que *vous êtes un romancier*. En toute conscience, je ne m'attendais pas à un début pareil.

Me permettez-vous, à présent, de vous donner le conseil d'éviter à l'avenir les sujets exceptionnels, les aventures trop grosses. Faites général. La vie est simple. J'ai songé à votre sujet d'une femme de magistrat s'oubliant dans les aventures d'une ville de garnison : il est excellent. Si vous connaissez bien le double monde de la magistrature et de l'armée, vous écrirez certainement une page de notre histoire sociale. C'est à cela que nous devons tous mettre notre ambition. Vous avez l'outil, cela m'est prouvé à cette heure ; employez-le dans une bonne besogne d'analyse, sur le monde que vous coudoyez tous les jours.

Ceci est au courant de la plume. Mais je veux causer avec vous. Votre livre m'a beaucoup troublé ; donc il a une valeur originale. J'ai passé par plusieurs sentiments, un peu en colère contre lui, puis gagné et retenu. Peut-être est-il encore meilleur que je ne le crois en ce moment. Je demande à réfléchir et je vous en reparlerai.

Je compte sur vous et sur nos amis pour un de ces dimanches. Dites-leur que je leur serre bien affectueusement la main.

Votre bien dévoué.

A GUSTAVE FLAUBERT

Médan, 19 *septembre* 1878.

Mon cher Ami,

J'ai vu M. Bardoux hier, sur votre conseil. Il a été fort aimable. Mais mon absolue conviction est qu'il ne tiendra jamais la promesse qu'il vous a faite pour moi. Il ne me connaît pas, il ignore totalement ce que je suis, et où je suis. De plus, il doit être très travaillé par des gens qui me détestent. J'ai senti ça avec mon sixième sens.

Que ces choses restent entre nous, n'est-ce pas? Je vous écris par un besoin d'analyse. Mais si, lorsque vous le reverrez, il vous parle encore de l'affaire, dites-lui que j'ai été très content de sa réception, et ayez l'air de compter sur toutes les paroles qu'il vous donnera. Voilà pour mon orgueil une bonne leçon.

Vous trouverez dans le second numéro de *La Réforme*, qui a dû vous être adressé, l'étude que j'ai faite sur vous et qui a paru en Russie. Elle est faite un peu vite, mais je la crois assez juste. En tout cas, je suis content que vous puissiez en connaître le texte français.

Bien affectueusement.

J'ai terminé le premier chapitre de *Nana*, et j'en suis enchanté! Après-demain je me mettrai au second. Je désespère de faire paraître le volume avant janvier 1880.

AU MÊME

Médan, 26 *septembre* 1878.

Mon bon Ami,

Le garçon qui dirige *La Réforme* avec M. Francolin se nomme Georges Lassez. Vous me questionnez sur les prix de cette revue. Ils sont très faibles ; les directeurs ont tellement pleuré misère devant moi, lors de mon dernier voyage à Paris, que je me suis laissé apitoyer personnellement et que je ne leur ai demandé que trente centimes la ligne, ce qui est ridicule ; aussi ne serai-je pas prodigue de copie. Je pense que vous pouvez exiger davantage. Allez à quarante, à cinquante centimes. Enfin, vous connaissez le terrain maintenant.

Rien de neuf. Je ne vois personne. Pourtant, les Charpentier sont venus passer une journée ici dernièrement. Je les ai trouvés très gais. Moi, je travaille beaucoup. Comme distraction, je vais faire bâtir. Je veux avoir un vaste cabinet de travail avec des lits partout et une terrasse sur la campagne. Il me prend des envies de ne plus retourner à Paris, tellement je suis tranquille, dans mon désert. Jamais je n'ai vu plus clair. Je suis très satisfait de mon roman.

Tout de même nous nous verrons en janvier. Bon travail, mon ami, et je voudrais mettre une poignée de main sur un vapeur qui passe devant ma fenêtre, pour qu'il vous la débarque à Croisset.

Votre fidèle et affectueux.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 14 *octobre* 1878.

Mon cher Ami,

J'ai à vous remercier de l'envoi de *Madame de Pompadour*. Ce livre tombe bien dans ma solitude. Voici les longues soirées, et il m'aidera à en passer deux ou trois.

Je ne connaissais pas votre œuvre historique, où je vous ai retrouvé tout entier, avec une grande admiration.

Imaginez-vous que je voulais vous prier d'accepter ici une modeste hospitalité. Puis, voilà que j'ai eu la toquade de faire bâtir. On a tout bouleversé chez moi, j'ai du plâtre jusque dans mon lit. Impossible de recevoir quelqu'un, mais, l'année prochaine, le *château* sera plus digne de mes amis. Je ne pense pas rentrer à Paris avant la fin de décembre. Je surveille mes ouvriers. C'est moi qui suis l'architecte. J'aurai un cabinet de travail très vaste. D'ailleurs, trois mois d'hiver ne m'effrayent pas ici. Jamais je n'ai mieux travaillé. *Nana* avance lentement, mais je suis très content d'elle.

Je n'ai plus eu de nouvelle de Tourgueneff et de Daudet. Flaubert a échangé quelques lettres avec moi. Enfin, nous nous retrouverons tous en janvier. Jusque-là il faut bûcher. On m'a dit que vous aviez commencé votre roman et que vous étiez très satisfait. J'en suis bien heureux. Il nous faut de la santé et du travail pour achever la victoire.

Bien affectueusement.

A HENRY CÉARD

Médan, 17 *novembre* 1878.

Mon cher Ami,

Les Russes vous volent indignement. Les chiffres de Boborykine mettent la feuille, les seize pages, à deux cent quatre-vingts francs, ce qui serait encore raisonnable ; mais il ne faudrait pas qu'on vous fît supporter le déficit du change, et d'autre part, vous ne sauriez entrer dans les frais de traduction. Je compte donc écrire à Boborykine ; mais, avant de le faire, j'attendrai dimanche pour causer avec vous. Nous nous entendrons. Mon avis est aussi que vous vous proposiez comme correspondant politique : prenons le plus de place possible.

Je suis bien contrarié que l'affaire ne se soit pas arrangée pour Huysmans. Dès qu'il aura son article, il faudra

qu'il le porte à *La Réforme*. D'ailleurs, lorsque je serai à Paris, nous aviserons à nous créer des débouchés sérieux.

Répétez à nos amis que je les attends dimanche. Mais je ne veux pas que vous restiez dans la boue, en venant par Triel. Pour peu que le temps soit mauvais, arrêtez-vous à Poissy ; adressez-vous à M. Salles, loueur de voitures, en face la gare ; il vous amènera soit dans deux voitures, soit dans un petit omnibus. Sérieusement, les chemins sont trop mauvais pour s'y risquer.

A dimanche donc et, en attendant, une bien affectueuse poignée de main.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 15 *décembre* 1878.

Mon cher Ami,

Nous ne nous verrons décidément qu'en janvier. Après m'être attardé ici pour surveiller mes maçons, j'y reste aujourd'hui dans la pensée machiavélique d'escamoter le jour de l'an. Puis, je suis très bien pour travailler. La campagne est superbe par ces temps froids. Mais je n'ai pas abattu autant de besogne que vous paraissez le croire. je vais avoir en rentrant quatre chapitres sur seize, un quart. Je ne paraîtrai que dans l'hiver 79-80. Seulement, je suis très content, ce qui est une compensation.

Vous savez qu'on jouera le drame de *L'Assommoir* vers le 10 janvier, encore une terrible soirée que je prépare à mes amis. Il est vrai qu'on ne me nommera pas, mais l'aventure n'en tombera pas moins sur mon dos. Les décors seront superbes ; quant à l'nterprétation elle m'inquiète un peu. Enfin, il n'y a là-dedans qu'une affaire d'argent.

Flaubert m'a écrit une lettre bien attristée[1]. Je sais

(1) Flaubert se trouvait dans une situation très embarrassée, et ses amis sollicitaient pour lui, à son insu, un poste de conservateur dans une bibliothèque.

que ses affaires vont très mal. Mais tout cela est bien délicat et je crois qu'il nous sera impossible d'intervenir d'une façon quelconque.

Voilà, mon cher ami. Je voulais vous dire que vous avez été bien gentil de m'écrire, et vous rappeler que je compte sur vous pour la première de *L'Assommoir*.

Une bonne poignée de main,

J'attends avec une bien vive curiosité *Les Frères Bendigo*[1], dont Céard et Huysmans m'avaient parlé. Il paraît que c'est une note nouvelle, et très intime, et très belle. Je suis heureux que vous soyez content. A propos, je viens de publier le texte français de mon étude sur vous, celle qui avait paru en russe à Pétersbourg[2]. Vous la trouverez dans *La Réforme* du quinze, cette revue qui ne paie pas assez ses collaborateurs.

A HENRY CÉARD

Médan, 22 *décembre* 1878.

Mon cher Céard,

La première de *L'Assommoir* n'aura lieu que le 10 ou le 11. Je serai à Paris le 3. Nous aurons tout le temps de nous entendre. Vous pourrez venir passer une soirée chez moi vers le 6 ou le 7, lorsque j'aurai vu deux ou trois répétitions. Tant mieux s'il y a bataille. Je m'attends à tout.

Pourriez-vous me rendre un service? Ce serait de vous informer chez Charpentier et ailleurs si des journaux se sont occupés de mon affaire du *Figaro*. Je crois savoir par exemple que *La Marseillaise* a dû faire un article la semaine dernière. D'autres sont peut-être intervenus, après la publication de mon étude dans le supplément

(1) Premier titre des *Frères Zemganno*.

(2) L'étude sur *Les Goncourt*, plus tard réunie dans le volume *Les Romanciers Naturalistes*.

du *Figaro*. J'aurais besoin de connaître les articles ; il serait possible que je fisse mon feuilleton du *Voltaire* sur la question. Veuillez donc me renseigner dans le plus bref délai, et excusez-moi de vous charger de cette corvée que vous a attirée votre bonne lettre de ce matin.

Une poignée de main à tous, et bien affectueusement à vous.

A EDMONDO DE AMICIS

Médan, 23 *décembre* 1878.

Mon cher Confrère,

Je suis encore à la campagne, malgré la saison avancée, et je n'ai lu qu'hier la magnifique étude que vous m'avez consacrée. Comment vous dire mon admiration et mon émotion? C'est vous qui êtes le grand écrivain. C'est vous qui êtes l'observateur, c'est vous qui êtes l'artiste. Merci mille fois et merci encore. Dans le moment même où vous parlez si superbement de moi en Italie, on me déchire en France. Ce serait à aller vous trouver et à planter ma tente à côté de la vôtre, dans la patrie de mon père.

Je vous serre bien affectueusement les deux mains, et je vous prie de croire à mon éternelle gratitude.

A LÉON HENNIQUE

Médan, 28 *décembre* 1878.

Certes, non, mon cher Hennique, je ne suis pas ému par tout ce tapage ; à peine un petit mouvement de colère, le premier jour. Mais la vérité est trop de notre côté pour que nous ne gardions pas un beau calme.

Je suis bien heureux de rentrer à Paris et de vous serrer les mains à tous ; d'autant plus que la bataille de *L'Assommoir* va nous amuser. Vous savez que je compte personnellement sur vous. Je rentrerai le 3. Nous aurons

le temps de nous entendre, car je crois que la pièce ne passera pas avant le 15.

Quelle est donc la personne qui a donné des notes à Montjoyeux pour un article du *Gaulois?* D'ailleurs, l'article est poli, quoique rempli d'inexactitudes. On vous y traite bien, et cela m'a fait plaisir.

A bientôt. Lisez mon feuilleton de lundi, dans *Le Voltaire*.

Affectueusement à vous.

1879

A GUSTAVE FLAUBERT

22 *janvier* 1879.

Que je vous ai regretté, mon ami, et comme j'avais envie de vous faire venir de Rouen! Mais je savais que vous désiriez travailler. Le première représentation s'est donc passée magnifiquement : un véritable triomphe pendant les cinq premiers tableaux, un peu de froid aux 6e, 7e et 8e. — Puis une victoire absolue au 9e. En somme, très grand succès. Le lavoir, le deuxième tableau, que je craignais tant, a enlevé la salle. Les acteurs, il faut le dire, se sont montrés très vaillants et très intelligents. Il y a comme cela d'heureuses rencontres. Tout le hasard lui-même, a contribué au succès...

Et vous, mon ami, allez-vous bientôt nous arriver? On m'a fait une peur atroce en me disant que vous ne viendriez sans doute pas cet hiver. C'est impossible! Que ferions-nous sans vous? Ce serait une désolation. Ecrivez-moi donc pour me rassurer. Dites-moi que nous pouvons compter sur vous le mois prochain.

Je sais que vous travaillez toujours beaucoup et que

vos bonshommes marchent. Vous aurez peut-être fini avant moi, car je ne travaille guère au milieu de tout ce dérangement. Enfin, si vous avez des ennuis et que vous soyez content de ce que vous faites, je ne vous plains pas encore trop, car, comme vous le dites souvent, il n'y a de vrai dans ce monde qu'une phrase bien faite. En tous cas, venez au milieu de nous, je vous en prie, ne fut-ce que quelques semaines. Cela nous fera du bien.

Peu de nouvelles, *L'Assommoir* m'a pris tout entier, depuis mon retour. Je n'ai vu Goncourt et Daudet qu'après la première, chez Brébant, où nous sommes allés souper. Goncourt fera paraître ses *Frères Bendigo*[1] en mai, Daudet va donner *La Reine Frédérique*[2] au *Temps* ; en outre, *Jack*, sa pièce, passera prochainement à l'Odéon. Et c'est tout. Tourgueneff n'a pu venir à *L'Assommoir*. Il a un accès de goutte.

Voilà, mon ami. Je vous écris en courant et je ne sais trop ce que je vous dis. Je tiens à vous montrer combien votre lettre m'a fait plaisir. C'est singulier comme un succès chagrine du monde autour de vous, et c'est alors qu'on sent mieux ceux qui vous aiment véritablement.

A bientôt, n'est-ce pas? et bien affectueusement à vous.

A GUSTAVE RIVET

Paris, 12 *février* 1879.

MONSIEUR[3],

Je lis votre article, et je vous remercie, car votre effort d'impartialité est évident. Mais pourquoi me prêtez-vous des idées que je n'ai jamais eues? Pourquoi parlez-vous

(1) Titre provisoire des *Frères Zemganno*.

(2) Titre provisoire des *Rois en Exil*.

(3) La revue *La Jeune France* avait publié, dans son numéro du 1er février 1879, un article de Gustave Rivet sur le Naturalisme. Cette lettre, adressée à l'auteur de l'article, fut insérée dans *La Jeune France* du 1er mars 1879.

de moi, sans m'avoir lu? Vous êtes jeune, je crois ; ne répétez donc pas toutes les sottises qui courent sur moi et sur mes œuvres.

Vous demandez : " Qu'est-ce donc que cette étroitesse d'esprit qui appauvrit l'art? " — Cette étroitesse, c'est l'amour du vrai, l'élargissement de la science. Peu de chose, comme vous voyez.

D'ailleurs, il serait trop long de vous répondre. Je retournerai seulement votre conclusion : je ne suis rien, monsieur, et le Naturalisme est tout ; car le Naturalisme est l'évolution même de l'intelligence moderne.

C'est lui qui emporte le siècle ; et le Romantisme n'a été que la courte période de l'impulsion première.

Vous dites que le Naturalisme rétrécit l'horizon littéraire, lorsqu'au contraire il ouvre l'infini, comme la science des Newton et des Laplace a reculé les limites du ciel des poëtes. Il est vrai que vous avez du Naturalisme l'idée la plus pauvre du monde et que je vous conseille de laisser aux reporters en mal de copie. Il n'y a pas que *L'Assommoir*, monsieur, il y a l'univers.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 17 *février* 1879.

Je voulais vous écrire, mon ami, pour vous dire que tous ici nous avons été des maladroits dans votre affaire[1]. Je vous en prie, voyez les choses en philosophe, en observateur, en analyste. Notre grosse maladresse a été de nous presser, d'aller rappeler sa promesse à Gambetta,

(1) Il s'agissait d'une demande pour un poste de conservateur d'une bibliothèque, Flaubert se trouvant dans une situation précaire à ce moment-là ; malgré toutes les précautions des amis, cette demande avait été ébruitée, et les journaux s'en étaient emparé. Grand chagrin de Flaubert, et immense tristesse des amis qui auraient voulu que Flaubert ne sût rien avant la chose résolue.

dans un moment où on l'assommait de demandes depuis huit jours. Mme Charpentier étant dans son lit, il a fallu employer Tourgueneff, qui devait partir le lendemain pour la Russie et qui a été obligé de brusquer les choses. L'occasion était mauvaise, toutes sortes de circonstances fâcheuses se sont présentées ; je vous raconterai cela plus au long. En un mot, ma pensée est qu'une femme était nécessaire pour enlever l'affaire vivement et définitivement. Vous n'êtes pour rien dans tout cela, vous n'y avez rien laissé, et demain, si vous y consentez, tout peut être réparé.

Reste l'article du *Figaro*. J'ignore comment le journal a su l'aventure ; mais je le saurai. *Le Figaro* a fait là son métier d'indiscrétion et de brutalité, métier qu'il fait contre nous tous depuis sa fondation. Vous seriez bien bon de tourner seulement la tête. Dans ce qu'il a dit, il n'y a rien qui ne soit très honorable pour vous. Et soyez certain que cela ne vous fâchera avec personne. On connaît *Le Figaro*, on sait bien que vous ne trempez pas dans sa rédaction. Il ne faut pas que la presse existe pour nous ; nous devons la laisser mentir sur notre compte, nous salir, nous compromettre, sans nous inquiéter d'elle, sans même nous arrêter une seconde à ce qu'elle écrit. Notre tranquillité est à ce prix. Je vous le demande en grâce, traitez cela avec votre beau dédain, ne vous en chagrinez pas, dites-vous ce que vous répétez souvent, qu'il n'y a rien d'important dans la vie en dehors de notre travail.

Je voudrais vous savoir fort et supérieur. Tout cela ne compte pas. Il est plus grave pour vous d'avoir écrit une bonne page. Vos amis n'ont pas eu l'habileté nécessaire ; eh bien! ils vous en demandent pardon, et cela ne va pas plus loin. Si vous le leur permettez, ils réussiront une autre fois. Allumez votre pipe avec l'article du *Figaro*, et attendez d'être bien portant pour vous remettre au travail. Le reste est de la fumée ; cela n'existe pas.

J'avais songé un instant à aller vous dire ces choses de vive voix ; mais j'étais bousculé, et d'autre part j'ai eu peur de vous fatiguer. Nous vous aimons tous ici, vous le savez, et nous serions heureux de vous le prouver

dans ce moment. Le pis est que cette mauvaise chute[1] vous a cloué à Croisset. Je crois que vous verriez les choses plus froidement, si vous étiez au milieu de nous. Tâchez de pouvoir marcher bientôt, et de revenir. Et si la guérison tarde, autorisez-nous donc un jour à aller vous serrer la main, pendant une heure seulement, quand vous serez plus fort. Ne soyez pas triste, je vous en prie de nouveau ; soyez fier au contraire. Vous êtes le meilleur de nous tous. Vous êtes notre maître et notre père. Nous ne voulons pas que vous vous fassiez du chagrin tout seul. Je vous jure que vous êtes aussi grand aujourd'hui qu'hier. Quant à votre vie, un peu troublée en ce moment, elle s'arrangera, soyez-en sûr. Guérissez-vous vite, et vous verrez que tout ira bien.

Je vous embrasse.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 1er *Mai* 1879.

J'achève les *Frères Zemganno*, et je vous écris pour vous féliciter : c'est un de vos très bons livres.

Mais après y avoir bien réfléchi, je regrette profondément votre préface[2]. Vous m'avez dit un soir qu'on faisait

(1) Flaubert s'était cassé la jambe.

(2) Voici des extraits de cette préface, où Zola se trouvait directement visé :

On peut publier des *Assommoir* et des *Germinie Lacerteux*, et agiter et remuer et passionner une partie du public. Oui, mais, pour moi, les succès des ces livres ne sont que des brillants combats d'avant-garde : et la grande batallle qui décidera de la victoire du réalisme, du naturalisme, de l'*étude d'après nature* en littérature, ne se livrera pas sur le terrain que les auteurs de ces deux romans ont choisi. Le jour où l'analyse cruelle que mon ami, M. Zola, et peut-être moi-même avons apportée dans la peinture du bas de la société sera reprise par un écrivain de talent et employée à la reproduction des hommes et des femmes du monde, dans des milieux d'éducation et de distinction, ce jour-là seulement le classicisme et sa queue seront tués... Ce projet de roman qui devrait se passer dans le monde...

de grands efforts pour jeter des ferments de rupture dans le petit groupe que nous formons. Eh bien! voyez ce que la presse commence à dire de votre préface : on la jette au nez des jeunes gens qui vous aiment et qu'on vous accuse de renier, au moment où ils auraient besoin de tout votre puissant patronage. Cela me fait beaucoup de peine.

Je vais répondre à votre préface en disant toute mon admiration pour vous, mais en tâchant d'éclairer quelques points que vous me paraissez avoir laissés dans l'ombre.

Bien affectueusement.

AU MÊME

Paris, 2 *mai* 1879.

Mon cher Ami,

Je vous connais et je vous aime. Je n'ai pas suspecté un instant vos intentions. J'ai regretté, et je regrette encore, qu'on pût prendre une phrase de vous pour nous être désagréable, à nous tous qui vous admirons si profondément. Dans plusieurs journaux, dans *Le Télégraphe*, dans *Le XIX*e *Siècle*, j'ai trouvé la même note que dans *La Vie Moderne*. Maintenant, le branle est donné, on va vouloir vous séparer de nous. Voilà ce qui m'a fait de la peine, sans que je vous accuse de rien.

Je viens de terminer mon article sur votre préface. J'ai tâché d'y dire tout ce que je pensais, sans qu'on pût nous croire un instant moins unis.

Bien cordialement.

e ferai-je maintenant, à mon âge? C'est peu probable..., et cette préface a pour but de dire aux jeunes gens que le succès du réalisme est là, et non plus dans la *canaille littéraire*, épuisée, à l'heure qu'il est, par leurs devanciers... »

A LAFFITTE

Médan, 10 *mai* 1879.

CHER MONSIEUR,

Je vous envoie mon acceptation. L'affaire est terminée.

Le titre exact de mon prochain article est celui-ci, ainsi disposé :

LETTRE A LA JEUNESSE
MORALE ET PATRIOTISME.

Vous aurez le commencement dès lundi ou mardi, de façon à pouvoir m'envoyer des épreuves.

Il faudra mettre cet article dans le corps du journal, et non en feuilleton. Le feuilleton n'est bon que pour les nouvelles et les romans.

Nous voilà d'accord sur tous les points, et je vous remercie de la sympathie que vous me témoignez. Nous ferons certainement bon ménage.

Bien cordialement.

AU MÊME

Médan, 16 *mai* 1879.

CHER MONSIEUR,

Je me permets de vous recommander encore un de mes amis, M. Guy de Maupassant, un débutant de beaucoup de talent qui a à vous proposer une très intéressante série d'articles. Je réponds absolument de lui. Considérez-le comme un des nôtres.

Bien à vous.

A J.-K. HUYSMANS

Médan, 17 *mai* 1879.

MON CHER HUYSMANS,

Tous mes compliments sur votre premier article. C'est très carré et très joliment écrit, très amusant de style.

Mais quel imbécile, ce Laffitte! Il a écrit un programme qui est un monument de comique. Nous voilà compromis encore une fois. Dites à Céard qu'il soit raide, si quelque complication survenait. Je flaire des ennuis. Je viens d'écrire une lettre très carrée au Laffitte sur une ligne qu'il s'est permis de modifier dans mon étude et sur ses hésitations au sujet du roman de Bourget. Quoi qu'il arrive, tenez le coup pendant quinze jours, et venez passer ensuite un dimanche ici. Nous causerons. J'ai tout un plan de campagne, si on nous ennuie. Ecrivez-moi dans le cas où il se passerait quelque chose de trop gros.

J'attends le début de Céard. J'ai donné une lettre à Maupassant pour Laffitte.

Bien à vous.

Et jamais un mot sur Ulbach, ni une allusion.

Soyez tous monstrueux de carrure. J'ai mon plan.

A LUIGI CAPUANA (MILAN)

Médan 27 *mai* 1879.

Monsieur et cher Confrère,

Je vous autorise bien volontiers à mettre mon nom sur la première page du roman que vous allez publier[1]. C'est pour moi un honneur, et j'ai une grande joie à penser que, même hors des frontières de France, je puisse être le soldat de la vérité. Mon nom appartient à tous ceux qui combattent le même combat que moi.

J'ai donc à vous remercier et je vous prie de me croire votre bien dévoué et bien cordial.

A LAFFITTE

Médan, 3 *juin* 1879.

Mon cher Confrère,

Vous me parlez d'une réponse que vous auriez reçue à ma *Lettre à la Jeunesse*. Publiez-la donc, vous me ferez plaisir.

(1). *Giacinta*.

Depuis quinze ans, j'ai toujours parlé en personnalité isolée dans les vingt journaux où j'ai écrit, et je n'ai pas plus imposé mes opinions à ces journaux que je n'ai accepté les leurs.

Quant à répondre à cette réponse, cela, d'avance et en règle générale, me paraît absolument inutile.

Votre bien dévoué.

A GUSTAVE FLAUBERT

Médan, 4 *juin* 1879.

Mon bon Ami,

J'ai une bien ennuyeuse corvée dimanche : je veux aller voir courir le grand prix, pour un chapitre de *Nana*. Mais je tâcherai de m'échapper le plus tôt possible, et j'irai vous serrer les deux mains, à moins d'obstacles imprévus. En tous cas, je ne quitterai pas Paris sans vous avoir vu. Cela me fera du bien.

Bien affectueusement.

A HENRY CÉARD

Médan, 19 *juin* 1879.

Mon cher Céard,

Pourriez-vous me rendre un service? Ce serait de vous procurer, soit chez un papetier, soit chez Nadar lui-même, la grande photographie représentant Dailly en " Mes Bottes ", avec son pain, et d'adresser cette photographie à mon peintre verrier, M. Babonneau, 13, rue des Abbesses, Montmartre. C'est pour reproduire " Mes Bottes " dans un vitrail. Vous auriez en outre l'obligeance de m'avertir, quand vous aurez trouvé et envoyé la photographie.

Rien de nouveau, n'est-ce pas? Je vous félicite beaucoup de votre article sur *Tragaldabas*. Voilà de la bien

bonne copie pour notre journal futur. *Le Voltaire* me paraît de plus en plus gris. C'est une feuille morte, et ils vont manger leur argent plus vite encore que je ne le croyais. Quant à nous, nous n'avons qu'à tâcher d'y garder un pied, si petite qu'on nous y fasse une place. C'est du temps à gagner. Et ne nous passionnons pas.

Bien cordialement.

A LAFFITTE

Médan, 23 *juin* 1879.

Cher Monsieur,

Personnellement, je ne répondrai certainement pas à M. Catulle Mendès. Je veux choisir mes adversaires et mon terrain. Quant à mes jeunes amis, ils feront ce qu'ils voudront ; mais je leur conseillerais volontiers de toujours frapper à la tête, dans leurs luttes littéraires, et de ne pas s'amuser à se défendre contre des attaques qui doivent tomber d'elles-mêmes.

Le mieux est de publier tout ce qu'on vous apportera. Vous ne sauriez me blesser. Je vous autorise volontiers à insérer toutes les attaques contre nous. Nous verrons ensuite si nous jugeons nécessaire de répondre.

D'ailleurs, vous vous trompez en disant qu'on ne m'a pas répondu. J'ai ici plus de cinquante articles, dans lesquels on cherche à réfuter ceux que j'ai donnés au *Voltaire* depuis six mois. C'est moi qui n'ai pas répondu par principe. La victoire est à celui qui frappe toujours droit devant lui, sans s'inquiéter des coups qu'on porte à sa droite et à sa gauche.

Ne comptez pas sur *Nana* avant octobre. Mais d'ici-là je vous donnerai des études. Je vais y songer.

Votre bien dévoué.

A MADEMOISELLE MARIE VAN CASTEEL DE MOLLENSTEM

Médan, 24 *juin* 1879.

Mademoiselle,

Il faut écouter votre père. Il doit avoir, pour vous défendre la lecture de mes livres, des raisons que je ne veux pas examiner. Tout chef de famille a le devoir strict de diriger comme il l'entend l'éducation et l'instruction de ses enfants. Laissez-moi ajouter que mes livres sont bien amers pour une jeune personne de votre âge. Quand vous serez mariée, quand vous devrez vivre par vous-même, lisez-moi. Et je désire que mes livres, si crudels qu'ils vous paraissent, vous donnent tout au moins l'amour de la vérité et un peu de la science de la vie.

Votre dévoué.

A JULES TROUBAT

Médan, 1er *septembre* 1879.

Cher Monsieur,

C'est moi qui vous devais des excuses pour ne pas vous avoir remercié de l'envoi des *Chroniques parisiennes*[1].

Comme je vis beaucoup à la campagne, on entasse chez moi, à Paris, tous les livres qui arrivent. J'ai été surpris et contrarié, en prenant dernièrement dans le tas les *Chroniques*, d'en voir tomber votre carte ; j'avais cru à un envoi de l'éditeur. Et j'ai parlé alors du livre, bien en retard, pour vous dire merci.

Maintenant, voilà encore que je suis votre obligé, après votre bonne lettre. Nous ne serions pas loin de

(1) Les *Chroniques parisiennes*, adressées par Sainte-Beuve à la *Revue Suisse* et que M. Jules Troubat venait de recueillir en volume chez Calmann-Lévy.

nous entendre. Il ne s'agit point de dire absolument tout dans la critique ; il s'agit de dire la vérité, et la vérité n'exige pas les indiscrétions grossières et inutiles. D'ailleurs, on peut toujours attendre que le sujet à disséquer soit bien mort, depuis des années, pour que lui ni ses proches ne puissent se plaindre. Tout cela est une affaire de tact. La figure de Sainte-Beuve me tourmente beaucoup ; je n'ai malheureusement pas tous les éléments nécessaires ; puis, je ne suis qu'un critique de combat, qui déblaie sa route devant lui, puisqu'il n'y a personne pour la déblayer. Autrement, ma grosse besogne n'est pas là, et je ne dispose pas du temps que réclamerait l'étude des documents, ce qui explique l'insuffisance de mes articles, bâclés au milieu de la bataille, pour les besoins de la tactique et en vue de la victoire. Ce qu'il nous faudrait, ce serait un critique qui ne ferait que de la critique, avec passion.

Merci encore, cher Monsieur, et croyez-moi votre bien dévoué.

AU MÊME

Médan 5 septembre 1879.

Mon cher Confrère,

Merci de vos renseignements. Je vais en profiter, car décidément je vais envoyer en Russie une étude sur Sainte-Beuve, que je publierai ensuite en France.

Quelque chose me blesse en lui. C'est que nous n'avons pas le crâne fait de même. Son effort d'impartialité me frappe, dans tous les articles que je relis. Je tâcherai d'être également juste.

Bien à vous.

A LAFFITTE

Médan, 15 septembre 1879.

Cher Monsieur,

Voici la page dont je vous ai parlé et qui contient toute l'idée morale et philosophique de *Nana*. J'ai ré-

fléchi, je pense qu'il vaudrait mieux donner cette page telle quelle. Vous diriez que vous avez déjà le manuscrit entre les mains et qu'avec mon autorisation vous en donnez cette page, qui résume la portée sociale du livre, sans déflorer en rien le roman.

Seulement, mon avis est que vous ne donniez cette page qu'une dizaine de jours avant la publication. Il ne faut pas commencer trop tôt votre publicité, il faut en ménager les coups ; autrement, vous lasseriez la patience de votre public. Il est donc bien convenu que vous gardez cette page et que vous ne la donnerez que le 5 septembre, en indiquant la date définitive de la publication.

Votre dévoué.

A ALEXANDRE BOUTIQUE

Médan, 19 *septembre* 1879.

Monsieur,

Je regrette bien vivement de n'être pas à Paris pour vous accorder l'entretien que vous demandez. Du fond de ma solitude, je ne puis guère que vous crier: Courage! car je n'ai point, hélas, l'influence que vous supposez, et je n'ai pu trouver des situations, à mon grand chagrin, pour des jeunes gens qui sont venus, comme vous, frapper à ma porte. Si vous voulez me croire, acceptez n'importe quoi, ayez confiance dans votre volonté, dites-vous que le pain assuré par la plus infime occupation, on est ensuite son maître. Nous avons tous passé par ces exigences premières. Les forts se dégagent et cela suffit. Voilà ce que je vous dirais si je vous voyais. Faites la part des nécessités de la vie, et travaillez, tout est là.

Je reste à votre disposition, mais à mon retour à Paris, qui n'aura pas lieu avant le milieu de l'hiver, car je suis ici cloué par le travail.

Bien à vous.

A LAFFITTE

Médan, 30 *septembre* 1879.

CHER MONSIEUR,

Je vous envoie par le même courrier mon étude : *Le Roman Expérimental*. Veuillez la faire composer tout de suite et m'en envoyer les épreuves, que je vous retournerai immédiatement.

Dans trois ou quatre jours, vous aurez les trois premiers chapitres de *Nana*. Je les chargerai à la poste, car je n'ai pas de copie, et je désire que le manuscrit arrive directement entre vos mains. Je le confie à vos bons soins.

Bien à vous.

AU MÊME

Médan, 5 *octobre* 1879.

CHER MONSIEUR,

Je vous envoie par le même courrier les trois premiers chapitres de *Nana*. Je vous les confie, car je n'en ai pas de copie. Qu'on en compose le plus possible. Je serai à Paris mercredi, et je vous verrai le soir à 5 h. Je prendrai les épreuves, et nous nous entendrons sur les détails.

Je vous envoie également les journaux étrangers qui contiennent des articles sur moi, et que j'ai à la campagne. Mais la collection est loin d'être complète. Je sais qu'il a paru de grandes études dans tous les grands journaux des pays voisins ; seulement, je n'ai jamais eu ces études. Charpentier doit en avoir quelques-unes. Ainsi, je n'ai rien ici de la Russie ; à Paris, je dois avoir un article que je pourrai vous donner. Nous causerons d'ailleurs de tout cela. Parmi les études que je vous envoie, je vous recommande celles de de Amicis, d'Emma, de Julian

Schmidt et de Pétersen. Il a paru, dans *La Réforme*, une traduction d'une grande étude de de Sanctis.

A mercredi 5 heures. Bien à vous.

Je vous prie de garder les journaux étrangers auxquels je tiens.

A PAUL ALEXIS

Médan 6 octobre 1879.

Mon cher Ami,

Faites l'article qu'on vous demande. Comme plan, je vous conseille les lignes suivantes : courte description de Médan, court historique de l'achat de la petite maison et la construction de la grande, vie de vos héros telle que vous la connaissez, et conclusion sur le véritable caractère de l'homme opposé au caractère légendaire qu'on lui prête.

Je serai d'ailleurs mercredi à Paris, où je resterai jusqu'au vendredi. Je vous écrirai pour vous fixer un rendez-vous exact, et nous causerons.

Bien à vous.

AU MÊME

Médan, 14 *octobre* 1879.

Mon cher Alexis,

Je reçois cette dépêche de Venise. Elle est curieuse vous pouvez la donner dans votre travail. Je sais aussi que *Thérèse Raquin* a été applaudie à Palerme. Insistez sur l'émotion littéraire que mon drame cause dans toute l'Italie, parce que cela répondra aux Sarcey, aux Vitu et autres.

Je ne trouve pas aujourd'hui votre article dans *Le Gaulois*. Est-ce qu'il y aurait un obstacle?

A dimanche, et cordialement.

A LAFFITTE

Médan, 20 *octobre* 1879.

Cher Monsieur,

Je suis surpris de trouver aujourd'hui lundi un feuilleton dans *Le Voltaire*. N'allons pas si vite, ou nous n'en avons pas pour trois mois. Je vous préviens, car je suis inquiet de la copie que mange le feuilleton. N'oubliez pas que le livre n'est guère plus long que *L'Assommoir*.

Bien à vous.

A ANTOINE GUILLEMET

Médan, 25 *octobre* 1879.

Mon cher Guillemet,

Merci de votre bonne lettre. J'ai songé souvent à vous ; mais on me bouscule tellement en ce moment-ci, et j'ai encore tant de travail avec ma sacrée Nana que je ne puis que vous envoyer une poignée de main en hâte. Je voudrais bien pousser ma besogne, de façon à pouvoir me réinstaller à Paris dans les premiers jours de janvier. Dès mon arrivée, j'irai vous voir. Vous devez avoir rapporté de bien belles études. Vous me montrerez tout ça.

Hein! font-ils un boucan! Qu'ont-ils donc, bon Dieu! à crier comme ça après moi? Je suis bien tranquillement au travail, ici.

A bientôt tout de même, et bonne peinture.

Inutile de vous dire que vous serez le bienvenu, si le mauvais temps ne vous épouvante pas et que vous veniez nous demander à déjeuner ici.

A LAFFITTE

Médan, 28 *octobre* 1879.

Cher Monsieur,

Je vous remercie mille fois de votre aimable invitation; mais je suis cloué à ma table de travail, et je vous prie de ne pas compter sur moi.

Voilà un beau vacarme! Je vous avoue même qu'il me trouble un peu, car ils y mettent de l'acharnement. Si *Nana* était achevée, je serais heureux d'être près de vous. Je m'isole, je me cloître le plus possible, pour garder mon équilibre, dans ce coup de tempête.

Pourtant, vers le 10, j'irai vous serrer la main. Bien cordialement.

A MADAME CHARPENTIER

Médan, 22 *novembre* 1879.

Chère Madame,

J'aurais besoin d'un renseignement pour *Nana*, et vous seriez bien aimable de me le donner.

Dans le grand monde, lors d'un mariage, donne-t-on un bal, et quel soir? Le soir du contrat ou le soir de l'église? J'aimerais mieux le soir de l'église. Je voudrais que le bal eût lieu dans le salon des Muffat. Surtout, si le bal est tout à fait impossible, puis-je faire donner une soirée? — Autre chose : si c'était le soir du contrat, quelle serait la toilette de la mariée? et, si c'était le soir de l'église, devrais-je faire partir les mariés pour le voyage réglementaire à l'issue du bal?

On me traque tellement que je n'ose plus risquer un détail. Je viens de me disputer avec ma femme sur toutes les questions que je vous pose, et je vous prends pour arbitre. Donnez-moi le plus de détails exacts pos-

sibles, je ne dirai à personne que vous avez collaboré à *Nana*.

Toutes nos bien vives amitiés, et merci mille fois.

A PAUL ALEXIS

Médan, 8 décembre 1879.

Mon cher Ami,

Ne m'attendez pas avant le commencement du dégel. La neige rend les chemins impraticables ; je suis trop bien chez moi, pour aller m'aventurer dans les voitures et dans les rues de Paris.

Votre idée de brochure ne me plaît pas du tout. Le travail qui a pu faire illusion, publié en fragments, montrerait tout son côté mal renseigné et incomplet, si on le publiait à part. Réservez ça pour la biographie, que vous avez grand tort de ne pas pousser, car nous manquez une occasion qui ne se représentera de longtemps. Plus tard, vous pourrez reprendre votre travail sur l'étranger, car j'ai l'idée de faire chercher dans les pays voisins tous les documents qui vous manquent. D'ailleurs, attendez le dégel, nous causerons de tout ça.

Vous voilà donc encore malade? Le froid ne vous vaut rien décidément. Mais comme vous auriez dû venir ici! Vous ne vous imaginez pas comme le calorifère chauffe, et comme cela est bon d'être perdu dans toute cette neige. Jamais je n'ai travaillé dans une pareille tranquillité.

A bientôt et affectueusement à vous.

J'ai promis à Allary que vous lui feriez un article d'une centaine de lignes.

A GUSTAVE FLAUBERT

Médan, 14 décembre 1879.

Mon cher Ami,

Je suis bien heureux de vous avoir causé un peu de plaisir. Mon article est pourtant bien insuffisant, à peine quelques notes jetées au courant de la plume.

Votre lettre m'est arrivée à la campagne, où je termine *Nana*. Je ne rentrerai à Paris que vers le 15 janvier, car je veux auparavant déblayer toute ma besogne. Vous ne vous imaginez pas le mal que m'a donné et que me donne mon roman. Plus je vais, et plus ça devient difficile. Je fais surtout sur le feuilleton imprimé un travail de tous les diables pour redresser les phrases qui me déplaisent ; et elles me déplaisent toutes. N'est-ce pas? vous ne me faites pas le chagrin de lire *Nana* en feuilletons ; elle est horrible en feuilletons, je ne la reconnais pas moi-même. Vous devez connaître ça, je suis dans la période où l'on est dégoûté de soi. Pourtant, je crois avoir fait un livre, sinon bon, du moins curieux. Le bouquin paraîtra vers la fin janvier. Vous me donnerez votre avis bien franc.

Comment! nous ne vous aurons pas encore cet hiver! vous me désolez. Moi qui comptais vous avoir au moins en février! Depuis que vous n'êtes plus là, nous sommes tous désunis. Enfin, on ira vous voir, et avec un bien grand plaisir. Seulement, ça dépend de vous. Ecrivez-nous, fixez-nous une date, lorsque le moment sera venu, et que nous pourrons faire le voyage sans vous déranger. Voilà qui est entendu, n'est-ce pas? Rien autre, je vis ici dans une solitude complète. Pas de nouvelles de Goncourt ni de Tourgueneff. J'ai échangé quelques lettres avec Daudet, qui doit être content du succès de ses *Rois en exil*. Moi, tout de suite après *Nana*, je vais me lancer dans un ou deux drames, et voilà!

Tenez-vous chaudement, bûchez bien, et faites-nous un chef-d'œuvre. Je vous embrasse.

A HENRY CÉARD

Médan, 24 *décembre* 1879.

Mon cher Céard,

Décidément, j'ai recours à vous pour le charbon. Voyez si vous pouvez m'en faire envoyer un wagon de huit à dix mille kilos et par la voie la plus rapide. Qu'on

m'expédie ça contre remboursement ; ou bien, si c'était plus commode, vous prendriez l'argent pour moi chez Charpentier auquel vous montreriez cette lettre.

Vous voyez que j'use de votre amitié. Faites adresser à M. E. Zola, à Médan, *en gare de Triel*. Et prévenez-moi tout de suite de ce que vous avez fait, et en me disant la date probable de l'arrivée. On me dit que les charbons anglais sont très bons ; d'ailleurs, c'est du charbon pour poêle et calorifère.

Merci, et bien à vous.

1880

A LAFFITTE

Paris, 3 *février* 1880.

CHER MONSIEUR LAFFITTE,

Nana finit demain, et j'ai un devoir à remplir.

Pendant la publication, plusieurs de mes confrères ont eu l'extrême bonté de me signaler, par la voie des journaux où ils écrivent, certaines erreurs de détail. J'ai fait un dossier, j'ai examiné ces erreurs, j'en ai corrigé quelques-unes, celles qui m'ont paru réelles et regrettables.

Et je remercie mes confrères, le cœur troublé d'une émotion bien douce. Qu'on ose donc nous accuser encore de nous dévorer entre nous! Voilà d'excellents confrères qui, sans y être forcés, ont poussé le grand amour qu'ils me portent jusqu'à vouloir que mon œuvre soit parfaite. Ils m'ont lu avec une ferveur dont ma modestie a souffert, ils ont épluché les mots avec un souci de ma réputation qui m'a rempli de gratitude. Dieu les bénisse! C'est à eux que je vais devoir de publier un livre soigné.

Cordialement à vous.

A JULES TROUBAT

Paris, 19 *mars* 1880.

Cher Monsieur,

J'ai lu vos lettres avec bien de l'intérêt. Elles ne me surprennent pas, car elles sont ce qu'elles devaient être. Vous avez eu simplement le tort, je crois, de chercher dans mes articles une physionomie complète de Sainte-Beuve, lorsque j'ai seulement voulu étudier, à son propos, une phase très caractéristique de notre critique française.

Permettez-moi de vous dire aussi que je ne sais pas très bien ce que vous appelez mon " système ". Si c'est de ma personnalité dont vous parlez, il est certain qu'il m'est difficile de la dépouiller. J'admets avec vous, si vous le désirez, que Sainte-Beuve affectait d'avoir le système de ne pas avoir de système. Mais il avait une personnalité, et des plus marquées, des plus persistantes, contre laquelle je me suis heurté, dans chacune de ses pages. Voilà tout bonnement les deux systèmes en présence : la façon dont il sentait et la façon dont je sens ; et je suis persuadé d'une chose, c'est que je l'accepte, tandis qu'il ne m'aurait sans doute pas accepté. Donc, ma formule est plus large. Le combat de la vérité sera éternel, même entre les hommes de bonne foi, parce que nous cherchons tous la vérité dans une voie différente.

Enfin, vous avez senti que je voulais être juste, et cela me suffit. Je n'ai jamais eu l'ambition de vous en demander davantage. Un de ces jours, je compléterai mon étude par un article dont vos lettres m'ont donné l'idée. Il y a là pour moi un scrupule.

Merci, cher Monsieur, de l'attention avec laquelle vous voulez bien me lire, et croyez-moi votre très dévoué.

A PAUL ALEXIS

Paris, 9 *avril* 1780.

Mon cher Alexis,

Savez-vous que Duranty est très malade? Je l'ai vu avant-hier chez lui, et je lui avais promis de l'aller voir aujourd'hui à la maison Dubois, où l'on a dû le porter ; mais j'ai dû lui manquer de parole. Demain encore, il m'est impossible de sortir. Soyez donc assez gentil pour l'aller voir vous-même demain samedi, vous lui expliquerez que je suis cloué chez moi par toutes sortes d'ennuis et par mes maux de reins ; et vous ajouterez que je tâcherai d'aller lui serrer la main le plus tôt possible. Puis, demain soir samedi, vous viendrez me dire comment il va, ou vous me laisserez un mot pour me donner de ses nouvelles. Son cas est très grave, un abcès à l'anus, je crois, avec inflammation de la prostate.

Je compte sur vous.

A HENRY CÉARD

Médan, 9 *mai* 1880.

Mon cher Céard,

Je suis idiot de chagrin. Une dépêche de Maupassant m'apprend la mort de Flaubert. Je lui écris pour savoir tout de suite le jour et l'heure des obsèques. Mais je crains qu'il ne soit parti pour Croisset. Vous qui êtes à Paris, tâchez donc d'aller aux renseignements et écrivez-moi le plus tôt possible.

Oh! mon ami, il faudrait mieux nous en aller tous. Ce serait plus vite fait. Décidément, il n'y a que tristesse, et rien ne vaut la peine qu'on vive.

A ANTOINE GUILLEMET

Médan, 22 *août* 1880.

Que vous êtes aimable, mon cher Guillemet, de m'écrire une si bonne et si longue lettre! Vous avez raison, il n'y a rien de plus sain que les vieux souvenirs d'amitié.

Je crois que vous vous calomniez en disant que vous ne travaillez pas. Je suis certain que vous allez trouver le moyen de nous revenir avec des études superbes, que nous irons admirer à votre atelier. Quant à moi, je patauge dans du théâtre. *Nana* est à peu près finie. Mais mon cœur n'est pas là. Je terminerai l'autre pièce, et je reviendrai à un roman, où je me sens plus solide. Il me faut encore du temps pour aborder la bataille du théâtre d'une façon décisive, comme je le voudrais.

Paul [1] est toujours ici avec moi. Il travaille beaucoup, et il compte toujours sur vous pour ce que vous savez. Il m'a conté l'excellente matinée que vous avez passée ensemble. Et je suis chargé de vous envoyer toutes ses tendresses.

Voilà, mon cher ami. Je suis plus chiche de ma prose que vous, — parce que peut-être je la vends. Mais cela ne m'empêche pas d'être bien heureux de votre amitié.

Tout mon petit monde ici se porte bien et vous envoie ses compliments, à vous et aux vôtres.

Une bonne poignée de main de votre dévoué.

A FRANCIS MAGNARD

Médan, 5 *septembre* 1880.

Mon cher monsieur Magnard,

Auriez-vous l'extrême obligeance et la bonne confraternité de publier dans *Le Figaro*, la lettre ci-jointe,

(1) Paul Cézanne.

que j'ai adressée à M. Laffitte, directeur du Voltaire? Ce directeur extraordinaire, après m'avoir attaqué chez moi, dans un journal dont j'ai été un des fondateurs, pousse les choses, aujourd'hui, jusqu'à me refuser le droit de répondre à ses attaques et de prendre congé de mes lecteurs. Il déclare ce matin qu'il n'insèrera pas ma lettre, mais qu'il y répondra, si elle paraît quelque part.

Eh bien! voilà qui est ingénieux et loyal surtout. M. Laffitte n'insère pas, mais il répond : il supprime le dossier de l'adversaire, et triomphe sur des citations tronquées. Nous verrons si M. Laffitte osera employer cet expédient qui a un nom dans toutes les langues. Je défie en lui l'homme d'honneur de ne pas publier ma lettre intégralement.

Ma première idée était d'obtenir judiciairement l'insertion de ma réponse. Mais, en vérité, tout cela devient d'une grande niaiserie, et j'ai quelque honte maintenant de m'être passionné! C'est fini, j'ai autre chose à faire que de m'occuper de M. Laffitte. Il peut, s'il veut, publier ou ne pas publier, répondre ou ne pas répondre : je ne sais plus s'il existe.

Merci mille fois de votre hospitalité, cher monsieur, et veuillez me croire votre tout dévoué confrère.

Voici la lettre de d'Emile Zola à M. Laffitte :

Médan, 4 *septembre* 1880.

Monsieur,

Je n'ai eu hier que le temps de vous envoyer ma démission par dépêche. Mais il ne me plaît pas de laisser sans réponse votre article si étrange et si inattendu.

Que le *Gil Blas* ait tronqué ma revue du 31 août, sans même remplacer par des points les morceaux supprimés, de façon à s'en faire un plaidoyer, cela se comprend et s'excuse jusqu'à un certain point. Mais que vous, dans un but que je dirai tout à l'heure, vous affectiez de croire que j'ai pris la défense du *Gil Blas*, c'est là que commence la drôlerie de l'affaire. Heureusement, vos lecteurs ont lu mon article et ils auront eu

je l'espère, l'intelligence et la bonne volonté d'y voir la seule indignation d'un écrivain de franchise contre certaines hypocrisies de la presse.

Notre querelle n'est point là, n'est-ce pas? Ecartons donc la question du *Gil Blas*, s'il vous plaît, et arrivons à l'autre revue, à celle que j'ai écrite sur nos hommes politiques, et dont vous avez cité d'abord des passages. C'est le bout de l'oreille que vous avez laissé passer, monsieur. Vos amis ne sont pas les miens. Vous avez justement derrière vous toute cette bohème littéraire qui est en train de se partager la France. Et je comprends parfaitement que vos amis vous aient dicté votre article d'hier. Il en est un surtout, dont l'unique supériorité est de s'être fait condamner à mort ; romancier médiocre et que personne ne lit, député médiocre et qui n'a jamais parlé ; policier médiocre et dont la République attend encore un service réel, il est un de ces hommes médiocres des pieds à la tête qui ont acquis une notoriété à ne rien faire. Vous avez donc choisi entre vos amis politiques et moi ; c'est très naturel. Seulement, il eût été honnête de le déclarer sans chercher à équivoquer et à me salir.

Vous ajoutez que j'ai toujours été libre au *Voltaire*. Je le crois bien! Quand vous êtes arrivé comme directeur, vous avez commencé par effacer deux lignes dans mon premier article, lignes qui visaient précisément la République Française. Je vous écrivis que si vous vous permettiez à l'avenir de déplacer seulement une virgule, je quitterais le journal ; et, croyant alors avoir besoin de moi, vous vous étiez soumis. J'étais donc privilégié au *Voltaire*, et très isolé, d'ailleurs, ne prenant pas le mot d'ordre, faisant ma guerre à part, n'ayant aucune envie de vous engager, pas plus que je n'aurais voulu prendre la responsabilité des choses qui se publiaient à côté de moi. C'est ainsi que j'ai toujours entendu le journalisme.

Un dernier mot, monsieur. Lorsqu'un directeur se trouve en désaccord d'opinions avec un de ses rédacteurs, il le voit et cause avec lui avant d'en arriver à une rupture. Ce sont simplement là des égards qu'on se doit entre gens bien élevés. Mais que pensez-vous d'un directeur, qui, sans un mot à son rédacteur, sans même jamais l'avoir prié de modérer le ton de sa polémique, l'attaque

bruyamment dans leur journal à tous deux, et change en un scandale une question d'administration intérieure? Evidemment, ce directeur ignore comment on se conduit avec un écrivain et manque de ce que je nommerai la politesse littéraire.

Je vous demande et au besoin j'exigerai l'insertion de cette lettre dans *Le Voltaire* de demain matin. C'est bien le moins que je laisse ces adieux à un journal dont j'ai été un des fondateurs et qui a remplacé un autre journal où j'ai, pendant trois ans, mené la campagne qui vous a scandalisés vous et vos amis.

A HENRY CÉARD

Aix, 20 *octobre* 1880.

Mon Ami [1],

J'arrive et je trouve une foule qui m'attend à la gare. C'est ce que je redoutais. Il me faut subir encore une fois l'effroyable douleur d'une cérémonie religieuse ; on m'affirme que je ne puis éviter cela. Ce qui me console, c'est que le caveau est dans un état parfait de conservation et que tout sera fini demain. Mais ma femme est tellement brisée que nous ne reviendrons sans doute qu'à petites journées.

Donnez ces nouvelles à nos amis.

Dès mon retour, je vous écrirai.

Merci encore, et affectueusement.

A LÉON HENNIQUE

Médan 26 *octobre* 1880.

Mon cher Hennique [2],

Notre intention était d'abord de fuir notre pauvre maison ; et nous y voilà revenus, bouleversés de la

(1) Lettre relative aux funérailles de Mme Zola mère.
(2) Lettre écrite quelque temps après la mort de Mme Zola mère.

revoir et pourtant ne pouvant nous décider à la quitter. Nous allons y rester quelque temps encore. Veuillez donc dire qu'on m'envoie ici les épreuves que j'attends. Je voudrais avoir du travail. Qu'on se hâte.

Présentez mes amitiés à Charpentier et à Mme Charpentier ; et tendez vos deux mains, mon ami, que nous les serrions affectueusement, ma femme et moi.

A Mme GEORGES CHARPENTIER

Médan, 30 *octobre* 1880.

Je voulais vous donner de nos nouvelles. Mais, depuis quinze jours, nous vivons dans un tel cauchemar, que vous excuserez mon silence.

Notre première idée était de fuir Médan ; puis cela nous a semblé lâche, car c'était fuir notre douleur. Nous resterons donc ici un mois encore, pour que notre maison ne nous semble pas maudite. D'ici là, je ferai sans doute un voyage à Paris, et j'irai vous serrer la main.

Ma femme a été bien souffrante. Nous sommes comme hébétés maintenant. Il faut attendre, car, c'est une chose affreuse à dire, le temps guérit les profondes douleurs. Pour mon compte, je vais tâcher de m'anéantir dans le travail.

Votre fidèle et dévoué.

A J. CAMILLE CHAIGNEAU

Médan, 5 *novembre* 1880.

Monsieur, [1]

J'ai lu votre longue lettre avec bien de l'intérêt, et je veux que vous sachiez combien vous m'avez fait plaisir en me discutant.

(1) En réponse à une lettre qui accompagnait l'envoi d'un volume : *Les Chrysanthèmes de Marie*, et dans laquelle M. Chaigneau répondait à un article de Zola sur Victor Hugo.

Naturellement, vous ne m'avez pas convaincu. J'estime que l'influence d'Hugo a été désastreuse sur ma génération, comme rhétoricien, et comme déiste. Aujourd'hui, le seul terrain solide est celui de l'observation et de l'expérience. J'attendrai donc que des faits prouvés donnent raison aux rêveries lyriques d'Hugo. Seulement, je crains d'attendre très longtemps.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments de bonne confraternité.

1881

A JEAN BERNARD

Médan, 19 *janvier* 1881.

Mon cher Confrère[1],

Je suis très touché du grand honneur que vous me faites en me demandant quelques lignes pour le premier numéro du *Victor Hugo*.

Tous mes vœux ardents vont à cette jeunesse littéraire dont vous me parlez. Je la désire forte et nourrie de vérité. Et quant à Victor Hugo dont vous prenez le nom illustre comme drapeau, il a été et il restera certainement le plus grand génie lyrique de notre littérature française. Je l'ai toujours écrit et je l'écris une fois de plus de tout mon cœur. Aucune littérature ne peut lui opposer un poëte de sa taille.

Veuillez me croire votre bien dévoué et bien reconnaissant confrère.

(1) Jean-Bernard était alors rédacteur en chef du *Victor Hugo*, journal fondé en 1881 avec la collaboration de Léon Cladel, Hector France, Clovis Hugues, Jean Aicard, etc.

A PAUL BOURGET

Paris, 7 *février* 1881.

Mon cher Bourget[1],

J'ai un million de remerciements à vous adresser. Vous avez été charmant, et dans le portrait que vous avez bien voulu faire de moi, et dans votre article sur *Nana*. Vous m'excusez de vous écrire si tard, n'est-ce pas? car je suis vraiment bousculé et ne trouve même plus le temps d'être reconnaissant.

Nous n'avons pas le crâne fait de même, cela est évident ; mais, n'importe! je crois que nous nous entendrons, car au fond nous aimons les mêmes choses, avec des nuances. Je vous suis avec bien de l'intérêt : vous êtes le seul critique croyant et disant ce qui est. Merci encore des deux mains et bien cordialement à vous.

A JULES CLARETIE

Paris, 28 *mars* 1881.

Mon cher Confrère,

Je vous remercie bien vivement de l'aimable envoi de vos *Amours d'un interne*, dont j'ai commencé la lecture avec un vif intérêt. Vous savez que les questions physiologiques me passionnent, et je trouve dans votre livre des documents très intéressants.

Merci aussi pour votre article du *Temps*, dont nous avons déjà causé. J'ai été très heureux de la poignée de main que nous avons échangée à Rouen, dans une bien triste circonstance[2]. Mais croyez qu'il n'est jamais entré une hostilité personnelle dans mes sévérités de critique, sans doute passionnées. Je me bats pour des idées, et non contre des confrères.

Cordialement.

(1) A propos d'un feuilleton sur *Nana*, dans *Le Parlement*.

(2) Les funérailles de Gustave Flaubert.

AU DIRECTEUR DU " NAIN JAUNE "[1]

28 *mars* 1881.

MONSIEUR,

Je n'irai point au rendez-vous que vous me donnez pour mercredi prochain, devant la tombe de Stendhal ; car je ne veux pas que la presse m'accuse le lendemain d'être allé voler le cadavre du grand psychologue pour m'en faire une réclame.

Je condamne toutes les manifestations de la rue. Je crois que nos plumes suffisent pour la défense et la glorification de nos ainés.

Merci de votre sympathie et bien cordialement à vous.

A PAUL ALEXIS

Médan, 30 *avril* 1881.

MON CHER AMI,

Je voulais vous faire une surprise, j'avais envoyé pour lundi au *Figaro* un article sur vous et sur Maupassant. Magnard me renvoie cet article en me disant que vous n'avez pas encore assez de talent tous les deux pour que *Le Figaro* vous prête sa première page. Il y a de " nos hommes d'esprit " là-dessous. Après avoir eu l'idée de casser les vitres, j'ai pensé qu'il était plus sage d'être opportuniste. Voilà pourquoi, au lieu de l'article qui vous aurait fait plaisir, vous ne lirez lundi qu'un vieil ours de Russie, retapé en hâte pour la circonstance. Mais je garde mon article, car j'espère bien convaincre Magnard et le lui redonner dans quelques semaines.

(1) *Le Nain Jaune* avait organisé une manifestation au cimetière Montmartre en l'honneur de Stendhal.

Votre prose faisait très bien dans *Le Clairon*. Merci mille fois.

Bien à vous.

AU MÊME

Médan, 13 *mai* 1881.

Mon cher Alexis,

Votre article fait très bien dans *Le Henri IV*, et il m'a fait plaisir, surtout à titre de document exact. Cela m'arrive si rarement de lire quelque chose de raisonnable sur moi!

Mais pourquoi accusez-vous Reinach d'être " laid "? Voilà qui est inutile et de mauvais goût. On est comme on peut, et vous employez là l'arme des imbéciles de la presse, vous savez que je vous parle toujours franchement.

Méfiez-vous de vos nerfs. Dans ce moment, on nous accable d'ordures. Ne cédez pas à la tentation de répondre. Ainsi, vous devez avoir lu l'article de Bergerat, qui cherche évidemment à nous ameuter autour de ses chroniques défaillantes. Ne vous occupez jamais de ce goujat, pas plus que des autres d'ailleurs. Vous me contrarieriez si vous vous laissiez prendre à leurs attaques, maintenant que vous avez un journal.

Est-ce après-demain dimanche qu'on vous verra?

Affectueusement.

A J.-K. HUYSMANS

Médan, 6 *juin* 1881.

Mon cher Huysmans,

Merci pour vos bons renseignements[1], mais je vais vous importuner encore en précisant.

Mon architecte, d'une importance médiocre, habite

(1) Renseignements pour *Pot-Bouille*.

Paris, rue de Choiseul sans doute, et se trouve être de la paroisse de Saint-Roch. Si j'en ai fait l'architecte du diocèse d'Evreux, par exemple, pourrai-je l'employer à des réparations dans l'église de Saint-Roch? Ce serait sans doute lui donner une trop grande situation que de le prendre pour Paris. Voyez pourtant s'il n'y aurait pas moyen, s'il n'existe pas à Paris des architectes de paroisse, et quels seraient alors leurs appointements, leurs occupations, etc. Autrement, si je dois m'en tenir à mon diocèse d'Evreux, voyez à m'avoir quelques détails complémentaires, sur les voyages à faire, les rapports avec le clergé, etc. Mais je préférerais mille fois Paris.

Vous m'avez parlé d'un pauvre diable d'employé qui copiait la nuit des cours, pour les élèves de l'École centrale, je crois. Pourriez-vous m'envoyer quelques détails précis? Quels sont ces cours, et pourquoi faut-il les faire recopier?

Enfin, puisque vous avez été collectionneur de timbres-poste, pourriez-vous m'en décrire trois ou quatre rares (timbres du Cap) et trois ou quatre ordinaires? C'est pour compléter les notes que vous m'avez déjà données.

Et mille fois merci à l'avance. Ici rien de nouveau, naturellement. Je travaille, j'ai fini d'arrêter mon plan, dont je suis très satisfait, chose rare. Prochainement, dès que j'aurai toutes mes notes, je vais me mettre à l'écriture.

Bien affectueusement à vous, et bons souhaits de travail.

A FERDINAND FABRE

Médan, 14 *juin* 1881.

Merci pour votre *Monsieur Jean*, mon cher confrère. Je l'achève, ravi et très touché. Ceci, c'est de la grâce dans la force. Vous avez l'idylle, vous qui nous avez donné le drame, et le plus profond, le drame du prêtre.

Cordialement.

A J.-K. HUYSMANS

Médan, 25 *juin* 1881.

Mon cher Huysmans,

Merci pour vos bonnes notes sur Saint-Roch. J'avais l'extérieur des deux maisons, mais je n'osais trop me risquer, relativement à l'intérieur. Ce que vous me dites me suffira à rêver le reste. Pourtant si, par hasard, votre ami vous lâchait des détails plus précis que la vie de ce petit monde, vous me donneriez cela de vive voix, lorsque vous me ferez le plaisir de venir me voir.

Je fais mes trois petites pages par jour, ce qui est mon train-train habituel. Si je vais passer à la mer les mois d'août et de septembre, je tâcherai d'abattre de la besogne. Et vous, vous voilà réduit au séjour de la campagne, que vous n'aimez guère, je crois. Le déplacement sera ennuyeux, mais vous travaillerez mieux peut-être. Rien de nouveau, d'ailleurs. Je trouve l'été mélancolique, voici pour moi la saison noire.

Merci encore. Toutes les amitiés de ma femme et de votre bien affectueux.

A ÉDOUARD ROD

Grand-Camp, 24 *août* 1881.

Mon cher Rod,

Vous me posez une question à laquelle il m'est bien difficile de répondre. Je n'ai ici aucune nouvelle de Daudet. Sans doute, comme chaque année aux vacances, il doit être parti pour un court voyage. Je doute donc que vous le trouviez à Paris. Ce que vous avez de mieux à faire, ce serait de lui écrire 3, avenue de l'Observatoire : la lettre le suivrait toujours.

Vous voilà donc dans la bataille. Dois-je en avoir des remords, puisque vous y êtes un peu par ma faute[1] ?

(1) C'est Zola qui avait poussé Rod à faire de la littérature.

Enfin, travaillez bien : quand vous aurez beaucoup de talent, vous aurez tout à fait raison.

Ma femme est toujours assez mal portante. Moi, je travaille bien. Je n'ai plus que trois articles à faire pour *Le Figaro*[1], et c'est une grande joie. Au demeurant, nous ne savons si nous resterons ici jusqu'au 15 septembre ou jusqu'au 1er octobre. Le temps est très froid, il pleut presque continuellement.

A bientôt, n'est-ce pas? Ecrivez-moi. En tout cas, je vous ferai connaître notre retour. Puis, si j'oubliais, ne vous gênez pas pour tomber chez nous.

A ANTOINE GUILLEMET

Grand-Camp, 24 août 1881.

Mon cher Guillemet,

Tous les jours, je regarde de ma fenêtre les coups de pluie que je vois fondre sur Saint-Vaast, et je me dis : " Encore un orage pour Guillemet! "

Hein? en tombe-t-il! Nous sommes ici dans une continuelle tempête. Quel pays! et un froid de chien, et une mer glacée à vous couper le ventre! N'importe! nous ne sommes pas trop mal, et j'espère toujours que ma femme en sortira plus solide, bien que les commencements n'aient pas été fameux.

Combien je regrette votre mal aux genoux ; d'abord parce que ce n'est pas drôle pour vous ; et ensuite parce que cela nous a privés de votre arrivée à Grand-Camp sur un navire de l'Etat. Cela aurait fait rejaillir sur moi une considération extraordinaire.

Le travail ne va pas mal. Nous tâcherons de tenir le coup jusqu'à la fin de septembre. Remettez-vous vite et travaillez bien, faites-nous de la bonne peinture.

Toutes mes amitiés chez vous, et une bonne poignée de main de votre vieil ami.

(1) Série d'articles publiés ensuite en volume sous le titre : *Une Campagne* (1880-1881).

A HENRY CÉARD

Grand-Camp, 21 *août* 1881.

Mon cher Céard,

Merci de votre dépêche. Je viens de terminer l'article et je le crois assez gai. J'ai eu raison d'attendre, l'aventure est devenue plus drôle.

Ma femme va cahin-caha, mieux un jour, pis le lendemain. Je veux pourtant m'entêter ici le plus possible, espérant toujours. Cependant, si les temps froids continuaient, il serait possible que nous retournions à Médan vers le 15 septembre.

Je travaille toujours dans un bon équilibre. Mon roman n'est décidément qu'une besogne de précision et de netteté. Aucun air de bravoure, pas le moindre régal lyrique. Je n'y goûte pas de chaudes satisfactions, mais il m'amuse comme une mécanique aux mille rouages dont il s'agit de régler la marche avec un soin méticuleux. Je me pose cette question : quand on croit avoir la passion, est-ce bien adroit de la refuser ou même de la contenir? Si un de mes livres reste, ce sera à coup sûr le plus passionné. Enfin, il faut bien varier sa note et essayer de tout. Tout ceci est simplement histoire de s'éplucher le cerveau ; car, je le répète, je suis très satisfait de *Pot-Bouille*, que j'appelle : mon *Education sentimentale*.

Et vous, êtes-vous aussi un producteur bien portant? J'attends votre roman avec beaucoup d'impatience. Vous savez que je n'aime guère plus la *Vie involontaire* que la *Vie réflexe*.

Nos compliments chez vous et bien affectueusement.

A PAUL ALEXIS

Médan, 18 *octobre* 1881.

Vous êtes tout pardonné, mon ami. Dans mes grandes tristesses, j'aime à être seul.

Votre idée de dédier la biographie à ma mère et à ma femme me touche beaucoup. Il faudra trouver une formule simple et heureuse.

Venez vendredi soir rue de Boulogne.

Cordialement.

A COSTE

Médan 5 *novembre* 1881.

Mon cher Coste,

Votre lettre me trouve à Médan, où depuis mon retour de la mer je me suis enterré pour finir mon roman[1] qui paraîtra dans *Le Gaulois* en janvier. Je n'irai guère à Paris qu'en février et pour six semaines au plus. Actuellement je ne suis plus qu'un romancier, j'ai quitté *Le Figaro* et ne suis pas d'une façon effective au journal de Lanessan, contre lequel je me débats comme un beau diable pour ne pas donner d'articles. Voilà la situation.

Je serais heureux si Baille réussissait. Cela fait toujours plaisir de voir sa génération triompher. J'ai eu Paul ici pendant huit jours. Il est parti pour Aix, où il doit vous voir. Moi, malgré mon vif désir, je ne pourrai aller dans le Midi de quelque temps, et mon envie d'un bastidon, là-bas, s'est refroidie ; ce qui ne m'empêche pas de vous remercier de votre offre obligeante.

Ecrivez-moi dès votre retour, et si vous n'avez pas peur de la neige, venez nous voir à Médan.

Ma femme vous envoie ses bonnes amitiés, et je vous serre bien cordialement la main.

A JULES TROUBAT

Médan, 5 *novembre* 1881.

Mon cher Confrère,

Merci de votre bonne lette. Je suis rentré ici, où je vais m'enfermer tout l'hiver pour terminer un roman.

(1) *Pot-Bouille.*

J'ai quitté la presse et j'espère n'y point rentrer. Dans les derniers temps, j'ai senti que je m'encanaillais. En somme, je me suis assez battu, que d'autres me remplacent. Moi, je vais tâcher de créer.

Vous remarquerez que j'ai enlevé l'histoire contée par Mme Colet[1], non que je la juge absolument fausse, mais parce qu'il suffit que vous me l'ayez signalée comme telle.

Vous êtes bien aimable de causer ainsi avec moi, et j'ai beaucoup regretté l'inertie de Charpentier. C'est sa tactique. Vous avez bien fait de reprendre votre article, car je craignais fort qu'il ne passât jamais. Je suis sans force, surtout dans les choses qui me concernent.

Merci encore, et bien à vous.

(1) C'était un racontar, imaginé par Mme Louise Colet, dans un article médisant sur Sainte-Beuve.

1882

A J.-K. HUYSMANS

Médan, 27 *janvier* 1882.

Mon cher Ami,

J'ai lu *A vau-l'eau*, le soir même du jour où je l'ai reçu, et je voulais vous écrire tout de suite ; mais je suis si bousculé en ce moment, que vous m'excuserez, n'est-ce pas?

C'est une étude bien curieuse et bien intense. Je regrette peut-être un peu qu'il y ait là une répétition de certaines pages de *En ménage*, élargie il est vrai. Seulement, l'unité, je dirai même le parti pris du sujet, lui donne une acuité toute particulière. Cela est d'une abominable cruauté dans la mélancolie.

Et que de jolis coins : les cochers mangeant, la table d'hôte, le restaurant discret de la Croix-Rouge ; sans parler de l'accouplement désespéré de la fin, qui est d'un effet énorme.

Tous mes remerciement et tous mes compliments. Vous avez une originalité qui s'affirme. Faites des livres, vous verrez la grande place que vous tiendrez.

Affectueusement à vous.

A DE CYON

Médan, 29 *janvier* 1882.

Mon cher Directeur,

Vous me demandez mon opinion, au sujet du procès que nous intente M. Duverdy, avocat à la Cour d'appel, pour nous forcer à changer, dans le roman que j'ai écrit et que vous publiez, le nom de " Duverdy " donné par moi à un de mes personnages.

Mon opinion est que nous devons nous laisser faire ce procès. Et voici quelles sont mes raisons.

J'ai déjà publié une quinzaine de romans. A trente personnages pour chacun, cela fait plus de quatre cents noms qu'il m'a fallu prendre dans les milieux où ces personnages vivaient, afin de compléter par la réalité du nom la réalité de la physionomie. Aussi les réclamations n'ont-elles pas manqué, dès mes premiers livres. Mais elles furent surtout nombreuses au moment de *L'Assommoir* et de *Nana*. Jusqu'à présent, j'ai tâché de me tirer comme j'ai pu de cet embarras sans cesse croissant. Quand les gens se sont obstinés, j'ai changé une syllabe, une lettre. Le plus souvent, j'ai été assez heureux pour leur prouver que leur honneur n'était nullement en cause. Ainsi, un Steiner a bien voulu accepter mes explications ; un Muffat, qui se croyait seul du nom, s'est contenté de savoir qu'il existait des Muffat dans plusieurs départements ; ce sont là des hommes d'intelligence. Seulement, comme on le voit, les réclamations continuent de pleuvoir, mes ennemis augmentent à chaque œuvre nouvelle, et il me semble que le moment est venu de faire établir nettement quels sont, en la matière, les droits des romanciers.

Oui, la question est là. Je l'élève de mon cas particulier au cas général de tous mes confrères. J'en fais une question littéraire, dont l'importance est décisive, comme je le prouverai tout à l'heure. Avons-nous, oui ou non, le droit de prendre dans la vie des noms pour les donner à nos personnages? Puisqu'on me fait un procès, eh bien!

que les juges décident. Au moins, nous saurons ensuite à quoi nous en tenir.

Et je mets en dehors l'honorable M. Duverdy, avocat à la Cour d'appel. Il semble croire, dans une note qu'il publie, à une sorte de persécution de ma part. Cela me fait sourire. Je l'ignorais absolument, je n'avais jamais entendu prononcer son nom.

Qu'il m'excuse : je vis très retiré.

Il paraît qu'il s'est présenté à la députation, dans ma circonscription campagnarde, et qu'il me soupçonne d'avoir pris son nom sur ses affiches. La vérité est que je prends tous mes noms dans un vieux *Bottin* des départements : les noms de *Pot-Bouille* y ont été choisis par moi, il y a plus d'une année. D'ailleurs, j'étais aux bains de mer, au fond du Cotentin, pendant la période électorale, et j'éprouve un tel dégoût pour la politique, que le tapage inutile des candidats, heureux ou malheureux, est sévèrement consigné à ma porte. J'affirme donc sur l'honneur que j'ignorais radicalement l'existence d'un avocat du nom de Duverdy. Je fais plus, je présente à M. Duverdy tous mes regrets de l'ennui que je puis lui causer. J'aurais certes consenti galamment à modifier le le nom, si la question générale que je pose aujourd'hui ne m'avait pas paru exiger enfin une solution définitive.

Qu'on examine un instant la terrible situation où se trouvent les romanciers modernes. Nous ne sommes plus au XVII^e^ siècle, au temps des personnages abstraits, nous ne pouvons plus nommer nos héros Cyrus, Clélie, Aristée. Nos personnages, ce sont les vivants en chair et en os que nous coudoyons dans la rue. Ils ont nos passions, ils portent nos vêtements, et il faut bien qu'ils aient aussi nos noms. Je défie un romancier d'aujourd'hui de ne pas prendre ses noms dans le *Bottin*. Il n'y a pas que les réprouvés de mon espèce qui les y puisent ; les élégants et les discrets, les littérateurs pour pensionnats sont bien forcés d'en faire autant. M. Duverdy dit que le nom patronymique est une propriété ; en ce cas, c'est une propriété que les milliers de romans qui paraissent violent journellement. Et il est radicalement impraticable que ce viol cesse, à moins qu'on ne supprime le roman moderne.

Balzac prenait ses noms sur les enseignes. Beaucoup

de mes confrères prennent les leurs dans les journaux, surtout quand ceux-ci publient des listes de souscription : la moisson y est large. Et le pis est que, en dehors de la nécessité où nous sommes de sauvegarder la vraisemblance, nous mettons toutes sortes d'intentions littéraires dans les noms. Nous nous montrons très difficiles, nous voulons une certaine consonnance, nous voyons souvent tout un caractère dans l'assemblage de certaines syllabes. Puis, quand nous en tenons enfin un qui nous contente, nous nous passionnons, nous nous habituons à lui, au point qu'il devient à nos yeux l'âme même du personnage. Gustave Flaubert poussait ainsi la religion du nom jusqu'à dire que, le nom n'existant plus, le roman n'existait plus. Et c'est alors qu'un monsieur réclame et veut qu'on change le nom. Mais c'est tuer le personnage! Mais c'est nous arracher le cœur! Le nom est à nous, car nous l'avons fait nôtre par notre talent. Sans doute, ce sont là des raisons littéraires et sentimentales, et je les donne seulement pour indiquer au public quel sacrifice on exige de nous quand on nous demande de débaptiser un héros : cela semble peu de chose, et nous en restons tout saignants.

On nous dira d'inventer les noms, de les déformer au moins, enfin de ne pas les prendre tout crus dans le *Bottin*. Eh! sans doute, c'est ce que nous faisons souvent. Mais cela ne nous réussit pas davantage ; nous revenons quand même à des noms réels, tellement la variété est infinie. Pour mon compte, je croyais avoir inventé " Raquin ", et il s'est trouvé qu'un pharmacien s'appelait ainsi ; il aurait pu très bien me faire un procès, s'il n'avait pas été intelligent. Je citerais dix faits semblables. On a une mémoire latente, on retombe sur des syllabes entendues, à moins de monter en pleine fantaisie, ce qui n'est pas le cas du roman actuel.

Remarquez que le nom seul est en question ici. M. Duverdy ignore ce que sera mon personnage ; il porte son nom, cela suffit ; il ne veut pas qu'un personnage de roman, qu'il soit noble ou abject, s'appelle comme lui. A la vérité, M. Duverdy, avocat à la Cour d'appel, se plaint que mon personnage soit conseiller à la Cour d'appel : pourtant, cela ne se ressemble guère,

il n'y a pas même identité de fonctions. Enfin, n'oubliez pas que le nom de Duverdy est très répandu : je l'ai trouvé à chaque page de mon *Bottin* ; ce n'est pas un de ces noms rares et éclatants que nous nous abstenons de prendre, car ils sonneraient faux dans nos livres, ils gêneraient les lecteurs. Donc, nous voilà dans le cas le plus commun : j'ai pris un nom très répandu ; mon personnage n'a pas la même situation sociale que le plaignant ; je déclare que je n'ai jamais vu celui-ci, que je n'ai rien mis de lui dans mon œuvre, ni de sa personne, ni de son existence ; et je veux savoir si le fait d'avoir pris son nom seul, son nom dépouillé de la personnalité qu'il lui donne, constitue un délit et tombe sous le coup d'une loi.

Tel est donc le cas juridique que je prierai mon avocat de poser devant le tribunal. Je le répète, la question intéresse au plus haut point notre littérature contemporaine. S'il se trouve un tribunal pour me faire effacer de mon œuvre le nom de Duverdy, dans les conditions que je viens de poser, ce n'est pas moi seulement qui serai atteint, ce seront tous mes confrères. Le jour où un pareil précédent existerait, nous n'oserions plus employer un seul nom, nous serions sous la continuelle menace de poursuites possibles.

Ce serait la fin d'une littérature.

Par exemple, voici *Pot-Bouille*. Il y a, dans ce roman, une soixantaine de noms. Or, imaginez-vous que je sois condamné à changer Duverdy. Dès le lendemain, d'autres procès pleuvent. Pourquoi les Campardon, les Pichon, les Josserand, tous enfin, seraient-ils moins susceptibles que les Duverdy? Me voilà donc avec soixante procès sur les bras. N'est-ce pas comique? Et mon roman, que devient-il? Mais ce n'est pas tout, je consens à changer les soixante noms ; seulement il faut bien que je les remplace par soixante autres ; et le lendemain, j'ai encore soixante procès, car, je le répète, et tous mes confrères viendront en témoigner, nous ne pouvons aujourd'hui prendre nos noms en dehors de la réalité. Alors voyez-vous le ridicule d'un arrêt qui nous mettrait dans un tel gâchis? Autant nous défendre tout de suite de publier des romans!

Autre face de la question, et qui est plus catégorique encore. J'aurais pu ne pas publier *Pot-Bouille* dans *Le Gaulois* et faire paraître directement le livre en librairie. Or, imaginons que ce livre, comme *Nana*, soit tiré à cinquante mille exemplaires. Voilà une valeur marchande qui représente plus de cent cinquante mille francs. Est-ce que, dans ce cas, M. Duverdy trouverait un tribunal pour décider qu'on va mettre au pilon les cinquante mille exemplaires? En face de son nom, qui est sa propriété, il y aurait les volumes, qui seraient la propriété de l'éditeur.

Jamais des juges n'oseraient détruire cette propriété, d'autant plus que la bonne foi de l'éditeur et de l'auteur serait entière. Alors pourquoi défendre, dans un journal, ce qu'on tolérerait forcément dans un livre? C'est encore le gâchis.

Et je fais là une supposition qui est en partie une réalité. Si *Pot-Bouille* n'est pas tirée, elle est complètement composée chez mon éditeur. Nous attendons même la fin du procès pour commencer le tirage. Seulement, si je suis condamné, voyez quel sera mon embarras ; car la porte restera ouverte à toutes les réclamations. J'ai déjà reçu une demande de dommages et intérêts, de la part d'un Hédouin ; les autres peuvent suivre, comme je l'ai dit ; le nom qui remplacera celui de Duverdy peut être condamné à disparaître à son tour ; et voilà que les machines roulent chez l'imprimeur, et voilà que mon éditeur a déjà pour plus de cent mille francs de papier noirci, qui, sur la réclamation du dernier des Durand ou des Duval, va être rejeté à la cuve.

Est-ce une situation tolérable? Si le tribunal me condamne, ne serai-je pas en droit d'exiger des explications? Il devra me dire au moins dans quel délai la propriété du nom se périme ; il devra décider si, oui ou non, je dois courir le risque d'imprimer. Qu'on nomme tout de suite une censure pour les noms. Qu'on crée, au Palais, un cadre où les romanciers devront afficher leurs listes des noms, avant d'être autorisés à les employer. Ce serait la seule solution pratique, mais elle ferait rire la France aux éclats.

Je sais bien qu'il y a des hommes d'esprit partout, et

que, même si je suis condamné, tous les homonymes de mes personnages n'abuseront pas de l'arme que la justice leur aura fournie. En quoi un honnête homme est-il lésé, lorsqu'il trouve, dans un roman, même un coquin qui porte son nom? Il y a tant de coquins, dans la vie, qui portent votre nom, tandis que nous sommes là dans la fiction pure. On peut s'appeler Hulot et ne pas courir la gueuse, s'appeler Homais et n'avoir rien d'un imbécile, s'appeler Faustin et n'être pas une détraquée d'amour, s'appeler Roumestan et professer l'horreur du mensonge. Autant je comprends que des allusions, un portrait physique, des indiscrétions sur la vie intime puissent donner lieu à des protestations, autant je suis surpris qu'on réclame à propos d'un nom, lorsqu'il y a là une simple rencontre, sans aucune intention blessante. D'ailleurs, voyez à l'étranger : en Russie, en Allemagne, l'assignation de M. Duverdy stupéfierait ; en Angleterre, Dickens prenait les noms les plus connus ; on dit que la maison Dombey existait, et l'Angleterre entière aurait fait des gorges chaudes si cette maison avait eu l'étrange idée d'assigner le romancier. Mais, en France, nous sommes encore dans le pays de l'importance vaine et de la dignité mal placée.

Cette lettre est déjà bien longue. J'ai cédé au désir d'indiquer les arguments qui seront soumis au tribunal. Il faut que le tribunal sache de quel coup terrible il atteindra les romanciers, le jour où il décidera qu'ils commettent un vol en prenant un nom réel. La question est de régler judiciairement s'il y a simple tolérance lorsqu'on nous laisse tranquilles, ou si nous pouvons passer outre aux menaces qu'on nous adresse. Il existe un précédent pour le théâtre, m'assure-t-on ; mais j'ignore dans quelles conditions on a pu condamner un auteur dramatique à changer un nom, et j'estime, du reste, qu'il est nécessaire de fixer la législation pour le roman, au grand jour. Si le tribunal, me condamne, je m'inclinerai ; mais, je le dis encore, car je ne saurais trop insister, il condamnera avec moi tous les romanciers contemporains, et il aura, du coup, rendu impossible notre roman moderne d'observation et d'analyse.

Cordialement à vous.

A PAUL ALEXIS

Médan, 7 *février* 1882.

Mon cher Ami,

Charpentier ne m'a envoyé votre livre [1] qu'hier matin, et j'ai passé la soirée à le relire en partie. Il est décidément très bien. C'est ici l'opinion d'un critique difficile, dégagé de toute jouissance personnelle. Les journaux pourront affecter de ne pas s'en occuper, soyez persuadé que cette étude vous sera comptée et qu'elle vous fera honneur tôt ou tard.

Maintenant, j'ai grand peur que mon impopularité jointe à la vôtre ne nuise fort pour le moment au retentissement du bouquin. Non seulement on ne veut pas me faire de réclame, mais on veut peut-être moins encore en faire au *Gaulois*. Enfin, je vous le répète, ne vous occupez pas de cela. L'œuvre est bonne, voilà l'important. Elle aura son succès. Travaillez.

Nous resterons sans doute ici jusqu'au 20. Ma femme vous envoie ses remerciements et ses amitiés.

Bien à vous.

A DE CYON

Médan, 9 *février* 1882.

Mon cher Directeur,

Aujourd'hui jeudi, je reçois seulement *Le Gaulois*, à midi passé, au fond de ma solitude, et c'est avec une stupéfaction douloureuse que je lis les débats de mon procès.

Mettons de côté, encore une fois et pour toujours, l'honorable M. Duverdy. Il ne me connaît pas, je ne le connais pas, nous ne nous connaîtrons jamais : voilà qui est réglé. Mais je me trouve à cette heure devant une autre personnalité, je me trouve devant M. Rousse,

(1) Emile Zola, *Notes d'un Ami*.

avocat et académicien. Et, ici, l'affaire prend une tournure personnelle que je n'accepte pas. Comme il n'y a pas de tribunal pour la juger, je suis bien forcé de la juger moi-même.

Avez-vous remarqué qu'ils sont tous très distingués, dans ce procès? Mon avocat, avec un tact dont je le remercie, a couvert mes adversaires de fleurs. Il a épuisé les formules polies : M. Duverdy est un homme des plus remarquables et des plus sympathiques ; M. Rousse est éminent et même illustre. Il n'y a que moi qui suis un pleutre. On me marchande jusqu'à la propreté de mes mains. J'aurais assassiné quelqu'un, qu'on se serait exprimé sur mon compte avec plus de ménagement. M. Rousse, après un début de galant homme, s'est échauffé peu à peu et m'a carrément jeté dans la boue.

Ainsi, voilà la tournure que prend l'affaire. J'ai mis très ingénument dans mon œuvre le nom de M. Duverdy, et en cela je ne lui ai porté aucun dommage réel, je n'ai pas même commis un délit qui tombe sous une loi. Puis, lorsque je me suis laissé faire un procès pour fixer une question de principe, un avocat est arrivé qui, sans provocation aucune, s'est rué sur mes quinze années de travail, m'a dénoncé au mépris des honnêtes gens, m'a sali et m'a diffamé, le tout simplement pour se tirer d'une mauvaise cause. Et c'est moi qui suis accusé d'avoir nui à mon semblable! et c'est contre moi qu'on réclame le respect de la dignité d'autrui! Il paraît que cela s'appelle la justice.

Le cas de M. Rousse est bien simple. Il s'est aperçu que tout craquait sous lui ; la question de droit se dérobait, au point qu'il en a convenu lui-même : force lui a été de se réfugier dans cette invention stupéfiante, en matière juridique, que certains noms peuvent être pris par les romanciers, tandis que d'autres ne sauraient l'être. Alors, délibérément, lâchant le principe, il s'est attaqué à moi. Moi seul me suis trouvé en cause, au-dessus ou au-dessous de la loi, comme on voudra. M. Rousse a déclaré qu'il est permis à des auteurs privilégiés, tels que MM. Sandeau et Feuillet, ses collègues de l'Institut, de choisir des noms dans la vie réelle, mais que moi, personnellement, je ne saurais le faire sans me rendre

coupable du pire des crimes. En un mot, par un tour d'escamotage, c'est ma littérature qui a été mise sur la sellette.

On appelle cela plaider " la ficelle ". Rien de plus commode, et l'effet est certain. Ni *L'Assommoir* ni *Nana* n'ont à intervenir dans l'affaire : on les y introduit. Toutes les passions que j'ai pu exposer en quinze ans de bataille littéraire sont exploitées méchamment. On ramasse les vilenies qui traînent sur mon compte dans la basse presse, on répète les sottises courantes. Et l'on va plus loin, on tâche d'ameuter la bourgeoisie, on insinue aux bourgeois qui détiennent le pouvoir : " Vous avez laissé dire la vérité sur le peuple et sur les filles ; la laisserez-vous dire sur votre compte? " Et, ce qui est tout à fait odieux, on profite de ce qu'on se trouve devant un tribunal, pour exciter la magistrature à la rancune ; oui, on prétend que je vais charger en noir le personnage de Duverdy, qui " au tort d'être bourgeois, joint le crime d'être magistrat ". Comment voulez-vous que les juges ne fassent pas ensuite leur querelle personnelle d'une affaire présentée ainsi?

Voyons donc la morale, dans mon roman, puisque c'est à la morale de mes œuvres qu'on fait ce procès extraordinaire.

Je crois aller au Palais pour régler un point de droit, et pas du tout : un coup de théâtre se produit, on veut me convaincre d'être un écrivain immonde. Comme l'avocat de M. Duverdy ne saurait alléguer aucun tort réel porté à son client, comme il ne trouve même pas, jusqu'à présent, dans le personnage dont il me demande de changer le nom, un trait qui puisse alarmer la susceptibilité la plus délicate, il s'en prend à l'œuvre entière. Et de quelle façon, grand Dieu!

D'abord il n'a pas lu tous les feuilletons publiés, cela est clair. On lui a remis des notes, on lui a entouré au crayon rouge certains passages, ceux qu'il a apportés à l'audience. En effet, il confond tout, met le magasin de Mme Hédouin dans la maison de la rue de Choiseul, prend Octave pour Trublot, change les locataires d'étages. Voilà au point de vue de la conscience. Et ensuite, que dire de ce système d'extraits? Parbleu! je suis bon à

pendre, si vous lisez les scènes séparément, sans établir la déduction qui les amène, sans indiquer la portée morale que j'en dégage.

Voici, par exemple, mon Saturnin. Maître Rousse l'appelle " un fils idiot, bestialement amoureux de sa sœur ". Où a-t-il pris cela? C'est faux! J'ai voulu peindre, dans Saturnin, l'état d'un de ces pauvres êtres que les familles sacrifient et qui restent enfants. Allez demander aux médecins, aux spécialistes, l'état de ces cerveaux et de ces cœurs : ils vous en diront les affections souffrantes, les tendresses dévoyées. Mais rien de ce que j'ai écrit, ni dans ce qui a paru, ni dans ce qui doit paraître, ne justifie l'incroyable accusation d'inceste qui m'est lancée si ridiculement à la face.

Prenons Marie Pichon, maintenant. C'est vrai, celle-là cède à un amant. Mais est-ce que mon intention morale, — entendez-vous! je dis " morale " — ne saute pas à tous les yeux? Je soutiens que certaines éducations cloîtrées sont dangereuses, en supprimant la personnalité de la femme. J'ai des documents plein les mains à ce sujet. Le tableau est brutal, j'en conviens.

Pour qui me connaît, pour qui a lu mes œuvres, il est évident que je l'ai voulu ainsi, afin de donner au fait une puissance de logique décisive. Il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi qui nient en moi la volonté du moraliste, et qui s'entêtent à y voir je ne sais quel honteux calcul de spéculateur.

Continuons, arrivons à l'épisode de la petite Angèle et de la bonne Lisa. En vérité, ici, je cesse de comprendre. Comment! personne ne se souvient donc du procès abominable de Bordeaux, de cette bonne souillant les deux enfants confiés à sa garde? A ce moment-là, les journaux étaient pleins du terrible problème de la domesticité. Dans ces temps derniers encore, on étudiait la question, on cherchait la façon de moraliser la cuisine et l'antichambre. Et voilà que, le jour où je dramatise le fait dans un roman, où je dis aux familles : " Prenez garde, vous croyez la jeune fille à l'abri parce qu'elle ne sort pas ; mais il y a là les bonnes qui peuvent la corrompre! " voilà que, ce jour-là, on me lance le marquis de Sade à la tête! A la fin, se moque-t-on de moi? Ai-je, oui ou

non, le droit de prendre les problèmes sociaux tels qu'il se présentent et de les poser comme je l'entends?

Faut-il que je m'excuse encore de l'oncle Bachelard et de ses deux nièces, de cette scène où j'ai voulu montrer l'appétit de l'argent dans un milieu besogneux? Faut-il que je commente chaque page de mon roman en disant : " Ici, vous croyez que j'ai été sale à plaisir ; eh bien! non, j'ai voulu simplement indiquer cette plaie, condamner ce vice! " Faut-il enfin que je sois sans cesse là à expliquer mes intentions les plus nettes, à me révolter contre les sous-entendus que les imaginations lubriques me prêtent? Je ne peux plus publier un roman sans que, dès le deuxième feuilleton, on veuille me convaincre, je ne dis pas seulement d'imbécillité, mais encore de scélératesse. Eh! attendez au moins que l'œuvre ait paru!

Je suis fait à cette guerre, il est vrai. Que les chroniqueurs à bout d'esprit vivent sur moi comme certains insectes sur un fruit ; que les roquets d'un grand homme tombé m'aboient rageusement aux jambes, parce que j'ai prédit la chute ; cela, en somme, n'a pas d'importance. Mais, lorsqu'un avocat comme M. Rousse, un avocat doublé d'un académicien, très écouté au Palais, m'assure-t-on, reprend à son compte toutes les calomnies de mes rivaux littéraires, le jeu finit par devenir dangereux, et je me plains d'être diffamé. Que dire du rôle de cet avocat qui lit devant un tribunal des extraits tronqués et dénaturés, sans expliquer pourquoi ni comment ils sont dans mon œuvre, en affectant même de les croire de simples ordures auxquelles je me suis plu par perversité? Moi, je dis qu'un pareil rôle est indigne de M. Rousse.

Oui, indigne! Toutes les armes sont peut-être bonnes pour l'avocat. On sauve comme on peut un client dont la cause est mauvaise, quitte à salir la partie adverse.

Seulement, si M. Rousse l'avocat ne me devait rien, pas même la vérité, j'estime que M. Rousse l'académicien, presque mon confrère, était tenu de me traiter comme je le mérite, en travailleur convaincu, en homme qui a donné sa vie tout entière aux lettres. Je puis me tromper, je ne soulève pas ici de discussion littéraire. Seulement, qui osera ne pas rendre justice à mon labeur et à ma bonne foi?

Je l'ai dit, il n'y a pas de tribunal auquel je puisse demander réparation des attaques injustifiables de M. Rousse. Lui qui plaide pour le dommage illusoire dont se plaint M. Duverdy, il vient de m'en causer un des plus réels, qui échappe à toute appréciation. Si, pourtant, il est un tribunal, et c'est lui qui jugera en dernier ressort : je veux parler de nos enfants. Ceux-là seront dégagés des passions actuelles ; ils décideront si je suis un écrivain immonde, ou si M. Rousse est un calomniateur. Cette plaidoirie qu'il a laissée tomber, je la ramasse. Je la publierai, je l'afficherai. Il faut qu'elle vive. M. Rousse a osé parler du procès fait à *Madame Bovary* : ignore-t-il donc que le réquisitoire de M. Pinard, où il semble avoir pris ses phrases sur notre littérature contemporaine, est devenu un document d'impérissable drôlerie?

Cela doit suffire. J'avais simplement à cœur de qualifier la mauvaise action littéraire de M. Rousse l'académicien. Je voulais, en outre, établir ici la moralité de mon œuvre, mise en question d'une façon si imprévue, et dont le tribunal civil n'a pas à juger.

Maintenant, il faut conclure. Pas une page, pas une ligne de *Pot-Bouille* n'a été écrite par moi sans que ma volonté fût d'y mettre une intention morale. C'est sans doute une œuvre cruelle, mais c'est plus encore une œuvre morale, au sens vrai et philosophique du mot. Et on la défigure dès les premiers feuilletons, et on va en lire des passages à voix basse devant les juges, comme si on lisait un livre de provocation obscène!

Je proteste de toute mon indignation d'écrivain, j'en appelle à ma situation d'écrivain littéraire gagnée vaillamment, hautement, et que les imbéciles seuls méconnaissent. Encore un coup, cela est vilain, cela est indigne d'un esprit lettré ; cela dépasse les droits honnêtes de la défense, surtout lorsqu'on n'a pas été attaqué. Je n'ai rien fait à M. Rousse ni à son client : pourquoi se permet-il de m'avilir?

Quant au reste, quant au point de droit, il sera fixé, je m'en remets avec confiance à la sagesse du tribunal. Mon avocat, M. Davrillé des Essarts, l'a établi avec un

talent et une force de logique qui ont certainement fait la conviction dans tous les esprits.

Cordialement à vous.

AU MÊME

Médan, 14 *février* 1882.

Mon cher Directeur,

Eh bien! voilà qui est jugé. L'honorable M. Duverdy va disparaître de mon roman et nous le remplacerons par M. Trois-Etoiles. Je choisis ce nom, espérant qu'il n'est pas très porté. Cependant, s'il existait quelque vieille famille dont il fût l'honneur, je supplie cette famille de m'adresser sa réclamation au plus tôt.

Il paraît que le jugement rendu par la première chambre du tribunal civil est plein de finesses juridiques. Je n'y entends rien.

Est-ce à dire que M. Duverdy n'aurait pas eu à réclamer, si le personnage avait offert un heureux mélange de toutes les vertus unies à tous les héroïsmes? Est-ce à dire que mon crime est d'avoir un Duverdy conseiller à la Cour d'appel, lorsque le vrai Duverdy est avocat à la même Cour? Est-ce à dire enfin que l'auteur de *L'Assommoir* et de *Nana* se trouve hors la loi, comme l'a déclaré l'académicien M. Rousse? Autant de points à discuter, car les considérants laissent la porte ouverte à toutes les interprétations imaginables. Sans doute, le tribunal n'a pas voulu chômer de procès.

Des amis me poussent à aller en appel. Ils prétendent qu'on pourrait peut-être y obtenir quelque clarté. Je n'en ferai pourtant rien. Et voici mes raisons :

Je suis trop seul. Il me suffit que l'honorable M. Rousse m'ait dénoncé aux tribunaux comme un écrivain dont la société devrait se débarrasser. Traîné dans la boue par certains adversaires, couvert d'injures par les feuilles de M. Gambetta, qui tâchent d'atteindre par-dessus ma tête la direction politique du *Gaulois*, j'estime que je serais un grand niais de jouer plus longtemps le rôle

d'un don Quichotte littéraire. Je désirais faire régler une question de droit, et l'on a répondu en voulant m'étrangler. C'est bien, j'ai assez de l'expérience pour le moment.

Certes, la question demeure. Je souhaite qu'un romancier agréable au tribunal, M. Sandeau ou M. Feuillet par exemple, la reprenne un de ces jours. Ils restent à cette heure le seul espoir de la littérature contemporaine, traquée par les huissiers.

Cordialement à vous.

AU MÊME

17 *février* 1882.

MON CHER DIRECTEUR.

Je reçois la lettre ci-jointe, et je m'incline. Remarquez que le signataire, M. Louis Vabre, porte non seulement le nom d'un de mes personnages, mais qu'il en a encore le prénom. Du coup, si je résistais, je craindrais que le tribunal ne me fît jeter dans une basse-fosse.

M. Louis Vabre s'adresse à ma courtoisie. Il a bien tort. Le galant homme en moi ne lui accorde rien. C'est le condamné qui se soumet.

Donc, j'avertis mes lecteurs que les Vabre, dans notre feuilleton, s'appelleront désormais les Sans-Nom. L'illusion y perdra certainement un peu ; mais, comme l'a énergiquement jugé le tribunal, périsse la littérature, pourvu que la propriété sacrée du nom patronymique soit respectée!

En vérité, le métier d'écrivain devient bien difficile. On m'apprend qu'il se forme une société d'honorables bourgeois dans le but d'assigner Molière devant le tribunal civil, afin de le forcer à supprimer de ses pièces leurs noms, qu'il a rendus ridicules ou odieux. Ce sont MM. George Dandin, Jourdain, Josse, Guillaume, Dubois, Lépine, Ribaudier, Harpin, Bobinet, Fleurant, Loyal, Robert, etc., etc. Deux dames se joignent même aux

plaignants, la comtesse d'Escarbagnas et Mme Pernelle. Molière va, dit-on, confier sa défense à son ami, M. Rousse.

Cordialement à vous.

AU MÊME

Médan, 21 *février* 1882.

Mon cher Directeur,

Je trouve ce matin, dans ma correspondance, quatre réclamations nouvelles : trois Josserand et un Mouret qui me demandent d'effacer leurs noms de *Pot-Bouille*.

Les Josserand en question sont : M. Augène Josserand, 28, rue des Feuillantines ; M. Josserand, 2, rue de Poissy, et M. H. Josserand, employé de commerce à Rethel.

Le Mouret est M. Mouret, employé au ministère de la guerre.

Eh bien! je refuse très catégoriquement de faire droit à leurs réclamations. Même je déclare que je vais rétablir le nom de Vabre, que j'ai remplacé par " Sans-Nom ", pour montrer à quelles œuvres ridicules nous conduirait l'interprétation absolue du jugement rendu contre moi par le tribunal civil. En un mot, je préviens les homonymes de mes personnages que je ne supprimerai leurs noms de mon roman que contraint par la justice. Ils peuvent m'envoyer du papier timbré. Autant de réclamations, autant de procès.

En faisant cela, je cède au seul désir de voir enfin s'établir une jurisprudence nette. Dans l'affaire Duverdy, il paraît qu'on a cru à une vengeance politique de ma part. L'opinion, au Palais, est que les juges ont voulu se prononcer sur un cas particulier, sans régler à jamais le point de droit. Voilà pourquoi je tiens à retourner devant le tribunal, de façon à ce que la question soit posée sur toutes ses faces et résolue d'une façon définitive. Si cette question ne peut être éclaircie, comme on le prétend, que par une série d'arrêts, il est nécessaire que ces arrêts

soient rendus le plus tôt possible, car les romanciers ne sauraient travailler longtemps sous la menace du précédent Duverdy.

Qu'on nous dise tout de suite ce qu'on désire faire de nous. Si l'on entend tuer le roman moderne, il ne restera plus aux romanciers qu'à s'adresser au pouvoir législatif, pour lui demander une loi formelle qui décide de leur sort.

Par exemple, prenez la réclamation de M. Mouret. N'est-elle pas la plus stupéfiante du monde? En 1869, j'ai publié, dans *Le Siècle*, *La Fortune des Rougon*, premier roman de mon Histoire des Rougon-Macquart : et c'est là que j'ai employé pour la première fois le nom de Mouret. Depuis cette époque, depuis treize ans, ce nom de Mouret est revenu dans tous les romans qui ont suivi, particulièrement dans *La Conquête de Plassans*. Enfin j'ai écrit *La Faute de l'Abbé Mouret*, dont la vingtième édition est en vente. C'est aujourd'hui qu'un Mouret se produit pour exiger la suppression de son nom, lorsque l'œuvre a treize ans de date et compte dix volumes. Voyez-vous un tribunal me condamner à enlever ce nom, condamner par là même mon éditeur à mettre au pilon une cinquantaine de mille francs de marchandises, condamner enfin mon œuvre entière? Cela n'est pas admissible.

Et toutes ces réclamations viennent du jugement Duverdy. Les plaignants ne s'en cachent pas, ils s'appuient sur la chose jugée, ils me somment d'obéir. Plus j'obéirai, plus les exigences redoubleront. Cette situation est intolérable. J'avoue que je suis absolument effaré. Ajoutez que mon éditeur n'ose pas tirer *Pot-Bouille*, et, comme le livre est composé, rien ne l'empêche de m'attaquer, lui aussi, devant les tribunaux. J'attends donc les procès ; après un, un autre, et jusqu'à ce que je sache clairement ce qui m'est permis et ce qui ne m'est pas permis.

Bien cordialement à vous,

A ÉDOUARD ROD

Médan, 27 *avril* 1882.

J'ai fini *Côte à côte* hier soir, mon cher Rod, et je veux vous dire brièvement que j'ai été en somme très satisfait.

D'abord, quelques restrictions. Votre Juliette n'est pas très d'aplomb, je crois ; ou tout au moins vous n'avez pas assez expliqué en elle la crise, entre le dégoût que son mari finit par lui inspirer, et la tendresse dont elle se prend pour le pasteur Planel. Comment la femme froide du début devient-elle la femme passionnée de la fin? et surtout comment les rapports qu'elle a dû cesser avec son mari, par santé, peuvent-ils être repris impunément avec un amant. — D'autre part, je regrette que vous n'ayez pas tiré tout le parti dramatique désirable de Marthe, la fille de la bonne. La présence de cette enfant dans le ménage aurait dû, je pense, déterminer certaines choses au dénoûment. En somme, quoique bien construit, le roman aurait pu donner davantage, car le sujet est très beau.

Mais vous avez des choses tout à fait bien. Votre George se tient d'un bout à l'autre, et l'étude de sa déchéance est bien menée. Très bonnes pages chez la sage-femme. Excellente également, quoique un peu trop brusque, la rupture définitive du ménage. Tout cela est loin d'être gris ; ce sont vos personnages secondaires qui donnent à l'œuvre des fonds gris. Et j'aime aussi beaucoup le dénoûment, bien qu'il soit un peu voulu ; car, malheureusement, les George, à moins d'être très vieux, tombent de gueuse en gueuse, et jusqu'au fond de l'égoût.

Ce dont je vous complimente encore, c'est de la forme, qui est simple et nette. Vous voilà dans une bonne voie.

Tout ceci au courant de la plume, pour vous dire que je vous ai lu. Mais je suis trop paresseux, j'attends de vous voir pour causer plus sérieusement de votre œuvre.

Cordialement à vous.

A HENRY CÉARD

Médan, 29 *avril* 1882.

Mon cher Céard,

Merci de la peine que vous avez prise pour me renseigner sur l'état de Manet. Je l'ai toujours senti très grave, je suis très inquiet.

Vous ne me verrez pas au vernissage. Je n'irai donner un coup d'œil au Salon que le jour de l'ouverture. Nous avons rendez-vous avec les Daudet et les Charpentier. Si vous êtes là, nous nous verrons sans doute.

Rien autre. Nous voilà réinstallés ici. Dès mercredi, j'ai attaqué l'écriture de mon roman. Je tâche de me désintéresser des grands effets, je voudrais le faire bonhomme. — Et, à ce propos, tâchez donc de me savoir quels sont les livres d'études que les étudiants en médecine possèdent, la première année et la seconde.

J'ai oublié d'emporter ce renseignement dont je vais avoir besoin.

Merci à l'avance et bien affectueusement à vous de la part du ménage.

A FRANTZ JOURDAIN

Médan, 18 *mai* 1882.

Il me faut pourtant vous remercier, cher monsieur, au risque de vous contrarier. Vos notes sont fort claires et me seront d'un grand secours. Seulement, vous avez raison, il est préférable que je cause avec vous. Votre rêve superbe d'un grand bazar moderne ne s'applique pas entièrement à mon magasin [1]. D'abord, mes scènes se passent avant 1870, et je ne puis faire d'anachronisme, sans ameuter toute la critique. Ensuite, je suis forcé de

(1) *Au Bonheur des Dames.*

rester davantage dans le déjà fait, le déjà vu. Je vous expliquerai tout cela et, en relisant vos notes ensemble, nous arrêterons le relatif dont j'ai besoin. Ah! quel beau décor je ferais avec votre bazar, si je n'étais tenu par mes scrupules d'historien!

Comme je n'ai pas besoin tout de suite de ces notes, je n'irai pas vous voir avant quelques semaines. Je me permettrai, deux ou trois jours à l'avance, de vous donner un rendez-vous chez vous. Ce sera le plus simple et le plus commode.

Merci encore, dussiez-vous m'en garder rancune.

Cordialement à vous.

A PAUL ALEXIS

Médan, 19 *août* 1882.

Mon cher Alexis,

Je suis malade depuis huit jours, le ventre et l'estomac pris, et si désagréablement, que j'ai dû cesser tout travail. Vous voyez ma colère! C'est trop bête!

Venez donc quand il vous plaira. Votre affaire de Verviers m'épouvante pour vous. " Le Collage " me paraît encore, comme tout ce que vous faites, débuter par des choses trop longues, en dehors du sujet, puisqu'il s'agit d'un collage, parlez-nous donc d'un collage, et tout de suite, car vous verrez que vous entamerez votre sujet sérieusement, juste au moment où il faudra terminer votre nouvelle.

Oui, il serait gentil de dire à Charpentier un mot de votre affaire avec Kistemackers.

Toutes nos amitiés et bien à vous.

A ALEXANDRE BOUTIQUE

Médan, 27 *août* 1882.

Mon cher Confrère,

J'ai été très heureux en voyant votre nom dans le *Gil Blas*, car je me souvenais parfaitement de vous, et il

me plaisait d'apprendre que vos efforts étaient enfin récompensés.

Je ne suis pas votre *Xavier Testelin*, la lecture en feuilleton m'étant insupportable, mais les quelques passages que mes yeux ont rencontrés m'ont paru d'une bonne facture, à la fois simple et solide.

Certes, j'accepterai votre dédicace avec grand plaisir, je crains seulement que mon nom ne soit une mauvaise recommandation. Vous avez déjà jugé par vous-même que j'ai peu d'amis. Enfin, puisque vous êtes un brave, laissez-moi vous serrer les deux mains et vous dire merci d'avance.

Cordialement à vous.

A PAUL ALEXIS

Médan, 24 *septembre* 1882.

Mon cher Ami,

Votre plant de cassis est arrivé aujourd'hui. Il parait en fort bon état. La serre n'est malheureusement pas couverte encore, car les ouvriers continuent à me manquer de parole, mais je vais en attendant le mettre en lieu sûr. Mille fois merci.

J'ai vu Coste, et j'ai ici Cézanne depuis trois semaines ; il vous envoie ses amitiés. Je crois qu'il part pour le midi dans une quinzaine de jours. Vous ne l'y verrez donc pas, si vous revenez vers le 1er. Et voilà ce qui se passe à Médan. Rien autre. Des journées de travail toujours semblables. Mon roman marche bien, du moins je n'ai pas perdu un jour et j'arriverai à la date que je me suis fixée.

Votre dernier article est un des bons. Je n'ai guère aimé les précédents. Vous faites bien de revenir, car je crois que vous perdriez pied rapidement.

A bientôt donc, mon cher ami, et présentez à votre famille mes respectueuses amitiés et celles de ma femme.

Bien affectueusement à vous.

A HENRY CÉARD

Médan, 19 *octobre* 1882.

Mon cher Ami,

J'ai dû prendre le lit, après votre départ ; et depuis ce moment, je vais de mal en pis. Hier, j'ai voulu travailler, ce qui m'a valu une rechute de nausées et de frissons : c'est la bête qui se révolte, décidément. Me voilà condamné au repos, pour quelques jours au moins. Je ne dérage pas.

Cependant, ce matin, je suis un peu mieux, après m'être bourré de morphine. Je puis vous écrire. Aucun danger, d'ailleurs, ce sont des farces nerveuses qui me prennent parfois et qui affectent toutes les formes.

Affectueusement à vous.

A IVAN TOURGUENEFF

Médan, 25 *octobre* 1882.

Mon cher Ami,

Votre lettre me rend bien heureux, car elle confirme les bonnes nouvelles qu'on m'avait données sur votre santé. Vingt fois, j'ai voulu aller vous voir ; puis, la crainte de vous fatiguer, et aussi, il faut bien le dire, la fuite continuelle de la vie, m'ont empêché de réaliser mon projet. Enfin, dès votre réinstallation à Paris, j'irai vous serrer les deux mains et causer avec vous.

L'affaire de Russie me plaît infiniment. Je peux très bien donner une copie de mon manuscrit à l'avance. Seulement, il faut qu'on se presse, car le roman doit paraître dans le *Gil Blas* à partir du 10 décembre. Le mieux est de m'envoyer tout de suite la personne ; qu'elle prenne le train de 2 heures à la gare Saint-Lazare, qu'elle descende à la station de Villennes où on lui indiquera Médan. Et tout de suite.

Seulement, je vous prie de me dire courrier par courrier

quelle est la plus forte somme que je puis demander. Vous connaissez la situation mieux que moi, dites-moi le prix que cela peut valoir.

Bonne santé, et bien affectueusement à vous, de ma part et de celle de ma femme.

AU MÊME

Médan, 10 *décembre* 1882.

Mon cher Tourgueneff,

J'avais tort de désespérer. J'ai reçu ce matin les quinze cents francs, et je viens d'envoyer la suite du manuscrit directement à M. Pawlovski, pour vous éviter le souci de le lui transmettre. D'ailleurs, il me le demandait en hâte.

Donc, tout va très bien, et il ne me reste qu'à vous remercier encore de votre bon intermédiaire, ce que j'irai faire d'ailleurs de vive voix vers le 20, car je compte aller vers cette époque à Paris et monter vous serrer la main.

Ici, je suis au bout du monde, sans nouvelles des vivants. Nous avons failli être inondés. Un morceau d'île que je possède est couvert de deux mètres d'eau. J'ai craint un instant d'être coupé de Paris. Enfin, la rivière baisse. Puis, je suis tellement enfoncé dans la fin de mon roman, que rien ne me touche des cataclysmes de la terre.

Merci encore, et bien affectueusement à vous.

A THÉODORE DURET

Médan, 22 *décembre* 1882.

Mon cher Duret,

Quel voyageur vous faites! On vous croit sur un coin du globe, et vous êtes aux antipodes. Votre lettre tombe chez moi comme une grosse surprise.

Mon Dieu! non, je ne connais personne à Saint-Pétersbourg, si ce n'est M. Stassulewitch, le directeur du *Messager de l'Europe*, et encore pas assez intimement pour me permettre de vous adresser à lui. Je regrette bien ma sauvagerie qui me rend si réfractaire aux relations nouvelles.

Mais vous devez déjà avoir là-bas des amis, car vous êtes cosmopolite, vous vous trouvez partout chez vous. Et, puisque la Russie vous surprend et vous émeut, je compte bien que vous m'en causerez longuement à votre retour. En mars, nous serons à Paris, que vous ne traverserez pas, je l'espère, sans venir nous demander à dîner.

Moi, je suis encore ici pour un mois, plongé dans la fin de mon roman. Depuis juin, je n'ai pas bougé, et j'avoue que je suis très las. Mais que voulez-vous? ma besogne est lourde, il me faut cet effort pour la mener à bien.

C'est le cas de vous souhaiter un bon et beau voyage, mon cher ami. Ma femme est très sensible à votre souvenir, et moi, je vous serre cordialement la main.

1883

A ALPHONSE DAUDET

Médan, 10 *janvier* 1883.

Mon cher Daudet,

Pourquoi attendrais-je l'envoi du volume pour vous parler de *L'Evangéliste*, que j'ai lue dans *Le Figaro*, et bien lue? Laissez-moi vous écrire tout de suite que c'est, à mon sens, votre étude la plus soutenue et la plus pénétrante. J'entends que je n'ai aucune réserve à faire, que je n'y ai pas trouvé un de ces gâteaux de miel destinés au public, et qui, personnellement, me sont amers.

Votre sujet était bien beau, bien humain, mais terriblement mal commode. Soyez sûr que vous avez fait un tour de force en intéressant le public à cette histoire sombre, qui ne remue que des idées grises. J'ai remarqué que le protestantisme, en littérature, porte malheur. Et vous en avez triomphé, c'est bien beau cela! Vous devez une fière chandelle à votre don de la vie.

Nous recauserons du livre. Mais je vous signale tout de suite les passages qui m'ont le plus empoigné : la course affolée de la mère cherchant sa fille, à Petit-Port ; le serment d'Aussandon et le refus de communion, la page la plus grande du livre, tout à fait superbe ; enfin le dénoûment, d'une simplicité déchirante. Vous avez un Antheman inoubliable, bien qu'il traverse à peine le

livre. Votre Lorie vaut votre Delobelle, dans une note que je trouve même plus délicate. Mme Ebsen est d'une grande justesse, sans trop de maternité sentimentale, ce qui était l'écueil. — Et, çà et là, que de jolies choses en quelques lignes, des échappées de campagne, des horizons de Paris, des choses qui nous ravissent, nous les poëtes de l'observation. — Enfin, tout cela m'a plu, et je vous le dis en hâte, sachant que je suis un de ceux pour qui vous écrivez, comme vous êtes un de ceux auxquels je songe.

Nos vives amitiés à Mme Daudet, et bien affectueusement à vous.

A FRANTZ JOURDAIN

Paris, 24 *mars* 1883.

C'est donc vous, mon cher confrère, qui signez " Spiridion " dans *Le Phare de la Loire!* Voici plusieurs années que je me savais un ami inconnu dans ce Spiridion, sans pouvoir mettre un nom sous le masque. Et voilà que vous vous découvrez seulement aujourd'hui. C'est mal de m'avoir fait tant attendre.

Merci donc, et pour le passé et pour le présent : vous êtes un de mes vieux défenseurs. Votre nouveau plaidoyer m'a beaucoup touché, car vous tâchez de faire un peu de vérité sur l'homme en moi, qui est en effet bien mal connu. Je n'accepte pas tous vos éloges, mais vous avez raison, je me crois au moins un brave homme, et c'est la seule " réclame " que je voudrais répandre.

Merci encore, et bien à vous.

A J.-K. HUYSMANS

Médan, 10 *mai* 1883.

J'achève votre *Art moderne*, mon cher Huysmans, et je veux vous dire les bonnes heures que vous venez de me faire passer.

Je crois bien que, sur les opinions, nous ne nous entendrions pas toujours ensemble. Je n'en suis pas à jeter Courbet aux démolitions et à proclamer Degas le plus grand artiste moderne. Plus je vais et plus je me détache des coins d'observation simplement curieux, plus j'ai l'amour des grands créateurs abondants qui apportent un monde. Je connais beaucoup Degas, et depuis longtemps. Ce n'est qu'un constipé du plus joli talent.

Mais ce qui me fait du bien, dans votre livre, ce qui m'a ravi et ce dont je vous remercie comme d'une amabilité personnelle, c'est votre haine furibonde de la sottise, c'est votre campagne sans pitié contre le faux et le bête. Soyez sûr que votre livre restera par cette belle indignation. Vous nous avez tous soulagés.

Rien, ici ; je travaille, j'ai déjà abattu le premier chapitre de mon bouquin. Le printemps était d'une douceur charmante, mais voici la pluie, et tout se gâte.

Bonne santé, bon travail, et bien affectueusement à vous.

Vos pages sur le fer dans l'architecture et sur les albums anglais sont particulièrement réussies.

A THÉODORE DURET

Médan, 16 *juin* 1883.

Mon cher Duret,

Je regrette de ne pas vous avoir eu à Médan, mais je suis heureux des nouvelles que vous me donnez, au sujet de la vente de Manet. Je vous avouerai que je n'étais pas sans inquiétude, et je reste même un peu inquiet : en vente publique, les tableaux de Manet n'ont jamais été sérieusement poussés ; d'autre part, tout un an de délai laissera refroidir l'émotion qui s'est produite au lendemain de la mort. Enfin, il faut avoir bon espoir.

A l'hiver prochain donc, puisqu'on ne peut vous avoir.

Je crois bien que nous allons partir le mois prochain pour la Bretagne.

Ma femme se joint à moi, et nous vous envoyons nos amitiés.

A HENRY CÉARD

Médan, 22 *juin* 1883.

Mon cher Céard,

Rendez-moi donc le petit service de voir dans un Bottin, livre utile que je n'ai point ici, s'il y a, à Paris, des agences spéciales pour le placement des jardiniers : et vous m'enverriez tout de suite les adresses de ces agences. Nous venons d'exécuter notre ménage de jardiniers, qu'il nous faut remplacer vivement.

Autre chose. Décidément, je crois que nous irons en Bretagne. Nous allons louer une petite maison à Benodet, près de Quimper. Vous rappelez-vous votre promesse de nous sacrifier vos vacances et pensez-vous toujours pouvoir la tenir? Enfin, je vous préviens, je n'ai pas besoin d'ajouter que vous serez le très bien venu.

Etes-vous content? Les notes sur la démission de votre préfet ne sont pas vraies, n'est-ce pas? Venez donc, un de ces jours, nous donner des nouvelles. Moi, je suis toujours enfoncé dans mon bouquin qui marche d'un train convenable.

Toutes nos bonnes amitiés à vous et à chez vous.

A GUSTAVE GEFFROY

Médan, 20 *juin* 1883.

Certes, oui, mon cher confrère, on va commettre une douloureuse injustice, et je comprends que tous les cœurs littéraires battent d'indignation[1]. Mais que faire

(1) A propos des statues de Dumas père et de Balzac.

contre la bêtise d'une ville et la mauvaise foi d'une coterie? Si je prenais la parole, comme vous m'y invitez, on crierait encore que je bats la grosse caisse pour mon compte sur les épaules de Balzac. Je suis réduit à l'impuissance. C'est à vous, les jeunes, de protester. Et puis, la punition est dans cette statue de Dumas qui pèsera lourd, au XX^e siècle, sur la conscience de Paris.

Cordialement à vous.

A HENRY CÉARD

Bénodet (Finistère), 1^er *juillet* 1883.

MON CHER CÉARD,

Arrivée tragique que la nôtre. D'abord un voyage extrêmement fatigant, vingt-quatre heures à traîner dans les wagons, dans les voitures, dans les hôtels. Puis, en débarquant enfin, la déception de ne pas trouver la mer sous nos fenêtres, mais seulement un bras de mer, quelque chose qui ressemble à Charentonneau, avec une Seine géante. Nous étions atterrés.

Voici huit jours de cela, et notre impression a bien changé. Le pays est superbe, d'une sauvagerie inquiétante. A quinze minutes, nous avons une plage de sable d'une lieue, du sable à perte de vue, sans une pierre. Et une mer formidable. Ajoutez que notre isolement est absolu, il faut aller chercher les provisions et la correspondance en barque, comme si nous étions dans une île. Vous savez que je travaille partout, eh bien! l'air est tellement autre ici, que je ne sens plus mes phrases d'aplomb.

Je vous attends. Si vous prenez un laissez-passer, demandez-le pour Brest, et vous bifurquerez ensuite sur Quimper. Pouvez-vous me fixer dès maintenant l'époque de votre arrivée, car j'ai envie de vous attendre pour faire la grande excursion que je médite à la pointe du Raz.

Toutes nos vives amitiés, à vous et à votre famille.

A ALEXANDRE BOUTIQUE

Médan, 18 *juillet* 1883.

Mon cher Confrère,

Me pardonnez-vous le long retard que j'ai mis à vous remercier de l'aimable envoi de votre *Xavier Testelin?* Il faut aujourd'hui mon départ pour la Bretagne, qui me fait, comme disent les commerçants, liquider mes lectures et mes correspondances.

Il y a d'excellentes choses dans votre roman. Comme il arrive toujours, la partie vécue est de beaucoup supérieure à la partie inventée, autant j'aime vos ouvriers et vos petits bourgeois, autant j'aime peu votre monde théâtral. Ici, l'observation a manqué. N'importe, les qualités sont très grandes, marchez droit devant vous, le succès est aux longs efforts.

Soyez certain que pas un gramme de force n'est perdu en ce monde.

Merci encore, et bien à vous.

A HENRY CÉARD

Bénodet, 4 *septembre* 1883.

Merci, mon bon ami, de la pensée qui vous a fait m'envoyer une dépêche pour m'annoncer la mort de notre brave Tourgueneff. Mais que faire? Il m'est difficile de partir d'ici sur-le-champ ; peut-être même arriverais-je trop tard. Puis, je ne connais aucune des personnes qui sont à Bougival, ni les parents, ni les amis, à ce point qu'il ne m'est pas même permis d'envoyer une lettre de regret. Je viens bien de songer à écrire quelques lignes d'adieu, que j'aurais données au *Figaro* ou au *Gil Blas*, mais j'ai peur qu'on ne comprenne pas cet adieu public. Ce que je regrette, c'est de ne pas collaborer en ce moment à un journal d'une façon régulière,

car il serait tout naturel alors que je vide mon cœur dans mon prochain article.

Comme je vous l'ai télégraphié, je pense que je dois attendre. L'occasion se présentera sans doute un jour ; je dirai combien j'ai aimé Tourgueneff et toute la reconnaissance que je lui garde pour ses bons services en Russie. Je crois qu'il avait de l'affection pour moi, je perds un ami, et la perte est grande.

Affectueusement à vous.

AU MÊME

Médan, 10 *octobre* 1883.

Mon cher Céard,

Cela me fera très grand plaisir, de vous voir et de voir Thénard. Mais ne pouvez-vous pas remettre votre visite à la semaine prochaine, le vendredi ou le samedi, ou encore le dimanche, si cela vous est plus commode personnellement?

Imaginez-vous que je veille chaque soir jusqu'à deux heures du matin pour mettre sur pied les trois premiers actes de *Pot-Bouille*, que j'ai formellement promis de donner à l'Ambigu dans dix jours. J'ai un mal de chien, je vous expliquerai cela. Et, comme je ne veux pas lâcher mon roman le matin, de façon à m'en débarrasser et à rentrer à Paris, je travaille à la pièce le soir, ce qui me prend mes journées entières. Ce n'est d'ailleurs que le coup de collier d'un moment.

Si Thénard avait besoin de sa lettre pour Marpon tout de suite, je pourrais la lui envoyer. Elle n'aurait qu'à me dire dans quel sens je dois l'écrire. Mais je pense que huit jours de retard ne la gêneront pas. Vous m'avertirez du jour de votre visite, et vous dînerez avec nous, n'est-ce pas?

Excusez-moi et faites des vœux pour me retrouver avec tout mon bon sens. Je suis dans le caca jusqu'au cou.

Cordialement.

A PAUL ALEXIS

Médan, 7 *novembre* 1883.

Mon cher Ami,

J'écris à Simon que je lui accorde l'autorisation que vous me demandez en son nom.

Ne venez pas à Médan, puisque cela vous tracasse. Dans trois semaines, nous serons à Paris. J'y vais tous les huit jours pour les répétitions de *Pot-Bouille*, et je craindrais de vous voir tomber ici pendant une de mes absences. Puis, j'ai tant de besogne, que nous ne pourrions seulement pas causer.

Oui, je lis régulièrement vos " Trublot "[1], et je ne les aime guère. C'est le ton lourd et faussement gai qui me déplaît, vous n'êtes pas là dans votre note personnelle. Dites donc les choses tout simplement, elles n'en seront que plus vibrantes. Puis, je ne crois pas au journal de Vallès, il est inepte. Je n'ai rien lu de plus à côté et de plus inutile que la paire d'articles des deux Dumas. Il y avait là un coup de trompette superbe à donner. Enfin, gagnez votre argent et soulagez-vous de quelques-unes de vos opinions, si vous y êtes réellement libre. Mais soyez certain qu'il n'y a rien de mieux à faire là.

Bon courage et à bientôt.

Je ne sais rien de drôle sur *Pot-Bouille*. Pourquoi n'inventez-vous pas? Ce n'est pas nous qui vous démentirons.

A GUSTAVE GEFFROY

Médan, 10 *novembre* 1883.

Mon cher Confrère,

Vous êtes le seul qui ayez osé dire la vérité dans la presse, à propos du crime de lèse-littérature qui vient

(1) Paul Alexis publiait régulièrement dans *Le Cri du Peuple*, journal de Jules Vallès des chronique écrites en argot sous le pseudonyme de Trublot.

d'être commis. Ce colossal Dumas[1] de bronze est une honte pour le Paris de notre siècle. Merci de votre article qui m'a un peu soulagé. Il faudra revenir sur ce soufflet que nous avons tous reçu. Je sens, moi, que je ne pourrai toujours me taire.

Et comme vous avez raison aussi dans votre article sur les filles! La critique est ignorante et de mauvaise foi. Ce qu'elle regrette, c'est le vice excusé, comme vous l'avez très bien dit. Ah! que n'êtes-vous une dizaine ayant vos idées et votre courage! vous feriez enfin de la bonne besogne.

Merci encore et bien à vous.

A EMMANUEL GONZALÈS

Médan, 21 *novembre* 1883.

Mon cher Ami,

Je reçois votre circulaire à propos de la statue de Balzac[2], et tout en vous remerciant d'avoir bien voulu me l'adresser, j'ai le regret d'y trouver un parallèle et une phrase de trop qui m'empêcheront d'être de votre commission d'étude.

Vous dites : " Après la statue d'Alexandre Dumas la statue d'Honoré de Balzac ". Si cela signifie que vous avez cru devoir commencer par Dumas pour finir par Balzac, je proteste. Il était au moins inutile de rappeler un passe-droit littéraire, dont le cœur de tous les véritables écrivains saigne encore.

(1) Gustave Geffroy avait protesté dans un article contre la statue d'Alexandre Dumas père, qui venait d'être inaugurée.

(2) En réponse à une lettre-circulaire adressée par Emmanuel Gonzalès à un certain nombre d'écrivains aux fins de constituer un comité pour élever une statue à Balzac. Voici le passage de cette étrange circulaire qui avait révolté Zola : " S'il charme moins que Dumas, Balzac fait penser davantage : ses ouvrages sont capiteux comme ces vins d'orient pimentés de hachich ; ceux du premier pétillant comme la mousse gaie du vin de champagne. Le parallèle ne peut que profiter à tous les deux... Après la statue d'Alexandre Dumas! a statue d'Honoré de Balzac ".

Puis, j'ai des idées d'hiérarchie en fait de statues. Si Dumas a quatre figures sur son socle, j'en exige douze sur celui de Balzac ; et c'est comme la hauteur du monument, je crois indispensable de la tripler pour celui-ci. Vous voyez que je vous gênerais avec mes façons de voir, et le mieux est que je m'abstienne, car je ne voudrais tremper pour rien dans un hommage qui ne donnerait pas au premier de nos romanciers le premier rang sur nos places publiques.

A LÉON HENNIQUE

Médan, 25 *novembre* 1883.

Mon cher Hennique,

Enfin, je puis vous écrire et vous dire ma grande admiration pour votre livre que j'achève à peine. Imaginez-vous une telle bousculade de travail, que j'ai dû passer une nuit pour vous lire.

Cette fois, vous voilà hors de pair. La lecture du volume entier m'a fait une impression énorme, de beaucoup supérieure à celle des chapitres détachés que vous m'aviez lus. Il y a là-dedans une originalité qui s'affirme, un sens très curieux de la bêtise humaine. Votre adultère est d'une imbécillité vraie à donner des frissons. Les conversations amoureuses sont surtout stupéfiantes comme cruautés photographiques. Et je ne parle pas de certaines pages d'analyse, absolument supérieures.

Parmi les passages très bons : tous les rendez-vous de votre madame Hébert et de son capitaine, surtout celui où elle succombe, avec l'accompagnement de l'exercice voisin, d'un comique excellent ; puis, les grands tableaux, la revue, le feu d'artifice, le dîner sur l'herbe, et la fausse couche, et surtout le dernier chapitre, cette fin si simple, d'un effet si grand. Jusqu'aux personnages secondaires qui sont merveilleusement plantés, les officiers, les magistrats, la vieille mère raide et noire.

Je ne sais ce qu'on en dira, mais soyez très content,

mon ami, car vous faites là une rentrée superbe, vous nous apportez une œuvre qui est une belle réponse à toutes les vilenies qui traînent dans les journaux. Quant à moi, je suis très fier de votre dédicace, je vous remercie d'avoir mis mon nom à votre première page, car il est très honoré d'être là.

Nous rentrons demain à Paris. Venez donc un matin à dix heures, si vous êtes libre : nous causerons, je vous parlerai de votre roman plus longuement. Les répétitions de *Pot-Bouille* vont me prendre toutes mes après-midi. — Ma femme envoie toutes ses amitiés à la vôtre, et bien affectueusement à vous.

A PAUL BOURGET

Médan, 25 *novembre* 1883.

Mon cher Bourget,

J'achève seulement votre volume [1], et je vous prie de m'excuser si j'ai mis un si long temps à le lire, car je viens d'être terriblement bousculé par la fin de mon roman et par la pièce de l'Ambigu.

Vous avez écrit là de la critique bien spéciale et bien intéressante. Nous n'avons certainement pas le crâne fait de même, et ma nature exigerait plus de chair, plus de matérialité solide. Mais je n'en goûte pas moins beaucoup ces mélodies critiques, au dessin parfois si ingénieux, aux raffinements presque maladifs. Votre cas personnel est aussi curieux que les cas des écrivains soumis à votre analyse. Il faut un âge bien troublé, pour en venir à ces complications du jugement, à ces nervosités de la compréhension.

Si je vous rencontrais, nous causerions longuement. Aujourd'hui, je ne veux vous envoyer qu'un grand merci et qu'une bonne poignée de main. Faites-nous de la belle critique bien claire et bien juste, nous avons tant besoin de quelque grand porte-lumière!

Cordialement à vous.

(1) *Essais de Psychologie Contemporaine.*

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 11 *décembre* 1883.

Mon cher Ami,

Je vous mets avec les Daudet auxquels j'envoie le coupon. Demandez la première loge nº 24.

Après la représentation, quel qu'en soit le sort, rendez-vous chez Voisin, en petit comité.

Bien cordialement à vous.

AU MÊME

Paris, 14 *décembre* 1883.

Mon cher Ami,

Cette nuit, après votre départ, j'ai causé avec Daudet de la similitude de nos deux pages sur la puberté, et Daudet m'a laissé entendre que vous vous imaginiez m'avoir lu votre chapitre, avant que j'écrive le mien [1]. Je vous avoue que cela m'a beaucoup remué et chagriné. De toute ma force, je proteste : vous ne m'avez jamais lu ce chapitre, je l'ignore encore ; j'aurais évité tout rapprochement possible, si je l'avais connu.

Voilà ce que je désirais vous écrire tout de suite, et j'espère que vous ferez un appel à votre mémoire.

Souvenez-vous également, mon ami, que depuis dix-huit années, je vous défends et vous aime.

Affectueusement à vous.

(1) Goncourt et Zola travaillaient l'un à *Chérie*, l'autre à *La Joie de Vivre*, romans qui devaient paraître l'année suivante, et qui comportent tous deux une étude très fouillée de *jeune fille*.

Voici la réponse que fit Goncourt à Zola :

Mon cher ami, oui, je suis un peu embêté que vous ayez justement choisi le moment où je faisais une étude de jeune fille et de petite fille pour en faire une, et surtout de cela ; c'est, comme vous tra-

AU MÊME

Paris, 15 *décembre* 1883.

Je suis bien heureux, mon ami, que vous vous souveniez, et je veux vous dire encore que le plan de *La Joie de Vivre* a été arrêté avant celui d'*Au Bonheur des Dames*. Je l'ai laissé de côté, parce que je voulais mettre dans l'œuvre beaucoup de moi et des miens, et que, sous le coup récent de la perte de ma mère, je ne me sentais pas le courage de l'écrire.

Pour l'amour de Dieu! ne croyez donc pas que mon livre puisse faire de tort au vôtre. Vous allez voir que mon intention n'est pas du tout d'écrire une étude de jeune fille. Je suis absolument certain qu'il n'y a aucun point commun entre nos deux romans.

A mercredi, n'est-ce pas? et bien affectueusement à vous.

A ANTOINE GUILLEMET

Médan, 30 *décembre* 1883.

Mon cher Guillemet,

Je lance ma réponse au hasard. Il a fallu que je me réfugie ici, pour trouver le temps de répondre à l'avalanche de lettres qui m'est tombée sur la tête.

Hélas! je crois que vous ne verrez pas *Pot-Bouille*. Le succès a été très gros, mais la bourgeoisie boude, et

vaillez beaucoup plus vite que moi, moi qui ai commencé un an avant vous, je puis passer près du public auprès duquel vous êtes plus en faveur que je ne le suis, je puis passer pour m'être inspiré de vous, Je suis un peu embêté, voilà tout. Quant au chapitre de l'apparition des règles, Daudet s'est trompé, je me rappelle parfaitement le hasard, et je n'accuse que le hasard, de la similitude. Mais croyez-le bien, ce petit embêtement n'a ni entamé mon amitié, ni diminué ma reconnaissance. — Mes amitiés.

G.

c'est la bourgeoisie qui paie. Nous ne faisons pas d'argent, ces gaillards-là refusent de lâcher leurs écus pour s'entendre dire des choses désagréables, ce que je comprends du reste. Cette fois-ci, nous aurons travaillé pour l'honneur. Au demeurant, je suis très satisfait.

J'espère que vous vous portez bien, vous et les vôtres. J'attends votre retour, pour aller tailler une bonne bavette. Nous ne rentrerons à Paris que le 8.

Bonne année au ménage et à Jeanne : ma femme vous envoie à tous ses bonnes amitiés. Et à bientôt, n'est-ce pas? et bien affectueusement à vous.

1884

A SIMON

Médan, 7 janvier 1884.

Cher monsieur Simon[1],

Vous êtes bien aimable, votre lettre me fait grand plaisir, et je vous remercie de toutes les bonnes chose qu'elle contient.

Mon seul et grand regret sera que notre pièce ne vous ait pas récompensé, sous le rapport des recettes, de toute l'intelligence et de toute la sympathie que vous et vos artistes avez mises à la présenter au public. Je suis bien certain que vous ferez l'impossible pour la soutenir, je ne saurais vous dire combien je suis touché de vos efforts pour sauver cette partie compromise.

Je vais rentrer à Paris et j'irai vous serrer la main, le premier soir où je serai libre.

Dites bien à Mme Kolb que nous parlons souvent du talent qu'elle a dépensé dans le rôle ingrat de Berthe, et que nous sommes navrés de la voir si mal récompensée, elle aussi.

(1) A cette époque, directeur de l'Ambigu. Il s'agit des représentations de *Pot-Bouille*.

Enfin, il faut payer ses audaces. J'ai encore plus d'ennemis que je ne croyais.

A bientôt, et encore merci.

Cordialement.

A FRANTZ JOURDAIN

Paris, 13 *mars* 1884.

Merci, mon cher confrère, de la pensée qui vous a fait songer à moi. Mais si vous connaissiez mon horreur de tout spectacle, si vous saviez combien j'exècre payer de ma personne, vous vous expliqueriez et vous me pardonneriez mon refus.

Entre nous, ces banquets me semblent si inutiles et si pleins de banalité! Je les repousserais pour moi de toute ma force, et je n'ai jamais eu le courage d'aller à ceux des autres. Cela vient sans doute de ma nature de solitaire.

Enfin, excusez-moi, et merci encore d'avoir cru qu'on pouvait avoir besoin de moi, lorsque tant d'autres sont de bonne volonté partout où il y a du bruit.

Cordialement à vous.

A FERDINAND FABRE

Paris, 13 *mars* 1884.

Merci, mon cher confrère, pour l'aimable envoi du *Roi Ramire*, que je suis en train de lire. Il y a là une originalité très puissante, cette bonne senteur du terroir que vous possédez à un si haut point. Ce que j'aime surtout dans vos livres, c'est leur solidité, une qualité qui ne court pas les rues.

Bien à vous.

A ÉDOUARD ROD

Paris, 16 *mars* 1884.

Merci, mon bon ami, de votre excellent article du *Fanfulla*, que j'avais lu avant de recevoir le numéro envoyé par vous. Mon orgueil, si j'en avais, y trouverait trop de fleurs, et pourtant j'aurais discuté volontiers vos restrictions sur Lazare [1], si je vous avais tenu là. Jamais de la vie je n'ai voulu en faire un métaphysicien, un parfait disciple de Schopenhauer, car cette espèce n'existe pas en France. Je dis au contraire que Lazare a " mal digéré " la doctrine, qu'il est un produit des idées pessimistes telles qu'elles circulent chez nous. J'ai pris le type le plus commun, pourquoi voulez-vous que je me sois lancé dans l'exception en construisant de toutes pièces le philosophe allemand selon votre cœur? Nous en recauserons du reste.

Votre article, je le répète, ne m'en est pas moins allé au cœur, et merci encore, merci toujours. — Si vous venez le mois prochain, ce n'est pas à Paris que vous nous verrez, mais à Médan, si votre congé vous le permet. J'ai tous mes documents pour un roman socialiste [2] et je vais m'enfermer aux champs dès la fin de la semaine. — Rien de nouveau, du reste. J'ai donné votre adresse à Huysmans qui vous enverra prochainement *A Rebours*. Les autres camarades vont bien, mais me paraissent travailler sans grand enthousiasme. Il faut que vous nous reveniez avec un beau roman, puisque vous êtes si libre et si tranquille.

Ma femme répondra prochainement à la vôtre, à laquelle, en attendant, nous envoyons nos bien vives amitiés.

Bonne Angleterre et bon travail, mon cher ami, et cordialement à vous.

Envoyez-moi votre nouvelle adresse, e mois prochain

(1) Personnage de *La Joie de Vivre*.

(2) *Germinal*.

A GEORGES BEAUME

30 *mars* 1884.

Mon cher confrère, ne croyez donc pas à la protection ; ne perdez pas votre temps à faire lire vos manuscrits par des confrères que vous supposez plus ou moins puissants. Vous n'aboutirez à rien ainsi, surtout en étant à deux cents lieues des éditeurs.

Personne n'a le pouvoir de faire le succès d'un débutant. C'est le débutant qui doit se faire lui-même, absolument. Envoyez notre manuscrit à un éditeur, Charpentier, Ollendorff, ou un autre, et il sera lu, et il sera édité, s'il doit l'être. C'est la grande route, la seule droite, la seule possible même.

Personnellement, je n'ai jamais pu faire accepter dans un journal l'article d'un ami. Tous les manuscrits qu'on m'a envoyés, ont dormi inutilement dans mes tiroirs. Ma conviction est que je vous retarderais, rien de plus.

Plus tard, vous me remercierez de ces conseils virils.

Bon courage!

A ABRAHAM DREYFUS

avril 1884.

Mon cher Confrère [1],

Vous me demandez comment je fais mes pièces. Hélas! je vous dirai plutôt comment je ne les fais pas.

Avez-vous remarqué le petit nombre d'écrivains nouveaux qui se risquent sur les planches? C'est que, vraiment, pour notre génération de libres artistes, le théâtre est rebutant avec sa cuisine, ses entraves, son besoin

(1) Abraham Dreyfus avait ouvert dans la *Revue Politique et Littéraire* une enquête sur ce sujet : " Comment on fait une pièce de théâtre ".

de succès immédiat et brutal, l'armée de collaborateurs qu'on doit y subir, depuis le grand premier rôle jusqu'au souffleur. Combien nous sommes plus indépendants dans le roman! Et voilà pourquoi même lorsque la fièvre perverse de la rampe nous galope, nous préférons la tuer par l'abstinence et rester les maîtres absolus de nos œuvres. On nous demande trop de soumission.

Ajoutez que, pour mon compte, je me suis attelé à un ensemble de romans qui prendra vingt-cinq années de ma vie. Le théâtre est une débauche que je ne pourrai sans doute me permettre que très vieux.

Au demeurant, si le théâtre m'était permis, je tâcherais de *faire* les pièces moins qu'on ne les *fait*. Dans les lettres, la vérité est toujours en raison inverse de la construction. Je veux dire ceci : les comédies de Molière sont parfois d'une construction à peine suffisante, tandis que celles de Scribe sont le plus souvent des articles de Paris d'une fabrication merveilleuse.

Bien cordialement à vous.

A ANTOINE GUILLEMET

Médan, 3 *avril* 1884.

Mon cher Guillemet,

Votre lettre est tombée dans notre déménagement, et je vous réponds d'ici, très ennuyé de n'avoir pu disposer d'une matinée pour aller vous serrer la main rue Clauzel.

Enfin, j'enregistre votre promesse. Si le temps n'est pas trop mauvais et si vous êtes libre, il faudra nous venir voir.

Moi, je me suis remis au travail, à un grand coquin de roman qui a pour cadre une mine de houille et pour sujet central une grève. Je crains qu'il ne me donne beaucoup de mal. Mais, que voulez-vous faire? il faut labourer son champ.

Vous n'avez vraiment pas de chance, au milieu de tous vos soucis de santé. Nous espérons que votre femme

se sera reposée et qu'elle va mieux. Enfin, bon courage, bon travail, et à bientôt, j'espère.

Nos amitiés à toute la maison.

A ERNST ZIÉGLER

(FRAGMENT)

16 *avril* 1884.

...Je crois pouvoir vous promettre que mon prochain roman n'effarouchera pas les dames. Ce sera un pendant à *L'Assommoir*, mais sans les crudités de ce dernier.

Le roman ne roule pas sur des questions physiologiques, et je crois qu'il n'alarmera pas trop la pudeur des lectrices. Mais je n'ai jamais écrit pour les pensionnats.

A AUGUSTE BARRAU

Médan, 18 *avril* 1884.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE [1],

Votre lettre est tombée dans ma réinstallation à la campagne, et je vous prie de m'excuser si je ne vous ai pas répondu plus tôt.

Vous me demandez une préface, et le pis est que j'ai fait serment de n'en écrire aucune, après certaines grosses contrariétés. Soyez donc plus fier! comme le disait le grand Flaubert. Marchez tout seul, au lieu de vous appuyer à l'épaule d'un aîné. Cela n'avance à rien, croyez-moi, d'être présenté au public le plus souvent en phrases menteuses. Ayez le courage de ne rien devoir qu'à vous-même, dans votre début.

Et croyez que je parle ici en ami, en homme d'expérience. Si vous ne devez être personne, à quoi bon vous

(1) En réponse à une demande de préface pour son volume de vers *Fleurs d'Enfer*, paru chez A. Ghio en 1884.

mettre sous mon pavillon? Si vous devez être quelqu'un, pourquoi vous coller dans le dos mon étiquette, qui vous gênerait certainement un jour.

Réfléchissez, vous me remercierez plus tard.

Cordialement à vous.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 24 *avril* 1884.

J'ai, mon cher ami, à vous remercier bien vivement de l'aimable envoi de votre *Chérie*. Vous savez déjà qu'elle m'a fait un gros plaisir, dans le journal. Je viens de la relire d'un trait, et je l'ai goûtée davantage. Décidément, il nous faut la largeur et l'unité du livre. A mon sens, de vos quatre romans à vous, c'est le plus serré, le plus pénétrant, le plus neuf aussi, celui où vous avez le mieux affirmé votre méthode et votre art.

J'ajouterai que votre préface m'a beaucoup touché. Elle est d'une belle fierté littéraire et d'une grande émotion humaine. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne vous fasse pas injurier davantage.

Nous nous serrons tous autour de vous, en vous criant courage et merci.

Affectueusement.

A GEORGES RENARD

Médan, 10 *mai* 1884.

MONSIEUR [1],

Un ami m'envoie seulement aujourd'hui votre étude sur *Le Naturalisme contemporain*, et je veux vous dire

(1) Cette lettre a été motivée par deux articles parus dans *La Nouvelle Revue* (avril-mai 1884). Elle a été publiée, avec la réponse du destinataire, dans l'ouvrage de M. Georges Renard intitulé : *Etudes sur la France contemporaine* (Paris, Savine, 1888 ; — p. 57).

avec quel intérêt je l'ai lue. C'est certainement la première qui paraisse en France si juste et si logique. Plusieurs dans cet esprit ont été publiées en Autriche, en Allemagne, en Russie, en Italie. Mais, je le répète, chez nous, je n'en connais pas une encore de cette conscience et de cette rigueur de méthode.

Presque partout je suis avec vous. Un seul reproche : vous nous voyez trop enfermés dans le bas, le grossier, le populaire. Personnellement, j'ai au plus deux romans sur le peuple, et j'en ai dix sur la bourgeoisie petite et grande. Vous avez cédé là à la légende, qui nous fait payer certains succès bruyants en ne voyant plus de notre œuvre que ces succès. La vérité est que nous avons abordé tous les mondes, en poursuivant dans chacun, il est vrai, l'étude physiologique.

Maintenant, je n'accepte pas sans réserve votre conclusion. Nous n'avons jamais chassé de l'homme ce que vous appelez *l'idéal*, et il est inutile de l'y faire rentrer. Puis, je serais plus à l'aise si vous vouliez remplacer ce mot d'idéal, par celui d'*hypothèse*, qui en est l'équivalent scientifique. Certes, j'attends la réaction fatale, mais je crois qu'elle se fera plus contre notre rhétorique que contre notre formule. C'est le romantisme qui achèvera d'être battu en nous, tandis que le naturalisme se simplifiera et s'apaisera. Ce sera moins une réaction qu'une pacification, qu'un élargissement. Je l'ai toujours annoncé. Peut-être est-ce cela que vous avez voulu dire, mais j'ai été gêné par cet idéal qui arrive à la dernière page, comme le rêve d'un cœur jeune, démentant le jugement porté sur le siècle et la rigueur scientifique de tout le reste.

Merci, Monsieur, du grand plaisir que vous m'avez fait, et veuillez me croire votre confrère dévoué.

A ÉDOUARD ROD

Médan, 21 *mai* 1884.

Mon cher Rod,

Je voulais vous répondre longuement, puis la paresse me gagne : d'autant plus que c'est toute une discussion

à avoir. Donc, je vous attends. Nous resterons à Médan jusqu'au 15 juillet.

Rien de nouveau, beaucoup de travail. La littérature est remuée à Paris depuis le livre de Goncourt : les romans tombent drus comme grêle, je crois à un gros succès pour Daudet et à un grand ébahissement pour Huysmans.

Pourquoi diable êtes-vous allé à Londres? Je n'ai pas encore avalé ça.

Nos bonnes amitiés à votre femme, et une vigoureuse poignée de main pour vous.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 12 *juin* 1884.

Voici, mon cher ami, une page de *L'Assommoir* et une page de *Nana*. Si cela ne faisait pas votre affaire, dites-le moi.

On me dit que Daudet est très souffrant. Il m'a pourtant promis de venir ce mois-ci. Si vous n'avez pas trop peur de la campagne, tâchez donc de vous entendre avec lui. Cela nous ferait grand plaisir.

Oui, je travaille, mais je me dévore, à mon habitude. Je vous envie d'être au port, dans la contemplation de votre œuvre finie.

Bien cordialement.

A HENRY CÉARD

Médan, 14 *juin* 1884.

Merci mille fois, mon bon ami, d'avoir songé à m'avertir ; mais je laisserai vendre. Si j'arrêtais ces lettres, on les regarderait comme des documents terribles, tandis qu'au contraire je ne suis pas fâché qu'elles viennent

appuyer l'histoire vraie du *Bouton de Rose*, déjà contée par moi. — Je n'ai pas de secrets, les clefs sont sur les armoires ; on peut publier mes lettres un jour, elles ne démentiront ni une de mes amitiés, ni une de mes assertions.

Le travail va son petit train, un travail de chien comme je n'en ai encore eu pour un roman ; et cela sans grand espoir d'être récompensé. C'est un de ces livres qu'on fait pour soi, par conscience. — Nous irons au Mont-Dore dans les derniers jours de juillet seulement ; et, à ce propos, écrivez-moi quel hôtel nous devons choisir entre les trois hôtels de premier ordre qu'on me désigne : Hôtel Chabaury aîné, Hôtel de Paris et Grand Hôtel. Quel est celui qui est le plus près de l'établissement thermal et où nous serons le mieux? Tâchez aussi de savoir les prix comparés de la pension par jour. Merci à l'avance.

Voilà. — Je pense que vous travaillez bien de votre côté. Je viens de lire un tas de livres très médiocres. Fin de saison encombrée, mais à part *Chérie*, *Sapho* et *A Rebours*, rien de fort. — J'ai vu Huysmans, lors de mon dernier voyage à Paris, et il m'a promis de s'entendre avec vous, pour venir dans les premiers jours de juillet.

Nos souhaits d'une meilleure santé aux vôtres, et nos vives amitiés à tous.

AU MÊME

Mont-Dore, 12 *août* 1884.

Grâce à vous, mon bon ami, nous avons fait un bon voyage jusqu'à Clermont. Mais nos douze lieues de Clermont au Mont-Dore, ont été égayées par un terrible orage qui a crevé sur nous, au delà de Randanne, lorsque nous commencions à gravir les pentes, en face des Monts-Dômes. Notre cocher n'a eu que le temps de fermer le landau ; et nous voilà en plein désert, en pleine montagne, sous un déluge accompagné de grêlons énormes, au beau milieu des coups de foudre qui frappaient les arbres

autour de nous. Une jolie musique, je vous assure, et qui a duré une bonne heure. Nos chevaux aveuglés ne marchaient plus qu'au pas. Enfin, nous avons aperçu, au bord de la route, une maison isolée, où nous nous sommes abrités un instant. Jusque-là, je l'avoue, le paysage m'avait médiocrement touché. Mais, lorsque la pluie a cessé, en me retournant, j'ai été très ému de l'étrangeté grandiose de ces Monts-Dômes, dominés par le Puy-de-Dôme. Chacun, pris à part, n'est qu'une bosse ronde, de hauteur médiocre ; seulement, la succession de tous ces cratères éteints, ce défilé au fond de la plaine nue et inculte, m'a saisi d'étonnement comme en face d'un paysage lunaire. — Très belles aussi les gorges où l'eau file pendant trois lieues, avant le Mont-Dore ; d'autant plus belles ce jour-là, que l'orage avait fait de toutes les hauteurs des cascades, et que nous galopions au milieu des torrents, avec l'accompagnement lointain de la foudre, car le tonnerre a grondé jusqu'au soir. Même des cantonniers avaient averti notre cocher qu'à un certain endroit nous ne passerions pas : nous avons passé, mais nos chevaux ont dû traverser une véritable rivière. Vous voyez que, pour un brave homme de naturaliste, voilà un voyage d'un romantisme échevelé.

Et depuis une semaine bientôt, nous sommes ici, brisés de fatigue sans cause aucune, désorientés par la vie d'hôtel, ahuris de ne pas trouver nos habitudes. Je crois bien que nous ne nous sommes pas encore éloignés de deux kilomètres, sur les routes. Nous avons en projet l'excursion de Murols, celle de Latour et une ou deux autres encore ; mais ces orages quotidiens nous bloquent dans notre fond de cuvette, sans compter que la chaleur est accablante. Ajoutez que le médecin qui soigne ma femme me défend de la fatiguer, et il paraît avoir la haine des déplacements inutiles : symptôme d'un esprit sage. Il m'a tout à fait dégoûté du Sancy en m'affirmant que je m'y enrhumerais. Pourtant, il faudra voir si le temps se rafraîchit un peu.

Ma pauvre femme se lève à quatre heures du matin, pour arriver une des premières à l'inhalation ; simple précaution de propreté. Jusqu'à présent, le traitement se résume à cela et à un bain de pieds, accompagné de

deux verres d'eau seulement. Les grands bains et les douches viendront plus tard. Notre jeune médecin m'a l'air assez intelligent. Il est, d'autre part, d'une grande prudence, et il nous a avertis qu'il ne fallait s'attendre à aucun soulagement immédiat : dans deux mois, peut-être, le bon effet se fera-t-il sentir. Je lui sais gré de cette modestie. Il nous a pris d'ailleurs en amitié, et il nous a fait voir au microscope le bacille de la phtisie : spectacle peu rassurant dans ces hôtels, où il doit pulluler.

Voilà toutes les nouvelles, mon bon ami. Depuis huit jours, je n'ai pas touché une plume, et je viens de faire un gros effort, honteux de vous négliger. J'ai reçu tout à l'heure une lettre de Daudet, qui est à Néris et qui nous invite à aller le voir. Peut-être irons-nous si nous finissons la saison les premiers. — Quoi encore? Je viens de lire *Jean de la Roche*, de George Sand, dont le dénoûment, au sommet du Sancy, est une des choses les plus extraordinaires que je connaisse.

Ma femme, en somme, ne va pas mal. Elle est simplement fatiguée. Mais elle assure qu'elle avalerait toute leur eau, sans en être dérangée en bien ni en mal. Elle vous envoie ses bien vives amitiés.

Moi, mon bon ami, je vous souhaite de bonnes vacances. Si nous étions à Médan, je vous dirais de venir bavarder un peu. Enfin, nous y serons le mois prochain. Le pays est très beau, ici ; mais l'espace manque. Il faudrait monter sur tous ces puys pour voir ce qu'il y a derrière, et ce serait un exercice bien fatigant pour un gros homme rouillé comme moi.

Tous nos compliments à votre mère, et une bonne poignée de main pour vous. Je n'ai pas encore vu votre guide. J'attends que la fureur des excursions nous prenne.

A PAUL ALEXIS

Mont-Dore, 21 *août* 1884.
Hôtel Chaboury aîné.

Mon bon Ami,

Je vous ai bien négligé, je voulais tout de suite vous donner de nos nouvelles, puis la paresse m'a pris, et

comme je ne fais absolument rien ici, une lettre est devenue toute une grosse affaire, devant laquelle j'ai reculé de jour en jour.

Enfin, nous nous portons bien, ces eaux semblent devoir être favorables à ma femme, et tout va pour le mieux. Ce seront une trentaine de jours de vacances que j'aurai pris dans un pays superbe, dont je vous parlerai sous la lampe. Imaginez les rochers de Provence, mais couverts d'une herbe épaisse et des plus beaux arbres du monde. Et des cascades partout, et des fleurs jusqu'au sommet des montagnes.

Naturellement, ne faites pas changer l'adresse du *Cri* qui m'est arrivé par le détour de Villennes, sans retard appréciable. J'ai suivi votre concours, où vous avez donné des choses bien médiocres, pour deux ou trois passables. Je suppose que Céard est l'auteur du sonnet auquel vous avez décerné un accessit.

La mer est fichue, hein! Qu'est-ce que je vous disais, que vous n'iriez pas si le choléra épargnait Paris? J'espère que *Madame Coeuriot* n'en a pas souffert. Nous autres, nous resterons ici jusqu'au 28, puis, nous nous attarderons cinq ou six jours en chemin, avant de retourner à Paris. Si vous m'écrivez, ne tardez pas.

Voilà, mon ami. Je voulais simplement vous donner signe d'existence. Bon travail et poignées de main du ménage.

Vallès est ici avec votre patronne Séverine. Je les aperçois au café. Nous nous sommes serrés la main avec le patron, mais je n'ai pas encore fait la connaissance de la patronne. Le bon Vallès a l'air bien souffrant, mais les eaux sont très énergiques, paraît-il, et peut-être le remettront-elles un peu sur pied.

A HENRY CÉARD

Mont-Dore, 24 *août* 1884.

Décidément, nous n'avons pas de chance avec le Sancy, mon brave Céard. Votre lettre nous avait déter-

minés malgré les menaces de notre médecin, qui nous prédisait pour le moins un coup de soleil ou un rhume de cerveau, ayant expérimenté, disait-il, que sur dix de ses malades, huit lui en revenaient dans un état fâcheux. Donc, bravant tout, j'étais allé voir votre guide, Gras Roux, qui m'a eu l'air d'un brave homme, et les chevaux étaient commandés pour le lendemain, lorsqu'un orage épouvantable qui a éclaté vers trois heures nous a forcés de rester chez nous : la foudre grondait encore à huit heures du matin, l'eau tombait par averses terribles. Deux autres fois, nous avons projeté l'ascension, et deux fois ou la pluie, ou le vent, ou les nuages se sont mis à la traverse. Ajoutez que le temps n'est plus certain, qu'il commence à faire froid, et que j'hésite à risquer ma femme sous les ondées. Enfin, nous guettons le ciel ; et s'il y a une éclaircie, nous monterons là-haut, autant par devoir de touriste que par curiosité.

Nous sommes allés à Murols, de l'autre côté de la montagne de l'Angle. Cinq lieues superbes, c'est ce que j'ai vu ici de plus saisissant. Le col de Diane, lorsqu'on redescend sur l'autre pente, du côté du lac Chambon, est d'une grandeur sauvage. Ajoutez que ma gourmandise a été flattée, car j'ai mangé à Murols des truites fraîchement pêchées, d'une délicatesse inconnue. Les ruines du château sont fort intéressantes, des salles entières s'y trouvent conservées, envahies de ronces, les cheminées obstruées par les arbres, qui ont poussé là comme des bûches oubliées. Au retour, nous avons eu l'orage obligé, un orage qui nous a surpris, dans notre landau, tandis que nous remontions le col de Diane. Comme nous atteignions le point culminant (quinze cents mètres, je crois), nous étions en plein dans la nuée orageuse, le tonnerre grondait au-dessous de nous.

Vous avez tort de dédaigner Latour, car la route qui y conduit est certainement la plus agréable et la plus belle du Mont-Dore. Je la préfère même à celle de Clermont. Le vallon de la Scierie est un enchantement de verdure et de grands ombrages ; la Roche Vendeise, en face de La Bourboule, m'a paru fort curieuse ; je ne connais nulle part d'aussi beaux sapins et d'aussi beaux hêtres que ceux du bois de la Charbonnière, dans lequel on monte

pendant près d'une heure. Enfin, il y a l'immensité qui se déroule du plateau de Latour, quatre départements aperçus. Ce jour-là pas d'orage, par un oubli du ciel : un temps charmant.

J'aime moins les cascades, sauf celle du Queureilh. Toutes se ressemblent. Je les trouve un peu tableaux à pendule. Toujours des coins adorables de verdure, d'ailleurs. En somme, un beau pays, mais qui ne dit pas grand'chose à ma littérature. C'était bon pour les romantiques, qui l'ont tous raté, du reste, tellement ils avaient peu de conscience. Je crois que notre banlieue parisienne fait plus notre affaire, à nous, qui cherchons de l'humanité dans les horizons. Ici, il n'y a que des rochers et des arbres : l'âme du pays m'échappe, elle est historique. — C'est comme ce monde qui m'entoure, je le vois très mal, je n'ai aucune des sensations dont vous me parlez. Sont-ils mélancoliques, sont-ils même malades? du diable si j'en ai la conscience nette! Je crains de les voir à travers des idées, il faudrait les fréquenter et les pénétrer davantage, pour en parler sans mentir. Bref, jusqu'à présent, tout cela ne m'a rien dit, pas même pour une nouvelle. On pourrait y mettre le chapitre d'un roman, si on avait un héros phtisique, ce qui serait très élégant.

Ma femme suit héroïquement son traitement, qui s'est agrémenté de bains et de douches. Elle ne va pas mal, elle irait même mieux, si l'on osait se prononcer. Il est fort possible maintenant que nous revenions faire une saison l'année prochaine.

Voilà les nouvelles, mon bon. Nous resterons certainement ici jusqu'au 28, puis nous vagabonderons pendant cinq ou six jours, avant de retourner à Paris. Je vous ferai signe : si vous y êtes, nous nous verrons, pour conclure sur ce pays.

Nos vifs compliments à votre mère, et deux bonnes poignées de main du ménage pour vous.

Nous allons, ce soir, voir jouer *Mam'zelle N'y-Touche* au Casino! — Vallès est ici avec sa secrétaire. Il traîne, lamentable, au café! Je le crois fichu.

AU MÊME

Mont-Dore, 25 *août* 1884.

Eh bien! nous y sommes montés, à ce fameux Sancy, et c'est tout un drame qu'il faut que je vous raconte.

D'abord, sachez que nous avons ici notre voisin de Villennes, le docteur Magitot. Il s'est empressé, a voulu venir avec nous, a loué des chevaux et arrêté un guide ; ce qui fait que nous n'avons pas usé du vôtre, faute grave dont nous nous sommes repentis.

Nous voilà donc à cheval, vendredi à midi. Je vous confesse maintenant que dans nos hésitations, la peur du cheval entrait pour beaucoup. Jamais nous n'avions monté, ni ma femme ni moi ; et cinq heures de selle, même au pas, une ascension de sept cents mètres, sont un début un peu gros pour des cavaliers absolument novices. Ajoutez que nos bêtes étaient lamentables, équipées avec des débris de harnais, et que le guide, très âgé, avait l'infirmité d'être sourd et le vice d'être têtu. Quand nous avons aperçu cet équipage, nous aurions certainement refusé le tout, si nous n'avions eu peur de blesser le docteur Magitot.

Nous voilà donc tous les trois en selle, moi assez branlant et le docteur à peu près aussi mal d'aplomb que moi, mais nous tenant quand même l'un et l'autre, sans trop de ridicule. C'était ma pauvre femme qui allait moins bien, tellement sa selle était mauvaise et la blessait. A deux kilomètres du Mont-Dore, j'ai bien cru que nous ne pourrions pousser plus loin. Pourtant, après être descendue, elle est remontée et s'est trouvée mieux. Nous voilà du coup très gais, traversant la Dordogne, enfilant les lacets de la montagne, arrivant en haut, après une bonne heure et demie de cavalcade laborieuse. Je remets à plus tard l'ascension du cône final et les impressions de nature.

Il était trois heures environ, lorsque nous nous sommes remis à cheval. Comme je craignais un peu la descente, je dis au guide de prendre la tête, avec le cheval de ma

femme, et de ne pas lâcher la bride, par peur qu'il ne trottât. Les choses d'abord marchent fort bien. Mais bientôt le guide, gêné de marcher ainsi contre la bête, dans l'étroit sentier, lâche la bride et se met à cueillir des fleurs. Deux ou trois fois, ma femme l'appelle, mais il répond toujours avec entêtement et tranquille : " N'ayez crainte ! " Et le pis était que, de temps à autre, il allongeait un coup de canne sur la croupe du cheval, une sacrée rosse qui s'arrêtait parfois tout court. Enfin, nous étions presque en bas, à peu près à la hauteur de la cascade du Serpent, lorsque la catastrophe s'est produite. Sous un coup de canne plus violent, la rosse a pris subitement le trot, et naturellement à la pente la plus raide des lacets. Ma femme s'est mise à crier et, perdant la tête, elle est tombée comme une masse à la renverse, d'une façon si singulière, que l'étrier s'est trouvé ramené sur le dos du cheval, et qu'elle est ainsi restée pendue par un pied, la tête en bas. Heureusement, dans sa chute, elle avait dû tirer sur les guides, ce qui avait arrêté la bête. Vous voyez notre épouvante. J'ai sauté de mon cheval, je ne sais comment, par-dessus la tête, je crois, et je suis accouru, tandis que le docteur Magitot arrivait aussi. Le guide avait toutes les peines du monde à dégager le pied de l'étrier. Je tenais ma femme entre les bras, nous tremblions que le cheval ne fît un mouvement, car elle se trouvait entre ses pieds, et il l'aurait broyée. Enfin, nous l'avons eue.

Et c'est miracle, mon bon ami. Rien, pas une blessure, pas un froissement. Elle n'a qu'une légère égratignure et deux petites bosses, dont elle ne s'est aperçue que le lendemain. Tout de suite, nous avons plaisanté, mais pendant deux jours j'en ai gardé un grand tremblement intérieur. Je ne pouvais fermer les yeux, sans la voir tomber à la renverse et se casser la tête.

J'achève. Le guide pleurait en répétant qu'il en avait le cœur malade. Pour la consoler, il voulait que nous remontions en selle. Mais nous avons refusé énergiquement, et nous avons fait gaillardement à pied les cinq kilomètres qui nous séparaient du Mont-Dore. Le soir, pour montrer notre force d'âme, nous sommes allés entendre *Le Domino noir*, une œuvre profonde sans

doute, car nous nous demandons encore ce qu'elle signifie.

Et voilà qui prouve qu'on ne devrait jamais faire ce qu'on ne sait pas faire. Le guide, à la vérité, a manqué de précautions, et ma femme assure que la selle était beaucoup trop petite pour elle. Il est vrai aussi que, si le cheval n'avait pas été une rosse, peut-être serait-il arrivé un grand malheur.

Pour revenir brièvement au Sancy, je n'ai pas éprouvé le saisissement que j'attendais. La route est fort belle, d'une belle solitude sauvage, par moments. Mais le panorama, en haut, montre l'étroitesse de ces Monts d'Auvergne, qui en somme ne tiennent guère que seize lieues sur huit lieues de pays. Le temps était superbe, il y avait bien, dans les fonds, une légère brume de chaleur, mais elle ne gênait guère. Il faut vous dire que j'ai toujours mes sacrées montagnes du Midi dans la tête, et que les verdures fleuries de ces pays auvergnats n'arrivent même pas à me désarmer. Je trouve ces bosses bêtes, l'horreur de leur Val d'Enfer et de leur gorge de Chaudefour me semble une horrible bergerie, lorsque je me rappelle certains coins de là-bas. Il faudrait voir les Monts-Dore avec de la neige.

Nous partons samedi, mais nous ne serons pas à Paris avant mercredi. Nos meilleurs compliments à votre mère, et deux bonnes poignées de main pour vous.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 13 *octobre* 1884.

Mon cher Ami,

Pardon de mon retard, votre lettre est tombée dans un de mes petits voyages à Paris. Je vais fouiller demain mes archives, et je vous enverrai les lettres que je puis avoir.

Merci de l'aimable envoi d'*En* 18 [1]. Un livre raté sans

(1) En 18... le livre de début des frères Goncourt publié le 2 décembre 1851, dont une deuxième édition venait de paraître chez Kistemaeckers.

doute, mais bien curieux, où il y a un monde en germe, comme vous le dites vous-même. Nous en causerons le mois prochain, car je sais que les Daudet ont le bon et amical projet de nous réunir.

Les amitiés de nous deux, et une vigoureuse poignée de main.

AU MÊME

Médan, 14 *octobre* 1884.

J'ai beaucoup de billets de votre frère, mon ami, mais je ne trouve que les six lettres ci-jointes ayant un intérêt littéraire ; et encore sont-elles en son nom et au vôtre ; mais je crois reconnaître son écriture. Enfin, disposez-en comme il vous plaira.

Inutile de vous dire à quel point elles me sont chères, et de vous recommander de me les conserver avec soin.

Bien affectueusement.

AU MÊME

Médan, 1er *décembre* 1884.

Votre petite lettre m'a fait un grand plaisir, mon bon ami, car je suis ici dans une solitude complète et dans le doute de ce sacré bouquin qui me donne tant de peine [1]. Ajoutez que je ne l'ai point fini, que j'ai encore six semaines de gros travail. Tant mieux si le commencement vous plaît, ça prouve que je ne suis pas un imbécile, comme j'en ai peur parfois.

Comme vous êtes gentil de nous installer un trou chez vous! Je serai un de vos grands fidèles, j'ai tant besoin de ne rien faire et de me retaper la cervelle avec des bavettes interminables.

Le ménage vous serre bien affectueusement la main.

(1) *Germinal.*

1885

A GEORGES CHARPENTIER

Médan, 13 *janvier* 1885.

... Je vous envoie deux nouveaux chapitres de *Germinal*, en un paquet recommandé. Ce diable de roman me donne un mal de chien. J'ai encore les deux derniers chapitres à vous envoyer. Ils ne seront pas finis avant douze ou quatorze jours. Mais je suis content, cela suffit...

A HENRY CÉARD

Médan, 18 *janvier* 1885.

Mon cher Céard,

J'écris à Piégu que je ne puis prendre un engagement formel, mais que j'accepterai volontiers son hospitalité, le jour où j'aurai quelque chose à dire. — Dans tout cela, ce qui me charme, c'est que vous avez enfin une place où écrire. Il est bon de pouvoir se soulager le cœur.

Non, *Germinal* n'est pas fini. J'ai encore cinq ou six jours de travail. Ce diable de roman m'a donné beau-

coup de mal. Mais je suis très content, surtout de la seconde moitié, et c'est l'essentiel. — Vous avez tort de lire ça dans *Le Gil Blas*, car le feuilleton déforme tout.

Nous ne rentrerons guère à Paris que du 12 au 14. Je désire me débarrasser ici de mes dernières épreuves, et j'ai un tas de papiers à ranger. Paris me tente très peu d'ailleurs, et je crois bien que je n'y mettrais pas les pieds sans les quelques amis que je puis y avoir encore. Je n'ai soif que de travail.

Nos bons souhaits de santé à votre mère, et une vigoureuse poignée de main pour vous.

A GEORGES CHARPENTIER

Médan, 25 *janvier* 1885.

Enfin, mon bon ami, *Germinal* est terminé! Je vous en envoie les deux derniers chapitres, et je vous prie de m'écrire deux lignes, pour me dire que vous les avez reçus, ce qui me tranquillisera. Veuillez prier l'imprimerie de me composer et de m'envoyer cette fin tout de suite, car mes traducteurs se fâchent et je veux me débarrasser des placards avant de rentrer à Paris.

La longueur de ce sacré bouquin me désespère pour vous. Nous dépasserons seize feuilles.

Et rien autre, si ce n'est que je suis enchanté. Ah! que j'ai besoin " d'un peu de paresse "!

A FERDINAND FABRE

Médan, 5 *février* 1885.

Comme je suis en retard, mon cher confrère, pour vous remercier et pour vous féliciter de votre *Lucifer*. J'étais enfoncé dans le dénoûment de mon dernier livre, je ne voulais rien lire, et je vous avais mis de côté, en attendant d'avoir la tête libre. Et je vous achève à l'ins-

tant; je trouve que vous n'avez jamais été plus solide ni plus grand. Je sais d'ailleurs que votre œuvre a beaucoup de succès. C'est une grâce des dieux lorsqu'on n'épuise pas trop tôt le popularité et qu'on monte jusqu'au dernier jour dans l'admiration de son époque.

Cordialement.

A GEORGES MONTORGUEIL

Paris, 8 *mars* 1885.

J'ai à vous remercier bien vivement, monsieur et cher confrère, de la très belle et très sympathique étude que vous avez bien voulu consacrer à *Germinal*.

Ma joie est grande de voir que ce cri de pitié pour les souffrants a été bien compris de vous. Peut-être cessera-t-on cette fois de voir en moi un insulteur du peuple. Le vrai socialiste n'est pas celui qui dit la misère, les déchéances fatales du milieu, qui montre le bagne de la faim dans son horreur! Les bénisseurs du peuple sont des élégiaques qu'il faut renvoyer aux rêvasseries humanitaires de 48. Si le peuple est si parfait, si divin, pourquoi vouloir améliorer sa destinée? Non, il est en bas, dans l'ignorance et dans la boue, et c'est de là qu'on doit travailler à le tirer.

Merci encore, et bien cordialement à vous.

A JULES LEMAITRE [1]

14 *Mars* 1885.

J'accepte très volontiers votre définition : " Une épopée pessimiste de l'animalité humaine ", à la condition pourtant de m'expliquer sur ce mot " animalité ".

(1) En réponse à l'article de Jules Lemaitre sur *Germinal*.

Vous mettez l'homme dans le cerveau, je le mets dans tous ses organes. Vous isolez l'homme de la nature, je ne le vois pas sans la terre, d'où il sort et où il rentre. L'âme que vous enfermez dans un être, je la sens épandue partout, dans l'être et hors de l'être, dans l'animal dont il est le frère, dans la plante, dans le caillou. Et j'ajoute que je crois fermement avoir fait la part de tous les organes, du cerveau comme des autres. Mes personnages pensent autant qu'ils doivent penser, autant que l'on pense dans la vie courante. Toute la querelle vient de l'importance spiritualiste que vous donnez à la fameuse psychologie, celle que j'ai voulu avoir, celle de l'âme rendue à son rôle dans le vaste monde, redevenue la vie, se manifestant par tous les actes de la matière. — Il n'y a donc là qu'une dispute de philosophes. Pourquoi, dès lors, ce reproche de grossièreté qui revient sans cesse? Je vous avoue que c'est le seul qui m'ait blessé. Toujours la fameuse psychologie. Les raisons qui font pour vous que je ne suis pas un psychologue font évidemment que je suis un écrivain grossier.

A ZEVORT

Paris, 21 *mars* 1885.

Mon cher Zevort [1],

Je me souviens parfaitement, je me souviens de tout. Tu me tends si cordialement la main, que j'en suis très heureux, et que je te la serre bien volontiers. Les gamins

(1) M. Zevort fut, en troisième, au collège d'Aix, pendant l'année scolaire 1856-1857, le camarade d'Emile Zola. Nous avons eu sous les yeux les palmarès du collège d'Aix, pendant les années qu'y passa Zola, du mois d'octobre 1852 au mois d'août 1857, comme interne pendant les quatre premières années, comme externe surveillé pendant la dernière. Elève de septième, Zola obtient un 2e prix d'instruction religieuse, un 1er accessit d'excellence, un 2e prix de thème latin, un 1er prix de version latine, un 2e accessit de grammaire française et calcul (*sic*), un 1er prix d'histoire et de géographie, un 1er prix de récitation classique.

d'autrefois ont grandi, en effet, séparés par tout un monde, dans des idées sans doute différentes. Mais il suffit d'avoir été jeunes ensemble, cela noue un lien que rien ne peut rompre.

Bien cordialement à toi.

A HENRY CÉARD

Paris, 22 *mars* 1885.

Mon cher ami, j'ai lu et relu votre étude. Certaines parties en sont d'une analyse très pénétrante. Mais je crains que votre amitié pour moi ne vous ait emporté à trop d'éloges. En un mot et très franchement, entre nous, pensez-vous tant de bien de *Germinal?* J'en doute un peu. Cela sort pour moi d'entre les lignes, et j'aurais

En sixième il a eu une 1re mention d'inscription au tableau d'honneur, un 1er accessit d'instruction religieuse, un 2e accessit d'excellence, un 1er prix d'histoire et de géographie, un 3e accessit de récitation classique (rien en latin, rien en exercices français).

En cinquième, ni tableau d'honneur, ni instruction religieuse, mais un 1er accessit d'excellence, 1er prix de thème latin, 1er prix de version latine, 2e prix de version grecque, 3e accessit d'exercices français, 2e accessit d'histoire et géographie, 3e accessit de récitation classique, prix unique de dessin et travaux graphiques et 3e accessit d'instruments à vent (*sic*).

En quatrième, même insuccès en tableau d'honneur et en excellence, mais réussite pour toutes les autres matières : 1er prix d'excellence, de thème latin, de version latine, 2e de version grecque, 1er de vers latins, 2e de grammaire générale et d'histoire et géographie, 1er d'arithmétique et géométrie et d'anglais.

En troisième section des sciences (sous le régime de la bifurcation) Zola obtient, outre un prix de tableau d'honneur et un 2e prix d'instruction religieuse, le 1er prix dans les cinq facultés de sa section, c'est-à-dire l'excellence, l'arithmétique et l'algèbre, la géométrie et applications, la physique, chimie et histoire naturelle, la récitation classique ; il est presque aussi bien partagé dans les sections réunies où il emporte le 1er prix de version latine, le 1er prix de narration française et le 1er accessit d'histoire et de géographie, sans parler du 1er prix d'italien et du 2e accessit de dessin et travaux graphiques. Après cette année scolaire 1856-57, qui fut une année triomphale, Zola quittait le collège d'Aix.

peut-être préféré une discussion plus franche. Vous m'aimez assez, je crois, pour savoir que si mes nerfs tolèrent peu la contradiction du premier moment, ma raison de travailleur sans illusion accepte toutes les critiques.

Donc, si je pouvais discuter avec vous, je prendrais surtout deux points de votre étude. Le premier, c'est l'abstraction du personnage, chaque figure raidie, n'ayant plus qu'une attitude. Est-ce bien exact pour *Germinal*? Je ne le pense pas. La vérité est que ce roman est une grande fresque. Chaque chapitre, chaque compartiment de la composition s'est trouvé tellement resserré qu'il a fallu tout voir en raccourci. De là, une simplification constante des personnages. Comme dans mes autres romans d'ailleurs, les personnages de second plan ont été indiqués d'un trait unique : c'est mon procédé habituel, que vous connaissez bien, n'est-ce pas? et qui ne peut surprendre que ces bons critiques dont les yeux me lisent depuis vingt ans sans me voir. Mais regardez les personnages du premier plan : tous ont leur mouvement propre, une cervelle d'ouvrier peu à peu emplie des idées socialistes chez Etienne, une exaspération lente de la souffrance jetant la Maheude de l'antique résignation à la révolte actuelle, une pente pitoyable où Catherine roule jusqu'au dernier degré de la douleur. Dans cette œuvre décorative, j'ai pensé que ces grands mouvements exprimeraient suffisamment une pensée, en se détachant sur la masse de la foule. Et, à ce propos, laissez-moi ajouter que je n'ai pas bien compris votre regret, l'idée que j'aurais dû ne pas prendre de personnages distincts et ne peindre, n'employer qu'une foule. La réalisation de cela m'échappe. Mon sujet était l'action et la réaction réciproques de l'individu et de la foule, l'un sur l'autre. Comment y serais-je arrivé, si je n'avais pas eu l'individu?

Le second point, c'est mon tempérament lyrique, mon agrandissement de la vérité. Vous savez ça depuis longtemps, vous. Vous n'êtes pas stupéfait, comme les autres, de trouver en moi un poëte. J'aurais aimé seulement vous voir démonter le mécanisme de mon œil. J'agrandis, cela est certain; mais je n'agrandis pas comme Balzac, pas

plus que Balzac n'agrandit comme Hugo. Tout est là, l'œuvre est dans les conditions de l'opération. Nous mentons tous plus ou moins, mais quelle est la mécanique et la mentalité de notre Mensonge? Or — c'est ici que je m'abuse peut-être — je crois encore que je mens pour mon compte dans le sens de la vérité. J'ai l'hypertrophie du détail vrai, le saut dans les étoiles sur le tremplin de l'observation exacte. La vérité monte d'un coup d'aile jusqu'au symbole. Il y aurait là beaucoup à dire, et je voudrais un jour vous voir étudier le cas.

Je ne crois pas, comme vous, au gros succès de *Germinal*. Ce qui se passe autour de ce livre me trouble et m'inquiète. Il fatiguera le public. Ma seule joie est de sentir que, malgré leurs restrictions fatales, mes amis rendent justice au grand effort qu'il m'a coûté. A ce point de vue, votre étude m'a causé un vif plaisir, et je vous en remercie du fond du cœur. A mon âge, au milieu d'un labeur incessant, la consolation qui reste, ce n'est pas d'amener à soi la bêtise de la foule, c'est de ne pas déchoir aux yeux de ceux qui vous aiment.

Merci, et bien affectueusement à vous.

A EDOUARD ROD

Paris, 27 *mars* 1885.

Merci, mon cher Rod, de votre aimable note sur *Germinal*. Vous me faites la part superbe. Mais je défends mes Hennebeau. Comment n'avez-vous pas compris que cet adultère banal n'est là que pour me donner la scène où M. Hennebeau râle sa souffrance humaine en face de la souffrance sociale qui hurle! Sans doute, je me suis mal fait entendre. Il m'a semblé nécessaire de mettre au-dessus de l'éternelle injustice des classes l'éternelle douleur des passions.

Merci encore, et bien à vous.

A FRANCIS MAGNARD

4 *avril* 1885.

CHER MONSIEUR MAGNARD,

Merci d'abord au *Figaro* des études sympathiques qu'il a bien voulu consacrer à *Germinal*. L'écrivain est tiré d'affaire, et certes avec beaucoup plus d'éloges qu'il n'en mérite. Mais l'observateur, le simple collectionneur de faits, souffre, depuis l'apparition du livre, de voir contester l'exactitude de ses documents. Et, tout en sachant combien de telles discussions sont inutiles, je ne puis résister au besoin de maintenir absolument la vérité générale des mineurs que j'ai mis en scène.

Je lis ce matin l'article de M. Henry Duhamel. Il me reproche d'avoir imaginé une femme travaillant au fond de la mine, lorsque lui-même établit que jusqu'en 1874 le fait a eu lieu en France, comme il a lieu encore aujourd'hui en Belgique. Or, mon roman se passe de 1866 à 1869. Dès lors, n'étais-je pas libre d'utiliser le fait existant pour les nécessités de mon drame? Il prétend, il est vrai, que le roman n'a pas sa vraie date, que ma grève est la grève qui a éclaté l'année dernière à Anzin. C'est là une erreur profonde, et il suffit de lire : j'ai pris et résumé toutes les grèves qui ont ensanglanté la fin de l'Empire, vers 1869, particulièrement celles d'Aubin et de La Ricamarie. On n'a qu'à se reporter aux journaux de l'époque. Au demeurant, puisque M. Duhamel accorde que deux cents femmes descendaient encore en 1868, il me semble que j'avais bien le droit d'en faire descendre au moins une en 1866.

Même réponse au sujet des salaires. Nous sommes vers la fin de l'Empire, et en temps de crise industrielle. J'affirme que les salaires, à ce moment, étaient bien ceux que j'ai indiqués. J'ai entre les mains les preuves, qu'il serait trop long de donner ici.

Mais j'arrive à la fameuse accusation d'avoir traité les mineurs comme un ramassis d'ivrognes et de débauchés. M. Duhamel défend la propreté et la moralité des

corons. Je ne puis que le renvoyer à mon livre. J'ai dit que les corons étaient tenus par les ménagères avec une propreté flamande, sauf les exceptions : voilà pour le reproche de saleté exagérée.

Quant à la promiscuité, à l'immoralité qui tient aux conditions mêmes de l'existence, j'ai dit que sur dix filles six épousaient leurs amants, quand elles étaient mères; et j'ai dit encore que, dans les ménages où l'on prenait un pensionnaire, un " logeur ", il arrivait une fois sur deux que l'aventure tournât au ménage à trois. Telle est la vérité, que je maintiens. Qu'on ne me contredise pas avec des raisons sentimentales; qu'on veuille bien consulter les statistiques, se renseigner sur les lieux, et l'on verra si j'ai menti.

Hélas! j'ai atténué. La misère sera bien près d'être soulagée, le jour où l'on se décidera à la connaître dans ses souffrances et dans ses hontes. On m'accuse de fantaisie ordurière et de mensonge prémédité sur de pauvres gens, qui m'ont empli les yeux de larmes. A chaque accusation je pourrais répondre par un document. Pourquoi veut-on que je calomnie les misérables? Je n'ai eu qu'un désir, les montrer tels que notre société les fait, et soulever une telle pitié, un tel cri de justice, que la France cesse enfin de se laisser dévorer par l'ambition d'une poignée de politiciens, pour s'occuper de la santé et de la richesse de ses enfants.

Bien cordialement à vous.

A JEAN RICHEPIN [1]

Paris, 20 *avril* 1885.

Votre lettre me cause une bien vive joie, mon cher confrère, et j'en suis très touché, très fier, d'autant plus fier qu'il y a eu parfois quelque aigreur entre nous. Tout

(1) En réponse à une lettre où Jean Richepin exprimait la grande joie que lui avait causée *Germinal*.

cela est loin, il y a toujours place pour de l'estime et de l'admiration entre travailleurs. Merci pour votre crânerie à me tendre la main, que je serre bien affectueusement.

A GEORGES HUGO[1]

Paris, 22 *mai* 1885.

Vous saurez peut-être un jour, monsieur, que, même devant Victor Hugo, j'ai réclamé les droits de la critique. Et c'est pourquoi, dans l'affreuse douleur où vous êtes, je tiens à vous dire que tous les cœurs sont brisés avec le vôtre.

Victor Hugo a été ma jeunesse, je me souviens de ce que je lui dois. Il n'y a plus de discussion possible en un pareil jour, toutes les mains doivent s'unir, tous les écrivains français doivent se lever pour honorer un maître et pour affirmer l'absolu triomphe du génie littéraire.

Veuillez croire, monsieur, à ma profonde et douloureuse sympathie.

A CHARLES CHINCHOLLE

Paris, 6 *juin* 1885.

Mon cher Confrère,

Je crains bien qu'on ne vous ait trompé, car Roybet n'est pas du tout mon héros. Vers la fin de mon roman, je dirai simplement un mot de la génération actuelle, des peintres à l'hôtel, opposés aux artistes passionnés et pauvres de ma jeunesse; mais ce n'est là qu'une note, le drame est ailleurs, dans le combat d'un génie incomplet avec la nature, dans la lutte d'une femme contre l'art. Ceci est passablement obscur, n'est-ce pas? C'est

(1) Télégramme adressé au petit-fils du poëte, le jour de la mort de Victor-Hugo.

que je désire n'être pas plus clair, tout en vous évitant des erreurs trop grosses.

Autre malheur, je n'ai pas encore trouvé un titre dont je fusse content. Le seul possible jusqu'à présent est : *L'Œuvre*, et je le juge bien gris.

Il est convenu que cette lettre restera entre nous. Ecrivez tout ce qu'il vous plaira, et je vous en remercie à l'avance; mais promettez-moi de me laisser en dehors de ces renseignements hâtifs, que ma conscience d'écrivain réprouve. Je désire simplement vous être agréable, à vous et à M. Magnard.

Cordialement.

A GUSTAVE GEFFROY

Médan, 22 *juillet* 1885.

Vous êtes très aimable, mon cher confrère, et j'ai à vous remercier de la belle étude que vous avez bien voulu me consacrer. Ce sont par des critiques amies et pénétrantes comme la vôtre, que la vérité se fera enfin sur moi; car on a beau noircir à mon sujet des rames de papier, je suis encore dans la légende pour le plus grand nombre.

Vous avez raison, je crois qu'il faut avant tout chercher dans mes œuvres une philosophie particulière de l'existence. Mon rôle a été de remettre l'homme à sa place dans la création, comme un produit de la terre, soumis encore à toutes les influences du milieu; et, dans l'homme lui-même, j'ai remis à sa place le cerveau parmi les organes, car je ne crois pas que la pensée soit autre chose qu'une fonction de la matière. La fameuse psychologie n'est qu'une abstraction, et en tout cas elle ne serait qu'un coin restreint de la psychologie.

Merci mille fois d'avoir indiqué cela dans mon œuvre. J'ai été très touché des bonnes choses cordiales que j'ai senties entre les lignes de vos deux articles. Et je vous prie de me croire votre bien dévoué et bien reconnaissant.

A COSTE

Médan, 25 *juillet* 1885.

Mon cher Coste, je m'étonnais un peu de votre long silence, et je vous aurais écrit, si moi-même je n'étais toujours très bousculé. J'avais appris la mort de votre sœur, mais trop tard, de sorte que j'ai eu la crainte de raviver votre douleur, en vous envoyant mes condoléances. J'ignorais les détails douloureux de sa fin. Mon pauvre ami, nous sommes tous sous la continuelle menace des catastrophes et du deuil.

Enfin, c'est décidé : nous partons le 8 pour le Mont-Dore, et nous serons à Aix dans les premiers jours de septembre. De là, nous filerons jusqu'à Nice avec les Charpentier, qui doivent nous rejoindre à Marseille. Mais nous vous donnerons toujours une semaine. Seulement, je vous en prie, ne soufflez mot de ce voyage, car je tremble à l'idée des fâcheux. — Alexis et Cézanne, qui sont chez moi en ce moment, se trouveront là-bas en même temps que nous. — D'ailleurs, je vous écrirai du Mont-Dore.

Rien de nouveau, en attendant. — Je travaille, c'est l'éternelle chanson. Je lis vos lettres du *Sémaphore*, dont certaines m'intéressent et me plaisent beaucoup. — Comme vous, je souffre de la chaleur, qui n'est pas très forte en ce moment. Mais nous " jouissons " d'une sécheresse extraordinaire pour le pays : depuis un mois, il n'a pas plu, mon jardinier se désespère. — Et rien autre.

A bientôt, mon cher Coste, préparez-vous à nous offrir à déjeuner à votre bastide. — Ma femme vous envoie ses amitiés, et j'ajoute une vigoureuse poignée de main.

A HENRY CÉARD

Mont-Dore, 23 *août* 1885.

Non, certes, mon ami, vous ne m'avez pas fait de la peine. Où et comment auriez-vous pu m'en faire? Votre

lettre me chagrine. Je vous y vois seul et désespéré, plus que je ne l'aurais cru. Il n'y a que le travail, créez-vous quelque grosse besogne, donnez-vous un but ; c'est le seul oubli possible de la vie. Mais dites-vous bien que nous nous connaissons trop et que nous nous aimons trop maintenant pour jamais nous blesser.

Voici les raisons de ma paresse à vous écrire :

Nous avons eu ici, cette année, un début déplorable. Ma femme a dû prendre froid en chemin de fer ; si bien qu'elle est arrivée avec un gros rhume et qu'elle a gardé le lit deux jours. Me voyez-vous, dans la banale chambre d'hôtel, avec la terreur inavouée d'une fluxion de poitrine, au milieu de l'indifférence des bonnes et du tapage épouvantable des autres voyageurs! Nous occupons la chambre du premier au coin de la place et de la rue Ramond, et vous n'avez pas la moindre idée du vacarme : les chevaux, les ânes, les voitures, les cris des marchands, le tout accompagné par les volées de cloche des hôtels, le hurlement des chiens et la trompette exaspérante de l'omnibus de La Bourboule. Ayez une malade chère dans un lit, et jugez de la cruauté de ce Mont-Dore, où l'on vient payer de tant de soucis une illusion de santé. — Je me hâte d'ajouter que ma femme va beaucoup mieux, et que le traitement, qui la fatigue extrêmement cette année, paraît pourtant avoir de bons résultats.

Mon second empêchement a été le travail. J'avais laissé à Paris les sept premiers tableaux de *Germinal* et j'ai voulu abattre les cinq derniers. Ils sont finis d'hier. C'est un gros ennui de moins. Je serais très content, si j'avais la moindre illusion sur les gifles que mon travail va recevoir au Châtelet. Ainsi j'ai donné à la foule un rôle important qui sautera évidemment aux répétitions, car il faudrait que je perdisse moi-même deux mois pour tâcher de mettre sur pied cette tentative. On m'a déjà fait remarquer avec effroi que des figurants à vingt sous la soirée " ne pouvaient pas jouer ". C'est dommage, il y aurait là quelque chose de très saisissant à tenter.

Et voilà, mon ami, j'allais vous écrire enfin lorsque j'ai reçu votre lettre. J'allais vous dire que nous menons ici une existence de petits bourgeois de province. On ne nous a pas encore vus au Casino, ni dans un café, et

nous n'avons pas fait une seule promenade en voiture. Je me suis procuré une lampe, et nous passons les soirées dans notre chambre, comme à Médan, à prendre notre thé, que nous faisons nous-mêmes. Pourtant, comme notre séjour s'avance, nous allons nous remuer un peu, aller à La Bourboule, que nous avions négligée l'année dernière.

Notre voyage dans le Midi avec les Charpentier est flambé. Ils m'ont écrit une lettre, pleine de terreur du choléra. Irons-nous là-bas tout seuls? C'est peu probable, notre médecin ici nous le déconseille. Il est à croire que nous partirons le 3 septembre, que nous flânerons jusqu'au 10, pour rentrer ensuite à Médan. Je vous écrirai, je vous ferai signe, lors de notre passage à Paris, pour que vous veniez manger la soupe avec nous.

J'ai beaucoup regretté pour vous la disparition du *Télégraphe*. Mais c'était fatal, j'avais flairé la chose, et c'était pourquoi j'hésitais tant à conclure pour mon roman. J'en suis revenu au train-train ordinaire, j'ai traité pour vingt mille francs avec *Le Gil Blas*, car *Le Figaro* m'a décidément effrayé, j'ai vu le bâillement d'ennui des lecteurs devant ce bouquin de pure physiologie artistique et passionnelle.

Travaillez, travaillez, mon ami. Je vous jure que l'oubli est là, même quand le travail est lourd, même quand il est ingrat. Et dites-vous que vous avez des amis qui vous aiment et qui veulent vous savoir heureux [1].

Une bonne poignée de main de nous deux.

A PAUL ALEXIS

Mont-Dore, 23 *août* 1885.
Hôtel Chaboury aîné.

Mon brave ami, je vous dois une lettre depuis longtemps, car j'avais promis de vous écrire. Ma femme, en débarquant, a été malade d'un gros rhume qui a heureu-

(1) Céard venait d'avoir le chagrin de perdre sa mère.

sement bien tourné, et, en outre, je me suis attelé au travail, j'ai voulu abattre d'une haleine les cinq derniers tableaux de *Germinal*. C'est fini d'avant-hier. Je suis très content, je respire et je vous écris.

Et d'abord, j'ai lu dans les feuilles que vous aviez subjugué Porel. Vous voyez d'ici mon " épatement ". J'avoue que rien au monde ne pouvait plus me surprendre. Décidément, au théâtre, c'est toujours l'improbable qui arrive. Nous en causerons, vous me donnerez le manuscrit pour que je le lise. Vous avez bien fait de réclamer pour Moore. Et vous auriez dû tout de suite avouer cette adaptation d'après l'anglais, car on vous en fera un crime, soyez-en certain, si vous vous taisez. Mais vous avez un an devant vous, il sera temps de rendre aux Anglais ce qui leur appartient, quand on vous répètera.

Le voyage dans le Midi avec les Charpentier est tombé dans l'eau. Ils s'inquiètent du choléra pour les enfants, et c'est très sage. Il est fort douteux que nous allions là-bas nous-mêmes. Nous resterons ici jusqu'au 2 septembre. Puis, nous flânerons sans doute jusqu'au 10, pour rentrer tout de suite à Médan. D'ailleurs, je vous écrirai ce que nous aurons décidé.

Répondez-moi d'ici à huit jours et donnez-moi des nouvelles si vous en avez. Parlez-moi de l'immense Porel qui s'est amusé à la lecture du *Sycomore* et qui n'a pas eu peur de cette romance en deux pendants, pour le vaste cadre de l'Odéon. Je plaisante, mais vous savez que je suis très heureux, très heureux de l'aventure. Vos succès sont un peu les miens. Puis, cela a dû vous ravir, et il y en a tant d'autres qui feront " leur gueule ". Ah! si vous pouviez avoir un beau succès, cela vengerait ma vieille amitié.

Rien autre. Nous vivons ici en bons bourgeois. Le temps est superbe, et ma femme se trouve bien de son traitement. Maintenant que je me suis débarrassé de *Germinal*, nous allons prendre du bon temps.

Ma femme et moi, nous vous serrons bien affectueusement la main.

A COSTE

Mont-Dore, 1er *septembre* 1885.

D'après vos nouvelles, et d'après celles des journaux je pense comme vous, mon cher ami, que nous pourrions très bien nous risquer à Aix. Mais nous reculons au dernier moment : à quoi bon risquer un millionième de mauvaise chambre, dans un voyage de simple plaisir? Je préfère organiser autre chose, un séjour là-bas de deux ou trois mois, cet hiver peut-être, ou à coup sûr dans le courant de l'année prochaine ; car ma femme est décidément très souffrante des bronches, et je pense que le Midi lui ferait plus de bien que le Mont-Dore ou le climat est très âpre. — Vous nous dites : à bientôt ; ce n'est pas à bientôt, mais à quelques mois certainement.

Nous allons donc rentrer à Médan, sans trop nous presser. Le pis est que je suis en retard, pour mon bouquin, dont le quart est à peine écrit. Puis, *Germinal* au Châtelet va me tracasser, malgré mon désir de m'en occuper le moins possible. Moi qui avais espéré quinze beaux jours de vacances, à manger des oursins et de la bouillabaisse!

Je lis vos lettres dans *Le Sémaphore*, et je vois en effet que vous nagez en pleine politique. Comme vous le dites, cela est quand même intéressant pour les gaillards sans ambition, qui s'amusent à regarder la face humaine. Prenez des notes, et tâchez donc de nous faire quelque chose, une étude bien vivante. — C'est à l'Odéon qu'Alexis a fait recevoir deux actes, adaptés de l'anglais. Je sais en effet que Cézanne est à Gardanne. Et quant à Baille, il a raison de voir la vie en rose.

Amitiés de nous deux.

A ANTONY VALABRÈGUE

Médan, 8 *octobre* 1885.

Oui, mon cher Valabrègue, nous sommes de retour à Médan, et nous serons très heureux de vous avoir à déjeuner le jour qu'il vous plaira.

Comme je vais assez souvent à Paris, prévenez-moi par un mot deux jours à l'avance, pour que vous ne trouviez pas la maison vide. Nous ne déjeunons qu'à une heure, vous pouvez ne prendre que le train de dix heures cinquante, mais choisissez un beau jour, car il vous faut descendre à la station de Villennes, et il y a vingt-cinq bonnes minutes pour se rendre chez nous. Tout le monde vous indiquera la route.

En attendant votre bonne visite, promise depuis si longtemps et amicalement attendue, nous vous envoyons notre vieux et bon souvenir.

A ANTOINE GUILLEMET

Médan, 1er *novembre* 1885.

Merci, mon bon Guillemet, de votre poignée de main si cordiale. Je vous réponds en toute hâte, au milieu des lettres qui pleuvent chez moi et des réponses que je suis forcé de faire.

Hein? Quelle aventure bête! Mais je les crois touchés sérieusement, cette fois. Si le pauvre *Germinal* n'est pas joué, il aura été tout de même une fameuse pierre dans le jardin des imbéciles.

Donc, vous vous plaignez du temps, et vous n'avez pas fait grand'chose. J'en ai autant à votre service, mon roman est très en retard, je vais être forcé de rester ici jusqu'aux premiers jours de mars. Mais, à un de mes voyages à Paris, si je trouve un moment, j'irai vous serrer la main et voir vos études.

Ma femme ne va pas bien du tout. Le Mont-Dore, cette année, lui a été très défavorable. Il est à croire que je la mènerai simplement dans le Midi, l'année prochaine. Elle embrasse petit Jean[1], et envoie ses amitiés à votre femme.

Bon courage, mon ami, bonne santé, et travaillez loin des crétins : c'est le bonheur.

Cordialement à vous.

(1) La fille de Guillemet, aujourd'hui Mme André Delaistre.

A HENRY CÉARD

Médan, 11 *novembre* 1885.

Merci, mon bon ami. Je reçois ce matin votre paquet de journaux, et vous êtes bien gentil de vous être donné toute cette peine.

Les résultats de la campagne n'ont pas été douteux pour moi une seconde. J'irai jusqu'au bout, et lorsque le Chambre aura voté le maintien de la Censure, vous verrez de quelle façon je me séparerai de la littérature française. C'est une honte, cette lâcheté. Et ce qui m'indigne surtout, c'est la solitude où je me sens. A part le brave Geffroy, mon vieil Alexis, deux ou trois autres enfants perdus, pas un mot de soutien, pas une solidarité de talent et de courage. Ah! les lâches, tous! même nos amis!

Et vous qui parlez de demander la suppression du Ministère des Beaux-Arts! Mais, mon bon ami, tous nos confrères se mettraient à plat ventre pour lécher les bottes des chefs de bureau!

Moi, toute cette ignominie me donne l'envie de faire des chefs-d'œuvre. Je me porte très bien et je travaille comme un ange. — Merci, merci encore et venez donc nous surprendre, un jour que la boue de Paris vous montera à la gorge.

Affectueusement à vous.

A JEAN VOLDERS
directeur du " *Peuple* ", à Bruxelles

Médan, 15 *novembre* 1885.

MONSIEUR,

Prenez *Germinal* et reproduisez-le. Je ne vous demande rien, puisque votre journal est pauvre et que vous défendez les misérables.

Bien à vous.

A HENRY CÉARD

Médan, 16 *novembre* 1885.

Mon bon Céard, permettez-vous à ma vieille amitié et à mon titre d'aîné, de vous dire que c'est vous qui êtes le grand enfant dans toute cette affaire? Si vous avez compté que quelque chose d'utile aux lettres ou à moi peut sortir d'une décision de la Chambre, c'est que vous avez encore des illusions. Je garde votre lettre et nous en causerons un jour ensemble : vous en rirez.

Maintenant, laissez-moi dire que je ne suis pas engagé du tout, que M. Laguerre m'a été amené et que je n'ai pu le consigner à ma porte, que je lui ai dit mon engagement avec Clemenceau, qu'il a été entendu que Clemenceau seul déciderait, que l'affaire est entre les mains de ce dernier. En effet, il a été question d'une interpellation, qui ne serait sans doute que du bruit inutile ; mais soyez persuadé qu'un projet de loi sera un enterrement de troisième classe. Cela m'est égal du reste, interpellation, projet de loi, ce qu'on voudra. Il me faut simplement quelque chose, puisque j'ai annoncé qu'il y aurait quelque chose.

J'ai déjà écrit à Clemenceau. Je lui écris encore en même temps qu'à vous, pour lui répéter ce que je lui ai déjà dit, que je le laisse seul maître de la situation! Je n'agirai certainement en dehors de lui que lorsqu'il m'aura averti lui-même de n'avoir plus à compter sur ses bons offices.

Et maintenant, pardonnez-moi de vous avoir fourré là-dedans. Il m'était si facile d'en porter toute la responsabilité, qui m'est légère!

Bien affectueusement à vous.

A ALPHONSE DAUDET

Médan, 15 *décembre* 1885.

Certes, oui, mon ami, nous voulons être tous les deux de la fête. Mais n'envoyez pas les places ici, de peur

qu'elles ne se croisent avec nous ; remettez-les à Charpentier, chez qui nous devons dîner, le soir de *Sapho*. Et merci.

Je viens de recevoir *Tartarin*. Il a bon air et sent bon. Les extraits que j'ai lus dans les journaux sont d'une bien jolie verve. Nous allons, ce soir, commencer le vrai régal, et nous en causerons, comme vous dites.

Rien de nouveau ici, naturellement. Je travaille à en être malade, bousculé par ce diable de *Gil Blas*, qui m'a fait accepter une date trop rapprochée. Je souhaite ardemment les deux jours de repos que je vais prendre.

Bonne santé à Mme Daudet, un gros succès à vous, mon ami, et nos vives amitiés à vous tous.

Les journaux me renseigneront, épargnez-vous la dépêche, à moins d'une aventure exceptionnelle.

A UN DIRECTEUR DE JOURNAL

Médan, décembre 1885.

Mon cher Confrère [1],

Vous me demandez, pour vos lecteurs, tout un peuple laborieux de province, quelques lignes de préface à mon *Germinal*, que vous allez publier. Je vous comprends bien, vous n'êtes pas sans inquiétude sur la terrible réputation que les effarouchements de la Censure ont pu faire à l'œuvre ; et vous tenez à ce que je calme les craintes en disant que mes intentions n'ont pas été de couvrir la France de barricades.

Eh bien! soyez donc satisfait, je puis répéter ce que j'ai déjà dit : *Germinal* est une œuvre de pitié, et non une œuvre de révolution. Ce que j'ai voulu, c'est crier aux heureux de ce monde, à ceux qui sont les maîtres :

" Prenez garde, regardez sous terre, voyez ces misérables qui travaillent et qui souffrent. Il est peut-être

(1) Lettre écrite à un directeur du journal d'une grande région industrielle qui voulait publier *Germinal* en feuilleton.

temps encore d'éviter les catastrophes finales. Mais hâtez-vous d'être justes, autrement, voilà le péril : la terre s'ouvrira et les nations s'engloutiront dans un des plus effroyables bouleversements de l'Histoire ".

C'est dans l'enfer du travail que je suis descendu; et si je n'ai rien caché, pas même les déchéances du milieu, les hontes qui résultent de la misère et de l'entassement du bétail humain, c'est que j'ai désiré que le tableau fût complet, avec ses abominations, pour mettre des larmes dans tous les yeux, devant une si douloureuse existence de parias. Sans doute, ceci n'est peut-être pas pour des demoiselles, mais les familles doivent me lire. Vous tous qui travaillez, lisez, et lorsque vous aurez crié pitié et justice, ma tâche sera remplie.

Oui, un cri de pitié, un cri de justice, je ne veux pas davantage. Si le sol continue à craquer, si demain les désastres annoncés épouvantent le monde, c'est qu'on ne m'aura pas entendu.

Bien cordialement à vous.

1886

A HENRY CÉARD

Paris, 8 *janvier* 1886.

Mon cher ami, nous avons arrêté un valet de chambre, une femme de chambre et une cuisinière. Mais je prends bonne note de votre indication, car il n'est point dit que cela marche avec les gens en question. Merci toujours.

Autre chose. Nous n'avons personne pour le rôle de Louise. Gros embarras. Il nous faut absolument une fille jolie et *touchante*. Nous songeons à Mlle Panot que Daudet n'a pas prise. Ferait-elle notre affaire? nous la prêterait-on? Nous voudrions voir. Vous qui avez assisté à la première du *Lion Amoureux*, dites-moi donc à quelle heure je dois aller avec Busnach à l'Odéon pour n'avaler que l'acte qui nous intéresse, celui où on la voit le mieux? Et merci toujours.

Bien à vous.

AU MÊME

Médan, 23 *février* 1886.

Mon cher Céard, je n'ai fini *L'Œuvre* que ce matin,
Ce roman, où mes souvenirs et mon cœur ont débordé.

a pris une longueur inattendue. Il fera soixante-quinze à quatre-vingts feuilletons du *Gil Blas*. Mais m'en voici délivré, et je suis bien heureux, très content de la fin, d'ailleurs.

J'ai bien reçu les numéros du *National* et de *La Justice*, et je vous remercie. J'ai envoyé une carte à M. Millot. Hein? faut-il peu de chose pour les mettre en branle? On aurait le temps, qu'on pourrait vraiment s'amuser à les exaspérer. Du reste, cette affaire d'Amérique s'annonce comme très intéressante. Je prépare d'autres coups.

Nous ne rentrerons pas à Paris avant le 10 mars. J'ai ici à surveiller encore des ouvriers, et je désirerais d'autre part en finir avec les épreuves de *L'Œuvre*, pendant que je suis tranquille. Puis, j'avoue que, en dehors de mes quelques amis, Paris me tente peu, d'autant plus que je n'ai pas, cette fois, de notes à y prendre. Me voilà déjà mordu par mon roman sur les paysans [1]. Il me travaille, je vais me mettre tout de suite à la chasse aux notes et au plan. Je veux m'y donner tout entier.

Et, vous, mon vieil ami, vous me paraissez morose, malgré le gain de votre procès. Pourquoi donc ne vous donnez-vous pas à une œuvre? Je vous assure que, dans le néant de tout, c'est encore l'inutilité la plus passionnante.

Enfin, à bientôt, et nous recauserons de ça. C'est un crime, avec vos facultés, de vous soustraire comme vous le faites. Nous vous le disons tous. Il faudra finir par nous écouter.

Une vigoureuse poignée de main, et les bonnes amitiés de ma femme.

A PAUL ALEXIS

Paris, 26 *avril* 1886.

Nous commencions à nous inquiéter, mon cher ami, et nous sommes heureux de recevoir de bonnes nouvelles.

(1) *La Terre*.

En effet, il vaut mieux déjeuner, et c'est moi qui vous offre, n'est-ce pas? où vous l'aurez décidé vous-même. Seulement, il faut se hâter, car je vais partir. Ne pourriez-vous voir M. Guesde [1] demain et lui demander s'il sera libre après-demain mercredi? S'il le peut, prenez rendez-vous où il vous plaira et venez me chercher mercredi à onze heures. Cela m'arrangerait absolument.

Un mot de réponse tout de suite, et bien cordialement à vous trois.

Cela me ferait plaisir d'avoir la réponse demain soir.

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 27 *avril* 1886.

Je deviens donc cruel sans le savoir, mon ami, car le post-scriptum de votre lettre [2] me stupéfie absolument. Qu'ai-je pu dire dont je n'ai même pas gardé la mémoire?

M'est-il défendu de juger librement Drumont, qui vingt fois, a écrit sur moi sans mesure ni dignité. Il est votre ami, je le sais, mais ne suis-je pas le vôtre? et je ne crois pas m'être oublié encore devant vous jusqu'à l'accuser de " travailler dans les latrines ".

Il y a quelque chose de plus grave, c'est un malentendu qui va croissant, une impossibilité de nous dire ce que nous pensons sans nous blesser, une divergence enfin

(1) Jules Guesde avait documenté Emile Zola pour tout ce qui concerne le socialisme agraire dans *La Terre*. Voir les Notes et Commentaires sur ce volume.

(2) La lettre d'Alphonse Daudet est du 26 avril 1886. Voici le post-scriptum qui motiva cette réponse de Zola à Daudet : " *Comme vous avez été cruel pour Drumont, l'autre jour, chez Goncourt. Et comme j'ai été lâche de ne pas dire un mot pour la défense de ce brave garçon, auquel je trouve du talent. — Tout cela pour ne pas recommencer une de ces scènes nerveuses et assommantes comme l'autre soir chez moi, mais c'est égal! J'ai ma lâcheté sur le cœur et celle de ce tas de c... qui étaient là.* — A. D. ".

dans les idées et dans les mots qui nous écartent de plus en plus. Votre lettre me fait une peine infinie, car elle est une preuve nouvelle du mal dont le " trio " est en train de mourir.

Veuillez dire à Mme Daudet quelle part nous prenons à ses souffrances, et recevoir pour elle et pour vous nos bien vives amitiés.

A HENRY CÉARD

Châteaudun, 6 *mai* 1886.

Mon cher Céard, après une journée à peu près inutile passée à Chartres, je suis ici depuis hier, et je tiens le coin de terre dont j'ai besoin. C'est une petite vallée à quatre lieues d'ici, dans le canton de Cloyes, entre le Perche et la Beauce, et sur la lisière même de cette dernière. J'y mettrai un petit ruisseau se jetant dans le Loir, — ce qui existe d'ailleurs ; j'y aurai tout ce que je désire, de la grande culture et de la petite, un point central bien français, un horizon typique, très caractérisé, une population gaie, sans patois. Enfin le rêve que j'avais fait. — Et je vous l'écris tout de suite, puisque vous vous êtes intéressé à mes recherches.

Je retourne demain à Cloyes, d'où j'irai revoir en détail ma vallée et ma lisière de Beauce. Après-demain, j'ai rendez-vous avec un fermier, à trois lieues d'ici, en pleine Beauce, pour visiter sa ferme. J'aurai là toute la grande culture. Aujourd'hui, je suis resté à Châteaudun, pour assister à un grand marché de bestiaux. Tout cela va me prendre quelques jours, mais je rentrerai avec tous mes documents, prêt à me mettre au travail.

Et voilà. Un temps merveilleux, un pays charmant, — je ne parle pas de la Beauce, mais des bords du Loir.

A bientôt, n'est-ce pas? Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés, et je vous serre bien affectueusement la main.

Nous serons sans doute à Médan mardi.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 14 *juin* 1886.

Merci, mon ami, de l'aimable envoi de votre belle édition de *Germinie Lacerteux*. Je viens de lire votre préface, qui est une page bien émue, bien touchante, bien profondément humaine. Cela est un avant-goût des joies que nous allons prendre à connaître votre " Journal ".

Très affectueusement de la part du ménage.

A HENRY CÉARD

Médan, 16 *juin* 1886.

Mon ami, n'auriez-vous pas autour de vous, dans des paperasses, les armes de Dourdan (Seine-et-Oise) et celles de Médan : je parle des écussons, avec l'indication des couleurs héraldiques? J'aurais besoin de ces documents pour ma nouvelle salle de billard. Les armes de Médan seraient-elles de la famille qui a possédé le château : les Médan de Beaulieu, je crois. A l'église nous n'avons malheureusement que des armoiries détruites. — Enfin, voyez donc çà. Ici, je ne sais où frapper.

Autrement, rien de nouveau. Je me suis mis cahin-caha à l'écriture de mon bouquin. Le premier chapitre est terminé : cela s'annonce assez largement, sans le sublime que ma sacrée caboche ne peut s'empêcher de rêver.

Et vous, êtes-vous content? avez-vous des nouvelles de l'Odéon? Je ne vois rien dans les journaux, je commence à partager vos inquiétudes, bien qu'il me semble toujours impossible qu'on ne vous joue pas.

A bientôt, et affectueusement pour nous deux.

Je cherche également les armoiries de Corfou, une des îles Ioniennes appartenant à la Grèce. Ma grand'mère paternelle y était née. — Vous n'avez pas de rapports avec des Grecs[1]?

AU MÊME

Médan, 25 *juin* 1886.

Merci mille fois, mon bon ami. J'ai reçu ce matin les petits croquis, et grâce à vous, j'ai même de quoi choisir. Ces documents sont plus que suffisants.

Vous avez bien fait de rejeter les armes si compliquées de Venise, qui eussent été inexécutables ici. Du reste, Cameroni, à qui j'avais écrit en même temps qu'à vous, m'a envoyé le lion ailé de Saint-Marc sur azur d'un très joli effet. Voilà qui complète le tout.

Maintenant, vous seriez bien aimable de me dire comment je pourrais reconnaître l'obligeance de votre collègue à Carnavalet, qui a dessiné les croquis. Puis-je lui envoyer un de mes livres, quand j'irai à Paris, ou quoi?

Rien de nouveau. Je travaille, je surveille mes ouvriers, et c'est tout.

Bien affectueusement.

A PAUL ALEXIS

Médan, 30 *juin* 1886.

Mon vieil ami, une nouvelle, en hâte. Nous comptions aller à Paris vers le 5, et profiter du voyage pour procéder au baptême de votre héritière. Mais les Charpentier qui ne devaient venir ici qu'à la fin du mois, nous écrivent

(1) Toutes ces armoiries étaient pour orner les chapiteaux de la salle de billard de Médan, qui existent toujours. On sait que la famille maternelle d'Emile Zola était originaire de Dourdan.

qu'ils arriveront le 3 juillet pour repartir le 12. Donc voilà notre voyage et la cérémonie reculés d'une vingtaine de jours. Je vous préviens pour que vous ne nous attendiez pas en vain.

Je vous sais trop occupé pour vous dire de venir passer un jour ici avec votre éditeur. Enfin, si le désir vous en prend, vous savez que vous nous ferez plaisir et que votre lit est toujours prêt.

Nos amitiés chez vous et bien affectueusement.

A J. VAN SANTEN KOLFF [1]

(FRAGMENT)

Juin 1886.

... Je travaille encore au plan de mon prochain roman *La Terre*, je ne me mettrai à écrire que dans une quinzaine de jours ; et ce roman m'épouvante moi-même, car il sera un des plus chargé de matière, dans sa simplicité. J'y veux faire tenir tous nos paysans avec leur histoire, leurs mœurs, leur rôle ; j'y veux poser la question sociale de la propriété ; j'y veux montrer où nous allons, dans cette crise de l'agriculture, si grave en ce moment. Toutes les fois maintenant que j'entreprends une étude, je me heurte au socialisme. Je voudrais faire pour le paysan, avec *La Terre*, ce que j'ai fait pour l'ouvrier avec *Germinal*. — Ajoutez que j'entends rester artiste, écrivain, écrire le poëme vivant de la terre : les saisons, les travaux des champs, les gens, les bêtes, la campagne entière. — Et voilà tout ce que je puis vous dire, car il me faudrait autrement entrer dans des explications qui dépasseraient mon courage. Dites que j'ai l'ambition démesurée de faire tenir toute la vie du paysan dans mon livre, travaux, amours, politique, religion, passé, présent, avenir ; et vous serez dans le vrai. Mais aurais-je la force de remuer un si gros morceau? En tout cas, je vais le tenter...

(1) Homme de lettres hollandais, commentateur et admirateur passionné d'Emile Zola dont il traduisit en langue néerlandaise plusieurs ouvrages.

A PAUL ALEXIS

Médan, 10 *juillet* 1886.

Mon vieil ami, ce sera le samedi 17 juillet que nous baptiserons le bébé, si cela vous convient. Et dès maintenant, car il est d'usage que la marraine donne la robe de baptême, la pelisse et le bonnet, je vous prie de me dire si vous n'auriez pas déjà ces objets, auquel cas, la marraine donnerait autre chose. Réponse tout de suite, car nous désirons être fixés pour les achats quand nous irons à Paris. Nous y arriverons le jeudi 15, sans doute, et je vous écrirai pour vous voir dès ce soir-là. Mais ma femme désire être renseignée tout de suite. Ecrivez-nous donc ici dès que vous le pourrez.

Les Charpentier quittent Médan lundi.

Nos amitiés chez vous, et bien affectueusement.

AU MÊME

Médan, 14 *juillet* 1886.

Mon vieil ami, invitez Paul Adam, vous êtes chez vous, et cela me fera grand plaisir de le voir. Seulement, il faut que nous rentrions absolument à Médan samedi soir, car le lendemain dimanche, jour de la fête du pays, ma femme donne le pain bénit. Nous ne pourrons donc que déjeuner chez vous, et voici ce que je vous prie de faire tout de suite. Allez à l'église[1], voyez si l'on ne consentirait pas à faire le baptême à onze heures, ou même à midi, ce qui est contraire à l'usage, je crois ; dans ce cas, nous déjeunerions chez vous à midi et demi, après le baptême. Ou bien, faites mettre ce baptême à trois heures précises et nous déjeunerions à midi pour aller

(1) Il s'agit dans cette lettre du baptême de la fille du fidèle Alexis, Paule dont Zola et Mme Zola étaient le parrain et la marraine.

ensuite à l'église, de façon à ce que nous soyons libres à quatre heures.

Je vous attends demain soir jeudi rue de Boulogne, à sept heures. Vous nous rendrez la réponse et vous dînerez avec nous. Il faut d'ailleurs que nous causions de plusieurs choses. Donc, à demain soir, je compte sur vous.

Nos amitiés chez vous et bien affectueusement.

A J. VAN SANTEN KOLFF

(FRAGMENT)

Le 29 juillet 1886.

... Je suis en plein travail, pour mon roman *La Terre*. Mais c'est une besogne terrible, je ne compte pas être prêt avant mars, et je doute que je publie cette fois l'œuvre en feuilletons. Pourtant, rien n'est décidé. Je ne suis pas mécontent des quelques chapitres faits, seulement le sujet me déborde ; il est si vaste! Car j'y veux faire tenir toute la question rurale en France : mœurs, passions, religion, politique, patrie, etc., etc. Enfin, je ne puis que me donner tout entier, et c'est ce que je fais ; le reste est hors de ma puissance...

A ANTOINE GUILLEMET

Médan, 22 *août* 1886.

Qu'êtes-vous allé faire à Cayeux, mon pauvre ami? Je savais par Huysmans, qui y est allé, quel désert de sable c'était. Et votre femme qui vous arrive malade dans ce pays de spleen! Votre lettre nous a désolés. Mais nous espérons bien que vos ennuis vont finir, que votre femme se remettra, et que vous rentrerez à Moret, où vous aurez des arbres, au moins.

Nous, nous n'avons pas encore quitté Médan, et il est peu croyable que nous le quittions cette année, à moins

que nous n'allions prochainement passer huit jours à Saint-Palais, près de Royan, où se trouvent les Charpentier. Nous avons eu des ouvriers, et nous en avons encore pour une salle que j'ai fait construire. Puis, j'ai mon roman terrible qui me cloue, — un livre qui me donnera bien du mal et qui m'empêchera de rentrer à Paris avant mars peut-être. Vous savez que je ne suis jamais content quand je travaille. Enfin, pourvu que je ne dégringole pas trop vite, c'est tout ce que je demande. Au demeurant, nous sommes bien ici, ma femme ne va pas trop mal, et il ne faut pas demander davantage.

Ecrivez-moi, quand vous rentrerez à Paris, car je tâcherai d'aller vous serrer la main, à un de mes voyages.

Bonne santé à votre femme, bon courage à vous, et bonne poussée à Jeanne, qui doit grandir comme un arbre. Et n'attendez pas trop pour nous écrire que votre femme est rétablie. Ma femme se joint à moi et vous serre à tous affectueusement la main.

A HENRY CÉARD

Royan, 16 *septembre* 1886.

Mon bon Ami,

Deux mots en hâte, pour vous donner signe de vie. Notre voyage a été gâté par ce coup maudit que ma femme s'est donné à la jambe, avant notre départ de Médan, et dont la contusion s'est aggravée ici d'une façon presque inquiétante : sang extravasé, enflure, œdème, et le reste. Nous vous raconterons cela. Aussi partons-nous après-demain samedi et seriez-vous bien gentil de venir dîner dimanche soir rue de Boulogne, si vous êtes libre. Nous causerons, je vous dirai ce que je pense de ce pays, où nous nous installerons peut-être l'année prochaine pour deux mois.

A dimanche et vives amitiés du ménage.

Vendredi.

Je rouvre ma lettre. La jambe de ma femme va beaucoup mieux, ce matin, et nous nous décidons à rester

quelques jours de plus. C'est mercredi soir que nous vous attendrons à dîner rue de Boulogne, si vous êtes libre. Amitiés.

J'ai causé de votre affaire avec Charpentier, et je vous dirai mercredi ce qu'il en est.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Le 9 novembre 1886.

... Je travaille toujours à *La Terre*, mais je ne suis pas encore à la moitié du livre. J'ai dû prendre des vacances cet été, étant très las. Le livre ne peut plus paraître avant mai. C'est une œuvre bien longue, bien hardie, et qui me donne un mal infini...

A ANTOINE GUILLEMET

Médan, 24 *novembre* 1886.

Mon cher Guillemet,

Nous sommes bien chagrins d'apprendre que les choses ne vont pas mieux chez vous. Nous pensions votre femme remise, et voilà, nous dites-vous, que les ennuis continuent. Décidément, nous sommes tous patraques, car nous autres aussi, nous n'allons que cahin-caha, sans rien de grave pourtant. Il faut se dire que nous n'avons plus vingt ans, que la cinquantaine arrive, du moins pour nous, et qu'on doit payer sa dette à l'âge.

Ah! non, je ne suis guère avancé, avec mon bouquin ; *La Terre*, elle aussi, ne va que lentement. J'ai toutes les peines du monde avec ce sacré livre. Aussi ne rentrerons-nous à Paris que vers la fin janvier, car je veux donner un coup de collier d'ici là. Et une de mes premières visites sera pour vous, car je veux voir les belles choses que vous rapportez.

Courage, tout s'arrangera, mon ami. Votre femme se portera mieux et nous redeviendrons jeunes. En tous cas, nous lui souhaitons une bonne santé, et nous vous envoyons nos vieilles amitiés à vous et au petit Jean.

A HENRY CÉARD

Paris, 19 *décembre* 1886.

Mon cher Ami,

Je vous ai cherché partout dans la salle, hier soir. Et voilà que je pars sans vous avoir revu. A bientôt, n'est-ce pas? puisque vous venez pour Noël. Les Charpentier prendront le train de 2 heures, samedi, et j'irai les prendre à Villennes. Voyez donc si vous pouvez faire la route avec eux.

N'oubliez pas ma rue, la rue qui doit avoir disparu dans la trouée faite pour les Halles, et d'un nom possible. — Autre chose : vous seriez bien gentil de voir si vous n'avez pas, à votre bibliothèque, le *Catéchisme poissard*, une brochure, je crois, qu'on vendait sous Louis-Philippe pour les engueulements du carnaval. Vous m'en copieriez les répliques les plus salées, que vous m'enverriez.

Merci, et à bientôt.

Affectueusement.

A EDOUARD LOCKROY

Médan, 24 *décembre* 1886.

Cher monsieur Lockroy,

Je tiens à vous dire combien j'ai été touché d'apprendre que, sans me prévenir, vous aviez demandé pour moi, au ministre de l'Instruction publique, la croix de la Légion d'honneur. Je vois là une marque d'amitié personnelle et de grande sympathie littéraire, dont je suis très fier.

Mais que voulez-vous? je ne suis plus d'âge à souhaiter

des récompenses. Me voici déjà dans les vétérans, et ce que j'aurais accepté au lendemain de *L'Assommoir*, me semble inutile après *Germinal*. Il faut garder ça pour les jeunes écrivains qui ont besoin d'être encouragés.

Ce que je n'oublierai pas, cher monsieur Lockroy, c'est votre bonne pensée de m'être agréable, et veuillez croire que je vous en garde une gratitude infinie.

Votre très reconnaissant et très dévoué.

A ALPHONSE DAUDET

Médan, 26 *décembre* 1886.

Mon cher Ami,

Charpentier me parle de l'idée touchante et charmante que vous avez eue, de réunir nos trois noms [1] sur l'affiche, pour le bénéfice de Flaubert ; et j'ai le très gros chagrin de ne pouvoir autoriser la représentation d'un acte séparé de *Thérèse Raquin*.

Songez donc à ma situation particulière. Goncourt et vous, vous avez eu votre revanche ; tandis que moi, j'attends encore la mienne. Ce serait vraiment trop chanceux de jouer cette partie sur un acte séparé, et dans quelles conditions? devant un public forcément détestable, sans critique, pour une seule fois. Ajoutez que le troisième ou le quatrième acte prendrait une noirceur abominable, en éclatant sans la préparation des deux premiers. La pièce n'est plus connue, il est nécessaire qu'elle reparaisse dans son entier pour être jugée équitablement. Enfin, présentée ainsi, la partie me fait peur. C'est déflorer la reprise, c'est risquer l'épreuve sans prudence. Admettez un froid, on dira : " Inutile de reprendre ça, c'est jugé ". Je suis sûr que, si le vieux vivait, il me crierait : " Mon brave, l'œuvre avant tout! "

J'attendais la confirmation officielle de votre croix d'officier, pour vous envoyer les félicitations du ménage. Mais, puisque je vous écris, je vous les adresse tout de suite, et j'y ajoute nos vives amitiés pour vous tous.

(1) Goncourt, Daudet, Zola.

1887

A L. P. LAFORÊT

Rédacteur au *Gaulois*

25 *février* 1887.

Mon cher Confrère,

Vous me demandez ce que je pense des opinions émises par les critiques dramatiques sur la pièce que mon ami Busnach a tirée du *Ventre de Paris*. Je pense simplement que Busnach n'a qu'à remercier avec émotion tous ces messieurs, car ils se sont tous répétés à quelques exceptions près, ils ont tous dit de la pièce qu'elle était curieuse à voir, qu'elle renfermait un sixième tableau d'un pathétique poignant, que l'interprétation hors de pair suffirait à attirer la foule et, qu'en somme, un long succès leur semblait assuré.

Si Busnach n'était pas content, il serait difficile. Moi, je suis content de savoir qu'il est content.

Maintenant, peut-être, poussez-vous la curiosité jusqu'à vouloir connaître mon sentiment sur ce que les critiques ont dit de ma situation personnelle dans l'affaire. Eh bien, mon sentiment est que j'ai dû me fort mal expliquer ou qu'on m'a fort mal lu, lors de mes longues polémiques d'autrefois, puisqu'on paraît croire que mon

désir, au théâtre, est la vie banale et sans lien, le dédain de l'action, l'envahissement du décor.

Je ne suis de l'école du rien, ni dans le roman, ni dans le drame ; je suis au contraire pour la passion, pour ce qui agit et ce qui émeut ; et, à mon sens, le décor n'est que le milieu qui complète et explique le personnage.

Je dois ajouter que j'ai, au sujet du drame populaire, des idées plus accommodantes, ce que j'appellerai des idées opportunistes, qu'il serait beaucoup trop long d'exposer ici. Qu'on me permette seulement de sourire, lorsqu'on rappelle le bon vieux mélo, à propos du sixième tableau du *Ventre de Paris*.

Moi aussi, j'ai traité de mélodrame les épopées lyriques de Victor Hugo. J'avais raison et j'avais tort. Ce ne sont pas les éternels sentiments du cœur, les éternelles joies et les éternelles douleurs humaines qu'il faut blâmer dans le mélodrame ; ce sont les imbécillités de la forme et des moyens.

Un dernier mot : M. Henri de Lapommeraye [1] et quelques autres s'étonnent, me plaisantent ou me foudroient de ce que je laisse Busnach tirer des pièces de mes livres !

Mon Dieu ! s'ils tiennent tant à m'applaudir ou à me siffler tout seul, nous pouvons arranger l'affaire. J'ai, depuis six ans, dans un tiroir, une pièce, *Renée*, dont pas un théâtre de Paris n'a voulu. M. Henri de Lapommeraye, qui est très puissant, n'a qu'à me la faire recevoir quelque part, et, il m'aura sans collaborateur.

Bien cordialement à vous, mon cher confrère.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 11 *mars* 1887.

Mon cher Ami,

Je viens de relire votre Journal en volume, et je tiens à vous dire combien, pour moi, ces pages gagnent à ne

(1) Henry de Lapommeraye eut la coquetterie de se piquer au jeu, et il s'employa à faire recevoir *Renée* au Vaudeville.

plus être fragmentées en courtes tranches. C'est à ce point que j'en sors avec l'idée que vous avez ajouté beaucoup de choses, et des meilleures.

Il y a là des choses profondes et des choses charmantes. C'est toute une vie d'artiste, une œuvre qui n'a pas sa pareille évidemment. Peut-être faut-il regretter que vous n'ayez pu donner le Journal complet à la fois : on en aurait mieux saisi la plénitude et l'ampleur. Mais je parle là au point de vue du public. Pour nous tous, écrivains de cet âge, un bon morceau de l'histoire de notre cervelle littéraire est là-dedans.

Bien affectueusement à vous.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Le 12 *mars* 1887.

... Je n'en suis encore qu'aux deux tiers de *La Terre*. Ce roman, qui sera le plus long de ceux que j'ai écrits, me donne beaucoup de mal. J'en suis content, autant que je puis l'être, c'est-à-dire avec ma continuelle fièvre et mes éternels doutes...

A HENRY BAUER

Paris, 19 *avril* 1887.

MON CHER BAUER,

Merci mille fois, du fond du cœur ; et laissez-moi vous dire que je sens la grande bravoure de votre article, que c'est elle surtout qui me touche. La pièce a de sérieux défauts [1]. Si vous n'avez pas voulu les voir, c'est un combattant qui défend le drapeau menacé. Soyez donc certain que je prends de votre article ce que je dois en prendre. Serrons les rangs devant l'ennemi ; mais pas de

(1) *Renée*.

vanité, rien que le désir de mieux faire, pour décider enfin de la victoire.

Votre bien dévoué et bien reconnaissant.

AU MÊME

Paris, 22 *avril* 1887.

Ah! que vous êtes brave, mon cher Bauer, et que je vous remercie! J'ai lu votre article avec des frémissements de joie, dans un réveil de toute ma jeunesse batailleuse. Cela me donne l'envie de mieux faire et de faire plus haut, plus vrai. Que je voudrais répondre par une œuvre complète, à vous tous qui voulez bien mettre de l'espoir en moi! Je vous jure que si je ne tiens rien de ce que vous attendez, c'est que j'aurai crevé à la peine!

Merci encore, et tout entier à vous.

A OCTAVE MIRBEAU

Paris, 22 *avril* 1887.

Mon cher Mirbeau,

Je ne suis naturellement pas tout à fait de votre avis sur *Renée*, bien que je me croie sans grande illusion. Mais comme je vous remercie de votre article si virulent et si vrai sur le monde des théâtres! Remarquez que le monde qui lit nos romans n'est guère meilleur ; seulement, nous ne le voyons pas en tas. La bêtise est universelle, et nous ne pouvons cependant nous croiser les bras. Pour moi, il n'y a que le travail, dans le livre comme au théâtre. Quant au reste, qu'importe! L'œuvre faite, bonne ou mauvaise, bien ou mal accueillie, n'est plus à nous.

Merci encore, et cordialement.

A GEORGES CHARPENTIER

Médan, 6 *mai* 1887.

J'ai en effet tout reçu, mon bon ami, et je vous remercie de l'activité que vous mettez à m'être agréable, surtout en ce moment où vous devez être si bousculé par le chagrin.

Nous avons passé par là, c'est une chose affreuse. Et rien à faire ; on voit la vie s'en aller de l'être qu'on aime, sans pouvoir rien retarder. Je vous souhaite bien sincèrement un prompt dénoûment, car chaque jour d'angoisse est une cruauté de plus. — A bientôt, nous espérons pourtant revoir encore votre mère.

Si l'on ne siffle plus *Renée*, c'est peut-être qu'il n'y a plus personne. Les recettes ont beaucoup baissé depuis deux jours. Enfin, il y a déjà vingt représentations, cela me suffit. — Vous savez que nous allons imprimer tout de suite la pièce. Je viens de terminer une préface dont je suis content : nous la mettrons dans le supplément du *Figaro*. peut-être vous enverrai-je le manuscrit dans deux ou trois jours, peut-être vous le porterai-je jeudi. Et nous tâcherons d'enlever ça, pour paraître sans retard, pendant que l'aventure n'est pas trop vieille. Vous devriez annoncer tout de suite la pièce au *Journal de la Librairie*, pour voir s'il y aura des demandes. Je ne l'espère guère, mais enfin on peut voir.

Rien autre, je me suis remis à mon roman, qui va très bien. — Nos bonnes amitiés à vous tous, dites à votre mère que nous l'embrassons, et à jeudi soir, n'est-ce pas? Nous serons chez vous de bonne heure.

Bien affectueusement.

A HENRY CÉARD

Paris, 13 *mai* 1887.

Mon cher Ami,

Je reçois votre dépêche, et votre lettre, qu'on me renvoie de Médan, m'arrive en même temps. Cela me cha-

grine de ne pas vous avoir ce soir ; mais, à bientôt, n'est-ce pas? Nous repartons demain, si bousculés de courses, qu'il ne faut pas songer à nous rencontrer ici.

Renée sera jouée jusqu'au 20 environ. Elle aura donc eu trente-cinq représentations, ce qui me suffit. Le Vaudeville finira la saison avec une pièce de Ferrier. Les directeurs ont été vraiment très gentils, car les recettes sont tombées aux environs de mille, et ils auraient pu étrangler la pièce. Nous aurons, pour les trente-cinq représentations, une moyenne un peu inférieure à deux mille. En somme, tout cela est honorable. J'imprime la pièce, avec une préface, dont je suis content. Voici la baignoire demandée, mettez vous-même la date.

Venez nous surprendre un de ces jours, et vives amitiés du ménage.

A ÉMILE VERELLEN

25 *mai* 1887.

Il n'est peut-être qu'une seule fraternité, celle du malheur. La charité est la langue universelle que tous les peuples entendent et parlent. Aux nations qui se battent, il faut opposer les nations qui se plaignent et qui s'aident. Qu'un orage enfle toutes les rivières de l'Europe, que des maisons croulent, que des habitants périssent, et l'Europe ne sera plus qu'une grande famille attendrie.

A PAUL ALEXIS

Médan, 26 *mai* 1887.

Mon vieil ami, j'ai vu en effet dans les journaux que je faisais partie d'un dîner de balzaciens, mais personne ne m'a écrit, je n'ai rien accepté et il est à croire que je n'accepterai rien. Donc impossible de vous renseigner et de vous aider.

Vous êtes bien gentil de m'écrire. Je me doutais, en voyant le temps, que le froid vous épouvanterait. Il fait pourtant très chaud chez nous, les calorifères sont allumés.

D'ailleurs, à quand vous voudrez. Attendez un plus beau temps. Mais, j'irai à Paris en courant un des premiers jours de la semaine prochaine, pour mettre des dédicaces à *Renée* qui va paraître. Mais je ne pourrai vous voir. La préface sera sans doute dans le supplément du *Figaro* samedi. Tout va bien, je suis content, et je brûle de recommencer, d'autant plus que je trouve des sujets de pièce qui m'excitent. Vous verrez ça. Ah! si mes romans ne me tenaient pas à la gorge!

A bientôt, mon bon ami, et toutes nos vives amitiés chez vous, à votre femme et à la filleule.

Vous devenez donc bien riche, que vous élargissez vos Salons?

A HENRY CÉARD

Médan, 26 *mai* 1887.

Mon bon ami, la fluxion a disparu, comme tout doit disparaître, n'est-ce pas? mais ma pauvre femme et moi nous sommes patraques décidément. Nous travaillons trop, elle à organiser, à surveiller cette grande coquine de maison, moi à me décarcasser jusqu'à deux heures du matin sur des phrases, pour vouloir leur faire dire des choses qu'elles ne disent pas à mon idée. Nous sommes absolument sur les dents, nous aurons bien besoin d'un mois de vacances, en août.

Et bien! quoi donc? Voilà la musique qui met le feu aux bâtiments, et la musique de *Mignon* encore! Ce matin, en ouvrant les journaux, cette rôtisserie générale m'a tellement bouleversé, que j'ai travaillé très mal.

Voilà, mon bon ami. Vous êtes bien gentil de vous être inquiété de nous, et nous vous envoyons nos vives affections.

A LÉON HENNIQUE

Médan, 29 *mai* 1887.

Mon cher Hennique,

Nous sommes rentrés depuis trois jours à Médan, et me voilà au travail. Ne croyez donc pas que j'aie été peiné le moins du monde ; énervé peut-être, passionné à coup sûr. J'ai grandi au milieu de ces batailles, elles me sont nécessaires de temps à autre, pour me fouetter. Chacune a été pour moi un pas en avant. — *Renée* aura de quinze à vingt représentations, au milieu de la bousculade de la presse et de l'ahurissement du public. Je vais sans doute publier la pièce tout de suite, et j'écris en ce moment, avant de me mettre à *La Terre*, une préface assez importante, qui liquidera l'aventure. Tout cela va bien, j'ai des envies de chef-d'œuvre.

Ma femme est dans le coup de feu de notre installation. Elle ne va pas mal, ou du moins elle ne sent pas son mal. Ecrivez-moi de temps à autre, vous serez bien gentil. Moi, je vous donnerai des nouvelles, quand il y en aura de décisives.

Nos vives amitiés à votre femme et bien affectueusement à vous tous.

A J.-K. HUYSMANS

Médan, 1er *juin* 1887.

Que j'ai du remords, mon cher ami, de ne vous avoir pas encore remercié de votre bouquin! Mais si vous saviez la bousculade où j'ai été et où je suis davantage. Après *Renée*, voilà *La Terre!* Imaginez que j'en suis aux deux tiers à peine et que le *Gil Blas* m'en dévore trois cents lignes par jour!

Enfin, j'ai donc relu *En Rade*, dans le volume, et combien cela gagne toujours à n'être plus fragmenté, même lorsque les fragments sont longs! L'ensemble

maintenant apparaît, sinon très simple, du moins très net. Vous avez là-dedans des choses superbes, les plus intenses peut-être que vous ayez écrites. Toute la partie paysans prend un relief extraordinaire. Ce n'est pas que je n'aime point les rêves, celui d'Esther est assurément une chose exquise et complète en elle-même ; mais, très sincèrement, j'aurais préféré les paysans d'un côté, les rêves de l'autre. Cela, sans doute, était plus ordinaire ; et quelle nouvelle étonnante pourtant, quel chef-d'œuvre, digne d'*A Vau-l'eau*, vous aviez avec vos paysans tout seuls! Il me semble que l'opposition que vous avez voulue ne se produit pas, ou du moins se produit avec une confusion qui n'est pas de l'art. Peut-être est-ce moi qui me trompe, et je ne vous donne là que mon impression amicale et franche.

N'importe, vous êtes un fier artiste, et il n'y a pas beaucoup de romans qui aient la puissante odeur du vôtre.

Affectueusement.

A PAUL ALEXIS

Médan, 26 *juillet* 1887.

MON BON AMI,

Nous partirons de Médan le dimanche 28 août, nous passerons à Paris le lundi et le mardi et nous nous mettrons en route pour Royan le mercredi 31. Donc, venez dîner rue de Boulogne le lundi ou le mardi, en me prévenant d'avance.

Je vais écrire à Guebhord pour lui demander mes mille francs. Il vaut toujours mieux prendre date.

J'envoie au citoyen Laval l'autorisation de publier gratuitement *Germinal*.

Et c'est tout. Merci des bonnes nouvelles que vous me donnez. Moi, je m'abrutis de travail. J'ai encore deux chapitres à écrire et je n'aurai guère fini que le 20 août, juste à temps. J'aurai bon besoin d'un mois de vacances.

Tenez-moi au courant du côté de votre famille. Peut-

être, d'ailleurs, quelques éclats de la bombe voleront-ils jusqu'à Médan. Je vous les enverrai.

Nos bonnes amitiés à votre femme, embrassez la filleule et bien affectueusement à vous.

Merci pour l'article de ce matin à propos de *La Terre* et du bâtonnier de Limoges.

J'oubliais. J'ai reçu de Sicile une lettre d'un nommé Jaria di Fède, qui demande à traduire votre " Emile Zola, notes d'un ami ". Je lui ai répondu que j'appuierais sa demande, et je lui ai dit de vous écrire directement.

A HENRY CÉARD

Médan, 15 *août* 1187.

Mon cher Céard,

Je viens de recevoir une lettre d'Hennique, où il me dit que Porel réclame vivement le manuscrit de *Jacques Damour* [1]. Je sors de faire en hâte la petite retouche et j'envoie l'acte à la copie chez Leduc, en le priant de vous tout remettre. Vous aurez l'obligeance de collationner, n'est-ce pas? et de porter la chose à l'Odéon, sans perdre une minute, car Hennique m'a l'air diantrement pressé. Il me raconte que Porel le réclame en personne pour la distribution et qu'il va sans doute venir passer deux ou trois jours à Paris. Ne pourriez-vous pas vous voir, s'il y avait utilité, au sujet de " l'Abbé Faujas "?

A mardi 30, et bien affectueusement à vous.

(1) Le succès de *Jacques Damour* avait décidé du triomphe du Théâtre Libre, lors de son spectacle d'inauguration, le 30 mars 1887, et Porel, directeur de l'Odéon, avait demandé la pièce pour la monter sur ce théâtre.

A HENRY BAUER

Médan, 19 *août* 1887.

Votre lettre me touche beaucoup, mon cher Bauer, et comme vous le dites, si le côté ignoble de l'article en question m'a blessé un moment, les bonnes poignées de main qui m'arrivent m'ont déjà consolé.

Vous faites allusion à de bien vilains dessous, que je m'entête à ne pas vouloir constater. Heureusement, aucun des cinq signataires n'est de mon intimité, pas un n'est venu chez moi, je ne les ai jamais rencontrés que chez Goncourt et Daudet. Cela m'a rendu leur manifeste moins dur. J'ai toujours été affamé de solitude et d'impopularité, à peine ai-je quelques amis, et je tiens à eux.

Merci à l'avance de votre article. Et, je vous en prie, ne jugez pas *La Terre* d'après les feuilletons, attendez le volume. Mes romans perdent tant à être fragmentés. Vous êtes bien gentil de vous souvenir de mon invitation. Je ne quitterai Médan, pour aller passer un mois à Royan, que le dimanche 28. Si vous n'êtes pas de retour avant cette époque, j'ai votre promesse, et il faudra bien que vous veniez en octobre.

Merci encore, au nom du travail et de l'honnêteté littéraire.

Affectueusement à vous.

A J.-K. HUYSMANS

Médan, 21 *août* 1887.

Merci de votre bonne lettre, mon cher Huysmans. J'avais bien reconnu le Rosny dans l'entortillage pédant des phrases, et Bonnetain ne pouvait être que le lanceur. Tout cela est comique et sale. Vous savez ma philosophie au sujet des injures. Plus je vais, et plus j'ai soif d'impo-

pularité et de solitude. En somme, j'ai fini *La Terre* jeudi, et je suis enchanté d'avoir encore lancé ce bouquin-là dans la mare aux grenouilles. Il tombera comme il tombera, bon ou mauvais, ça ne me regarde plus. A un autre!

Nous partons à la fin du mois pour Royan où nous passerons un gros mois. Mais comme vous êtes gentil de me promettre votre visite pour octobre! Tâchez de renvoyer votre congé vers le 15. Nous serons sûrement de retour. D'ailleurs, je vous écrirai.

Ma femme vous envoie ses amitiés, et bien affectueusement à vous de notre part à tous deux.

A PAUL ALEXIS

Royan, 19 *septembre* 1887.

Mon vieil ami, je lis dans un journal que vous vous êtes battu et que vous avez reçu une blessure au bras. Est-ce vrai? Le silence du *Cri* m'étonne. En tous cas, je vous envoie nos bonnes amitiés, en hâte.

Nous partons à l'instant pour Cognac, où nous coucherons chez Duret. Demain soir, nous serons à Bordeaux, et nous reviendrons par le bateau.

Il est douteux que nous rentrions à Paris avant le 10 octobre.

Donnez-moi de vos nouvelles. Et à bientôt.

Affectueusement à vous et aux vôtres.

A OCTAVE MIRBEAU.

Royan, 23 *septembre* 1887.

Mon cher Confrère

Je lis votre article sur *La Terre* et je veux que vous sachiez bien que je ne vous en garde pas rancune. Vous dirai-je même que je m'attendais un peu à votre opinion défavorable, car il y a en vous un coin de mysticisme

qui ne devait guère s'accorder avec ma vision personnelle du paysan : j'ai tâché de le voir à l'heure présente, et vous demandez qu'on le voie comme l'ont vu les gothiques. Mais vous dites très franchement et très courtoisement ce que vous pensez. Cela est bien, je vous en remercie.

Me permettez-vous pourtant de m'entêter dans mon œuvre. Je maintiens absolument la moyenne de ma vérité. Chacun me jettera " son " paysan à la tête. Pourquoi, seul, le mien serait-il faux? Je suis allé aux sources, croyez-le, autant que vous tous.

Rappelez-vous l'accueil fait à *L'Assommoir*, puis le revirement. J'espère que l'aventure va se reproduire pour *La Terre*. Les conditions sont identiques, je m'amuserai peut-être à les analyser un jour.

Croyez-moi quand même votre bien dévoué et bien reconnaissant.

A PAUL ALEXIS

Royan, 23 *septembre* 1887.

Mon vieil ami, nous sommes heureux d'apprendre que votre blessure se réduit à une égratignure. Et tant mieux, si cette affaire imbécile a sur votre famille le bon effet que vous en espérez. Du reste, comme je vous disais, vos parents n'ont qu'à s'exécuter. C'est une question de temps. Tout va bien, j'en suis convaincu aujourd'hui.

Je vous ai écrit que nous ne rentrerions que vers le 10 octobre. Je vous ferai signe pour que vous veniez dîner rue de Boulogne. Le temps est ici magnifique, une vraie Provence. Je ne fais rien, je me remets un peu de ma terrible année. Si Coste est encore à Paris vers le 10 octobre, dites-lui de ne pas manquer de venir me voir. *La Terre* ne paraîtra pas avant le 20 octobre. Vous voyez que vous avez le temps. Dès qu'on aura des bonnes feuilles, je vous en ferai remettre.

Ma paresse est telle que je ne vous en écris pas plus.

Nos vives amitiés chez vous, et soyez joyeux, puisque tout marche à souhait.

Bien affectueusement à vous.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 13 *octobre* 1887.

Mon cher Goncourt,

Hier soir seulement, des amis communs m'ont appris une bien étonnante chose, vous m'accuseriez d'avoir fait dire que vous étiez l'inspirateur volontaire de l'article imbécile et ordurier publié par le *Figaro* [1]. Vous me croyez donc bête? Faites-moi l'amitié de penser que je sais comment l'article a été écrit. Je suis convaincu, j'ai répété partout que, si vous en aviez eu connaissance, vous en auriez empêché la publication, autant pour vous que pour moi.

Et moi qui m'étais imaginé que vous me deviez une marque de sympathie, après cette niaiserie malpropre de cinq de vos familiers! Cette marque, je l'ai attendue et c'est votre colère qui m'arrive. En vérité, cela dépasse toute mesure.

Si je me décide à vous écrire, c'est que la situation n'est plus nette entre nous, et que votre dignité comme la mienne exige que nous sachions à quoi nous en tenir sur nos rapports d'amis et de confrères.

Cordialement à vous.

AU MÊME

Paris, 14 *octobre* 1887.

Mon cher Goncourt,

Ma lettre au *Figaro* n'était pas destinée à la publicité, et l'expression " une suite d'aquarelles et d'eaux-

(1) Le manifeste des cinq contre *La Terre*.

fortes " appliquée à un de vos romans n'avait point le dédain que vous y voyez. Du reste, en admettant que la conscience légitime de votre très grand talent vous fasse trouver l'expression insuffisamment élogieuse, il me semble que les centaines de pages que j'ai publiées sur vous en vingt ans, pages d'absolu dévoûment et d'absolue admiration, auraient dû peser dans votre mémoire et suffire.

Quant aux paroles que m'a prêtées un rédacteur du *Gil Blas*, vous les forcez singulièrement pour en tirer un sens désagréable. Et ne savez-vous pas, par expérience personnelle, de quelle façon les reporters vous traduisent, sans qu'il soit possible de rétablir les choses, sous peine de les aggraver? La vérité est que j'ai très sincèrement affirmé que vous n'aviez pas eu connaissance du manifeste des cinq. Des journaux vous avaient déjà mêlé à l'aventure. A moins de refuser de répondre, ce que je regrette de ne pas avoir fait, je ne pouvais dire que ce que j'ai dit.

Et d'ailleurs, mon cher Goncourt, la blessure de notre amitié n'est pas dans ces commérages. Elle est dans une prétendue rivalité que nos ennemis se plaisent à empoisonner. J'ai longtemps espéré, j'espère encore qu'on ne réussira pas à nous fâcher ensemble, car je vous sais un grand honnête homme et un cœur tendre au fond.

Bien cordialement à vous.

AU MÊME

Paris, 20 *octobre* 1887.

Votre lettre me fait un très grand plaisir, mon cher Goncourt. Je savais bien qu'il ne pouvait exister entre nous aucun motif sérieux de rupture.

Je vais aller passer quelque temps à Médan, et dès ma réinstallation définitive à Paris, j'irai vous serrer la main.

Affectueusement à vous.

AU MÊME

Médan, 29 *octobre* 1887.

MON CHER GONCOURT,

J'achève le second volume de votre Journal, que j'ai voulu lire ici, dans le grand calme ; et je suis tout ému de cette bonne lecture. C'est le drame, c'est la vie même de l'écrivain que vous nous avez donné là, et c'est ce qui me va au cœur.

Vos dîners Magny sont d'une documentation bien intéressante. J'ai été très frappé aussi de la grande figure que vous dressez à petits coups de la princesse Mathilde. Mais j'ai été pris surtout par les pages de la fin sur *Henriette Maréchal*, par ce calvaire vécu de tout écrivain artiste qui aborde le théâtre. Nous avons tous pleuré ces larmes.

Voilà un fier livre, et qui éclaire toute la littérature du temps. Je vous en aime davantage, je viens de me souvenir des années écoulées depuis le jour où votre frère et vous m'avez lu des pages inédites de *Madame Gervaisais*, et je vous serre la main de tout cœur.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Médan, 30 *octobre* 1887.

Je rentre seulement à Médan, après une absence de deux mois, et je me hâte de vous répondre. J'ai passé six semaines charmantes à Royan, mais beaucoup d'ennuis, en dehors de la littérature, m'attendaient à Paris, ce qui m'a gâté un peu mes vacances. Enfin, il faut vivre.

Si *La Terre* n'a pas paru et ne paraîtra que le 15 novembre, c'est tout simplement que le volume n'est pas prêt. J'ai été pris de grandes paresses, j'ai traîné pour les corrections littéraires que j'ai l'habitude de faire sur les feuilletons, et c'est ainsi que les épreuves sont restées sur ma table de travail.

Je n'étais pas fâché d'autre part de laisser un peu le calme se faire, avant de lancer le volume. Jamais je n'ai eu l'idée d'écrire une préface. Mon livre se défendra tout seul et vaincra, s'il doit vaincre. J'en suis content, je crois qu'un retour d'opinion se produira en sa faveur.

Non, en dehors des conversations que j'ai eues avec Xau et Valette, je n'ai rien communiqué aux journaux. Mais c'est effroyable le nombre d'articles qui a paru. Ah! qu'ils sont bêtes! Je suis bronzé, jamais je n'ai été aussi calme ni aussi gai que pendant cette bagarre imbécile.

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 19 *novembre* 1887.

Mais jamais, mon cher Daudet, jamais je n'ai cru que vous aviez eu connaissance de l'extraordinaire manifeste des cinq! Mon premier cri a été que ni vous ni Goncourt ne saviez rien de la grande affaire, et que l'article avait dû tomber sur vos têtes comme un pavé. C'est ce que j'ai dit aux reporters, sans arrière-pensée, avec la conviction la plus formelle. Je suis confondu que vous ayez vu là une accusation détournée de ma part. Le stupéfiant, c'est que de victime vous m'avez fait coupable, et qu'au lieu de m'envoyer une poignée de main, vous avez failli rompre avec moi. Avouez que cela dépassait un peu la mesure.

Je ne vous en ai jamais voulu, moi. Je sais parfaitement comment le manifeste a été écrit, et il faut en sourire. Votre lettre, mon cher Daudet, ne m'en cause pas moins une vive joie, puisqu'elle met fin à un malentendu dont nos ennemis étaient déjà enchantés.

Nos bien grandes amitiés à Mme Daudet et à vous.

A HENRY CÉARD

Paris, 23 *novembre* 1887.

Merci, mon cher ami, pour vos renseignements. J'irai sans doute à la Bibliothèque consulter les ouvrages que vous m'indiquez.

La maison, — une petite maison de deux étages et de trois fenêtres de façade, — serait de la fin du XVI^e^ siècle. Indiquez-moi seulement une rue pauvre de Paris, bâtie vers cette époque [1].

Autre chose, n'avez-vous pas un ami qui pourrait m'établir les armoiries de mes personnages, les sires de Hautecœur? Très vieille noblesse, plusieurs sont morts aux croisades. Quelque chose d'empanaché et de ronflant, pas trop compliqué.

Merci et bien affectueusement.

Je prends note de la demande de Meyer, et je le proposerai, quand l'heure sera venue. Mais vous savez que je me tiens un peu à l'écart de ces questions de distribution.

A HENRY BAUER

Paris, 25 *novembre* 1887.

Merci mille fois, mon cher Bauer, des lignes sympathiques que vous consacrez à *La Terre*. Vous avez raison, nous ne devrions pas publier nos romans en feuilletons. Ainsi, pour celui-ci, il est certain qu'on ne l'a pas jugé sur son ensemble, et qu'on ne reviendra pas de sitôt sur les injures dont on l'a accablé : je parle de la critique. En somme, il aura la fortune qu'il doit avoir. Une fois l'œuvre faite, je ne m'en préoccupe plus.

Mais je vous suis bien reconnaissant de votre bonne poignée de main littéraire, et je veux que vous me sachiez votre bien affectueux.

(1) La maison des Hubert dans *Le Rêve*.

A EDMOND LEPELLETIER

Paris, 27 *novembre* 1887.

MON CHER LEPELLETIER,

Merci mille fois de votre article qui me fait grand plaisir, car il comprend et il explique au moins. Mais que de choses j'aurais à vous répondre, à vous qui êtes un ami! Il y a de la vigne à la lisière de la Beauce, les vignobles de Montigny, près desquels j'ai placé Rognes, sont superbes. Tous les noms que j'ai employés, sauf celui de Rognes, sont beaucerons. Il n'est pas vrai que la fatigue soit contraire à Vénus : demandez aux physiologistes. Si vous croyez que les paysans ne reproduisent que le dimanche et le lundi, je vous dirai d'y aller voir. La lutte politique dans les villages n'est point aussi âpre, ouvertement, que vous le pensez : tout s'y passe en manœuvres sourdes. Mes Charles sont copiés sur nature ; et puis, c'est vrai, eux et Jésus-Christ sont la fantaisie du livre. Est-ce qu'à l'ironie de la phrase vous n'avez pas compris que je me moquais.

La vérité est que l'œuvre est déjà trop touffue, et qu'il y manque pourtant beaucoup de choses. C'est un danger de vouloir tout mettre, d'autant plus qu'on ne met jamais tout. Du reste, c'est là l'arrière-plan, car mon premier plan n'est fait que des Fouan, de Françoise et de Lise : la terre, l'amour, l'argent.

Merci encore, et bien cordialement à vous.

A HENRY CÉARD

Paris, 16 *décembre* 1887.

MON CHER AMI,

Je ne vous ai pas donné hier le titre exact de l'ouvrage de Saint-Aubin [1]. Voyez donc si l'on pourrait trouver ça et à quel prix.

(1) *L'Art du Brodeur*. On sait qu'Henry Céard avait activement collaboré à la documentation du *Rêve*.

Autre chose. Pour mes sires de Hautecœur, il me faudrait toute une litanie de titres. Ils sont ducs de quelque chose, puis comtes ; puis tout ce qu'on voudra. Une énumération très ronflante. Il faudrait copier ça dans quelque armorial, pour que ça n'eût pas l'air inventé.

Vous devez trouver ce que je désire à Carnavalet.

Merci, et bien à vous.

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 18 *décembre* 1887.

MON CHER AMI,

Je connaissais à peu près tous les chapitres de vos *Trente ans de Paris*. Mais avec quel charme je viens de les relire! Il y a là, pour nous, hommes du métier, des pages bien intéressantes, et il y a pour moi, qui ai vécu une vie parallèle à la vôtre, des souvenirs qui éveillent puissamment les miens. Je sors tout secoué de ma lecture.

Votre Tourgueneff m'a fait revivre des heures déjà lointaines, et votre note de la fin, les quelques lignes ajoutées, m'a serré le cœur. C'est la vie, paraît-il. D'ailleurs, je crois que ces choses ont pris, sous des plumes maladroites, une brutalité qu'elles n'ont jamais eue. Ah! mon ami, ce n'est pas le mal qu'on dit des autres qui vous brouille, c'est le mal qu'on vous en fait dire.

Nos meilleurs souvenirs à Mme Daudet, et bien cordialement à vous.

1888

A J. VAN SANTEN KOLFF

22 *Janvier* 1888.

... Si vous cherchez dans l'arbre généalogique l'héroïne de mon nouveau roman : *Le Rêve*, vous ne l'y trouverez pas, car c'est un rejet nouveau que j'y ai enté... Donc il s'agira d'un rejet sauvage des *Rougon-Macquart*, transplanté dans un milieu mystique, et soumis à une culture spéciale qui le modifiera. Là est l'expérience scientifique; mais ce qui fera la curiosité de l'œuvre, ce sera qu'elle pourra être mise entre toutes les mains, même entre celles des jeunes filles. Il s'agit d'un poëme de passion, mais d'une chasteté absolue, à l'ombre d'une vieille cathédrale romane...

. . . . . .

... Vous savez que, dans le dernier volume de la série, réservé au *Docteur Pascal*, celui-ci développera l'arbre et l'établira définitivement. C'est pourquoi je n'ai eu aucun scrupule à modifier légèrement l'indication hâtive

que j'en ai donnée, en tête d'*Une Page d'Amour*. Je complèterai l'arbre généalogique à la fin. Déjà, j'ai dû créer ainsi Angélique. J'espère qu'on me pardonnera ces retouches, d'autant plus que sur tous les autres points, mon plan primitif a été suivi avec une extrême rigueur...

A GEORGES RENARD

Paris, 17 *février* 1888.

MONSIEUR,

Je vous autorise bien volontiers à publier ma lettre à la suite de votre étude sur *Le Naturalisme contemporain ;* et je vous avouerai même que je serai très heureux d'avoir le texte de cette lettre, car j'ai toujours l'idée de développer ma réponse à vos objections. Vous me ferez donc un vif plaisir, lorsque votre livre sera paru, en m'en adressant un exemplaire.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A J. VAN SANTEN KOLFF

(FRAGMENTS)

5 *Mars* 1888.

. . . . . .

Même hésitation de mes souvenirs, au sujet de votre question sur *Nana*. C'est peut-être céder un peu trop au symbole en disant que le corps pourri de *Nana* est la France agonisante du Second Empire. Mais, évidemment, j'ai dû vouloir quelque chose d'approchant.

. . . . . .

. . . . . .

Combien je vous remercie de la traduction si intéressante que vous m'envoyez! M. Alberdingk Thym m'a écrit dernièrement, en m'envoyant son étude. Mais, dans mon ignorance du hollandais, je ne me doutais guère

des éloges hyperboliques que contenait cet article. Vous vous doutez bien que je ne les accepte pas tous. J'en suis pourtant profondément touché, car je sens cette exaltation sincère. Vous ne pouviez me causer une plus grande joie qu'en me traduisant ces pages si débordantes de sympathie. Merci, merci encore! Il est si doux de se savoir des amis, lorsqu'on sent autour de soi tant d'adversaires!

. . . . . .

. . . . . .

Que vous dirai-je sur l'œuvre elle-même? J'y travaille, je la soigne, et elle me donne du mal pour tous les documents qu'elle nécessite. Je la crains un peu nue, un peu banale, mais j'ai voulu cette banalité du sujet, tout le mérite devant être dans l'exécution. On m'a souvent reproché de ne pas tenir compte de l'au delà, et c'est pourquoi j'ai voulu faire la part du rêve dans ma série des *Rougon-Macquart*. Depuis des années, j'avais le projet de donner un pendant à *La Faute de l'Abbé Mouret*, pour que ce livre ne se trouvât pas isolé dans la série. Une case était réservée pour une étude de l'au delà. Tout cela marche de front, dans ma tête, et il m'est difficile de préciser des époques. Les idées restent vagues, jusqu'à la minute de l'exécution. Mais soyez certain que rien n'est imprévu. *Le Rêve* est arrivé à son heure, comme les autres épisodes.

. . . . . .

A COSTE

Paris, 1er *avril* 1888.

Mon cher Ami,

Vous ne donnez plus signe de vie, et pour vous réveiller, j'ai de nouveau recours à votre obligeance. Voici de quoi il s'agit.

A Médan, dans ma grande salle, contre un mur, je vais faire une panoplie d'instruments de musique. Mais il me manque une pièce importante, pour le milieu, et je

désire vivement trouver un tambourin. Ici, mes recherches ont été vaines. Tâchez donc, à Aix ou à Marseille, de me procurer ce tambourin. Je le préférerais ancien : il y en a du XVIII^e siècle, avec de fines sculptures et une patine très belle. Mais si vous n'en trouvez pas chez les brocanteurs, voyez à m'en avoir un neuf très joli alors, tout ce qu'on fait de mieux, sans oublier la baguette et le galoubet. Faites-moi connaître le prix demandé et par retour du courrier je vous donnerai l'ordre d'achat. — Encore un coup, un tambourin ancien me plairait davantage. Je vous donne jusqu'au 25 de ce mois pour me trouver ça. — Merci, merci, et merci.

Ici, je suis dans une bousculade terrible. *Germinal* passera dans trois semaines et les répétitions sont très laborieuses. D'autre part, *Le Rêve*, mon prochain roman, commence à paraître dans *La Revue Illustrée*. — J'aspire vivement à la fin du mois, époque où il me sera enfin permis d'aller me cloîtrer à Médan, pour travailler un peu tranquille.

Je sais que vous plongez à fond dans la politique, et je ne vous envie pas. Mais vous travaillez, vous luttez, et c'est vivre. Vous nous manquez beaucoup ici, il faudra bien un jour que vous veniez reprendre votre place.

Affectueusement.

A EDMOND DE GONCOURT

21 *avril* 1888.

Mon cher ami, le Châtelet joue ce soir *Germinal* [1] contre mon absolue volonté. Je n'irai pas au théâtre, j'ai refusé mon service de première, et je regrette de ne pouvoir vous envoyer le fauteuil que je vous destinais.

Cordialement.

(1) La Censure n'avait accordé son visa pour la version dramatique de *Germinal* qu'après avoir infligé au texte des coupures très sévères. Zola avait protesté mais la direction du théâtre s'inclina : d'où le différend auquel il est fait ici allusion.

A. J. VAN SANTEN KOLFF

Médan, 25 *mai* 1888.

... Comme mon roman [1], cette fois, se déroule en pleine imagination, j'ai créé le milieu de toutes pièces. Beaumont-l'Eglise est de pure fantaisie, fabriqué avec des morceaux de Coucy-le-Château, mais haussé au rang de ville épiscopale. Les ruines du château de Coucy m'ont également servi pour les ruines de mon château d'Hautecœur. Quant à ma cathédrale, elle est bâtie pour les besoins de mon histoire, sur le modèle de nos cathédrales de France. — Il serait très long de vous expliquer comment j'en suis venu à arrêter tel qu'il est le milieu où j'ai placé mes personnages. Tout cela est très étudié, très volontaire, et l'on ne saura jamais les peines que j'ai eues, aidé d'un de mes amis, architecte, pour bâtir simplement la maison des Hubert, cette maison du XV^e^ siècle conservée presque intacte. En un mot, le milieu est à la fois tout d'invention et très vrai. — Pour les détails sur l'art du brodeur, j'ai eu également beaucoup de mal. Heureusement j'ai trouvé un livre, *L'Art du Brodeur*, de Saint-Aubin, publié au siècle dernier, qui m'a été d'un précieux secours. J'ai également pâli de longues journées sur *La Légende dorée*...

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 26 *mai* 1888.

Mon cher Ami,

Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous remercier du troisième volume de votre *Journal*. Je suis tombé ici en retard de tout, accablé de travail, avec le tracas d'une réinstallation laborieuse, et je n'ai pu achever votre livre qu'hier soir.

(1) *Le Rêve*.

Ce troisième volume m'a d'autant plus intéressé que je l'ai vécu davantage. Il est d'une vie extraordinaire, d'une intensité de rendu dans la sensation que personne n'a égalé. Les dernières pages resteront comme le plus beau cri de douleur et de tendresse qu'on ait poussé dans notre littérature moderne.

Merci de ce beau livre, et croyez-moi votre bien affectueux et bien fidèle.

A J. VAN SANTEN KOLFF

7 *Juillet* 1888.

... Quant à mes études locales des lieux à décrire, voici. Le plus souvent, je crée le hameau dont j'ai besoin, en gardant les villes voisines telles qu'elles existent. Cela me donne plus de liberté pour mes personnages. C'est ce que j'ai encore fait dans *La Terre*. Rognes est inventé, et je me suis servi d'un village, Romilly-en-Beauce, en le modifiant. C'est au mois de mai 1886 que je suis allé passer quinze jours à Châteaudun et à Cloyes, pour prendre les notes nécessaires. En général, une quinzaine me suffit : je préfère une impression courte et vive. Quelquefois pourtant, je retourne revoir les lieux, au cours de mon travail. Ma femme m'accompagnait, comme toujours. Nous avons couché à Châteaudun et à Chartres. Nous avons parcouru le pays en landau attelé de deux chevaux : une petite maison roulante! C'est très commode; on est là chez soi, on est très bien...

A GUY DE MAUPASSANT

Médan, 14 *juillet* 1888.

Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas? mon cher ami, d'avoir fait du mystère avec vous. Mme Charpentier venait de m'apporter ici l'offre de Lockroy, et cela d'une

façon si délicate, que j'avais cédé. Mais, par enfantillage peut-être, je ne voulais pas qu'il existât une acceptation écrite de moi. De là ma réponse ambiguë à votre lettre si aimable.

Oui, mon cher ami, j'ai accepté après de longues réflexions, que j'écrirai sans doute un jour, car je les crois intéressantes pour le petit peuple des lettres, et cette acceptation va plus loin que la croix, elle va à toutes les récompenses, jusqu'à l'Académie; si l'Académie s'offre jamais à moi, comme la décoration s'est offerte, c'est-à-dire si un groupe d'académiciens veulent voter pour moi et me demandent de poser ma candidature, je la poserai, simplement, en dehors de tout métier de candidat. Je crois cela bon, et cela ne serait d'ailleurs que le résultat logique du premier pas que je viens de faire.

Quand je vous verrai, je veux causer avec vous de ces choses, car je serais très heureux de vous savoir de mon avis.

Merci encore et bien affectueusement à vous.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 30 *juillet* 1888.

Mon cher Ami,

Je vous écris tout de suite après avoir lu l'article du *Gaulois;* " Zola jugé par Goncourt ", afin que vous sachiez que, s'il me chagrine, il n'atteint pas la grande amitié que j'ai pour vous depuis vingt ans.

Seulement, il n'est pas exact de dire que " je vous quitte brusquement ". Rappelez-vous et rétablissez les faits. Si les liens se sont relâchés un peu chaque jour, si aujourd'hui je finis par marcher seul, est-ce donc moi qui l'ai voulu?

D'autre part, pourquoi me blâmer d'avoir accepté la croix, lorsque je l'ai acceptée dans les mêmes conditions que vous? J'ai eu la main affectueusement forcée par Lockroy, comme vous l'avez eue par la princesse Mathilde, et j'estime que, si vous étiez contesté après *Germinie*

Lacerteux, je ne l'étais pas moins après *La Terre*. Vous ne vous souvenez donc pas que, il y a un an, on parlait de me rayer de la littérature et de m'enfermer à l'hôpital? Pourquoi la croix, qui était une consécration pour vous, n'en serait-elle pas une pour moi?

Enfin, soyez sûr que, si jamais je me présente à l'Académie, je le ferai dans des conditions où je n'aurai rien à abdiquer de ma fierté ni de mon indépendance. Et cela ne me banalisera pas, au contraire, et cela ne me discréditera pas aux yeux de ceux qui m'ont le plus aimé, parce qu'ils comprendront alors ce que j'ai voulu, pourquoi et comment je l'ai voulu.

J'espère bien, mon cher ami, ne jamais me fâcher avec vous. Cela me ferait une grande peine. Nous vivons un peu plus séparés, mais il faut que nos mains puissent se serrer toujours, quand nous nous rencontrons. Je pense que c'est aussi votre vif désir, et je ferai tout, quant à moi, pour qu'il en soit ainsi.

Bien affectueusement à vous.

AU MÊME

Médan, 8 *août* 1888.

L'unique chose importante et qui me touche au cœur, mon cher Goncourt, est que nous restions unis. Aussi ne veux-je pas discuter avec vous. Réfléchissez seulement que, si les reporters travertissent votre pensée, ils travestissent aussi la mienne. Je ne les démens pas, je les approuve même, pour éviter un gâchis plus grand; mais la vérité est que je n'ai pas choisi du tout l'apparition de " l'Immortel " pour poser ma candidature à l'Académie, qu'il n'y a eu de ma part qu'un mot en l'air qui a grossi et déchaîné la tempête, que tout cela est beaucoup plus l'effet des circonstances que de ma volonté. La vérité, en somme, est qu'il y avait là un projet ancien en moi, que les faits, ma décoration surtout, ont réveillé

avant l'heure [1]. Jamais Daudet ne croira cela, c'est pourtant la simple vérité.

Maintenant, en admettant que je me présente, dans des années peut-être [2], pourquoi dites-vous que cela nous placera aux deux pôles? Lorsque Daudet, jadis, nous fit part de son projet de se présenter, nous trouvâmes tous deux qu'il avait raison de le faire, et aucune idée de rupture possible ne vint même nous effleurer.

Je ne veux donc pas fermer l'avenir et j'espère toujours que, lorsque les obstacles et les malentendus qui nous ont un peu séparés n'existeront plus, nous pourrons nous retrouver comme par le passé la main dans la main.

Bien affectueusement à vous.

A OCTAVE MIRBEAU

Médan, 9 *août* 1888.

Ah! mon cher Mirbeau, voici des années qu'on m'annonce ma fin, et je dure!

Je vous pardonne bien charitablement d'augmenter le mensonge autour de moi, car vous ne savez ce que vous dites, parlant de choses que vous ignorez.

D'ailleurs, je suis tranquille. Vous êtes un croyant, facile aux conversions, et si jamais la vérité se refait en vous sur mon compte, je vous connais d'une assez grande bonne foi pour la confesser.

Bien à vous quand même.

(1) Le 14 juillet 1888, Emile Zola avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur par M. Lockroy, qui lui apporta lui-même la croix chez Mme Charpentier, et le 14 juillet 1893, il était promu officier par M. Raymond Poincaré, alors ministre de l'Instruction publique.

(2) Zola se présenta pour la première fois à l'Académie, 1er mai 1890.

A HENRY CÉARD

Royan, 31 *août* 1888.

Mon bon ami, je voulais tout de suite vous donner de nos nouvelles. Mais vous savez comment le temps passe ici. C'est une fête perpétuelle, et rien ne devient plus difficile que d'écrire deux lignes.

Enfin, nous voici installés, et fort bien. Notre cousine arrivera dimanche soir. Il ne manquera plus que vous. Tout le monde vous attend, on remet les parties, on ne se décidera à les faire sans vous, que lorsqu'on sera bien sûr que vous ne pouvez venir. Voyez donc à arranger cela et donnez-moi une certitude. Echappez-vous toujours pour une semaine, si vous ne pouvez nous donner davantage.

Le Paradou est toujours la maison gaie et hospitalière que vous connaissez. Le mariage de Georgette avec Hermant est aujourd'hui chose officielle, ce qui met un coin d'idylle dans notre fête. Le temps est moins beau, moins doux que l'année dernière, mais il reste fort agréable, et je crois que septembre sera plus clément. Quoi encore? que nous vous attendons, et que vous viendrez, n'est-ce pas?

Bien vives amitiés de la part de tous, et de nous deux notre bonne et vieille affection.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 7 *octobre* 1888.

Mon cher Ami,

En revenant de la mer, j'ai trouvé à Paris votre nouveau volume *Préfaces et manifestes littéraires*. Je l'ai apporté à Médan, et je l'achève.

Vous avez eu grande raison de le publier, de réunir ces documents épars. Ils établissent des dates et vous donnent des priorités. Puis, j'ai été frappé de l'ensemble, du corps de doctrine qu'on y trouve condensé. Je connaissais

toutes ces pages, et j'ai pris à les relire ainsi à la file un plaisir passionné de batailleur, que l'âge, décidément, ne réussit pas à calmer.

Bien affectueusement à vous.

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 21 *octobre* 1888.

Je ne crois rien de ce qu'on me rapporte, mon cher ami, et si, de votre côté, vous n'écoutez point ceux qui pensent avoir intérêt à nous désunir, notre vieille amitié n'est point morte encore. Cette question bête de l'Académie ne doit même pas exister entre nous, car je suis bien certain que vous comprendriez mon attitude, le jour où il me conviendrait de m'y présenter, de même que je vous aurais approuvé, si vous aviez cru devoir à votre situation de désirer un fauteuil. Ce sont là de simples arrangements personnels, et il faut des rencontres de circonstances et de commentaires méchants, pour leur donner des significations de rivalité préméditée, qu'ils n'ont pas.

Croyez-moi toujours votre très affectueux.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Paris, *le* 16 *novembre* 1888.

Le Rêve était prévu dans ma série de romans, et il vient très naturellement après *La Terre*, c'est en quelque sorte un repos intellectuel pour moi. Mon livre se rattache à *La Faute de l'Abbé Mouret;* il est un peu moins romantique cependant, plus de psychologie à la place de cet hosannah de nature, les images saintes suppléant les verdures, les fleurs, les parfums... Non, je n'ai pas même pris la peine d'aller en Picardie, visiter Coucy-le-Château.

Etant dans l'invention pure, je n'ai pas senti le besoin d'une réalité immédiate. Tout cela est fait sur des documents et surtout à toute volée de l'imagination...

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 18 *décembre* 1888.

Mon cher Daudet, je ne vous ai pas encore remercié de l'aimable envoi de vos *Souvenirs d'un homme de lettres*, et je veux pourtant le faire avant de vous revoir. Je connaissais presque toutes ces pages, mais je les ai relues avec infiniment de plaisir. Certaines ont une pénétration, une intensitée de vie que nul de nous n'a dépassées.

A demain, pour fêter le succès de notre grand aîné Goncourt.

Cordialement aux vôtres et à vous.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 31 *décembre* 1888.

Merci, mon cher Goncourt, de l'aimable envoi de votre pièce. Je viens de la lire et j'ai été frappé de très remarquables détails, qui m'avaient échappé dans le bruit de la première.

Je pense que vous devez être très content. C'est un triomphe aujourd'hui et au milieu de la plus belle tempête qu'on puisse voir. Cela est très beau de commencer et de terminer sa carrière de grand écrivain parmi de tels éclats de tonnerre.

Bien affectueusement.

1889

A. J. VAN SANTEN KOLFF

Paris, 6 *mars* 1889.

Mon cher Confrère,

Ne vous ai-je pas déjà dit de ne pas vous inquiéter lorsque je ne vous répondrai point? Je suis l'homme le plus paresseux du monde, lorsque je n'en suis pas le plus travailleur. Il est bien vrai que je traverse une crise, la crise de la cinquantaine sans doute; mais je tâcherai qu'elle tourne au profit et à l'honneur de la littérature. — Pardonnez-moi donc mon long silence. Il est des semaines, des mois, où il y a tempête dans mon être, tempête de désirs et de regrets. Le mieux alors serait de dormir!... *Le Rêve* a été en général bien accueilli partout, quoique peu compris. Tout cela est loin, d'ailleurs. Il faut se remettre au travail...

Je sais qu'on a affirmé que, quand j'ai publié *Le Rêve*, c'était pour apitoyer l'Académie sur mon sort, qu'en le faisant c'était une façon de lui dire : " Voyez, je suis devenu gentil, bien raisonnable, acceptez-moi en raison du livre *ad hoc* que je viens de faire! " C'eût été misérable pour tout le monde, et, vous le savez, indigne de moi.

A J.-K. HUYSMANS

Paris, 6 *mars* 1889.

Mon bon ami, je savais que vous étiez souffrant ; mais je ne me doutais pas que vos supplices eussent cette variété dans l'insupportable. Il faut vous bien soigner et nous revenir solide, un de ces soirs. Nous ne quitterons d'ailleurs Paris que dans les premiers jours de mai.

Moi, je continue de flâner. Toute ma paresse refoulée s'épanouit. Je n'aurais qu'un tout petit effort à faire pour ne plus toucher une plume. C'est une crise d'indifférence, un sentiment de l'à quoi bon, que je suis curieusement en moi. Je vais pourtant me remettre à mon roman, sans enthousiasme, je vous assure, mais parce qu'il le faut.

Ma femme vous envoie ses amitiés et ses souhaits d'une prompte guérison. Elle-même n'est pas très valide.

Et à bientôt, j'espère, et bien affectueusement à vous.

A HENRY CÉARD

Paris, 3 *mai* 1889.

... Je ne veux pas quitter Paris, mon bon ami, sans vous remercier de votre bel et excellent article. Il m'a profondément touché. Vous avez trouvé le moyen de m'être très agréable, sans trop offenser la vérité. Merci, merci de tout mon cœur.

Maintenant, je vais vous charger d'un tas de commissions. Ayez l'obligeance de me faire faire une copie de *Madeleine*, d'après le manuscrit du Théâtre Libre, conforme à la représentation. Portez ça chez Leduc ou ailleurs, et qu'on m'envoie la copie à Médan, avec le bon que je signerai et que je renverrai.

En outre, soyez assez bon pour m'adresser les journaux intéressants de dimanche soir et de lundi matin, le Sarcey, le Lemaître, le Paul Perret, etc.

J'ai trouvé la presse de ce matin et de ce soir moins mauvaise que je ne le craignais. En tout cas, la soirée paraît avoir été bonne pour le Théâtre Libre, et c'était là l'important.

Encore merci pour votre grand dévoûment dans toute cette aventure, et à bientôt, n'est-ce pas? Venez un jour causer à Médan.

Vives amitiés de nous deux.

AU MÊME

Médan, 31 *mai* 1889.

Mon bon ami, je vois dans les journaux qu'il est de nouveau question de *Thérèse Raquin* aux Variétés. Ne pourriez-vous savoir au juste ce qu'il en est, en allant voir Lerou, et sans me mettre en avant, comme si la curiosité venait de vous? Au fond, je n'ai qu'un désir, savoir si la représentation m'appellera prochainement à Paris, et à quelle époque exacte. Cela, pour organiser mon temps à l'avance.

Ici, rien de nouveau. Je suis rentré et je me suis mis rageusement au travail. Ah! l'âge ne me calme guère. J'espérais, en vieillissant, m'assagir un peu. Mais, décidément, je ne puis agir que dans des coups de passion. Est-ce singulier! car, au fond, je me juge très froidement, et je méprise même mon emballement.

A bientôt, n'est-ce pas? et affectueusement à vous.

AU Dr GOUVERNÉ

Médan, 3 *juin* 1889.

Mon cher Docteur,

J'ai besoin d'un renseignement pour le roman que j'écris, et je me permets de vous le demander [1].

(1) Les notes de travail de *La Bête Humaine* contiennent la réponse à cette lettre du Dr Gouverné.

Je vois que le titre est un poison hyposthénisant. Est-ce qu'on pourrait empoisonner avec le salpêtre de nos maisons d'habitation? J'ai besoin qu'un gredin de paysan empoisonne sa femme, d'une façon lente et facile.

Puis-je lui faire prendre le salpêtre qu'il a sous la main, et en quelle quantité, et à combien de reprises.

Pardonnez-moi mon importunité, et veuillez me croire votre bien dévoué et bien cordial.

A HENRY CÉARD

Médan, 5 *juin* 1889.

Merci, mon cher Céard, des renseignements que vous m'envoyez. Comme vous, je ne crois pas que Sarah joue *Thérèse Raquin*, et je ne le désire pas, pour les raisons que vous analysez si bien. Seulement, j'ai eu peur cette fois, car il me serait difficile de me mettre en travers, — ce que je ferais pourtant, — si la chose devenait sérieuse. Vous savez qu'au théâtre, c'est l'impossible qui arrive. Veuillez donc veiller encore et m'écrire, si vous appreniez quelque chose, de façon à ce que j'aie le temps d'agir.

Je travaille assez bien, je lis beaucoup, et j'ai toutes les peines du monde à avoir l'âme calme. Mon pauvre petit Fanfan est mort dimanche, à la suite d'une crise affreuse. Depuis six mois, je le faisais manger et boire, je le soignais comme un enfant. Ce n'était qu'un chien, et sa mort m'a bouleversé. J'en suis resté tout frissonnant.

Vives amitiés de nous deux.

A PAUL ALEXIS

Médan, 5 *juin* 1889.

Mon cher ami, je reçois votre lettre et celle de Bourget, fixant votre visite au lundi 10; le malheur est que ce

jour-là, je ne serai pas à Médan. J'écris à Bourget pour lui demander s'il ne pourrait pas venir le jeudi 13. S'il est libre, entendez-vous avec lui. Il m'écrira, et je vous attendrai tous les deux. Hein! est-ce difficile de tomber d'accord sur la moindre chose.

Rien d'intéressant ici. Je me suis mis sérieusement au travail, j'ai terminé le premier chapitre de *La Bête Humaine*, et j'attaque le second. Il y en aura douze, voilà du travail pour au moins huit mois. Quel terrible métier, où l'on recommence toujours, et où, chaque fois, on débute, avec les mêmes difficultés et les mêmes angoisses!

Nos bonnes amitiés à tous les vôtres et bien affectueusement à vous.

A COSTE

Médan, 15 *juin* 1889.

Mon vieil ami, je suis plein de honte de n'avoir pas encore répondu à votre bonne lettre du 16 avril. Il faut vous dire que j'ai été bien occupé. Et puis, vous me pardonnez, n'est-ce pas?

Seulement, en retrouvant et en relisant votre lettre tout à l'heure, j'ai été pris de la peur que vous ne tombiez ici, à l'occasion de l'Exposition, avant d'avoir reçu une réponse de moi. — Vous savez que nous comptons sur vous. Et même je vais vous charger d'une commission, pour être sûr que vous viendrez : ce sera de nous apporter cent grammes de bon safran dans une boîte de fer-blanc. Si vous ne veniez pas, vous nous enverriez ça par la poste. Mais vous viendrez, n'est-ce pas?

Ici, rien de nouveau. Toujours du travail, je me suis mis à mon nouveau roman, *La Bête Humaine*, qui a pour cadre la ligne de Paris au Havre. Cela va son petit bonhomme de chemin, mon train ordinaire. Et rien autre, les arbres poussent, nos santés sont assez bonnes. On vieillit, et voilà!

Vous vous plaignez beaucoup, vous, mon ami, et je crois bien que vous avez tort, un peu tout au moins. Vous

êtes bien tranquille, là-bas. Ce qui vous manque, c'est de venir passer trois mois d'hiver à Paris. Pourquoi n'organisez-vous pas cela? Vous enverriez d'ici des correspondances au *Sémaphore*. Enfin, vous connaissez vos affaires mieux que moi. Mais il me semble que vous avez rompu trop brusquement avec Paris.

Je vais, pour finir, vous charger encore d'une commission. Voyez donc s'il n'existe pas, à Aix, une chaise à porteurs, Louis XV ou Louis XIV, qu'on consentirait à vendre. Mais il me la faudrait très belle, en vernis Martin, dorée, ou avec des peintures. Enfin, une jolie pièce, et en état acceptable.

A bientôt, n'est-ce pas? mon vieil ami, et toutes les cordialités affectueuses de ma femme et de moi.

Quant à l'huile, nous en aurons assez cette année. Ce sera pour la prochaine récolte.

A CLAUDE MONET

Médan, 23 *juillet* 1889.

Mon cher Monet,

J'en suis très chagrin, mais je ne puis m'inscrire à la souscription dont vous me parlez. C'est chez moi un parti pris absolu, de ne pas acheter de peinture, même pour le Louvre. Que des amateurs se syndiquent pour faire monter les prix d'un peintre, dont ils ont les toiles, je le comprends ; mais je me suis promis, moi écrivain, de ne jamais me mêler à ces sortes d'affaires.

J'ai assez défendu Manet par la plume, pour craindre aujourd'hui le reproche de lui marchander la gloire. Manet ira au Louvre, mais il faut que ce soit de lui-même, en pleine reconnaissance nationale de son talent, et non sous cette forme détournée de cadeau, qui sentira quand même la coterie et la réclame.

Croyez-moi votre bien dévoué et bien cordial.

A COSTE

Médan, 4 *août* 1889.

Eh bien! mon cher Coste, que sont devenues les tapisseries découvertes dans un grenier de Notre-Dame? On m'en offre d'un autre côté, et je voudrais savoir ce que devient l'affaire dont vous m'avez parlé. Un simple mot de réponse.

Je vous écris en hâte, entre deux séances de travail. Je pousse mon roman le plus possible, car je voudrais bien en être débarrassé en décembre; et nous allons avoir un déménagement à Paris, ce que je crois vous avoir dit : nous quittons la rue Ballu pour aller à côté, rue de Bruxelles. Tout cela fait que je donne un coup de collier, pendant que je suis encore tranquille ici.

Alexis, que j'ai en ce moment même près de moi, vous envoie une vigoureuse poignée de main et j'y joins la mienne, ainsi que les bonnes amitiés de ma femme.

A bientôt, n'est-ce pas?

Affectueusement à vous.

A GEORGES CHARPENTIER

Médan, 27 *août* 1889.

Merci, mon vieil ami, de votre bonne lettre. J'ai lu, dans le journal de Billaud, le beau succès que vous avez fait à *L'Assommoir*, chez Piétro Bono. Et j'avoue que je n'ai pas trop regretté d'être absent, car je n'aime les ovations qu'à distance. — Pourtant, nous regrettons fort de n'être pas avec vous, malgré le mauvais temps. Mais toutes sortes de devoirs nous clouent ici.

J'ai travaillé à mon roman [1] avec rage. J'aurai certainement fini le 1er décembre. Je crois que *La Vie Populaire* en commencera la publication vers le 20 octobre,

(1) *La Bête Humaine.*

et nous tâcherons de paraître à la fin de janvier. Dès le 15 septembre, je compte porter à Fasquelle les sept premiers chapitres, pour qu'on les compose tout de suite. N'est-ce pas? donnez-lui des instructions en conséquence. — Je compte aussi lui remettre enfin *Le Vœu d'une Morte* que je suis en train de relire. Ah! mon ami, quelle pauvre chose! Les jeunes gens de dix-huit ans, aujourd'hui, troussent des œuvres d'un métier dix fois supérieur à celui des livres que nous faisions, nous, à vingt-cinq ans. Enfin, ce sera un bouquin curieux à comparer avec ceux qui l'ont suivi. Il faudrait qu'on se hâtât et qu'il fût prêt à paraître en un mois, vers le milieu d'octobre.

Je suis pris du désir furieux de terminer au plus tôt ma série des *Rougon-Macquart*. Je voudrais en être débarrassé en janvier 1892. Cela est possible, mais il faut que je bûche ferme.

Je traverse une période très saine de travail, je me porte admirablement bien, et je me retrouve comme à vingt ans, lorsque je voulais manger les montagnes.

C'est le 10 septembre que nous allons rentrer à Paris, pour nous installer tout doucement dans notre nouvel appartement.

Il nous faut bien six semaines et nous voudrions y être avant le froid. Il y a beaucoup à faire, mais nous en prendrons à notre aise, quittes à ne tout meubler que plus tard. — Vous nous trouverez donc sûrement réinstallés à Paris. — En décembre, nous reviendrons à Médan tuer le cochon, et si le cœur vous en dit, vous serez des nôtres.

Il fait ici un temps atroce, comme partout, je crois. Moi, personnellement, je n'en souffre pas, me cloîtrant du matin au soir. Je n'ai d'ailleurs guère vu, cet été qu'Alexis, Thyébaut et Céard. Ce dernier, pour le moment, voyage en Savoie. Notre cousine Amélie, qui a passé trois semaines avec nous, est partie d'hier.

Voilà, mon bon ami. Je vous souhaite, à vous, du soleil, puisque vous êtes là-bas pour en avoir. Dites à votre femme que nous sommes heureux de la savoir en bonne santé, et que nous comptons bien la revoir tout à fait remise. De bonnes caresses aux enfants, vives amitiés à Georgette et à son mari, grandes poignées de main aux

Desmoulin et aux Billaud, de notre part à tous deux. J'espère que je n'oublie personne.

Ah! mon ami, si je n'avais que trente ans, vous verriez ce que je ferais. J'étonnerais le monde.

Affectueusement à vous.

1890

A J.-K HUYSMANS

Médan, 5 *janvier* 1890.

Imaginez-vous, mon cher Huysmans, qu'il m'a fallu attendre d'être à Médan, où je suis venu prendre quelque repos, pour trouver le temps de vous écrire et de vous remercier de votre dernier livre : *Certains*.

Il y a là des pages très braves et très intenses, qui m'ont ravi. Tout le morceau sur le satanisme est superbe. Vous avez une vie de style extraordinaire, et vous lire est pour moi un plaisir physique en dehors même des idées. Il y a dans votre outrance un comique spécial, que personne n'a, qui est une de vos originalités supérieures, selon moi. Enfin, mon cher ami, votre dernière œuvre a été mon grand régal du mois passé.

Savez-vous que nous avons déménagé? Si vous venez frapper un de ces soirs à notre porte — ce qui nous ferait grand plaisir, — il faudra venir rue de Bruxelles, 21 *bis*. Nous y rentrerons ces jours-ci.

Bien affectueusement à vous, mon cher Huysmans, et bonne littérature, pour l'année qui commence.

A JULES LEMAITRE

Paris, 9 *mars* 1890.

Je suis très flatté, mon cher confrère, et un peu confus, de l'étude que vous avez publiée sur *La Bête Humaine* [1], car il s'y trouve de bien gros éloges, même pour un homme que la légende dit orgueilleux.

Mais ce qui m'a ravi surtout, c'est que vous avez expliqué mon œuvre.

J'avais une peur terrible qu'elle ne fût prise pour une fantaisie sadique. Et je n'ai plus peur, vous avez donné la note juste, tous vont vous suivre.

Certes, oui, je commence à être las de ma série, ceci entre nous. Mais il faut bien que je la finisse, sans trop changer mes procédés.

Ensuite, je verrai, si je ne suis pas trop vieux, et si je ne crains pas trop qu'on m'accuse de retourner ma veste.

Merci bien sincèrement, et veuillez me croire, mon cher confrère, votre dévoué et cordial.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 21 *avril* 1890.

Je suis moi-même bien en retard, mon cher Goncourt, pour vous remercier de la *Clairon* et mon remords est d'autant plus vif, que vous auriez pu voir dans mon silence la volonté d'attendre votre lettre, avant de vous envoyer la mienne. La vérité est que je suis tout à fait bousculé, en quête de renseignements pour mon prochain bouquin, ne voulant pas m'aller enfermer à la campagne, sans avoir réuni mes documents.

Pourtant, j'achève la *Clairon*, et j'ai retrouvé là la vie intense que vous avez su donner à l'histoire. Vous évoquez toute une société, vos grands portraits de femmes sont

(1) Cette étude de Jules Lemaître avait paru dans *Le Figaro*, du 8 mars.

des restitutions complètes, non seulement des personnes, des âmes, mais du milieu où elles ont vécu. Cela est définitif.

Quant au domaine du roman, mon cher ami, si nous le comprenons d'une façon différente, pourquoi vous demander qui a raison de vous ou de moi? Rien de plus simple : nous avons raison tous les deux.

Bien affectueusement à vous.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Le 9 juillet 1890.

... Ce sera certainement le plus compliqué, le plus bourré de tous mes livres [1]. Pour vous en résumer les matières, il me faudrait entrer dans des détails infinis. Non seulement j'ai voulu étudier le rôle actuel de l'argent, mais j'ai désiré indiquer ce qu'a été jadis la fortune, ce qu'elle sera peut-être demain. De là toute une petite partie historique et toute une petite partie socialiste. Toutes les fois maintenant que j'entreprends une étude, je me heurte au socialisme. En somme, au centre, se trouve l'histoire d'une grande maison de crédit, le brusque lançage d'une banque, toute une royauté de l'or, suivie d'un écroulement dans la boue et dans le sang. J'ai repris mon Aristide Saccard de *La Curée*. Ce dont je suis assez satisfait, c'est de la création du type de femme qui dominera l'action ; car il m'a été très difficile d'introduire une femme là dedans. Je vous répète qu'il m'est presque impossible d'être plus explicite, tellement tout cela se tient et se mêle. C'est construit dans le genre de *Pot-Bouille :* beaucoup d'épisodes ; beaucoup de personnages ; mais moins d'ironie, plus de passion, et un ensemble plus solide, je crois. Je n'attaque ni ne défends l'argent, je le montre comme une force nécessaire jusqu'à ce jour, comme un facteur de la civilisation et du progrès...

(1) *L'Argent*, alors en préparation.

A HENRY CÉARD

Médan, 4 *septembre* 1890.

Mon bon ami, n'ayez aucun remords, car moi-même je n'irai pas à Paris pour la reprise de *L'Assommoir*. J'aurais désiré qu'on réservât la pièce afin de la reprendre plus tard sur une vaste scène ; mais Busnach a cru qu'il y avait quelque argent à faire aux Menus-Plaisirs, ce en quoi il se trompe, je crois.

Je ne bouge donc pas d'ici, je travaille à mon roman, sans grand plaisir. Il me donne un mal de chien, et je crains bien qu'on ne m'ait pas grande reconnaissance de l'effort qu'il me coûte. L'argent est décidément un sujet ingrat, l'argent des affaires, j'entends.

Et voilà, mon bon ami, nous vivons au désert, sans plus voir personne. Vers la fin du mois, pourtant, je prierai les Bruneau et les Fleury de venir. Si vous repassez par Paris, venez nous serrer la main. Nous ne rentrerons rue de Bruxelles que vers le 15 octobre ; et je bûche ferme pour avoir à cette époque huit chapitres terminés sur douze.

Vives amitiés de nous deux, et bien affectueusement à vous.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Le 12 *septembre* 1890.

... Vous me demandez si je suis content. Jamais je ne le suis au milieu d'un livre, et cette fois le tour de force avec lequel je me bats est vraiment si dur que j'en ai, certains jours, les reins cassés. Enfin, nous verrons bien...

AU MÊME

Le 19 *septembre* 1890.

... Quant aux études, aux recherches que j'ai faites, elles ont été comme toujours dirigées d'après le même

plan logique : lecture des livres techniques, visites aux hommes compétents, notes prises sur les lieux à décrire. Cette fois, j'ai eu seulement un peu plus de mal que les autres, parce que j'entrais dans un monde qui m'était totalement inconnu, et que rien, selon moi, n'est plus réfractaire à l'art que les questions d'argent, que cette matière financière, dans laquelle je suis plongé jusqu'au cou. J'ai eu une peine formidable à me procurer le procès Bontoux (l'Union Générale). J'ai dû payer 25 francs les sept ou huit numéros du *Droit*, le seul journal où se trouvait le compte rendu détaillé et complet du procès...

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 14 *octobre* 1890.

Mon cher Ami,

Avant de quitter Médan, je relis, dans le volume que vous m'avez fait le grand plaisir de m'envoyer, vos Mémoires du Siège et de la Commune et c'est bien certainement ce qui a évoqué en moi, avec le plus de vie intense, ces terribles mois que j'ai vus.

Vous rappelez-vous la promenade que nous avons faite ensemble dans le Bois de Boulogne, livré à des troupeaux libres de moutons et de bœufs? J'en retrouve dans votre livre le souvenir. Vous avez écrit là de l'histoire, de la vraie et de la grande.

Merci, et bien affectueusement à vous.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Le 22 *octobre* 1890.

... Me voici réinstallé depuis une semaine à Paris, 21 *bis*, rue de Bruxelles, pour la saison d'hiver. J'ai écrit les deux tiers de *L'Argent*, et je ne peux rien vous en dire de net, tellement ce roman est spécial. Je n'ai

pas d'avis, en toute franchise. Il faut que le public y passe, pour que je me fasse moi-même une opinion. J'ai beaucoup travaillé, je n'y vois plus clair...

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 6 *novembre* 1890.

Mon vieil ami, j'ai reçu hier votre *Port-Tarascon*, et e l'ai lu dans la journée. La fin surtout m'en a plu infiiment : le procès est épique, un de vos morceaux de grande verve, une vraie envolée dans l'outrance du réel; et les derniers jours de votre Tartarin ont trempé mon rire d'une pitié infinie, dont l'attendrissement ineffaçable me restera au cœur.

Je veux vous voir, vous serrer la main, et cette gueuse de vie de Paris est là qui met obstacle sur obstacle. Mais, si je tiens à ne pas attendre pour vous dire avec quelle joie je vous ai lu, j'espère bien ne pas tarder à aller vous redire de vive voix mon plaisir.

Affectueusement à vous, mon vieil ami, et à tous les vôtres.

A M. DECROIX

Président de la Société contre l'Abus du Tabac.

1890.

Monsieur,

Je n'ai aucune opinion nette sur la question que vous me posez. Personnellement, j'ai cessé de fumer, il y a dix ou douze ans, sur le conseil d'un médecin, à une époque où je me croyais atteint d'une maladie de cœur. Mais croire que le tabac a une influence sur la littérature française, cela est si gros qu'il faudrait vraiment des preuves scientifiques pour tenter de le prouver. J'ai vu

de grands écrivains fumer beaucoup et leur intelligence ne s'en porter pas plus mal. Si le génie est une névrose, pourquoi vouloir la guérir? La perfection est une chose si ennuyeuse que je regrette souvent de m'être corrigé du tabac. Et je ne sais rien autre chose, je n'oserais rien dire de plus sur la question.

1891

A J. VAN SANTEN KOLFF

16 *janvier* 1891.

... Si je n'ai pas encore répondu à votre lettre, c'est justement, que *L'Argent* n'est point terminé. J'ai été souffrant je me suis laissé attarder. Je ne l'aurai guère fini que dans huit à dix jours ; et, quand je me suis mis de la sorte en retard, plus rien n'existe, je ne réponds plus à personne. Ce roman m'aura donné une peine effroyable...

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 27 *janvier* 1891.

Mon cher ami, je pense que vous voulez bien me servir de parrain à la Société des Gens de Lettres. Je vous envoie ma lettre de demande, en vous priant de me la renvoyer courrier par courrier, car je vais passer quelques jours à la campagne, et je veux auparavant terminer les formalités.

Voici quinze jours que je veux aller vous demander

ça de vive voix ; et mon sacré bouquin, que je n'ai pas encore terminé, m'a cloué à ma table. Enfin, dès mon retour, j'irai vous dire un grand merci.

Nos vives amitiés à Mme Daudet, et bien affectueusement à vous.

A LUDOVIC HALÉVY

Paris, 30 *janvier* 1891.

Mon cher Halévy, voulez-vous me faire le grand plaisir d'être l'un de mes parrains à la Société des gens de lettres. Je vais m'y présenter, et vous seriez bien aimable de mettre votre signature sur ma lettre de demande, que je vous envoie par mon domestique et que je vous prie de lui rendre. Comme je pars à la campagne pour huit jours, je veux terminer tout de suite les formalités. Et dès mon retour, j'irai vous serrer la main et vous remercier bien sincèrement de vive voix.

Cordialement à vous.

A J. VAN SANTEN KOLFF

13 *février* 1891.

... J'ai écrit le dernier mot de *L'Argent* le vendredi 30 janvier 1891...

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 1er *mars* 1891.

Mon cher ami, je suis tellement grippé, étouffé et fiévreux, que j'ai seulement pu relire hier votre nouveau volume de *Mémoires*, que j'avais suivi dans le journal.

Ce volume est certainement, pour nous, le plus vivant et le plus intéressant de la série ; et vous devez être bien content, car voilà votre monument qui s'achève peu à peu et que vous couronnerez bientôt. Il n'y a pas d'autre joie, dans les lettres, que d'avoir fait ce qu'on a voulu faire.

Bien affectueusement.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Paris, 6 *mars* 1891.

MON CHER CONFRÈRE,

Enfin me voici un peu libre, et j'en profite pour vous remercier des bonnes nouvelles littéraires que vous m'avez envoyées. Je suis toujours très heureux de tout ce que vous écrivez sur moi, de cet amas de documents intéressants qui s'augmente sans cesse. Et, cette fois, l'article du journal socialiste *En Avant* m'a également fait grand plaisir. Je me suis en effet servi de la " quintessence du socialisme ". Mais je ne connaissais en aucune façon l'existence de Charles Hoechberg, et il n'y a qu'une rencontre avec mon Sigismond. Les faits de cette nature se renouvellent à chacun de mes romans et me stupéfient toujours. Enfin, vous m'avez causé la plus grande joie, en me traduisant les deux pages d'Hamerling. Ce sont là des choses qui n'ont pas encore été écrites sur moi en France. Il faut tout un recul et tout un désintéressement pour juger ainsi les contemporains. Merci mille fois.

Et il me reste à vous remercier de votre grande sympathie. Je suis bien heureux de me sentir des amis à l'étranger, ce qui compense un peu mes ennemis de France.

Bien cordialement à vous.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 15 *mai* 1891.

Mon cher Goncourt, en revenant de Sedan, j'ai trouvé votre très jolie édition des *Frères Zemganno* et voilà

qu'en regardant les gravures, je me suis mis à relire de longs passages. C'est votre livre le plus ému, le plus profondément humain, d'une humanité infiniment triste et tendre.

Merci, et affectueusement à vous.

A CLÉMENT-JANIN

Paris, 27 *mai* 1891.

MONSIEUR [1],

Je suis extrêmement touché et flatté de votre offre. Mais je suis trop écrasé de besogne, mes travaux littéraires m'empêchent de l'accepter. Le mandat de député est l'un des plus lourds que je connaisse, lorsqu'on ne veut pas être un député fainéant ; et, comme je suis un homme de conscience et de travail, je préfère avant tout achever mon œuvre.

Veuillez dire à vos amis que je ne leur en suis pas moins très reconnaissant d'avoir bien voulu songer à moi et que je les prie d'agréer, ainsi que vous, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux et les plus dévoués.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 5 *juin* 1891.

Je serai très heureux et très honoré, mon cher ami, de vous servir de parrain [2]. Envoyez-moi votre demande que je la signe. Je pense rester encore à Paris toute la semaine prochaine.

(1) Le siège de député de la 2e circonscription du Ve arrondissement étant devenu vacant à la suite de la nomination de M. de Lanessan au poste de gouverneur général de l'Indo-Chine, un groupe de jeunes gens avait délégué MM. Clément-Janin et Bougenot pour offrir la candidature à Emile Zola.

(2) A la Société des Gens de Lettres, dont Emile Zola était alors président.

Autre chose. Je ne sais trop si cela vous amuserait d'assister à la répétition générale du *Rêve* qui aura sans doute lieu lundi, dans l'après-midi. Je compte envoyer une loge à Daudet. Voulez-vous qu'il vous garde une place dans cette loge, ou préférez-vous que je vous donne un fauteuil à part? Si vous ne me répondez pas, ce sera que vous préférerez la loge.

Affectueusement à vous.

AU MÊME

Paris, 21 *juin* 1891.

Mon cher ami, je reçois votre *Outamaro*, au moment de partir pour la campagne, et je veux vous remercier en hâte, avant de l'avoir lu à Médan. D'ailleurs, j'en connais beaucoup d'extraits, j'en ai lu dernièrement, dans *L'Echo de Paris*, les pages si curieuses sur les planches érotiques. Vous entreprenez là des travaux considérables et superbes, avec une ardeur de jeunesse qui est vraiment grande et belle.

Bien affectueusement à vous.

A HALPÉRINE KAMINSKY

23 *juin* 1891.

Je ne fume plus et je ne bois plus de vin. Mais je ne me crois pas devenu sage pour cela, car je ne suis ainsi tempérant que par raison de santé.

Ce serait vraiment dramatiser les choses que de penser, avec Tolstoï, que l'homme va d'instinct au tabac et à l'alcool, par le besoin d'endormir sa conscience devant le péché fatal. J'estime que le vice a plus de bêtise et de bonhomie. On boit sûrement pour le plaisir. On fume d'abord par ostentation, ensuite par habitude. Et, mon Dieu! pourquoi ne pas laisser ce plaisir et cette habitude à ceux qui n'en souffrent pas?

A ANDRÉ MAUREL

Médan, 30 *juin* 1891.

Mon cher Maurel, je ne crois pas que j'aurais dit tout ce que vous me faites dire, mais rien ne me blesse de ce que je dis par votre plume ; et je sens, derrière vos phrases, une si évidente sympathie, que je suis très touché de votre article et que je vous envoie mes vifs remercîments.

Maintenant, il est bien certain qu'on me fait un peu trop enterrer le naturalisme. Je n'ai jamais accepté ni pronostiqué si allégrement sa mort. Ce que je crois, c'est que les procédés que j'ai apportés mourront avec moi. Mais quant à la méthode expérimentale, quant à l'évolution scientifique contemporaine, elle est plus vivace que jamais ; et je défie bien un écrivain, s'il la néglige, de rien bâtir actuellement de durable.

Votre reconnaissant et bien cordial.

A JULES CLARETIE

Médan, 1er *juillet* 1891.

Mon cher Claretie, je vous remercie bien vivement de votre dépêche, et j'attends la lettre d'explication que vous m'annoncez [1].

Quelqu'un a déjà offert à la Société des gens de lettres de " donner " la statue de Balzac. Mais ne vous semble-t-il pas que cela ne serait guère glorieux, ni pour Balzac, ni pour nous tous, qu'un simple particulier " donnât " la statue à lui tout seul, ce qui nécessiterait naturellement une inscription constatant le fait. D'ailleurs, une souscription est ouverte, nous avons vingt-six mille francs,

(1) Il s'agissait de l'offre de la statue de Balzac faite à la Société des Gens de Lettres par M. D. Osiris.

et la seule chose acceptable serait une souscription, dont le chiffre serait aussi élevé que le voudrait bien le souscripteur, dix mille, vingt mille francs. J'ajoute que nous ne pouvons encore savoir ce qu'il nous faudra, et que peut-être les vingt-six mille francs nous suffiront-ils.

Ne découragez pas le bienfaiteur dont vous me parlez. Et écrivez-moi. Nous verrons ce qu'il y aura à faire.

A FRANTZ JOURDAIN

Médan 1er *juillet* 1891.

Mon cher Jourdain, l'affaire dont je vous ai parlé presse, et peut-être pourrons-nous arrêter le choix d'un nouveau sculpteur, dans notre séance de lundi. Voyez donc Rodin le plus tôt possible, persuadez-le que la statue doit avoir au moins quatre mètres, sans compter le piédestal, et voyez si le tout peut être exécuté et mis en place pour la somme de trente mille francs. Dans ce cas, il faudrait que Rodin m'écrivît tout de suite, en me demandant d'exécuter la statue (y compris le piédestal dont vous vous chargeriez) pour cette somme de trente mille francs. Il devra s'engager dans sa lettre à livrer le monument le 1er mai 1893. Enfin qu'il indique aussi la hauteur de l'ensemble.

Toudouze, qui s'est occupé de l'affaire avec Mercié, ira sans doute vous voir de ma part, pour vous donner tous les détails nécessaires ; et vous pouvez lui confier la lettre de Rodin, qu'il me remettra lundi avant la séance.

Cordialement à vous.

A HENRY CÉARD

Médan, 8 *juillet* 1891.

Mon vieil ami, mon désir de voir la revue [1] va me faire passer la journée du 14 à Paris ; et comme, le mercredi 15,

(1) La revue du 14 juillet à Longchamp. Zola préparait *La Débâcle*.

les Bruneau viendront dîner rue de Bruxelles, veuillez donc être des nôtres, si vous êtes encore libre ce soir-là.

Je travaille ici violemment pour entamer mon terrible bouquin, et je crois bien que, tous les documents étant à peu près digérés, je vais me mettre à écrire sous peu de jours.

Vives amitiés de nous deux.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Médan, 4 *septembre* 1891.

Enfin, mon cher confrère, je me décide à vous écrire. Il faut me pardonner mon long silence. J'ai eu toutes sortes d'ennuis et de travaux, et mon roman est terriblement en retard.

Vous me demandiez des détails sur *La Débâcle*. Il m'est bien difficile de vous donner quelque chose de nouveau, car tous les journaux ont raconté mon voyage à Sedan, mes idées sur la guerre, le plan du livre, etc., etc.

Je préfère vous indiquer, à grands traits, ce que je désire faire. D'abord, dire la vérité sur l'effroyable catastrophe dont la France a failli mourir. Et je vous assure qu'au premier moment cela ne m'a point paru facile, car il y a des faits lamentables pour notre orgueil. Mais, à mesure que je me suis enfoncé dans cette abomination, je me suis aperçu qu'il était grand de tout dire, et que nous pouvions tout dire maintenant, dans la satisfaction légitime de l'énorme effort que nous avons dû faire pour nous relever. Je suis content, j'espère qu'on me tiendra compte de mon impartialité. Tout en ne cachant rien, j'ai voulu " expliquer " nos désastres. C'est l'attitude qui m'a paru la plus noble et la plus sage. Je serais bien heureux si, en France et en Allemagne, on rendait justice à mon grand effort de vérité. Je crois que mon livre sera vrai, sera juste, et qu'il sera sain pour la France, par sa franchise même.

Comme toujours, j'ai désiré avoir toute la guerre, bien que mon épisode central soit Sedan. J'entends par

toute la guerre : l'attente à la frontière, les marches, les batailles, les paniques, les retraites, les paysans vis-à-vis des Français et des Prussiens, les francs-tireurs, les bourgeois des villes, l'occupation avec les réquisitions en vivres et en argent, enfin toute la série des épisodes importants qui se sont produits en 1870. Et vous vous doutez bien que cela n'a pas été commode d'introduire tout cela dans mon plan. J'ai toujours, comme nous disons, les yeux plus grands que le ventre. Quand je m'attaque à un sujet, je voudrais y faire entrer le monde entier. De là mes tourments, dans ce désir de l'énorme et de la totalité, qui ne se contente jamais.

J'ai divisé l'œuvre en trois parties, de huit chapitres chacune ; donc en tout vingt-quatre chapitres. Je crains que le volume ne soit encore plus long que *La Terre*. La première partie comprend les premières défaites sur le Rhin, la retraite jusqu'à Châlons, puis la marche de Reims à Sedan. La seconde partie est entièrement consacrée à Sedan, une bataille qui aura près de deux cents pages. La troisième partie donnera l'occupation, les ambulances, tout un drame particulier au milieu d'un épisode de francs-tireurs, enfin le siège de Paris et surtout les incendies de la Commune, par lesquels je finirai, dans un ciel sanglant.

Quant à mes études préparatoires, voici :

J'ai suivi mon éternelle méthode : des promenades sur les lieux que j'aurai à décrire ; la lecture de tous les documents écrits, qui sont extraordinairement nombreux ; enfin, de longues conversations avec les auteurs du drame que j'ai pu approcher. Voici ce qui m'a le plus servi pour *La Débâcle*. Lorsque la guerre fut déclarée, il y avait, dans les professions libérales, parmi les avocats, les jeunes professeurs, même parmi les universitaires, les anciens professeurs, sur le pavé, des gens souvent de grande instruction pas enrôlés, exempts de service, qui se firent enrôler comme simples soldats. Le soir, au bivouac, ils notaient dans de petits carnets leurs impressions, leurs aventures. J'en ai eu cinq à six entre les mains, qui me furent offerts par écrit, tantôt l'original, tantôt une copie ; un ou deux même étaient imprimés. Ce qui avait surtout, dans ces carnets, de l'intérêt pour

moi, c'est la vie, la chose vécue. Tous se ressemblaient. Il y avait là une généralité absolue d'impression. Tout cela, le fond même de *La Débâcle*, me fut donné par ces carnets.

A CHADOURNE

Médan, 11 *octobre* 1891.

Monsieur et cher Confrère,

Je suis un autoritaire en littérature et je crois que toute collaboration est incapable d'un chef-d'œuvre. Au théâtre pourtant, je l'admettrais plus volontiers. Il est certain que deux tempéraments peuvent s'y compléter, la besogne s'y diviser heureusement, l'œuvre y bénéficier du travail en commun. Des talents s'accouplent ; le génie reste solitaire.

Cordialement à vous.

1892

A J. VAN SANTEN KOLFF

Paris, 26 *janvier* 1892.

Merci, mon cher confrère, de la promptitude avec laquelle vous m'avez envoyé le renseignement demandé, au sujet des uniformes du simple soldat et du capitaine dans la garde prussienne en 70. Les petites images et les notes explicatives me suffisent parfaitement.

Et, maintenant, je réponds enfin aux questions que vous me posiez dans les premiers jours de novembre. Veuillez excuser mon long silence. *L'Attaque du Moulin* est une nouvelle de pure imagination qui a passé d'abord en russe, dans *Le Messager de l'Europe*, une revue de Saint-Pétersbourg, à l'époque où j'envoyais à cette revue un article mensuel. J'ai seulement pris des faits généraux qui étaient dans l'air. Mais tout, le milieu, la localité, les personnages, la fable, a été créé par moi, et cela sans songer le moins du monde à mon roman futur sur la guerre de 70. Il me fallait un sujet : j'ai simplement choisi celui-là, parce que les sujets sur la guerre étaient en faveur alors.

Vous me demandez si cela ne m'a pas ennuyé de dépasser 70, en poussant, dans *La Débâcle*, le récit jus-

qu'à la Commune. Mais mon plan a toujours été d'aller jusqu'à la Commune, car je considère la Commune comme une conséquence immédiate de la chute de l'Empire et de la guerre. Je n'ai, du reste, qu'un mot à dire de la Commune. J'ajoute que le dernier roman de la série : *Le Docteur Pascal*, conclusion scientifique de tout l'ouvrage, se passera en 72, sinon plus tard.

Non, je n'ai pas travaillé à mon roman pendant mon dernier voyage aux Pyrénées. Je ne puis travailler que lorsque je m'installe pour quelques jours au moins dans un pays. Cette fois, j'avais emporté dans ma malle les cinq premiers chapitres terminés, espérant les relire, et je n'en ai pas même trouvé le temps.

Non, je n'ai visité ni l'Alsace, ni la Lorraine. J'aurais voulu aller à Mulhouse et revenir sur Belfort, pour faire la route que le 7e corps a suivie, dans sa retraite. Mon roman ouvre par cette retraite. Mais j'ai reculé devant l'ennui du passeport à demander et de la curiosité tracassière que mon voyage exciterait sans doute. D'ailleurs, je n'avais là que quelques pages à écrire, je me suis contenté de notes données par un ami. Ma grosse affaire est de Reims à Sedan, et surtout autour de Sedan.

Je ne sais ce que vous voulez dire, en me parlant d'une idée de Flaubert, à propos de l'empereur en calèche, rencontré et insulté par des prisonniers français, après le désastre de Sedan. Jamais je n'ai entendu Flaubert parler de cela. Il y a une légende sur l'épisode. J'ai fait une enquête, la rencontre a pu avoir lieu ; je m'en servirai même, bien que le fait ne soit pas absolument prouvé. Il est vraisemblable, des officiers m'ont dit qu'il était exact.

Le titre *La Débâcle* n'a pas d'histoire. Voici très longtemps que je l'ai choisi. Lui seul dit très bien ce que veut être mon œuvre. Ce n'est pas la guerre seulement, c'est l'écroulement d'une dynastie, c'est l'effondrement d'une époque.

Et, maintenant, vous voulez savoir si je suis content. Ne vous ai-je pas déjà dit que je n'étais jamais content d'un livre, pendant que je l'écrivais? Je veux tout mettre, je suis toujours désespéré du champ limité de la réalisation. L'enfantement d'un livre est pour moi une abomi-

nable torture, parce qu'il ne saurait contenter mon besoin impérieux d'universalité et de totalité. Celui-ci me fait souffrir plus que les autres, car il est plus complexe et plus touffu. Ce sera le plus long de tous mes romans. Il va avoir mille pages de mon écriture, ce qui fera six cents pages imprimées. J'achève en ce moment la deuxième partie, c'est-à-dire le deuxième tiers. Je n'aurai fini qu'en avril. La publication commencera dans *La Vie Populaire* le 20 février, et durera quatre mois et demi. Le volume paraîtra chez Charpentier le 20 juin. De traductions vont paraître simultanément en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Bohême, en Hollande, en Danemark, en Norwège, en Suède et en Russie.

Et voilà, mon cher confrère. Souhaitez-moi du courage et de la santé.

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 5 *mars* 1892.

Mon cher Goncourt, j'ai voulu relire le nouveau volume de votre *Journal* avant de vous remercier de tout ce que vous avez dit d'aimable sur mon compte. Tout cela m'intéresse et me touche infiniment.

Ce volume est certainement un des plus intéressants de la série, et je serais bien étonné s'il n'avait pas un v succès. Il contient, sur notre petit monde, des coins vraiment exquis de pénétration et de relief. Je ne connais rien de semblable dans aucune littérature, c'est un véritable monument que l'avenir seul pourra juger.

Bien affectueusement à vous.

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 5 *mars* 1892.

Mon cher Daudet, j'espérais vous parler de votre livre, en allant vous serrer la main. Mais je crains que ma visite

ne tarde trop, et je me décide à vous écrire avec quelle joie littéraire et quelle émotion je viens de lire cette histoire si fine et si poignante.

Ne vous ai-je pas déjà dit que ce que j'admire surtout en vous, ce sont " les raccourcis " parce que, sans doute, je ne les ai guère dans mon sac. Vous avez fait tenir là, en quelques pages, beaucoup de choses très humaines et très graves. Et c'est d'une forme exquise, la jolie forme de vos meilleurs contes. Avec cela, une tristesse affreuse, une cruauté effroyable. Cela est vraiment très beau.

A bientôt, mon cher Daudet, et nos meilleures amitiés à Mme Daudet et à tous les vôtres.

A PAUL MARGUERITTE

Paris, 12 *mars* 1892.

Je suis extrêmement touché, cher monsieur Margueritte, de votre lettre si bonne et si noble [1]. Croyez bien

(1) Voici la copie de cette lettre :

9 *Mars* 1892.

" CHER MONSIEUR ZOLA,

" C'est avec émotion que je vois la division Margueritte et le nom de mon père jouer un rôle dans *La Débâcle*. Je pressens que vous serez sympathique aux efforts perdus de cette belle cavalerie et à la mort de son chef, sacrifié avec tant d'autres à Sedan.

" Laissez-moi saisir cette occasion — je n'en pourrai trouver une meilleure — pour me décharger auprès de vous, en toute franchise, d'un regret qui me pèse depuis longtemps. En m'associant, il y a quelques années, à ce manifeste contre vous, j'ai commis une mauvaise action dont mon extrême jeunesse m'empêcha alors de comprendre la portée, mais dont j'ai eu quelque honte depuis, lorsque j'ai mieux compris le respect qu'on se doit, d'homme à homme, et que je devais surtout, moi débutant de lettres et fils de soldat, à une vie d'écrasant labeur, de fier combat et d'exemple, comme la vôtre.

" Il y a longtemps, cher monsieur Zola, que je voulais vous écrire cela. En tardant, je n'ai fait que prolonger mes regrets et la conscience de mes torts. Voudrez-vous bien accepter ces excuses aussi franchement et complètement que je vous les offre.

" PAUL MARGUERITTE ".

que je ne l'ai pas attendue pour savoir et pour faire la part de chacun. Puis, ce sont là des histoires bien vieilles, et je n'ai aucune rancune.

Vous ne me devez d'ailleurs aucun remercîment. La mort glorieuse de votre père le met debout dans l'histoire, et ce n'est pas le récit simplement véridique d'un romancier qui peut le grandir ; je n'en suis pas moins très heureux de la circonstance qui nous rapproche, car elle me permettra de serrer la main à un écrivain que je mets très haut, parmi nos jeunes romanciers.

Veuillez me croire votre bien cordial et bien dévoué.

A PAUL ALEXIS

Paris, 30 *mars* 1892.

Mon cher Alexis, ne croyez pas que je vous oublie, si je tarde tant à vous répondre. C'est que je suis accablé de travail, exténué de fatigue. Et puis, je suis vraiment embarrassé, pour vous contenter au sujet de votre frère. Si Constans était resté, j'aurais pu agir assez facilement, car je le connaissais un peu, et j'avais eu affaire avec M. Demagny. Mais avec le ministre Loubet, j'avoue que je n'ai pas encore trouvé le moyen d'intervenir d'une façon utile. Vous rêvez tout éveillé, mon bon ami, lorsque vous croyez qu'un simple écrivain comme moi enlève en cinq minutes une nomination de sous-préfet. On nous reçoit très poliment, mais comme nous ne votons même pas, on garde les faveurs pour les électeurs influents. Si je faisais la brusque démarche que vous me demandez, je n'aboutirais pas, et ce serait fini. On m'a déjà fait demander plusieurs croix, ce que j'ai consenti à faire, me moquant du succès, et je ne les ai naturellement pas obtenues. Soyez donc convaincu que les situations de sous-préfet sont réservées pour payer les services rendus, que les députés choisissent presque toujours leurs sous-préfets, enfin qu'il y a là toute une cuisine politique particulière dans laquelle il est extrêmement difficile de s'aventurer.

Pour ma part, ce que je puis simplement vous promettre, c'est d'agir au ministère de l'Intérieur, le jour où une occasion favorable se présentera. Il est à croire que j'aurai à m'y rendre prochainement pour mon Balzac, et je sonderai le terrain. Quant aux conseils que vous me demandez sur la question de savoir si vous devriez vous adresser soit à Mme Charpentier, soit à Daudet, pour intervenir auprès de Floquet ou de Lockroy, ces conseils les voici : puisque vous devez être à Paris dans la première quinzaine d'avril, attendez cette époque pour agir en personne, car les lettres se lisent à peine et restent choses mortes. D'autre part, je trouve bien détourné ce chemin d'action. Aucune des personnes que vous me désignez ne prendra votre affaire à cœur, pour des raisons multiples. Elles n'agiront pas et se débarrasseront de vous par un mot aimable. Vous seul entendez-vous bien, vous seul pouvez activer l'affaire.

A bientôt donc, mon cher ami. Nous causerons plus longuement de tout cela. Je n'aurai fini mon roman qu'à la fin d'avril, et je suis encore bien tourmenté. Ginisty n'est plus à *La Vie Populaire*, et je n'ai donc pu vous recommander à lui. Vous avez eu une dizaine de voix aux élections pour le Comité [1], et c'est un commencement ; si vous aviez été là, votre campagne aurait été meilleure.

Nos vives amitiés à tous les vôtres, et bien cordialement à vous.

A ALFRED BRUNEAU

Médan, 6 *juin* 1892.

Mon cher Bruneau,

Je vous envoie enfin les quelques vers que je vous ai fait tant attendre. Pour les strophes sur le couteau, j'ai cru devoir briser le rythme et affecter un peu de prosaïsme, de façon à éviter la romance. Il m'a semblé que de la netteté et de la vigueur suffisaient. Au contraire, pour

(1) Comité de la Société des Gens de Lettres.

les adieux à la forêt[1], j'ai élargi le ton jusqu'au lyrisme. C'était ce que vous désiriez, n'est-ce pas? Dites-le moi franchement, si vous désiriez autre chose. Je n'ai que l'envie de vous contenter, avec mes mauvais vers de mirliton.

J'envoie une copie des deux morceaux à Gallet, en le prévenant que, pour gagner du temps, je vous les adresse directement. Je pense qu'il ne se blessera pas. Je lui dis aussi que vous êtes pressé et que j'attends les troisième et quatrième actes.

Nous sommes ici depuis avant-hier, un peu bousculés par l'emménagement. J'ai personnellement un grand besoin de repos, et je ne vais me remettre au travail qu'avec lenteur. — Travaillez bien, et dans deux mois vous nous jouerez tout ce que vous aurez fait.

Nos bien vives amitiés à Mme Bruneau et à Suzanne, et bien affectueusement vous.

A HENRY CÉARD

Médan, 15 *juin* 1892.

Mon bon Ami,

Antoine m'écrit qu'il va donner une quarantaine de représentations en province, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Nantes, et qu'il voudrait bien jouer *Tout pour l'honneur*, mais qu'il craint un refus de votre part, parce que vous avez blâmé ses tournées en province. Je crois bien qu'il se trompe et que vous trouverez comme moi qu'il peut être intéressant de voir votre pièce triompher dans les grandes villes, pour revenir de là se caser au répertoire de quelque théâtre grave. En tous cas, il est bien entendu que je vous laisse agir à votre volonté.

Etes-vous libre samedi soir? Nous sommes forcés d'aller coucher à Paris, et vous seriez bien gentil de venir dîner avec nous. Nous ne serons que nous trois. Je voudrais causer avec vous d'autre chose. — Et je vous lirai mon discours aux Félibres, car vous savez que je

(1) Dans *L'Attaque du Moulin*.

préside dimanche, à Sceaux, la fête des Félibres. — Hein? je vous promets là un dessert irrésistible!

Bien affectueusement.

A PAUL ALEXIS

Médan, 21 *juin* 1892.

Mon vieil Ami,

J'ai attendu d'être rentré ici, pour vous remercier de votre bel et important article. Il a dû vous donner de la peine, car ce n'est pas une chose commode que de parler de *La Débâcle*. L'œuvre est terriblement longue et touffue. Vous vous en êtes bien tiré, la division de votre article est bonne. Je ne suis pas de votre avis sur mes derniers chapitres, naturellement ; non pas que je les aime beaucoup ; mais ils sont logiquement ce qu'ils devaient être, une toile de fond brossée largement, sur laquelle j'ai détaché le dénoûment fatal. D'ailleurs, je ne discute pas, je vous remercie de tout mon cœur pour le gros travail que mon bouquin vous a coûté et pour le très grand plaisir que vous venez de me faire.

Je vais me remettre au travail et attaquer le dernier de la série, le bon, celui-là.

Vives amitiés de nous deux à tous les vôtres et bien affectueusement à vous.

A ALFRED BRUNEAU

Médan, 8 *juillet* 1892.

Mon cher Bruneau,

Je vous envoie le troisième acte[1]. J'ai eu simplement à modifier certains vers. Il me paraît bien, toujours un peu court, un peu sec. Mais cela vaut peut-être mieux pour la rapidité, la netteté de l'œuvre. Seulement, je vous

(1) *L'Attaque du Moulin*.

conseille fort d'élargir tout cela par des flots de musique. Il faut que vous mettiez là-dedans toute la puissance, toute l'envolée qui n'y est pas ; autrement, nous aurons une œuvre bien étroite. — Quelques petites observations : le cri des sentinelles doit être un *oh ! oh !* modulé et repris ; les chœurs des jeunes filles m'effrayent un peu et vous devriez en donner chaque phrase, sinon à des voix différentes, au moins à des groupes différents ; enfin, je voudrais beaucoup de mimique, avec de la belle musique par-dessous, entre les scènes proprement dites, et au lever du rideau, et pendant le travail des moissonneuses, et avant et après la scène de la sentinelle, et surtout pendant ce qui précède et ce qui suit le meurtre. De la musique, beaucoup de musique !

Gallet, mécontent de son quatrième acte, m'écrit qu'il l'a détruit. Il veut me voir avant de le refaire. D'ailleurs, vous avez de quoi travailler.

Quand pensez-vous venir à Médan? Vous nous préviendrez quelques jours à l'avance, n'est-ce pas? Je vais, moi, me remettre au travail. Le succès de *La Débâcle* dépasse toutes mes espérances, et je serais très heureux si un homme pouvait jamais l'être.

Nos bien vives amitiés à Mme Bruneau, et embrassez tendrement Suzanne pour nous deux.

Affectueusement à vous, mon cher ami.

AU COLONEL EN RETRAITE HENRI DE PONCHALON

18 *octobre* 1892.

Monsieur [1],

Permettez-moi de répéter que je n'ai nié ni le sentiment du devoir ni l'esprit de sacrifice de l'armée de Châlons. Entre le capitaine Beaudoin et le lieutenant Rochas, il y a le colonel de Vineuil.

(1) En réponse à une lettre qui accusait Zola d'avoir démoralisé la nation en publiant *La Débâcle*.

Après les mauvaises nouvelles de Frœchwiller, des soldats du 7e corps, qui n'avaient pas encore combattu, ont jeté leurs armes. Je n'aurais pas affirmé un fait pareil sans l'appuyer sur des documents certains. Et puis, encore un coup, c'est notre force et notre grandeur, aujourd'hui, de tout confesser.

Je vous réponds, monsieur, parce que vous paraissez croire, comme moi, à la nécessité bienfaisante de la vérité, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

A M. VICTOR SIMOND

Directeur du *Radical*

19 *octobre* 1892.

Mon cher Directeur,

Vous allez publier *La Débâcle* et vous me demandez quelques lignes de préface.

D'ordinaire, je veux que mes œuvres se défendent d'elles-mêmes et je ne puis que témoigner ma satisfaction en voyant celle-ci publiée dans un grand journal populaire qui la fera pénétrer dans les " couches profondes de la démocratie ".

Le peuple la jugera, et elle sera pour lui, je l'espère, une leçon utile. Il y trouvera ce qu'elle contient réellement : l'histoire vraie de nos désastres, les causes qui ont fait que la France, après tant de victoires, a été misérablement battue, l'effroyable nécessité de ce bain de sang, d'où nous sommes sortis régénérés et grandis.

Malheur aux peuples qui s'endorment dans la vanité et la mollesse! La puissance est à ceux qui travaillent et qui osent regarder la vérité en face.

Cordialement à vous.

A ALPHONSE DAUDET

Paris, 13 *novembre* 1892.

Vous aviez raison, mon ami, Réjane a été tout à fait poignante, dans la scène de larmes du quatrième acte. C'est vrai, je n'aime pas beaucoup cette artiste, dont la voix se brise dans les éclats de force ; qui manque, selon moi, de foyer intérieur, de puissance. Mais elle a ce qui vaut mieux : l'originalité, la vie ; et il est très certain que, lorsqu'elle reste elle-même, elle est incomparable.

Merci encore, mon ami, de la si bonne et si émouvante soirée que vous nous avez fait passer, et croyez à nos vives amitiés pour les vôtres et pour vous.

1893

A GUSTAVE TOUDOUZE

Paris, 22 *février* 1893.

Mon cher ami, puisque l'affaire va si bien, il faut non seulement décider Goncourt, mais décider également Daudet et Loti à faire partie du Comité [1]. Il importe peu qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas.

Toutefois, je suis toujours d'avis que vous fassiez une petite place aux romanciers populaires, pour que le Comité n'ait pas l'air d'une chapelle.

Cordialement à vous.

A J. VAN SANTEN KOLFF

Paris, 22 *février* 1893.

Mon cher Confrère,

Je ne résiste pas à votre prière. Seulement, permettez-moi de répondre brièvement à vos questions.

Les renseignements dont vous me parlez sur *Le Docteur Pascal* sont exacts, bien qu'un peu déformés. Ainsi,

(1) Le Comité de la Société des Gens de Lettres.

il est très vrai que le fils de Maxime, Charles, se trouvera en présence de Tante Dide, sa trisaïeule, la mère, la souche de toute la famille. Voici vingt ans que je le réserve pour cette rencontre dernière. Il est très vrai aussi que j'avais songé à utiliser certains détails qu'on m'avait fournis sur les tourments intimes endurés par Claude Bernard ; mais les nécessités de mon récit, le cadre dans lequel il faut que je m'enferme, ne m'ont pas permis de les employer comme j'aurais voulu; on n'en retrouvera que des miettes dans mon œuvre. Enfin, il est encore très vrai que le livre finira par une mère allaitant son enfant. Il n'y a seulement rien là d'*idéaliste*. C'est au contraire, selon moi, tout à fait *réaliste*. La vérité est que je conclurai par le recommencement éternel de la vie, par l'espoir en l'avenir, en l'effort constant de l'humanité laborieuse. Il m'a semblé brave, en terminant cette histoire de la terrible famille des Rougon-Macquart, de faire naître d'elle un dernier enfant, l'enfant inconnu, le Messie de demain peut-être. Et une mère allaitant un enfant, n'est-ce pas l'image du monde continué et sauvé? Voici que j'ai écrit à peu près la moitié du *Docteur Pascal*, et je suis content, autant que je puis l'être. Ce qui m'amuse, c'est que j'y mets l'explication et la défense de toute la série des dix-neuf romans qui ont précédé ce vingtième. Enfin, ma passion littéraire s'y satisfait.

Voilà, en hâte, mes réponses. Il me reste à vous remercier de votre vieille fidélité littéraire, et à vous serrer bien cordialement la main.

A EDMOND DE GONCOURT

mars 1893.

Mon cher Goncourt, je télégraphie à Daudet pour lui demander s'il veut assister à la répétition générale d'*Une Page d'Amour* [1]. Vous savez que, moi-même, je ne connais

(1) *Une Page d'Amour*, adaptée par Charles Samson, représentée à l'Odéon, le 11 mars 1893.

pas encore la pièce. Dans le cas où vous auriez pourtant la curiosité de la voir, entendez-vous donc avec Daudet, pour l'accompagner demain. L'Odéon est prévenu, vous aurez une loge à votre disposition.

Cordialement à vous.

A FÉLIX ALBINET

Médan, 24 *juin* 1893.

Mon cher Confrère,

Vous me demandez une page sur Victor Hugo. Une page, grand Dieu! mais c'est un volume qu'il faudrait écrire! Que voulez-vous que je dise en une page sur le plus grand de nos poëtes lyriques? Et puis, après les batailles d'autrefois, je n'ai qu'à m'incliner.

Ces jours-ci, Catulle Mendès, qui est un grand honnête homme littéraire, en me donnant une belle et bonne poignée de main publique, a signé définitivement la paix [1].

Il a raison, il faut admirer et aimer : toute la force est là.

Malgré la légende, j'ai beaucoup aimé et beaucoup admiré Victor Hugo, et voici ce que j'écrivais il y a longtemps :

" Quelle brusque et prodigieuse fanfare dans la langue que ces vers de Victor Hugo! Ils ont éclaté comme un chant de clairon, au milieu des mélopées sourdes et balbutiantes de la vieille école classique. C'était un souffle nouveau, une bouffée de grand air, un resplendissement de soleil. Pour mon compte, je ne puis les entendre sans que toute ma jeunesse me passe sur la face, ainsi qu'une caresse.

" Je les ai sus par cœur, je les ai jetés jadis aux échos des coins de Provence où j'ai grandi. Ils ont sonné, pour moi comme pour bien d'autres, le siècle de la liberté dans lequel nous entrons... "

(1) Allusion au banquet donné à l'occasion de l'achèvement des *Rougon-Macquart* et où Catulle Mendès prit la parole.

Voilà la page que vous me demandez, mon cher confrère, et je regrette simplement qu'elle ne soit pas plus complète ni plus éloquente.

Cordialement à vous.

A RAYMOND POINCARÉ

Médan, 18 *juillet* 1893.

Cher monsieur Poincaré [1],

Votre aimable lettre me donne quelque honte de ma lettre officielle et si froide. Je voulais aller vous serrer la main, vous dire de vive voix toute ma gratitude ; mais je suis cloué ici, et je ne pourrai le faire que vers la fin du mois, lorsque je traverserai Paris.

Me permettrez-vous, en attendant, d'insister sur votre bravoure. Cela semble tout simple aux vaillants de faire les choses qui leur semblent justes. Je n'en sais pas moins ce qu'il fallait de tranquille courage pour me donner un témoignage officiel de haute sympathie ; et certains journaux vous le feront bien voir.

Ne cherchez donc pas, cher monsieur Poincaré, à diminuer ma reconnaissance, et veuillez me croire votre bien cordial et bien dévoué.

A HENRY CÉARD

Paris, 3 *août* 1893.

Nous renonçons à notre voyage en Bretagne, mon cher ami, le médecin l'ayant déconseillé à ma femme, qui est très fatiguée ; et nous rentrerons dimanche matin à Médan, où nous resterons jusqu'au 15 septembre.

A cette époque, il est fort probable que nous allions à Londres. Sherard, qui a déjeuné avec vous, m'a dit que

(1) Emile Zola venait d'être nommé officier de la Légion d'honneur par M. Raymond Poincaré, alors ministre de l'Instruction Publique.

vous seriez disposé à nous y accompagner. Ce serait une bien bonne nouvelle, est-elle vraie?

En tous cas, si vous êtes libre après-demain samedi, venez donc dîner avec nous, rue de Bruxelles. Et si vous ne pouvez venir dîner, tâchez de venir un instant dans la soirée. Nous causerons un peu.

Affectueusement à vous.

AU MÊME

Médan, 31 *août* 1893.

Mon vieil ami, j'ai sans doute très mal fait mon chiffre : ce n'est pas le 10 septembre que nous partirons, mais bien le 20, la veille même de l'ouverture du Congrès ; et, si vous venez, vous ne pourrez pas partir plus tard. Le mercredi 20, nous prendrons le train d'onze heures et demie, de façon à dîner à Londres, et le mieux serait que vous prissiez le même train que nous. Nous resterons là-bas une dizaine de jours.

J'ai retenu déjà deux chambres à The Savoy Hôtel, Victoria Embankement, W. C.? Il paraît qu'on y est très bien, un peu à la française, et au bord même de la Tamise. Je vous conseille d'écrire pour retenir une chambre, si vous êtes décidé.

Nous aurons là-bas du monde pour nous piloter. J'ai écrit à Duret pour le prévenir, dans le cas où il voudrait être du voyage. D'autre part, on me donne sur le Congrès et les fêtes des détails très intéressants.

Enfin, voyez. Nous autres, nous serons à Paris dès le 16. Et venez nous voir, si vous arrivez à Paris avant le 20.

Bien affectueusement de notre part à tous deux.

A HALPÉRINE KAMINSKY

Société des Gens de Lettres
47, *rue de la Chaussée d'Antin.*

Paris, le 10 septembre 1893.

Mon cher Confrère,

Vous me dites que vous vous rendez à Saint-Pétersbourg pour reprendre vos démarches, au sujet de la convention littéraire que nous désirons, depuis si longtemps, voir se conclure entre la Russie et la France.

Il est inutile de vous répéter les vœux ardents que je fais pour que vous réussissiez. Il est vraiment regrettable qu'un tel lien de sympathie et d'honnêteté n'existe pas encore entre deux nations que tant d'intérêts communs semblent rapprocher de plus en plus.

Allez donc et dites bien haut que nous sommes tous avec vous, que nous désirons tous que la presse russe vous soutienne et obtienne enfin que la propriété littéraire ne soit plus un vain mot dans les deux pays. Ce sera de la bonne besogne fraternelle et civilisatrice.

Cordialement à vous.

A HENRY CÉARD

Paris, 25 *novembre* 1893.

Vous m'écrivez, mon vieil ami, et je crains bien de ne pas penser comme vous sur beaucoup de points. Mais je n'ai ni le temps, ni le cœur de discuter. Puis, je deviens vieux, décidément ; car ces questions théoriques me passionnent moins, et je suis tout bêtement heureux du succès d'un ami.

A un de ces soirs, et bien affectueusement à vous de notre part à tous deux.

A PAUL ALEXIS

Paris, 4 *décembre* 1893.

Mon vieil ami, je me décide à vous écrire en hâte, autrement, je courrais le risque de ne le faire jamais. Vous n'imaginez pas combien je suis bousculé. Cette *Attaque du Moulin*, dont je n'étais que dans la coulisse, m'a causé toutes sortes de dérangements. Heureusement que c'est un gros succès et que la pièce fait de belles recettes. Le matin, je ne veux pas lâcher mon *Lourdes* et de là une immense fatigue. J'ai déjà écrit le quart du roman, et je suis assez satisfait. Tout va bien d'ailleurs, chez moi. Nous sommes seulement très las.

J'ai eu quelque chagrin des interviews des quatre survivants de Médan [1], non pas que ces confessions m'aient surpris, car je connaissais le fond des cœurs, mais cela m'a fait de la peine au point de vue esthétique, car il y a toujours de la mélancolie à voir une légende mourir. Je vous remercie personnellement, mon vieil ami, et de votre dépêche, et de l'article qui l'a suivie dans *Le Journal*.

Je sais que votre sœur est mariée. Coste m'a écrit de Marseille le jour de la noce. Qu'elle soit heureuse! c'est une chose difficile. Et vous, travaillez-vous un peu? Cela n'est pas très bon de vous cloîtrer à Aix. Vous me parlez de votre décoration, soyez convaincu que ce n'est pas là-bas que vous la gagnerez. Il faudra que je vous parle sérieusement de cette affaire, quand je vous reverrai. Vous en parlez en garçon innocent, et si vraiment vous voulez être décoré, il faudra agir pour cela avec un peu de sérieux et de méthode.

Au demeurant, mon vieil ami, la vie se continue et

(1) Opinions de J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Henry Céard, Paul Alexis, à propos de *L'Attaque du Moulin*, recueillies par Jules Huret, dans *Le Journal* du 24 novembre 1893.

s'achève. Il faut la vivre le plus philosophiquement possible. Soignez vos yeux, travaillez le plus que vous pourrez, et tâchez de rester un brave garçon.

Embrassez pour nous notre filleule, et bien affectueusement à vous et aux vôtres.

1894

A M. MARCELLIN PELLET

Médan, 1er *août* 1894.

Monsieur et cher Confrère,

Votre lettre m'intéresse, et je vous remercie de me l'avoir écrite. Il est très certain que Bernadette [1] était une enfantine, une demi-idiote, si vous voulez : je crois l'avoir dit sur tous les tons. Mais je vous en prie, au nom du bon sens lui-même, ne croyez pas à cette imbécile histoire de la belle Mme Pail..., qui me ferait prendre en haine les Homais libres penseurs qui ont dû l'inventer. Il suffit d'avoir un peu étudié les faits pour la mettre à néant. On me lit bien mal si, après m'avoir lu, on a encore besoin de Mme P... pour expliquer les dix-huit apparitions du rocher de Massabielle. Je me suis efforcé de tout ramener à la simple vérité humaine.

Merci encore de votre lettre, monsieur, et veuillez me croire votre cordial et dévoué.

(1) A propos de *Lourdes*.

A ANGE GALDEMAR

Médan, 5 *août* 1894.

Mon cher Confrère [1],

Non, évidemment, je ne répondrai pas au livre de Mgr Ricard. Je viens de lire les bonnes feuilles que vous m'avez remises et je n'ai, en vérité, rien à dire. Le livre n'est fait que d'emprunts, soit à mon roman, soit aux ouvrages connus. Il n'apporte rien de nouveau, ni arguments, ni faits. Je ne pourrais que me répéter moi-même, car ma réponse est dans mon œuvre.

Puis, à quoi bon? Je n'ai pas l'espoir de convaincre Mgr Ricard, et il est certain, hélas! que ce n'est pas son livre qui me convaincra. Les pièces du procès sont entre les mains du public, qui est le seul juge.

Cordialement à vous.

A PAUL ALEXIS

Médan, 29 *août* 1894.

Mon vieil ami, je suis rentré depuis quelques jours, et je n'ai pas trouvé un moment pour vous répondre. Excusez-moi, je suis envahi par la paresse.

Mon avis est que *L'Eternelle Illusion* est le meilleur des quelques titres que vous me soumettez. Je ne déteste pas non plus *Trente Romans*, et je le crois même préférable pour la vente. Choisissez entre ces deux-là. En somme, moi, je penche pour le dernier. Vous allez avoir affaire à Fasquelle, qui, seul, est à Paris, en ce moment, Charpentier ne rentrera qu'à la fin de septembre. Mais je pense que votre livre est pris à l'avance.

Moi, je ne rentrerai à Paris que le 5 octobre. Puis, le 3 novembre [2], sans doute, je filerai pour un mois

(1) Rédacteur au *Gaulois*. A propos de *Lourdes*.

(2) Le départ pour Rome eut lieu le 29 octobre au soir, et l'arrivée à Rome le 31 au matin.

sur Rome. Ne vous inquiétez pas : le sujet est superbe et je crois déjà le tenir. Mais il est certain que je ne reviendrai pas par la Provence, car j'aurai hâte de me mettre au travail.

Je n'espère guère vous revoir avant janvier, n'est-ce pas? Donnez-moi de vos nouvelles, soignez bien vos yeux, et tâchez de travailler un peu. Toutes mes vieilles amitiés à vous et aux vôtres.

A ARTHUR MEYER

Médan, 28 *septembre* 1894.

Cher monsieur Meyer,

Il est inutile que je réponde à M. Henri Lasserre. Nous n'avons pas le crâne fait de même, nous parlons une autre langue et nous ne nous entendrions jamais. Puis, je veux rester courtois avec lui, ce qu'il a été avec moi et ce qu'il n'est plus.

Mais, de sa lettre même, il est désormais établi qu'il n'a pas eu communication des documents administratifs, et que l'historien qui viendra un jour devra les consulter, pour écrire l'histoire humaine et définitive de Bernadette.

Il est établi également qu'il a existé à Bartrès un abbé Ader ; que cet abbé Ader a été le premier guide spirituel de Bernadette, qu'il l'a eue à ses leçons de catéchisme, qu'il a enfin prédit ses visions — ce qui donne lieu aux suppositions les plus graves — et que M. Henri Lasserre n'a même pas nommé cet abbé Ader. Il y a donc là, dans son livre, une lacune inexplicable qui en infirme toute l'autorité.

Quant à mes trente années de travail, je les porte très fièrement. J'ai voulu la vérité autant que M. Henri Lasserre, et je l'ai faite de toutes les forces de mon cœur et de mon intelligence.

Veuillez me croire, cher monsieur Meyer, votre bien cordial et bien dévoué.

A M. BONNET

Paris, 24 *octobre* 1894.

MONSIEUR,

Je vais partir pour Rome et je n'ai pas, malheureusement, le temps de répondre à vos questions. Ce que vous nommez des répétitions se trouve dans tous mes livres. C'est en effet un procédé littéraire, employé d'abord timidement, puis que j'ai peut-être poussé à l'excès. Cela, selon moi, donne plus de corps à l'œuvre, en resserre l'unité. Il y a là quelque chose de semblable aux motifs conducteurs de Wagner, et en vous faisant expliquer l'emploi de ceux-ci par un musicien de vos amis, vous vous rendrez assez bien compte de mon procédé littéraire à moi.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

A RICCARDO SALVATICO

Maire de Venise

Rome, 10 *novembre* 1894.

MONSIEUR LE MAIRE,

Je suis très touché de votre bonne lettre, et, puisque vous le désirez, je me permettrai de vous aviser de mon arrivée à Venise [1]. Mais je n'y serai que dans les premiers jours de décembre sans doute.

C'est un peu un pélerinage que je vais y faire, car voici bien des années que je promets d'aller visiter la ville antique et superbe où mon père est né.

(1) Emile Zola profitant de son séjour à Rome, tint à visiter Venise, berceau de sa famille paternelle.

A EDMOND DE GONCOURT

Rome, 15 *novembre* 1894.

Mon vieil ami, je suis tellement affairé ici, tellement bousculé de travail, que je ne puis vous écrire longuement. Mais je tiens à vous dire, sans attendre, combien votre cousin, M. de Béhaine [1], nous traite affectueusement, et combien je vous remercie de la bonne lettre que vous m'aviez remise pour lui. Nous avons dîné déjà une fois à l'ambassade, et nous devons y dîner de nouveau. M. de Béhaine nous a fait faire deux charmantes promenades dans la campagne. Enfin, un homme exquis tout à fait vieille France, comme aurait dit notre Flaubert, et que j'aime beaucoup.

Je serai forcé de rester à Rome jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Je suis dans toute la flamme enthousiaste du beau livre qu'il y a à faire, pour moi, avec l'antique ville en transformation et en révolution. Mais quelle œuvre que *Madame Gervaisais!* C'est aujourd'hui seulement que je la pénètre jusqu'à l'âme. Dès notre retour, j'irai causer de tout cela avec vous.

Vives et bonnes amitiés du ménage qui vous remercie encore.

A AUGUSTE RODIN

Venise, 9 *décembre* 1894.

Mon cher Rodin.

Au milieu de mes continuels déplacements en Italie, les journaux de France me parviennent difficilement, et je n'ai pas toujours le temps de les lire. J'arrive donc bien tard pour vous dire mon chagrin de tout le bruit fâcheux qui vient de se faire autour de la statue de Balzac.

(1) Zola se documentait pour son livre *Rome*. Le comte de Béhaine cousin d'Edmond de Goncourt, était ambassadeur de France auprès du Vatican.

Vous savez quelle admiration j'ai pour vous et combien j'ai été heureux que le grand sculpteur que vous êtes fût chargé de glorifier le plus grand de nos romanciers, notre père à tous. Et c'est pourquoi, sans attendre mon retour, je veux vous adresser une ardente prière.

Je vous en supplie, au nom du génie, au nom des lettres françaises, ne faites pas attendre Balzac davantage. Il est votre dieu comme il est le mien ; passez vos jours, passez vos nuits, s'il le faut, pour que son image règne enfin au milieu de notre immortel Paris. Songez que cela dépend de vous, que vous seul retardez l'échéance. Certes, vos droits d'artiste consciencieux sont absolus : je ne vous ai jamais pressé, mais Balzac attend, et il ne faudrait pas que sa gloire souffrît trop longtemps encore du légitime souci que vous avez de la vôtre.

Exaucez-moi, c'est mon cœur qui vous parle pour votre honneur lui-même, car je vous aime autant que je vous admire.

Bien affectueusement à vous.

1895

AU DOCTEUR G. SAINT-PAUL

Paris, 3 mai 1895.

CHER MONSIEUR [1],

Je ne veux retirer aucun bénéfice matériel de la publication du *Roman d'un Inverti*, et sur ce point je désire que vous soyez seul à traiter l'affaire. D'autre part, pour des motifs d'ordre littéraire, je désire que mon nom ne figure pas sur la couverture ; ou du moins je consens seulement à ce qu'on mette : " Avec une préface d'Emile Zola ". Et cette préface ne peut être qu'une lettre que je vous adresserai personnellement, lettre assez courte, dans laquelle je vous conterai simplement l'histoire du manuscrit que je vous ai remis, en le jugeant brièvement à mon point de vue. Ce serait donc à vous d'écrire le morceau de résistance, morceau que je vois tout scientifique.

Avant d'écrire à M. Storck pour lui dire ces choses, j'ai voulu vous consulter. Si donc nous sommes d'accord, veuillez me le dire, et je lui écrirai.

Cordialement à vous.

(1) Emile Zola avait confié au docteur Saint-Paul, qui préparait un ouvrage sur les *Perversions sexuelles*, la confession écrite d'un jeune homme qu'il avait reçue quelques années auparavant. On retrouvera la préface dont il est question ici dans le volume *Mélanges, Préfaces et Discours*.

A GEORGES CHARPENTIER

Paris, 16 *mai* 1895.

Mon vieil ami, votre lettre nous a bouleversé le cœur, tellement elle est désespérée et douloureuse, et nous serions partis tout de suite vous embrasser, si toutes sortes d'ennuis ne nous retenaient à Paris. Mais, dimanche, nous espérons bien vous trouver rassuré un peu, ainsi que votre pauvre femme, car vous semblez sous le coup d'une désespérance trop grande. Défiez-vous des médecins, qui sont parfois terribles, avec leurs pronostics trop inquiétants ; et dites-vous, quand ils vous annoncent des catastrophes, que tout ira bien, car ils ne savent rien, ils se trompent toujours.

Il y a vingt ans, ma femme a eu ce que Paul [1] paraît avoir : un abcès au cæcum, qui lui a causé d'affreuses douleurs. Elle a été aussi en grand danger, sous la menace que cet abcès ne s'ouvrît du côté du péritoine. Et elle s'en est heureusement tirée, ainsi que plusieurs autres personnes atteintes comme elle, et que nous connaissons. L'ouverture de l'abcès dans l'intestin est l'issue la plus fréquente. La bonne nature, au fond, agit par les chemins droits. Je crois très formellement, pour ma part, à une terminaison heureuse.

Ah! votre pauvre femme, comme nous la plaignons, mon vieil ami! et comme nous sentons l'effroyable tristesse de votre situation à tous les deux, dans cette chambre d'hôtel inconnue, comptant les heures pour être fixés sur le sort de votre cher malade! C'est ce qui redouble votre angoisse et vous ôte ainsi tout courage. Embrassez bien Mme Charpentier pour nous deux, dites-lui que nous pleurons avec elle; mais que nous sommes pleins d'espoir, devant le certitude qu'un tel malheur ne peut vous arriver.

Ce cher Paul, vous savez que nous l'aimons beaucoup. Nous l'avons vu naître et grandir ; son portrait est sur

(1) Paul Charpentier, fils de M. et Mme Charpentier.

notre cheminée comme celui d'un enfant qui serait à nous. Nous savons combien il est doux et bon, et quel homme charmant il fera. Et c'est pourquoi, encore un coup, nous sommes convaincus que tout finira bien, que vous allez l'avoir cet été avec vous en convalescence.

A dimanche. Ne vous inquiétez pas de notre arrivée. Nous ne voulons que vous embrasser, que vous dire de vive voix combien nous vous aimons et quelle part nous prenons à votre souffrance.

Et en attendant, nous vous envoyons, à vous trois et à votre cher malade, tout notre espoir, le meilleur de notre cœur.

A FERNAND DESMOULIN

Médan, 25 *mai* 1895.

Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre ce matin, comme nous quittions Paris. Je ne pouvais plus vivre, et je suis un peu calmé de me retrouver ici, pour m'absorber dans le travail. Votre lettre nous a un peu rassurés, je ne puis croire à une issue fatale. Les médecins ne savent pas, ne peuvent savoir. Il faut quand même espérer, car la vie est la plus forte.

Dites bien à Charpentier que si je ne lui écris pas, c'est que je n'ai qu'une chose à lui écrire : nous partageons toutes ses affreuses angoisses, nous ne cessons de parler du pauvre enfant et de ses pauvres parents, nous faisons les vœux les plus ardents pour que l'issue soit heureuse et qu'ils soient tous consolés. On a, dans ces moments terribles, un sentiment si net de son impuissance, que je n'ose même écrire à mon vieil ami ; car que lui dire, quel soulagement lui apporter, de quelle utilité lui être dans la douleur? Pour moi, l'espoir reste entier, et dites-leur bien à tous que ma certitude est que cet horrible malheur leur sera épargné.

Ma femme écrit à M^me^ Charpentier. Embrassez toute la famille pour nous. Et n'oubliez pas de nous donner ici des nouvelles.

Bien affectueusement.

A EDMOND DE GONCOURT

Médan, 2 *juin* 1895.

Mon vieil ami, veuillez m'excuser de ne vous avoir pas encore remercié du très aimable envoi du huitième volume de votre *Journal*. Je l'ai lu avec un intérêt croissant. Mais, au moment de vous écrire et de vous dire tout le plaisir qu'il m'a fait, je suis venu m'installer ici et ma correspondance a été mise en déroute!

Vous savez que je n'ai jamais fait aucune réserve sur les paroles de moi que vous répétez. Je crois bien que je les ai dites parfois dans un sens un peu différent de celui que vous leur prêtez ; mais je sens que votre sincérité est absolue, et dès lors je ne me plains pas.

Votre *Journal* est vraiment une œuvre à part, telle qu'il n'en existe pas, d'un intérêt extraordinaire.

Merci encore, et bien affectueusement à vous.

AU MÊME

Médan, 4 *juin* 1895.

Je vous assure, mon cher de Goncourt, que vous ne m'avez pas été désagréable du tout. J'ai cru devoir vous faire une simple remarque : il me semble, par mon exemple, qu'en rapportant des paroles qui ont été réellement dites, vous arrivez parfois à leur donner un sens qu'elles n'avaient pas, et cela en toute sincérité. Mais, pour mon compte, je n'en souffre nullement, et je regrette mon observation, si elle a pu vous émouvoir.

Je ne veux à aucun prix que vous me communiquiez votre manuscrit. C'est cela qui me serait infiniment désagréable. Vous êtes le juge absolu de ce que vous écrivez, et rien de ce que vous écrivez ne me blessera.

Affectueusement à vous.

AU DOCTEUR G. SAINT-PAUL

Médan, 18 *juillet* 1895.

Cher Monsieur,

Je crois qu'il ne faut pas passer outre aux inquiétudes de l'éditeur, car il serait désastreux que quelque ennui arrivât. Pour mon compte, je ne suis pas d'avis de trouver un éditeur quand même. Mais je serai fort heureux de garder le manuscrit de l'ouvrage, dans les conditions où vous me l'offrez, et avec la pensée qu'il pourra être utilisé un jour.

Cordialement à vous.

A MARCEL BATILLIAT

Médan, 12 *octobre* 1895.

Mon cher Confrère,

Me pardonnez vous mon long retard à vous répondre? J'ai été accablé de travail, et c'est seulement à la veille de rentrer à Paris, qu'en rangeant mes papiers, je trouve vos deux lettres; et, en les relisant, j'ai un peu honte de mon silence.

J'accepte bien volontiers la dédicace de votre livre et je ne puis qu'en être honoré. Mais ne vous mettez pas trop à l'ombre d'un maître; surtout ne croyez pas aux protections, ne communiquez ni vos idées ni vos manuscrits à personne, parce qu'il est plus sûr de marcher seul et libre dans la vie.

Si vous voulez causer un soir, venez me voir à Paris, rue de Bruxelles, 21 *bis*, vers six heures.

Cordialement à vous.

A PAUL BRULAT

Paris, 20 *décembre* 1895.

Merci, mon cher Brulat, de votre bel article, qui m'a infiniment plu et infiniment touché. Vous me dites là des choses que je n'ai pas l'habitude de m'entendre dire ; mais j'ai la vanité de les croire justes, en faisant la part de votre amitié. On ne me lit pas, c'est bien certain, du moins avec quelque intelligence ; et j'ai comme l'idée que, vingt ans ou cinquante ans après ma mort, on me découvrira. L'étude à faire n'est pas faite, ne sera sans doute pas faite de mon vivant. C'est vous dire, encore une fois, combien j'ai été heureux de la belle page que vous venez d'écrire.

Affectueusement à vous.

1896

A EDMOND DE GONCOURT

Paris, 18 *février* 1896.

Mon cher Goncourt, je vous remercie de l'aimable envoi de votre *Hukousaï*. C'est une œuvre de critique vraiment neuve et qui m'intéresse infiniment. Combien il est regrettable que vous ne soyez pas allé au Japon et que vous ne nous en ayez pas rapporté un livre qui serait certainement unique. Vous nous auriez révélé là un monde. Pour me dédommager, je lis votre *Hukousaï*.

Merci, et bien affectueusement à vous.

AU MÊME

Paris, 1er *mars* 1896.

Mon vieil ami, combien j'ai regretté de ne pas vous trouver hier soir, après votre très belle première [1]! Je vous aurais dit que votre pièce venait de me faire bondir

(1) Première représentation de *Manette Salomon*.

le cœur en me ramenant à toutes les admirations de ma jeunesse. Ah! la bravoure, elle seule est belle, dans la littérature. Jamais je n'ai eu plus conscience de la vôtre, qu'en écoutant votre affirmation de l'art libre et vivant. Vous êtes notre maître à tous en désintéressement et en courage. Et ma femme aurait été bien heureuse aussi de vous complimenter et de vous dire combien nous vous avions applaudi.

Bien affectueusement à vous.

AU MÊME

Médan, 30 *mai* 1896.

Mon vieil ami, j'ai reçu hier le dernier volume de votre *Journal*, et j'achève de le lire ce soir [1]. C'est pour moi une des lectures les plus passionnantes, car j'y revis notre vie littéraire. En somme, ce qu'il en sort, et avec une intensité extraordinaire, c'est votre passion souveraine de la littérature. Nous l'aimons certes, mais je crois bien que vous l'aimez plus que nous. En tout cas, vous avez, pour l'aimer, des accents qu'on ne trouvera chez aucun autre écrivain de ce temps. Et c'est ce que j'aime dans tous les volumes de votre *Journal*, c'est ce qui lui donne un prix inestimable.

Affectueusement à vous.

A GEORGES CHARPENTIER

Médan, 8 *juillet* 1896.

Mon vieil ami, nous étions quelques-uns qui avions le cœur bien gros à ce banquet, et pour des raisons que

(1) Cette lettre est la dernière que Zola écrivit à Edmond de Goncourt, lequel devait mourir, chez Alphonse Daudet, à Champrosay, le 16 juillet 1896.

vous devinez. J'ai très mal parlé, bafouillant, trouvant à peine mes mots, troublé par la gaffe qu'on avait faite en voulant me faire présider, lorsque Goncourt était là. Mais enfin, j'ai eu la joie de dire, à propos de vous, ce que je voulais dire. Ne me remerciez donc pas, je me suis simplement soulagé.

Nous avons eu hier à dîner Desmoulin, avec les Fasquelle et les Mirbeau. Il part demain soir jeudi pour vous retrouver. C'est un gentil compagnon, avec qui j'ai fait quelques belles promenades à bicyclette ; et il vous portera nos bien vives amitiés. Nous vous attendons à Saint-Germain, puis ici. Ce sera une grande joie pour nous. Et les bonnes nouvelles que vous nous envoyez de Jane et de vous deux nous enchantent. Vous allez nous revenir reposés et bien portants de ce beau pays si tranquille dont vous me parlez. Vous aviez tous bien besoin de cela, mon pauvre ami.

Moi, je me suis fâché avec *Le Figaro*, à l'occasion d'un de mes articles qui n'a pas passé [1]. Je vous raconterai cela. Et je suis ravi maintenant de m'être débarrassé d'une besogne où je n'avais que de nouveaux ennemis à ramasser. Je me suis mis tout de suite à *Paris*. Tout va pour le mieux, et d'ailleurs je n'ai plus de contentement que dans le travail, lorsque je suis totalement libre de faire ce qui me plaît.

A bientôt, mon cher ami. Ma femme et moi, nous vous embrassons bien tendrement tous les trois, de tout notre cœur.

A E. SEMÉNOFF

Paris, 27 *novembre* 1896.

Mon cher Séménoff,

Vous me dites que vous traduisez en langue russe le livre du docteur Toulouse [2], et vous me demandez ce que je pense de la publication de ce livre en Russie.

(1) Il s'agit de l'article *Le Droit du Critique* que l'on peut lire à la fin de *Nouvelle Campagne*.

(2) Il n'a paru que des extraits dans les *Novosti* de Saint-Pétersbourg.

Mais j'en suis ravi! Voici bien des années déjà que le bon Tourgueneff, mon grand ami, m'a mis en communion d'âme avec le peuple russe, aujourd'hui notre frère. Je sais qu'on veut bien, chez vous, lire mes livres et m'aimer un peu. Aussi ai-je le grand désir que tout ce qui peut faire de la vérité sur moi y soit connu. On fait courir sur mon compte tant de laides légendes, que j'ai tout à gagner à la vérité totale, à la vérité nue.

Et c'est pourquoi je vous remercie d'avoir bien voulu faire connaître à la Russie le livre du docteur Toulouse. Il est la vérité et je l'accepte.

Croyez-moi votre bien cordial et bien dévoué.

A PAUL ALEXIS

Paris, 30 *décembre* 1896.

Mon vieil ami, je ne veux pourtant pas laisser finir l'année sans vous répondre. Imaginez-vous que je me suis mis en retard, moi aussi, et que j'ai à terminer mon roman. Ce gredin de *Paris* me bouscule. Enfin, je serai prêt.

Nous avons été très chagrins des nouvelles fâcheuses que vous nous donnez. Il va falloir que vous vous mettiez au travail sérieusement. Votre situation n'est pas mauvaise, si vous avez quelque énergie; mais il ne s'agit plus de perdre une minute. Votre *Madame Cœuriot* n'a pas mal marché. Il y aura certainement un autre tirage ; seulement, nous sommes en pleine crise de livres d'étrennes et la vente ne reprendra guère avant quinze jours.

Beaucoup de nouveau, ici, trop même pour que je puisse vous en parler : la pièce de Goncourt et d'Ajalbert, la pièce de Daudet, la mort de Feuillet, qui va me permettre de me représenter à l'Académie, sans aucun espoir, d'ailleurs, cette fois-ci encore. Nous causerons de tout ça à votre retour.

Je n'ai pu encore voir Guyot pour votre frère. Il y a eu la discussion du budget, puis voici les fêtes. Je vais

lui écrire pour lui demander un rendez-vous. Seulement, il est bien mauvais d'aller lui demander un conseil et non une situation précise, un emploi nettement désigné. Cela vraiment lui laisse trop de portes de sortie. Votre frère ne pourrait-il savoir au juste ce qui existe et ce qu'il désire? Je vous dis cela, parce que je me sentirais beaucoup plus fort, si j'arrivais avec une demande formelle. Autrement, cela ne va plus en finir. Enfin, quand vous serez ici, nous verrons cela, car je pense bien que vous rentrerez après le 15 janvier. Ne vous faites pas trop oublier.

Présentez mes vives amitiés à toute votre famille, ainsi que nos meilleurs vœux du jour de l'an. Nous vous remercions bien amicalement de votre envoi d'excellentes olives, qui m'ont apporté un peu de ce Midi, si lointain de moi aujourd'hui, mais qui est tout de même vivace dans mon cœur et qu'un fruit, une boisson, une odeur parfois, éveille avec une intensité singulière.

Nous vous embrassons tous les trois, vous, votre femme et notre chère filleule.

1897

A HALPÉRINE KAMINSKY

25 *Février* 1897.

Mon cher confrère [1], la lecture que j'ai faite à la matinée de Mme Viardot était en effet ma première lecture publique et je n'en avais pas dormi de trois nuits.

La petite note du *Gaulois* est pleine d'erreurs, je le sais.

Cordialement.

A JEAN AJALBERT

Paris, le 5 *avril* 1897.

Mon cher Ajalbert,

J'ai été bien touché par votre bel et courageux article. On ne me gâte pas, et chaque fois qu'un confrère prend ma défense, je suis surpris et charmé.

(1) Voir à propos de ce billet, la note insérée par M. Kaminsky dans son volume *Tourgueneff d'après sa Correspondance*, p. 236.

Zola qui avait horreur de parler et de se produire en public fait allusion dans cette lettre à une lecture, qu'il dut faire chez Mme Viardot sur les instances de Tourgueneff, du " Puits mitoyen " l'une des pages les plus admirables de *La Fortune des Rougon*.

La légende de ma vanité, de ma soif des honneurs, est imbécile. La décoration, je ne l'ai pas demandée, je l'ai acceptée presque de force. L'Académie, ce n'est que ma bataille littéraire portée sur un terrain d'action ; et jamais je n'ai demandé la voix de personne. Plus tard, je l'espère, on se rendra compte de ma véritable attitude, si mal comprise aujourd'hui.

En attendant, un article comme le vôtre est un baume pour moi, et c'est pourquoi je vous en remercie bien fort, de tout mon cœur.

A HENRY BÉRENGER

Médan, 14 *août* 1897.

Monsieur [1],

Je lis votre article, très intéressé et très ému. Je n'attends point de justice, je sais qu'il faut que je disparaisse. Aussi rien ne saurait me toucher davantage, que de voir un écrivain de votre génération faire effort, et me juger en dehors des opinions admises. Ce qui m'a toujours soutenu, c'est la certitude de mon honnêteté. Et je vous reste infiniment reconnaissant d'avoir dégagé un peu l'homme sous l'écrivain.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux et les plus dévoués.

A M. LOUIS TRIBOUILLARD [2]

Médan, 24 *juin* 1897.

Hélas! Monsieur, je n'ai jamais été qu'un clarinettiste bien médiocre et cela date de si loin! Vous trouverez

(1) En réponse à un article d'Henry Bérenger, paru dans *La Revue Bleue* du 14 août 1897.

(2) M. Louis Tribouillard, alors élève au Conservatoire, et qui préparait une monographie sur la clarinette avait demandé à Emile Zola son opinion sur cet instrument qu'il avait jadis pratiqué au collège d'Aix-en-Provence.

dans l'ouvrage de Paul Alexis : *Emile Zola, Notes d'un ami*, quelques précisions sur le pauvre musicien que j'ai été.

La clarinette est un instrument merveilleux, — qu'on ridiculise un peu, je ne sais pourquoi, — mais je suis totalement indigne de vous en entretenir ; je ne puis que vous louer de vous être passionné pour elle et d'en parler comme d'une femme aimée... Les " femmes aimées ", n'est-ce pas ainsi que Berlioz désignait les clarinettes parmi les voix de l'orchestre?

Bien cordialement.

A EUGÈNE MONFORT

Juin 1897.

Ce que je pense du féminisme? Mais c'est tout un livre à écrire, et le roman que je termine me coûte déjà tant d'efforts.

Je m'en remets à la nature, comme en toutes questions. La femme, ainsi que l'homme d'ailleurs, ne sera jamais que ce que la nature veut qu'elle soit. Le reste, tout ce qu'on peut rêver, ne saurait être qu'anormal, dangereux, et d'une parfaite vanité, heureusement.

Dans l'ordre de la justice, dans l'ordre du bonheur, certes la femme doit être l'égale de l'homme. Mais, si, physiologiquement elle est autre, c'est que sa fonction est autre, et elle ne peut que s'atrophier et disparaître à tenter d'en sortir.

L'évolution, qui, je veux le croire, marche à la perfection de l'espèce, ne lui apportera donc que plus de beauté, plus de fécondité, plus d'amour. C'est ce que je lui souhaite pour sa joie, pour la joie de l'homme et celle de l'enfant.

A SCHEURER KESTNER

Paris, 20 *novembre* 1897.

Cher Monsieur [1],

J'éprouve l'impérieux besoin de vous serrer vigoureusement la main. Vous ne sauriez croire combien votre admirable attitude, si calme, au milieu des menaces et des plus basses injures, m'emplit d'admiration. Il n'est pas de plus beau rôle que le vôtre, quoi qu'il arrive, et je vous l'envie.

Je ne sais pas ce que je ferai, mais jamais drame humain ne m'a empli d'émotion plus poignante. C'est le combat pour la vérité, et c'est le seul bon, le seul grand. Même dans l'apparente défaite la victoire est au bout, certaine.

Veuillez me croire avec vous de toute mon intelligence et de tout mon cœur.

A HENRY BÉRENGER

18 *Décembre* 1897.

Monsieur et cher Confrère,

Je suis pour la liberté illimitée, je la réclame pour moi et je tâche de la tolérer chez les autres. C'est pourquoi je ne veux pas qu'on touche à la liberté d'écrire. Si l'on touche au journal, on touchera au livre. Puis, toute restriction est grosse de menaces, la serpe aiguisée contre l'ivraie va couper le blé. Mais quelle tristesse, quel soulèvement indigné de la conscience devant l'œuvre abominable de la basse presse, dont le négoce, le trafic

(1) Scheurer Kestner, vice-président du Sénat, venait d'affirmer publiquement le sentiment qu'il avait acquis que le capitaine Alfred Dreyfus n'était pas l'auteur du „ bordereau ". Quelques jours plus tard, le 25 novembre, Emile Zola entrait à son tour dans la mêlée, en écrivant, dans *Le Figaro*, son premier article intitulé *Scheurer Kestner* (voir *La Vérité en Marche*).

sur les curiosités du public, est en train d'énerver, d'empoisonner la nation! Mon cœur en saigne, et il faut un douloureux effort de ma raison, pour garder la sérénité de l'espoir. Quand même, je veux croire la presse initiatrice et libératrice, travaillant à plus d'instruction, à plus de lumière. Le torrent, même impur, fécondera tout. La vérité ne peut être que par la liberté.

Voilà, monsieur et cher confrère, ce que j'aurais voulu vous dire mieux et avec les développements nécessaires.

1898

A SCHEURER KESTNER

6 *Janvier* 1898.

Cher Monsieur,

J'ai infiniment regretté de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque vous m'avez fait le plaisir de m'apporter un numéro de *La Tribuna* où je n'étais pas couvert de boue.

Nos affaires vont bien, mais je reste inébranlable, je crois quand même à la victoire, lointaine peut-être, hélas! Il faut croire à la justice comme vous venez de le dire dans votre admirable lettre, publiée par *Le Temps*.

Merci encore et veuillez me croire votre fidèle et bien dévoué.

A LOUIS HAVET

Paris, 20 *janvier* 1898.

Monsieur,

Je désire citer comme témoins, devant le jury de la Seine, des savants, des paléographes, des historiens, habitués à ces méthodes scientifiques, dont M. Duclaux parlait l'autre jour.

Mon avocat leur posera la simple question suivante : " Pouvez-vous affirmer, en votre âme et conscience, que l'écriture du bordereau n'est pas de Dreyfus? " Il ne sera pas question du commandant Esterhazy.

Je vous prie de me faire savoir si je puis me permettre d'invoquer votre témoignage.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A DELPECH

Paris, 29 *mai* 1898.

CHER MONSIEUR DELPECH [1],

Vous me demandez pour votre fils aîné Jacques, dont vous allez fêter la dix-septième année, et pour ses trois cadets, Pierre, Jean et Paul, une lettre dans laquelle je leur dise où sont, selon moi, pour l'homme d'action, les sources des joies de la vie, et quelle est ma conception de la beauté morale.

Je ne puis que répéter ce que j'ai souvent écrit : j'ai mis toute ma vie dans le travail, et je m'en suis bien trouvé. C'est le travail, c'est la pensée de mon œuvre, de mon devoir à accomplir, qui m'a toujours tenu debout. C'est par ce travail que j'ai connu toutes mes joies, et je crois bien que, si je vaux quelque chose aujourd'hui, c'est grâce uniquement au travail. C'est par lui que se feront la vérité et la justice, et l'homme lui doit tout : son intelligence et sa vertu.

Je souhaite à vos fils d'être simplement des travailleurs, certains qu'ils seront ainsi en marche vers toutes les joies et toutes les beautés.

Et je vous prie de me croire, cher monsieur, votre bien cordial et bien dévoué.

(1) Delpech était alors sénateur de l'Ariège et partisan ardent de la cause d'Alfred Dreyfus.

AU GÉNÉRAL BILLOT,
Ministre de la Guerre.

16 *Juin* 1898.

Monsieur le Ministre,

J'avais chargé mon avoué, M. Emile Collet, de vous demander communication des états de service de mon père, François Zola, et de son dossier individuel, s'il en existait un.

Mon avoué me communique les deux réponses aux deux lettres qu'il vous a adressées ; et je vois que ma demande a été mal comprise.

Le ministre n'a pas à savoir si j'ai un procès, d'ailleurs, devant une juridiction où, la preuve n'étant pas admise, toute demande de documents serait repoussée. Le ministre n'a pas même à savoir quel usage j'entends faire de ces documents. Je suis le fils de François Zola, je demande communication et copie de son dossier individuel, comme il m'a été donné copie de ses états de service ; et cela doit suffire.

Je réitère personnellement ma demande, monsieur le ministre. Je vous prie donc de me répondre par oui ou par non si vous consentez ou si vous ne consentez pas à me communiquer le dossier individuel de mon père, directement à moi et sur ma simple demande, sans passer par aucun intermédiaire, judiciaire ou autre, ce que je ne saurais d'autant moins accepter qu'il s'agit d'un dossier secret, comme vous le dites vous-même, et que j'entends rester maître de l'usage que je puis en faire.

Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute considération.

A FERNAND DESMOULIN

Médan, 28 *juin* 1898.

C'est très bien, ce que vous m'écrivez, mon vieil ami, et tout ira pour le mieux si votre hôtelier nous trouve

le petit logement meublé. D'ailleurs, l'avenir me semble gros d'incertitude. Je ne sais plus où nous allons, et il faudra voir. Si vous venez jeudi déjeuner ici avec les Charpentier, nous en causerons. Autrement, il faudra nous voir un autre jour, peut-être le 6, lorsque j'irai à Paris pour le procès des experts.

Temps affreux. Je partirai demain à bicyclette pour aller à Verneuil. Mais les chemins sont des lacs de boue. Pourtant, le baromètre remonte.

Bien affectueusement de notre part à tous deux.

AU MÊME

Médan, 15 *juillet* 1898.

Mon vieil ami, merci de votre dépêche. Il vaut mieux, je crois, que mon article paraisse [1].

Je songe à une chose : c'est qu'il faut avertir tout de suite les deux Clemenceau qu'on déjeune chez Charpentier. A neuf heures, n'est-ce pas? car il est bon que nous ayons du temps devant nous. Vous chargez-vous de prévenir les Clemenceau et même Labori?

N'oubliez pas non plus que les Charpentier vont à

(1) *La Lettre à M. Brisson, président du Conseil*, publiée dans *L'Aurore* du 16 juillet 1898. Le déjeuner dont il est question eut lieu le 18 juillet, avant le procès de Versailles. Le soir même, après avoir fait défaut, le grand écrivain, obéissant à la tactique qui avait été décidée par les défenseurs de Dreyfus, consentait, la mort dans l'âme, à prendre le chemin de l'exil et se réfugiait en Angleterre (voir les Notes et Commentaires de *Nouvelle Campagne*).

N.-B. — Toutes les lettres qui suivent jusqu'au 5 juin 1899, ont été écrites en Angleterre. D'intéressantes particularités sont à signaler dans ces lettres d'exil, qui, la plupart du temps, étaient expédiées à des tiers, chargés de les remettre aux destinataires. Le plus souvent, pour dépister la police, Zola ne signait pas ses lettres ; quelquefois, il les paraphait de son initiale Z. Beaucoup d'entre elles portent la signature de Beauchamp ou d'Emile Beauchamp, pseudonyme sous lequel il abritait son incognito. L'écrivain use encore d'appellations conventionnelles pour désigner les siens ou ses familiers. *Alexandre*, c'est sa femme, Alexandrine; Jean n'est autre que Jeanne Rozerot. et *Valentin*, Fernand Desmoulin.

Versailles, eux aussi. Et à quelle heure partiront-ils? S'il y a des difficultés, vous pouvez me venir voir demain soir samedi, rue de Bruxelles, de dix à onze heures.

Affectueusement de notre part à tous deux.

AU MÊME

26 *juillet* 1898.

Mon cher ami[1], je reçois votre dépêche et en même temps une lettre d'Alexandre [2]. Je sens bien qu'il y a de grandes difficultés, mais mon avis est que toute cette prudence est bien inutile. Je viens d'écrire cela au défenseur. Les journaux d'ici racontent qu'on m'a vu à Londres, et d'autre part, si l'on a ouvert les lettres de Jean [3], comme je le crois, on a déjà l'adresse du bon sollicitor, sinon la mienne. Avant quelques jours, ils seront ici, et je vous avertis que je ne ferai rien pour me cacher davantage. J'en ai assez. Je vais m'installer quelque part et je n'en bougerai plus. Je ne crois pas que la signification puisse me toucher, et l'on pourra toujours discuter le cas légal de cette signification faite en pays étranger. De sorte que, lorsque je rentrerai à Paris, deux cas se présenteront : ou la signification sera jugée valable, et j'entrerai en prison, en déclarant qu'ils fuient la lumière d'un nouveau procès, ou la signification ne sera pas valable, le procès recommencera, et notre tactique aura triomphé. Ce que je ne veux pas, c'est fuir davantage. Je crois bien que je vais rester où vous m'avez laissé, le plus tranquille possible et décidé à attendre les événements. Si je tente un autre refuge, ce sera bien le dernier.

Jean a-t-il reçu la lettre où je lui donnais l'adresse du sollicitor? Cela me tracasse beaucoup, parce que je m'ima-

(1) Desmoulin qui avait accompagné Emile Zola jusqu'à Londres était presqu'aussitôt revenu à Paris.

(2) Alexandrine Emile Zola.

(3) Jeanne Rozerot.

gine que cette lettre a été interceptée. S'il ne l'avait pas reçue, donnez-lui l'adresse du sollicitor, pour qu'il puisse au moins m'envoyer de ses nouvelles.

J'ai passé hier une bonne journée de silence, qui m'a fait grand bien. Mais aujourd'hui, voilà tous les ennuis qui recommencent. Je répète que ces ennuis ne cesseront que le jour où la situation sera nette, je veux dire le jour où l'on saura où je suis. Ils feront leur jeu et nous ferons le nôtre. Il est absurde de croire que je puisse vivre ignoré dans les conditions où je suis, sans bagages, ne parlant pas la langue du pays, à la merci d'une rencontre, pouvant être reconnu d'une minute à l'autre. Allez dire cela au défenseur, et que notre plan soit brave et au grand jour. Répondez-moi là-dessus le plus tôt possible.

Je vous embrasse, mon fidèle compagnon.

BEAUCHAMP.

Si Alexandre ne peut venir, qu'il m'envoie tout de suite une valise, du linge, des vêtements, pas les manuscrits, à l'adresse du sollicitor, et qu'il adresse la clé de la valise dans une petite boîte au sollicitor pour la douane.

Je vais être sans argent. Allez dire rue de Grenelle qu'on se hâte.

POUR VALENTIN

29 *Juillet* 1898.

Mon bon ami[1], la maison est à peu près louée, je veux dire que tout est réglé, mais que le papier n'est pas signé. Seulement, je ne puis entrer que lundi 1er août, et cela me contrarie, car je sens que ma présence ici, sans Mme Beauchamp que j'ai annoncée, commence à paraître bien étrange. Enfin, il faut se résigner ; lundi sans doute, je serai au port, à moins de tempête nouvelle.

Il est bien convenu que vous ne m'écrivez plus ici

(1) Le graveur Fernand Desmoulin.

quoi qu'il arrive. Employez pour tout l'intermédiaire du sollicitor, c'est le plus sûr.

Donnez à Alexandre de mes nouvelles. Dites-lui que j'ai reçu sa bonne lettre du 26, celle qu'il m'a écrite en rentrant à la campagne, après vous avoir vu. Je suis très tranquillisé, j'attendrai sa décision tant qu'il le faudra. Si je ne lui écris pas directement, c'est que j'ai peur que toutes ces lourdes enveloppes que reçoit le bon docteur [1], finissent par éveiller l'attention. Et, à ce propos, il faudra trouver un autre intermédiaire, pour varier. Causez de cela avec Alexandre, et embrassez-le bien tendrement pour moi. Je n'ai d'ailleurs aucune recommandation spéciale à lui faire, je m'en remets absolument à lui pour tous nos intérêts, et je sais que tout ce qu'il fera sera bien fait. J'attends simplement. Les fonds sont arrivés. J'ai donné les instructions pour la valise qu'on m'apportera seulement lundi, à la maison.

Je lis beaucoup, j'ai pris quelques notes sur mon séjour ici, et je me porte très bien. Me voilà reposé tout à fait avec l'âme assez calme et les idées très claires. Seulement, depuis deux jours, je suis sans journaux de France, et cela durera jusqu'à lundi au moins. Je ne m'en plains pas, j'ai le dégoût de tout ce qui se passe là-bas, et j'aspire à un silence absolu.

Je vous embrasse.

A JOSEPH REINACH

Londres, août 1898.

Après l'arrêt rendu contre nous par défaut, à Versailles, dans l'audience du 18 juillet, tous nos amis ont été d'avis que je devais quitter immédiatement la France, pour que la signification de cet arrêt ne pût me toucher, et pour que nous pussions rester ainsi les maîtres absolus de l'affaire. Il s'agissait surtout de rester les maîtres du

(1) Le docteur Larat, cousin de Desmoulin, qui faisait parvenir la correspondance de Zola aux uns et aux autres

jour où nous penserions que le procès serait repris utilement, de façon à faire la lumière et à nous assurer le triomphe. Au fond, il n'y avait donc que la question de date, nous entendions avant tout nous réserver le choix de cette date.

Je dois ajouter qu'à ce moment-là Esterhazy et sa maîtresse étaient sous les verrous, que Du Paty de Clam allait être compromis comme complice, et qu'il nous semblait nécessaire d'attendre les résultats de l'instruction, car, s'ils étaient tous poursuivis et condamnés, notre acquittement, à nous, devenait possible. Cette raison d'attendre n'existe plus, puisqu'il y a eu un non-lieu en leur faveur. Je fais seulement remarquer que cette attitude de la justice ; dans l'injustice, la montre désormais décidée à tout, et qu'elle ne nous attend évidemment à Versailles que pour nous étrangler.

Donc, je voudrais savoir, dans ces circonstances, ce que nos amis pensent sur la date probable de ma rentrée en France, autrement dit sur la date où il y aura un intérêt évident, pour la cause et pour nous, à recommencer le procès à Versailles. Je pose d'abord que la preuve est faite de l'impossibilité où est le parquet de me signifier l'arrêt à l'étranger, et que nous sommes les maîtres de reculer la date de ma rentrée autant qu'il nous plaira.

Deux parties seulement se présentent, selon moi :

Comme nous l'avons dit, lorsque nous comptions sur les poursuites contre Esterhazy et sa maîtresse, rentrer en octobre, même s'il ne s'est rien passé de nouveau jusque là, et nous faire étrangler à Versailles, pour la beauté de ce nouveau crime judiciaire. Nous serons hués, menacés, condamnés : nous ne ferons certainement aucune clarté nouvelle ; j'irai ensuite faire mon année de prison. Si l'on pense que ce soit bien, que je servirai ainsi la cause, je suis prêt à m'incliner.

Ou bien attendre à l'étranger, aussi longtemps qu'il le faudra, le jour où nous pourrons parler haut ; guetter les circonstances qui me permettront de ne rentrer que pour triompher ; laisser le procès comme une menace sur leurs têtes, toujours sur le point de se réaliser ; rester les maîtres de l'agitation, de la plaie que nous pourrons toujours rouvrir et faire saigner ; ne pas les débarrasser

de notre procès, faire qu'il y ait toujours devant eux cette liquidation, leur retirer tout espoir d'en finir, puisque nous serons sans cesse libres de tout reprendre.

Je désire que nos amis lisent cette note, qu'ils la discutent et qu'on me fasse connaître le parti que, selon eux, j'aurai à prendre.

A FERNAND DESMOULIN

samedi soir, 6 *août* 1898.

Mon vieil ami, votre lettre que je reçois à l'instant, me fait plaisir et me navre. Je vais avoir mes enfants, mais vous ne sauriez croire avec quelle angoisse je songe à ma pauvre femme. Lui avez-vous bien tout dit, que je veux surtout ne pas lui faire de peine, que je ne serai pas heureux si je ne la sais pas heureuse elle-même?

Enfin, tout cela est bien navrant, et j'ai beau me retourner, quelque soit le côté où je me couche, je sens les épines.

Voici quatre jours, depuis votre départ, que je n'ai pas mis le nez dehors. J'ai commencé à écrire mon roman, mais malgré ce réconfort du travail, je me sens dans une détresse morale absolue. Mes habitudes sont trop changées, je n'ai plus aucune affection autour de moi, et l'incertitude de l'avenir me laisse dans une attente nerveuse continue. Enfin, quand les enfants seront ici, peut-être me calmerai-je un peu. Mais ils ne sont pas tout mon cœur, et combien ma pauvre femme me manquera!

Remettez ou faites remettre tout de suite la note ci-jointe à Jean [1]. Le jour où il devra s'embarquer au train de 9 heures du matin vous sera indiqué par la dépêche convenue que vous recevrez la veille. J'ai quelques dispositions assez compliquées à prendre ici, et je ne crois pas que le départ puisse avoir lieu avant mardi ou mercredi. Dès que vous aurez reçu ma dépêche et que vous

(1) Jeanne Rozerot.

serez sûr qu'il partira le lendemain, adressez de votre côté une dépêche à Vizitelly disant : " Je pars demain neuf heures, Valentin ".

Tout est bien réglé ainsi, n'est-ce pas? Merci, mon vieil ami, de votre dévoûment, et de tout ce que vous faites de fraternel pour le pauvre banni. J'en ai le cœur gros de gratitude.

Je vous embrasse bien fraternellement.

BEAUCHAMP.

AU MÊME

Dimanche, 7 *août* 1898.

Mon bon ami, j'apprends que la lettre que je vous ai écrite hier samedi ne sera levée que ce soir, à huit heures. Quel aimable pays! Vous recevrez donc celle-ci en même temps. — J'ai beaucoup réfléchi cette nuit ; et, en somme, je pense que, pour simplifier, il vaut mieux que vous n'attendiez pas une dépêche de moi pour m'envoyer Jean et les petits. C'est tout décidé : envoyez-les moi dès que vous le pourrez, mercredi ou, au plus tard, jeudi. Je ne pense pas que Jean soit prêt avant mercredi. Ce serait là un bon jour. Remarquez que vous n'aurez cette lettre que lundi soir. Si tout est prêt, vous télégraphierez donc à Vizitelly mardi pour lui dire simplement : " Partirai demain ". Cela voudra dire que Jean prendra le lendemain mercredi le train de 9 heures du matin pour Victoria. Vizitelly me télégraphiera à son tour, et nous serons tous deux le lendemain à Victoria.

C'est donc bien entendu, je les attends mercredi ou bien jeudi, si un jour de plus est nécessaire pour les préparatifs. En ce cas, naturellement, vous ne télégraphierez que mercredi.

Il pleut à torrents depuis hier. Je vis en solitaire, plongé dans le travail. Mais j'avoue que six semaines de cette vie me terrifieraient.

Merci encore, mon bon ami. Je vous embrasse fraternellement.

EMILE BEAUCHAMP.

AU MÊME

mardi soir.

Je reçois votre lettre, mon bon ami, et je télégraphie à l'ami Vz [1] de n'aller chercher Jean que jeudi soir.

Tout ce que vous faites est très bien fait. Je ne doute pas de votre empressement et je m'imagine très bien les difficultés que vous rencontrez. Tout cela est fou, dans quels temps imbéciles vivons-nous, grand Dieu!

Je vous écris à la hâte, espérant que vous aurez peut-être cette lettre demain soir mercredi. Je veux seulement vous rassurer, en vous apprenant que tout est bien convenu.

Je vous écrirai plus longuement, lorsque Jean sera ici.

Remerciez encore votre cousin [2] de tout mon cœur.

Je vous embrasse.

AU MÊME

Vendredi, 12 *août* 1898.

Mon bon ami, les enfants et Jean sont arrivés hier soir sans trop d'avaries. Seulement, ces pauvres enfants ont, paraît-il, été fort malades sur le bateau, bien que la mer fût admirable. On les a couchés, ils ont bien dormi, et ce matin les voici gais comme des pinsons. Ils vont m'être d'une grande consolation dans ma solitude, car je vous avoue que mon pauvre cœur est désemparé [3].

Je vous remercie donc bien affectueusement de tout ce que vous avez fait, de votre dévoûment et de votre peine, pour m'expédier ces mignons. J'ai voulu tout de

(1) Vizitelly, traducteur anglais de Zola.

(2) Docteur Larat.

(3) Les enfants de Zola restèrent deux mois auprès de leur père exilé. En 1899, ils retournèrent en Angleterre, passer avec lui les vacances de Pâques.

suite vous donner de leurs nouvelles et vous dire combien je vous suis reconnaissant.

Les journaux que Jean m'a apportés de France m'ont de nouveau révolté. Voilà une fois de plus Esterhazy et du Paty hors d'affaire. Ah! oui, elle marche la vérité, mais de quel pas de tortue! Nous serons tous morts quand elle triomphera. Mon pessimisme continue. Vous savez que je ne reçois ni *L'Aurore*, ni *Le Siècle*... Vous serez bien aimable de *tout faire* pour qu'on ne m'oublie pas, car ce manque total de journaux français finit par m'énerver davantage.

Nous voilà installés et je travaille très bien. C'est cela qui va me soutenir, si je ne reçois pas quelque nouveau coup d'assommoir. On m'a reconnu, paraît-il, à l'hôtel, mais un journal a raconté que j'étais retourné à la capitale. Donc, j'espère qu'on me laissera tranquille ici. D'ailleurs, tous nos plans sont faits pour disparaître rapidement et aller nous réfugier plus loin. Seulement, est-ce une vie?

J'ai eu un petit bonheur, j'ai retrouvé ma canne, qui s'était cachée dans un coin.

Voyez Alexandre le plus souvent possible. Il vous aime beaucoup, vous lui apporterez une heure d'adoucissement. Dites encore à votre cousin combien je suis touché de la peine qu'il a prise et de l'amitié qu'il me montre. De temps à autre, je vous écrirai.

Je vous embrasse, mon bon ami.

A OCTAVE MIRBEAU

19 *août* 1898.

Mon cher ami, merci de votre bonne lettre, et merci de toute la peine énervante que vous prenez, pour éviter de gros soucis à ma pauvre femme. Dans la lâcheté universelle, vous ne sauriez croire combien je suis ému de sentir quelques fidèles autour de moi.

Mon existence, ici, est devenue possible, depuis que j'ai pu me remettre au travail. Le travail m'a toujours

réconforté, sauvé. Mais nos pauvres mains n'en restent pas moins tremblantes d'un frisson qui ne peut finir. Vous ne sauriez croire la révolte où me jettent les échos de France qui m'arrivent. Le soir, quand le jour tombe, je crois que c'est la fin du monde.

Vous pensez que je dois rentrer et me constituer prisonnier, sans retourner à Versailles. Cela serait trop beau, d'avoir ainsi la paix de la prison, et je ne crois pas que cela soit possible. Je ne suis pas parti pour rentrer ainsi, notre attitude ne serait plus ni logique, ni belle. Je crois plutôt que c'est pour moi l'exil indéfini, à moins de courir l'abominable risque d'un nouveau procès. D'ailleurs, nous ne pourrons prendre un parti qu'en octobre. Et d'ici là, qui sait? bien que je ne compte plus que sur un miracle, auquel je ne crois guère.

Soyons donc braves, mon ami, et que notre œuvre se fasse! Si je puis continuer à travailler, tout n'ira encore pas trop mal.

Votre femme et vous, vous avez été bien affectueux, bien bons pour ma femme, qui traverse de terribles heures. Je garderai le souvenir du secours de tendre amitié que vous lui avez apporté. Et je vous prie d'embrasser pour moi votre femme, de tout mon cœur, comme je vous embrasse vous même, mon bon ami, l'ami fidèle et brave des jours mauvais.

A ALFRED BRUNEAU

21 *août* 1898.

Mon ami, je pense que vous ne m'avez pas gardé rancune, si je n'ai pas encore répondu à la bonne lettre que vous m'avez écrite, au lendemain de mon arrivée ici. J'ai dû prendre toutes sortes de précautions, j'ai craint surtout qu'on ne décachetât le courrier de mes amis. Et puis, je pensais qu'on vous donnerait des nouvelles de moi d'une façon moins dangereuse.

Après un mois de séjour, me voici installé enfin et à peu près tranquille. Les premiers temps ont été fort

cruels, dans un pays dont j'ignore la langue, errant et me cachant avec l'angoisse de tout ce que je laissais derrière moi. Maintenant que j'ai pu me remettre au travail et que je fais ma tâche régulièrement chaque matin, la vie m'est devenue possible. Je ne garde que la souffrance de l'incertitude en songeant à demain, car j'attends que les événements décident du parti que je prendrai. Certes, ce qui se passe est abominable, je crois que jamais la situation n'a été plus affreuse ; mais je garde une foi obstinée en la bonne cause, je suis plus convaincu que jamais du triomphe. Les épreuves que nous traversons auront doublé le prix de la victoire.

Je pense que vous aussi, vous vous êtes remis au travail, de tout votre cœur, pour oublier un peu l'amertume des abominations que vous avez si bravement traversées à mon côté. Je songe souvent à vous, vous êtes dans mon cœur avec les très rares fidèles qui ne m'ont point abandonné au jour de l'impopularité et du danger. Faites une belle œuvre, mettez-y toute votre passion de l'humanité et de la vérité : c'est la seule façon d'avoir raison contre les imbéciles et les bandits. J'espère être à l'automne à Paris, pour que vous nous fassiez connaître les trois premiers actes de *L'Ouragan ;* et nous oublierons tout, en vous écoutant.

Si vous me donnez de vos nouvelles, envoyez votre lettre à ma femme, qui me la fera parvenir. Vous me direz comment votre femme et votre fillette se trouvent de leur villégiature. Je pense que vous ne rentrerez guère qu'à la fin de septembre et je regretterai bien de ne pas être là, tout de suite, pour aller prendre une tasse de thé dans votre nouvel appartement.

Bon courage, mon ami. Travaillez bien et portez-vous bien. Tout ce qui se passe n'est rien devant l'œuvre à faire. Vous verrez que nous nous trouverons un jour réunis, plus forts et plus heureux.

A Mme OCTAVE MIRBEAU

Mardi, 30 *août* 1898.

Je vous remercie de votre bonne lettre, chère madame et amie, et surtout je vous remercie de l'affection dont vous entourez ma chère femme, qui a grand besoin d'être aimée dans les cruelles circonstances qu'elle traverse.

Vous me parlez avec un grand bon sens et une parfaite amitié de mon séjour ici. Moi aussi, je pense depuis longtemps que je pourrais sans danger y faire connaître ma présence et y prendre une attitude, que je saurais rendre utile et digne. Mais il y a aussi l'autre parti, celui de rentrer en France, et d'y faire mon devoir jusqu'au bout. Je ne puis donc encore me prononcer, j'attends l'avis de nos amis, et j'attends aussi les événements. De toutes façons, d'ailleurs, je ne puis guère rentrer avant que la Chambre soit réunie et qu'on ait liquidé toutes les autres affaires pendantes.

Vous me touchez infiniment en m'offrant vos services dévoués, ici et même à Paris. Ici, le mieux est que je vive encore ignoré, travaillant en paix dans une solitude dont personne ne connaît le chemin. Mon travail, que j'ai repris régulièrement, m'est un grand repos. A Paris certes, si j'avais besoin de vous, je serais fort heureux de me confier à votre dévoûment et à votre discrétion.

Les infamies s'entassent, cela devait être. C'est avec un serrement douloureux de cœur que je songe à la pure victime qu'ils vont condamner [1] ; et cela ne me donne qu'une passion, celle du sacrifice, la volonté de m'immoler moi-même.

Embrassez bien tendrement votre cher mari. Je sais tout ce qu'il fait pour nous, et, j'en suis profondément ému.

Merci encore, chère madame et amie, et mille bonnes affections.

(1) Lieutenant Picquart.

A FERNAND DESMOULIN

Mercredi, 21 *septembre* 1898.

Merci, mon ami, de vos deux bonnes lettres et de votre dépêche. Je ne vous écris pas plus souvent, parce que je n'ai en vérité rien à vous dire, en dehors de ma vieille amitié. Ma vie est ici réglée et très paisible, sans événements aucuns, de sorte que je n'ai la moindre nouvelle à vous donner. Je travaille, je me porte bien, voilà tout.

Les nouvelles de Paris me semblent excellentes, c'est peut-être bien la victoire qui se prépare. Mais elle me paraît si loin encore, et le chemin est semé de telles embûches, que, jusqu'ici, je ne triomphe qu'avec modération. Il va nous falloir encore beaucoup de courage et surtout beaucoup de patience. Je ne serais pas surpris de me voir forcé à séjourner ici jusqu'en janvier. J'attends d'être mieux renseigné pour prendre une disposition d'hivernage.

Vous offrez de venir passer quelques jours avec moi, et c'est très gentil de votre part, j'en suis très touché. Mais je vous répète qu'il faut réserver ça pour plus tard. Les enfants resteront ici jusqu'à la fin octobre, au moins. Donc, jusque-là, la solitude ne pèsera pas à mes épaules. Ensuite, ma femme me rejoindra, et nous verrons alors. Certes, cela me ferait grand plaisir de vous embrasser, mais mon désir est encore plus grand de vous embrasser à Paris, quand j'y rentrerai, car ce dont je souffre uniquement, c'est de n'être pas chez moi.

Bonne patience et bon courage à vous aussi, mon ami. Nous aurons passé là une bien terrible année.

Je vous embrasse.

A GEORGES CHARPENTIER

Dimanche, 30 *octobre* 1898.

Mon vieil ami, merci des quelques commissions que vous avez bien voulu faire pour moi, et merci de votre nouvelle lettre.

Je vous écris dans la joie que je viens d'éprouver en apprenant que la Cour de Cassation a décidé de faire l'enquête totale. Quoi qu'il arrive, c'est toute la lumière, et nous ne pouvons qu'y gagner. Enfin, la victoire est prochaine. Mais me voici certainement ici pour deux grands mois encore. Je vais m'organiser pour y rester jusqu'en janvier, le moins mal possible. Je me suis d'ailleurs remis au travail, tout va bien. L'important c'est que le triomphe soit dès maintenant assuré.

Je vous avoue que la composition du prochain ministère ne m'inquiète même pas. Tous se valent. Puis, quel est le ministère qui oserait maintenant se mettre en travers de la Cour de cassation? Quand l'opinion sera avec nous, le gouvernement sera avec nous. Après le rapport de Bard et le réquisitoire de Manan, je défie qu'il n'y ait pas une majorité dreyfusiste dans les Chambres.

Vous voyez que je suis dans un moment d'optimisme, bien que les choses ne m'apparaissent pas roses d'ordinaire. Mon ardent désir est d'en finir avec l'exil, de rentrer chez moi et de reprendre mes habitudes, après avoir pansé et guéri toutes les plaies qui nous ont été faites pendant ces abominables mois.

Embrassez pour moi votre femme et Jane, comme je vous embrasse vous-même, mon vieil ami.

A PAUL ALEXIS

Dimanche, 6 *novembre* 1898.

Mon vieil ami, je vous remercie de votre bonne lettre, et je ne vous écris guère que pour vous dire que je me

porte bien et que je travaille, car je vis ici loin de tout, ne connaissant les événements qu'au bout de vingt-quatre heures.

Comme vous le dites, tout va prodigieusement bien, et c'est tant mieux pour moi, je vous assure. Voici bientôt quatre mois que je me trouve violemment arraché de mes habitudes de cœur et d'esprit. J'en ai assez, il faut que cela cesse. L'exil n'est plus possible, avec l'hiver qui commence. Aussi, me voilà à compter les jours, dans l'attente heureusement certaine de la victoire.

J'espère vous embrasser tous bientôt. Ce qui m'aide à patienter, c'est le désir que la monstrueuse affaire soit toute entière enterrée, et à jamais. Voilà pourquoi j'ai été si ravi de l'enquête, qui va pourtant m'attarder ici.

Embrassez pour moi votre femme et vos enfants, comme je vous embrasse vous-même, mon vieil ami.

A SA FILLE DENISE

10 *novembre* 1898.

MA CHÈRE PETITE DENISE [1],

Te voilà devenue une bien grande fille, maintenant que tu m'écris en allemand. Et il ne faut pas seulement être première en allemand, mais il faut aussi être première en français, de temps à autre. D'ailleurs, maman me dit que tu travailles mieux, depuis une semaine. Et cela me suffit, tu es une gentille petite fille.

Est-ce que les singes du Jardin d'Acclimatation vous ont dit, à Jacques et à toi, que lorsqu'on est paresseux et menteur, on devient aussi laid qu'eux? Car tu sais que les singes sont des petits garçons et des petites filles qui n'ont rien fait et qui ont menti dans leur pays. Alors, on les a mis dans des cages pour nous les envoyer.

Bientôt je reviendrai et je vous embrasserai de tout mon cœur, surtout si maman est contente de vous. — Au revoir, ma petite Denise, et mille baisers.

(1) Alors âgée de neuf ans.

A JOSEPH REINACH

Dimanche, 20 *novembre* 1898.

Mon cher confrère et ami, vous menez en faveur de Picquart une admirable campagne, et je tiens à vous le dire. Vos articles sont d'une logique et d'une éloquence qui me touchent profondément. Et j'ai été bien heureux aussi de l'article de Mirbeau qui vous a rendu justice.

Vive la justice! Mais qu'elle marche lentement, et combien je me désespère en me voyant ici pour si longtemps encore!

Nous vous envoyons, ma femme et moi, nos bien vives sympathies.

A SA FILLE DENISE

Dimanche 21 *novembre* 1898.

Chère petite Denise bien aimée, tu fais en effet beaucoup de fautes, il y en avait quatorze dans ta lettre. Mais ça ne me chagrine pas, si tu t'efforces de travailler le mieux que tu peux. En travaillant, tu arriverais à ne plus faire de fautes du tout.

J'ai eu des nouvelles de Violette [1], avant-hier, par son papa. Elle se porte très bien, elle est rentrée à son école. Sa maman lui a acheté une belle bicyclette avec le cadeau que je lui ai fait, en ton nom et en celui de Jacques. Et elle a dû, aujourd'hui dimanche, étrenner sa bicyclette neuve, en faisant une promenade. Le malheur est qu'elle n'aura pas eu de soleil, parce que le soleil est parti en France, avec vous.

J'embrasse de tout mon cœur ma petite Denise pour qu'elle soit très belle et très bonne.

(1) Violette Vizitelly, fille du traducteur, qui avait servi d'interprète aux enfants du Maître, pendant leur séjour en Angleterre.

A GEORGES CHARPENTIER

Dimanche, 4 *décembre* 1898.

Mon vieil ami, je vous réponds tout de suite, au sujet de la proposition que vous me faites de la part du *Matin*. Je connais parfaitement l'importance et la solvabilité du journal, je serai donc fort heureux de traiter une affaire avec lui. Seulement, si mon intention est bien d'écrire quelque chose sur le séjour forcé que je fais à l'étranger, je ne sais même pas encore sous quelle forme j'écrirai cela. C'est vous dire que ce n'est là qu'un projet dont la réalisation peut être assez lointaine. Veuillez donc dire au *Matin* qu'il m'est encore impossible de m'engager, mais que je suis très heureux et très flatté de la proposition, et que j'en prends bonne note.

A partir de demain lundi, je vais me retrouver seul ici. Nous allons, d'ailleurs, faire tous nos efforts pour trouver un moyen de hâter mon retour en France, sans attendre la décision de la Cour. Selon l'issue de la monstrueuse affaire Picquart, je crois cela possible. Sans doute, comme vous le dites, je suis bien tranquille ici, à l'abri des coups et des émotions immédiates. Mais je n'en puis plus d'impatience et de détresse, à me sentir ainsi loin de la bataille et de tous ceux que j'aime. Je suis donc prêt à risquer même un peu de ma victoire pour aller vous retrouver tous, si cela n'est pas jugé trop imprudent.

En somme, je travaille bien. Je suis heureux de tout ce qui se passe, je trouve même que les abominations contre Picquart sont le crime suprême, le crime nécessaire pour déterminer la révolte de tous les honnêtes gens de France. Après cela, j'espère qu'il n'y aura plus que le bagne pour les bandits.

En attendant, je vous embrasse, mon vieil ami, et je vous prie d'embrasser pour moi votre femme et Jane.

A THÉODORE DURET

Mercredi, 7 *décembre* 1898.

Mon cher Duret, ma femme est repartie pour la France lundi, et vous allez me trouver seul. Mais j'aurai un bien grand plaisir à vous serrer la main. Venez donc me demander à déjeuner, le jour qu'il vous plaira ; et ne soyez là qu'un peu avant une heure, car je défends jalousement mes matinées de travail.

Voici mon adresse : M. J. Richard [1], Queens Hôtel, Upper Norwood S. E. Vous prendrez le train à Victoria pour la station de Crystal Palace. En descendant à cette station, vous vous trouverez à Upper Norwood, où vous demanderez Queen's Hôtel, qui est à dix minutes de la gare. Et à l'hôtel, n'oubliez pas de demander M. Richard, car on ne m'y connaît naturellement pas sous mon vrai nom. Vous feriez bien de m'avertir par un mot du jour de votre visite.

Merci à l'avance du morceau de France que vous allez m'apporter, et bien affectueusement à vous.

A PAUL ALEXIS

Dimanche, 11 *décembre* 1898.

Eh bien! mon vieil ami, vous voilà donc lancé sur la mer orageuse de la politique! J'ai lu dans *L'Aurore* que vous présidiez des réunions où l'on acclame Picquart, et où l'on vote la destruction des conseils de guerre. Qui aurait dit ça de nous, si dédaigneux de la rue, sur notre roc littéraire? Nous allons décidément finir en soldats de la révolution.

Vous êtes bien heureux de pouvoir vous battre à Paris.

(1) Emile Zola se fit tour à tour appeler en Angleterre M. Beauchamp, M. Pascal, M. Richard.

Je suis ici, las d'être en paix et en toute sécurité. Mais nos amis de Paris m'écrivent des lettres terrifiées, en réponse au désir que je leur témoigne de rentrer. Ils me disent qu'il n'en va pas seulement de ma sûreté personnelle, mais que je compromettrais sûrement la cause. Me voilà donc cloué pour quelques semaines encore dans mon cloître, où je ne vois personne, où je ne desserre souvent pas les lèvres de la journée. Au moins, j'ai l'heureuse chance de pouvoir y travailler dans la plus sereine des solitudes, et j'en abuse, c'est ce qui me sauve, ce qui me permet de me résigner et de n'être pas trop malheureux.

Je ne souffre donc que d'être séparé de tout ce que j'aime. Tout mon cœur et toute ma pensée sont là-bas, avec vous autres. Je n'ai ici qu'un ami, mon roman sur le chantier, qui est un bon compagnon. Je vais en avoir fait la moitié, et j'ai donné un rude coup de collier, car c'est un gros morceau, un vrai monde, qui n'est pas commode à mettre debout.

A bientôt tout de même, j'espère, et battez-vous bien, soyez vite victorieux, pour me permettre de rentrer plus tôt. Vous avez sauvé Picquart de la prison, vous m'en sauverez bien aussi.

Tout ceci bien entre nous, mon vieil ami. Pas un mot de cette lettre, car je veux rester mort pour la France, tant que la France n'aura pas une justice.

Embrassez bien tendrement votre femme et vos enfants pour moi, comme je vous embrasse aussi, fraternellement.

A Mme GEORGES CHARPENTIER

Jeudi, 15 *décembre* 1898.

Votre lettre m'a consterné, ma chère amie, en m'apprenant l'alerte que vous venez d'avoir avec la santé de Jane. J'ignorais tout. Heureusement que vous me faites savoir la guérison en même temps que la maladie. Comme vous avez dû être inquiète! Ces accidents nerveux vous bouleversent par leur imprévu, par l'inconnu qu'ils

apportent avec eux. Et puis, je ne sais si vous êtes comme moi : à mesure que je vieillis, mon cœur se gonfle, je souffre davantage. Enfin, vous voilà plus tranquille.

Moi, chère amie, je suis ici dans une grande angoisse, loin de tous ceux que j'aime. Chaque matin, ma souffrance est telle, que j'avais résolu de rentrer. Vous n'êtes pas la seule qui m'écriviez de n'en rien faire. J'ai reçu une longue lettre de Labori me conjurant de rester où je suis, me donnant des raisons sages. Néanmoins, j'avoue que je ne suis pas convaincu. Mais je m'incline, je suis bien forcé de me résigner, puisqu'on prétend que mon retour pourrait compromettre la cause. Et me voilà donc pour des mois encore dans ce pays, car je ne veux pas changer de refuge, ce qui serait tout compliquer encore pour moi, sans que j'y trouve aucun soulagement.

Je me porte heureusement bien, et je travaille tant que je peux, puisque je n'ai absolument que cela à faire. Je suis dans une grande paix matériellement, je reste des journées sans desserrer les lèvres, comme un moine qui a fait vœu de silence. Et dire que peut-être, un jour, je regretterai ce grand calme, où je me dévore en ce moment!

Embrassez Jane bien tendrement de ma part, en lui disant que nous la gronderons tous, si elle ne se porte pas bien. A son âge, il faut être forte, gaie, heureuse ; et qu'elle nous laisse les chagrins et les douleurs, à nous autres, les vieux.

Embrassez votre mari pour moi, comme je vous embrasse vous-même, chère amie, en faisant le vœu de nous revoir bientôt, car ce sera le signe de la complète victoire.

Bien affectueusement.

A Mme OCTAVE MIRBEAU

Jeudi, 15 *décembre* 1898.

Chère madame et amie, quelle bonne et réconfortante lettre vous m'avez écrite! J'avoue que j'avais un peu

besoin de ce cordial, car l'homme nerveux et passionné que je suis n'est pas fait pour l'exil, pour la résignation et le silence. Vous avez parfaitement deviné que ma torture est d'être ici à l'abri, dans trop de paix et de sécurité, pendant que les autres se battent. Il y a des jours où j'en arrive à me mépriser un peu, où il me semble que je ne fais pas mon devoir. Et vous savez que ma résolution était prise de ne rien dire à personne et de rentrer un beau matin.

Maintenant, voilà que vous m'écrivez, et vous n'êtes pas la seule, tout le monde m'écrit que je dois rester où je suis, sous peine de déchaîner les pires catastrophes. Je n'en crois rien, je l'avoue, je reste convaincu que mon projet était brave, même utile, et que nous aurions été une fois de plus vainqueurs. Mais, devant l'opinion unanime, je dois m'incliner. Comme je l'écris à Labori, c'est le plus gros sacrifice que j'aie encore fait à la cause, car on n'imagine pas tout ce que je souffre ici, moralement, intellectuellement, dans l'impuissance d'agir où je me trouve. Et je ne parle pas de mon pauvre cœur, arraché à tout ce qu'il aime.

Quant à quitter ce pays, je ne le tenterai même pas. Toute ma souffrance en serait renouvelée. J'y ai longuement réfléchi, toutes les bonnes raisons sont pour que je reste où je suis, même si l'affaire doit durer encore des mois. Il me semble que cela est mieux, car il ne manquerait plus que j'aille me divertir au soleil, pendant qu'on se bat. Vous devinez déjà les articles de la presse immonde, la France vendue à l'Italie, pour les trente deniers de Judas.

Dites à votre mari combien je l'aime et l'admire. Le voilà jeté dans l'action, lui aussi, et il s'y comporte superbement. Merci aussi à tous les deux pour l'affection dont vous entourez ma chère femme, vous dévouant à nos intérêts, veillant à ce qu'elle ne soit pas seule, à Paris, au milieu de la bataille. Je suis infiniment touché de votre tendresse, et c'est une de mes grandes consolations.

Je me permets de vous embrasser, chère madame et amie, et d'embrasser aussi votre vaillant mari, de tout cœur.

1899

A JOSEPH REINACH

Vendredi, 6 *janvier* 1899.

Cher confrère et ami, je vous dois une lettre depuis bien longtemps. Vous me pardonnerez, vous devez savoir que la grande solitude ne va pas sans une grande paresse. Mais je suis de tout mon cœur avec vous, je vous admire quotidiennement dans votre beau combat pour la vérité et pour la justice.

Votre dernière lettre m'a intéressé au plus haut point. Henry complice, c'est l'hypothèse qui explique tout. Je vous avoue que j'y suis encore un peu rebelle, par excès de scrupule, sans doute. Je n'ai pas tout votre dossier, j'ignore les résultats précis de votre enquête. Mes objections sont, d'ailleurs, purement morales : car, si je reconnais que vos déductions me paraissent d'une logique irréfutable, je ne pourrai les accepter pleinement que le jour où elles seront basées sur des faits. Combien j'aimerais à causer de ces choses avec vous! Je vous dirais mes quelques objections, vous me convaincriez immédiate-

ment. Du reste, je doute fort qu'on vous laisse faire la vérité au grand jour. Ces gens ne vous appelleront en Cour d'assises que lorsqu'ils seront bien convaincus qu'un arrêt d'incompétence interviendra avant l'ouverture des débats. Il vous restera le livre, l'histoire. Je n'ai, en fin de compte, une pleine confiance que dans l'œuvre écrite, nos livres de demain où nous dirons tout, et que nos fils liront, jugeront, en dehors des passions imbéciles et monstrueuses du moment.

Vous avez été un des plus braves, un des plus éloquents. Vous serez demain de la victoire, après avoir été un des premiers à la peine, sous les coups et sous les outrages. D'ailleurs, la bataille n'est point finie, l'acquittement de Dreyfus va nécessiter de nouveaux combats. Je suis sans trop d'inquiétude sur le résultat final, mais que d'angoisses, et que de souffrances encore! Ce malheureux pays est bien malade, il donne tous les signes d'une démence aiguë. Comment le rendrons-nous jamais à la santé?

Je vous admire et je vous aime, mon cher confrère et ami, et je vous serre bien affectueusement les mains.

A SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

Jeudi, 12 *janvier* 1899.

Merci, mon cher de Bouhélier, pour le tendre souvenir, enflammé de jeunesse et de foi, que vous m'envoyez au fond de ma solitude. Il me fait chaud au cœur, il m'apporte le plus doux des réconforts, celui de savoir qu'il y a encore un coin de France, où pousse, où mûrit la grande moisson, celle qui sera notre gloire nationale de demain.

C'est à vous, les jeunes, que nous allons, nous les vieux, laisser la tâche de tout réparer, de tout glorifier, et je sais que vous êtes au premier rang, parmi les héros futurs.

Je vous serre bien affectueusement la main.

A JOSEPH REINACH

Lundi, 23 *janvier* 1899.

Cher confrère et ami, je vous donne toutes les autorisations imaginables, et je le fais en hâte pour que ces quelques lignes partent tout de suite.

La complicité d'Henry, ce serait, le jour où elle viendrait à être prouvée, la grande lumière décisive. Votre discussion, votre argumentation me hantent. Vous arrivez à me convaincre, tant l'hypothèse satisfait ma raison. Il faut que cela soit, car cela explique tout. Et vous ne sauriez croire les vœux ardents que je fais pour que les preuves matérielles en soient établies, convaincu que, ce jour-là, et ce jour-là seulement, notre pauvre France sera enfin débarrassée de l'affreux cauchemar.

Je n'ai pas reçu votre livre. Combien nous serons heureux si vous venez un jour nous serrer la main!

Affectueusement à vous.

A ALFRED BRUNEAU

Mercredi, 1er *février* 1899.

... Nous sommes ici navrés des nouvelles de France. Malgré ma robuste foi en la vérité, je me demande si nous n'allons pas à quelque cataclysme final. Comme vous le dites très bien, il est impossible de savoir ce que sera demain. J'attends dans l'angoisse de savoir quel parti il me faudra prendre. Je n'ai jamais souffert que de l'incertitude. S'il me fallait prendre un parti énergique, devant une situation nette, je le ferais en deux heures, et quel qu'il fût je m'arrangerais de mon sort, je tâcherais d'en tirer le plus de bonté, le plus de beauté possible. Mais ce qui est épuisant, c'est cette ignorance de demain, cette attente qui s'éternise au milieu des pires ignominies. Enfin, il faut attendre, attendons bravement.

J'ai vu par les journaux le chaleureux accueil fait au prélude du quatrième acte de *Messidor*. Cela m'a été d'une grande douceur, dans mon coin perdu, en m'apportant le souvenir de notre œuvre commune. Je nous ai revus ensemble, j'ai songé à notre œuvre future. Hélas! pour quand et comment? Il est des heures où il me semble que je ne rentrerai jamais en France. Et que de rêves caressés je laisserais derrière moi!

Je me porte bien, je travaille toujours, attelé à une bien grosse œuvre qui me demande de grands efforts. Ma femme souffre toujours un peu de son rhume, mais, comme vous le savez, elle est très vaillante.

Nos bons souhaits de santé solide à Suzanne, et nos bien affectueuses amitiés à votre femme. Nous vous embrassons tous très tendrement.

A PAUL ALEXIS

Jeudi, 2 *février* 1899.

Mon bon vieil ami, ne soyez pas trop fâché contre moi, si j'ai mis si longtemps à vous remercier de votre beau, de votre affectueux discours. Je travaille beaucoup, je suis un peu las, et la solitude ne me donne qu'un désir plus grand de solitude, de paix, d'oubli du monde. C'est pour cela que j'écris le moins possible.

Vous avez pourtant parlé de moi avec tout votre cœur, que je connais bien, car vous êtes, comme disait Flaubert, " un vieux solide ", le plus fidèle entre les amis fidèles. Votre banquet à Levallois m'a beaucoup touché, je vous prie de remercier en mon nom tous ceux qui se sont montrés sympathiques pour moi. C'est en somme un beau succès, et je vous le dois. Il ne m'en est que plus doux.

L'heure est bien navrante, voilà que les abominations s'aggravent à Paris. Si je garde ma foi entière en la Vérité et la Justice, je crois que nous allons aux plus sombres complications. Ils l'auront voulu : la révolution est proche.

Je me porte bien, je travaille, et j'attends.

J'embrasse tous les vôtres, et je vous embrasse, mon bon et vieil ami, bien tendrement.

A OCTAVE MIRBEAU

Dimanche, 12 *février* 1899.

Merci, mon cher ami, des renseignements que vous m'avez envoyés. J'ai voulu attendre Fasquelle pour connaître ceux qu'il m'apporterait, avant de vous répondre. Il a passé l'après-midi d'hier avec moi, et il n'a guère fait que me répéter ce que vous me disiez dans votre lettre. Labori, paraît-il, est toujours plein de confiance sur le résultat final, quelle que soit la juridiction. Il prétend que seul, un coup de force pourrait empêcher le resplendissement de la vérité. J'avoue que, pour mon compte, je suis hanté des plus noirs pressentiments. On ne fait pas ce que ces bandits font, sans avoir la ferme intention d'aller jusqu'au bout de l'infamie. Ils oseront tout, même le meurtre suprême, pour assassiner la justice. Si ma raison voulait espérer encore, une voix crie en moi que ce serait naïveté et que tout est certain, si ce n'est l'équité logique, qui rendrait au pays sa santé et sa force. Je m'attends donc à une catastrophe, je ne sais laquelle, où nous allons tous être engloutis.

Voilà la Chambre criminelle dessaisie. J'ignore au juste ce que cela représente de péril pour le triomphe de la vérité. Il me suffit que la loi nouvelle vienne de votre bon gouvernement, et que les bandits l'accueillent avec des hurlements de joie, pour que je reste naturellement plein de méfiance. Pourquoi ont-ils voulu cela et qu'en attendent-ils? Ont-ils des raisons décisives de se réjouir, est-ce notre défaite assurée, je veux dire celle du droit et de l'honneur de la France. Quand vous verrez nos amis bien informés, demandez-leur donc cela de ma part, questionnez-les, et sur la composition des trois chambres, et sur l'esprit réel qui y règne et sur ce que sera sans doute leur arrêt. Puis, vous me renseignerez un peu. Ce n'est

pas simple curiosité de ma part, c'est le désir de prévoir et de prendre un parti.

N'enviez pas trop ma tranquillité, mon ami, ne rêvez pas de vous éloigner, de vous isoler au désert comme moi. Vos souffrances ne feraient que changer. Il me faudrait fermer ma porte à l'air qui entre, pour ne pas souffrir, et cela je ne le puis.

Nous avons gardé, ma femme et moi, votre bon souvenir à tous les deux, pour prolonger votre présence et nous tenir compagnie ; cela est désastreux que votre femme soit au lit. Mais elle doit être debout maintenant, dites-lui bien notre affection, nos bons souhaits de tendresse. Le comble de la détresse, c'est de n'être même plus bien portant, et nous connaissons ici un peu cette aggravation, car ma femme, reprise de son gros rhume, ne peut plus sortir. Enfin, rien ne nous aura été épargné.

Nous vous embrassons bien tendrement tous les deux.

A JOSEPH REINACH

Jeudi, 16 *février* 1899.

Mon cher confrère et ami, je vous écris en hâte pour vous prier instamment de ne donner mon adresse à personne. Je crois savoir que certains de vos amis de Londres vont s'adresser à vous, dans leur désir de venir jusqu'à moi. Et je suis résolu à m'enfermer dans ma solitude plus étroitement que jamais. Donc, le silence, le secret absolu.

Ce qui se passe m'exaspère et me navre. Je viens de passer une semaine désolée, je crois bien qu'ils vont commettre l'abominable crime jusqu'au bout. C'est, chez moi, de la stupeur. Comment une grande nation va-t-elle vivre devant tous les autres peuples avec ce forfait avoué, étalé au plein soleil?

Je suis triste à mourir, mon cher ami, et je vous envoie mes bien douloureuses sympathies comme si nous avions tous perdu l'être cher.

Ma femme vous envoie son meilleur souvenir.

A ERNEST VAUGHAN

Dimanche, 19 *février* 1899.

Cher monsieur Vaughan, je vous remercie de l'insistance aimable que vous voulez bien mettre à publier *Fécondité* et il est certain que nous nous entendrons : il y a quelques jours, mon éditeur, M. E. Fasquelle, étant venu me voir, je l'avais justement chargé de s'entendre avec vous pour cette publication. Et vous allez recevoir la visite qu'il doit vous faire en mon nom.

Ce qui me trouble, c'est la hâte que vous paraissez avoir.

Je continue à penser que, pour le journal comme pour moi, il vaudrait beaucoup mieux attendre le mois de mai. D'abord, je n'ai pas fini, je crains toujours que quelque brusque complication ne vienne m'arrêter. Ensuite, tant que *L'Aurore* aura l'Affaire Dreyfus, elle aura son intérêt ; et ne serait-ce pas adroit de garder *Fécondité* pour le lendemain de l'Affaire, lorsqu'elle n'emplira plus les colonnes? Enfin, si nous sommes victorieux, comme je l'espère encore, mon autorité aura doublé, vous publierez l'œuvre d'un vainqueur, dont le nom jusque-là, ne sera pour beaucoup qu'un cri factieux. Je veux dire que vous bénéficierez de tout le public que l'innocence reconnue de Dreyfus ramènera à moi.

Réfléchissez à ces choses et à beaucoup d'autres encore. C'est pourquoi je suis convaincu que nous ne devons pas commencer la publication avant la seconde quinzaine de mai. Quand vous aurez vu M. E. Fasquelle, nous pourrons nous entendre d'une façon définitive sur la date exacte, et vous pourrez annoncer le roman. Cette annonce, longtemps à l'avance, serait même bonne.

Merci des sympathies que vous m'envoyez. Dites à tous que mon cœur est avec les combattants si résolus, si braves.

La lecture de *L'Aurore* est ma consolation de chaque soir.

Ma femme, qui est très sensible à votre bon souvenir,

se joint à moi pour que vous présentiez nos hommages à Mme Vaughan.

Bien cordialement à vous.

A GEORGES CHARPENTIER

Mardi, 28 *février* 1899.

Mon vieil ami, que d'événements, vous avez raison, et que de bons événements! C'est lorsque nous semblons toucher le fond de l'abîme, que la fortune nous enlève de nouveau d'un coup d'aile. On peut désormais reprendre quelque espoir.

Ce n'est pas que je devienne optimiste, car beaucoup de choses me semblent obscures, et je crains les abominations dernières. Tant que la cour n'aura pas rendu son arrêt, je croirai possible les pires infamies. Sans doute la situation a beaucoup changé depuis l'élection de Loubet et l'imbécile folie de Déroulède, mais tant que Dupuy sera au pouvoir je croirai quelque escamotage, je n'ose dire certain, mais probable. Nos amis auraient grand tort de chanter victoire. Enfin il se peut que je me trompe.

Mon intention est de rentrer à Paris dès que l'arrêt de la Cour sera rendu, et quel qu'il soit. Labori, consulté est aussi de cet avis. Il faut en finir. Je commence à devenir enragé dans la solitude où je suis. Ce n'est pas qu'il me déplaise de vivre seul, au contraire : les jours où les dépêches ne me jettent pas trop hors de moi, je travaille admirablement bien. Mais ce qui me tue, c'est l'incertitude où je suis depuis des mois, ne pouvant ni prévoir ni régler mon existence. J'aurais dû tout de suite m'installer à l'étranger pour un an, avec les miens, et j'aurais ainsi bravé la fortune.

Enfin, dans quelques semaines, je vous reverrai. Mais il n'est point dit que ce ne sera pas pour de nouveaux ennuis. Mon seul espoir est dans la force de la vérité. Si l'enquête n'est pas supprimée, si l'on ne parvient pas à l'empêcher d'éclater en plein jour, nous sommes certainement sauvés.

Mais, vous avez raison, mon vieil ami, nous vivrons longtemps encore sur des ruines. Et notre vie va être changée, tellement l'ouragan aura fait de désastres.

Embrassez bien tendrement votre femme et Jane. Et bien affectueusement à vous, mon vieil ami.

A PAUL ALEXIS

Dimanche, 12 *mars* 1899.

Mon vieil ami, votre imagination d'un Félix Faure se tuant par remords est bien romantique. On pourrait, en effet, en faire un beau drame shakespearien, comme nous disons. Ce serait Macbeth, ayant voulu devenir roi, et finissant par la demi-folie d'Hamlet, un Hamlet du remords qui irait jusqu'au suicide. Mais je vous assure que, dans la réalité, jamais Félix Faure n'a eu le moindre remords de toutes les abominations qu'il a aidé à commettre. Il a eu très peur, il est peut-être mort de peur, cela est possible. Enfin, sa disparition n'en est pas moins une belle chance de justice ; et vous avez raison, quel que soit le drame, il est superbe. Depuis dix-huit mois, l'Histoire travaille pour nous, romanciers.

Je vous remercie des bonnes nouvelles que vous me donnez après les avoir prises pour moi à la source autorisée. Elles sont très bonnes et me confirment tout ce que je sais. La victoire est certaine, ce n'est plus qu'une question de temps. Mais j'avoue que je m'impatiente un peu et que les continuels retards m'exaspèrent. J'ai renoncé à l'idée de rentrer tant que l'innocence de D. ne sera pas définitivement reconnue. Si donc on le renvoie devant un conseil de guerre, comme cela est à craindre, me voilà ici pour trois grands mois encore.

Je n'ai naturellement aucune nouvelle intéressante à vous donner de moi, ni de ce qui m'entoure. Je vis au désert, je ne vois absolument personne, je passe des trois ou quatre jours sans même ouvrir les lèvres, servi par des muets. Je lis beaucoup, et surtout je travaille. Mon roman va grand train, j'ai déjà vingt-trois chapitres sur trente. C'est un très gros morceau qui me donne infi-

niment de peine. Enfin, j'en viendrai bien à bout. La publication doit commencer vers les premiers jours de mai, dans *L'Aurore*.

Et voilà, mon vieil ami. Nous finirons tout de même par nous revoir, après cette terrible campagne, où nous aurons laissé quelques cheveux. Je sais que vous vous y êtes montré très actif, très vaillant. Aussi vous serez à l'honneur, avec nous tous, les soldats de la première heure.

Merci de votre bonne amitié et de tout ce que vous faites de gentil pour me remplacer un peu auprès des miens. Et merci aussi à votre femme que j'embrasse ainsi que vous et les deux fillettes, la petite et la grande.

AU MÊME

Dimanche, 19 *mars* 1899.

Mon vieil ami, merci des deux bonnes nouvelles. C'est très important que le rapporteur ne soit pas un adversaire. Je m'inquiétais justement, n'ayant aucun renseignement précis, sur le juge choisi ; et votre lettre est venue à propos me tirer d'une crainte. Il est aussi bien désirable qu'on choisisse de braves gens, des caboches à peu près saines, pour composer le Conseil de guerre. Mais, sur cela, mes doutes restent grands, et le mieux est d'attendre.

Vous me parlez de votre roman [1], vous désireriez m'en soumettre un chapitre qui vous donne des inquiétudes. Si c'est sur une difficulté politique, comme vous semblez le dire, je suis bien ignorant. Et si c'est sur une question littéraire, vous auriez tort de me consulter, car vous savez que ces sortes de consultation ne nous apportent toujours que beaucoup de trouble sans aucun bénéfice. D'ailleurs, malgré le grand plaisir que j'aurais à vous embrasser, je suis ici dans de telles conditions, que je ne veux ni ne peux recevoir personne. Mais vous avez une idée excellente, allez voir Reinach (6 avenue Van-Dyck)

(1) *Vallobra*, roman dont le principal personnage emprunte des traits à Gambetta et à Jules Ferry.

qui a été un des lieutenants de Gambetta et de Ferry et qui connaît admirablement toute cette période politique. Allez le voir en mon nom, un matin, il vous recevra parfaitement, j'en suis sûr.

Oui, la pauvre Académie Goncourt m'a l'air fort malade. Pourtant, je ne vois encore rien d'impossible à ce qu'elle soit constituée. Le grand obstacle, je crois, a été Alphonse Daudet. Quant à moi, je vous ai déjà dit ma façon de penser. Puis, si vous saviez, mon ami, combien un mois de solitude m'a rendu sage. Me voilà en chemin pour le désintéressement absolu, pour la sagesse totale.

Je vous embrasse affectueusement, mon vieil ami, et embrassez pour moi votre femme et les deux fillettes.

A THÉODORE DURET

Dimanche, 26 *mars* 1899.

Mon cher ami, je vous savais souffrant, mais j'ignorais que vous fussiez obligé de garder la chambre. C'est ma femme qui m'écrit que vous êtes à la fois tourmenté par la grippe et par la goutte, et je veux vous envoyer tout de suite mes souhaits de prompt rétablissement, en espérant même que cette lettre vous trouvera guéri.

Vous avez raison de m'écrire que la lutte restera féroce jusqu'au bout, et que si nous devons être vainqueurs, nous n'en sommes pas moins, à la dernière minute même, menacés d'être vaincus. Et vous expliquez parfaitement quelles effrayantes forces de réaction sont contre nous. Je médite cela pendant des journées entières, n'ayant rien de mieux à faire que de méditer. Il y a là, pour le pays, la plus grave des crises qu'il ait traversées, et l'on peut dire que c'est le sort de la nation de demain qui se décide. En dehors du rôle que j'ai pu jouer dans les événements actuels, ils passionnent en moi l'écrivain, ils m'apportent les œuvres dernières que je voudrais écrire, en achevant de dire ma pensée dans une sorte de testament de vérité et de justice.

Vous avez publié dans *Le Siècle* un très remarquable article sur la situation de la France en Europe. Il correspond à tout ce que je sais, à tout ce que je pense. La vérité est là, la France ne jouera son rôle, ne retrouvera toute sa grandeur nouvelle que le jour où elle dépouillera le passé, pour marcher à cet avenir.

Je suis toujours dans la plus grande incertitude, car rien ne se termine, rien ne se décide. A la longue, cela devient de la torture. J'ai bon espoir toujours, mais rien ne me surprendrait, pas même la défaite. Et je tâche de me défendre contre les découragements de l'attente, en travaillant le plus possible. Pendant quelque temps, jusqu'au 12 avril, ne m'écrivez pas directement où vous m'avez vu, car je vais profiter des vacances de Pâques pour me déplacer un peu.

Merci de la bonne compagnie que vous allez tenir à ma chère femme, et bien affectueusement à vous, mon vieil ami.

A PAUL ALEXIS

Lundi, 10 *avril* 1899.

Mon ami, je connais votre vieille et solide affection et je vous remercie du courageux combat que vous menez en ma faveur. Mais je vous avoue que, si vous aviez réussi à me faire nommer président de la Société [1], vous m'auriez mis dans un grand embarras. J'aurais certainement donné tout de suite ma démission, ou plutôt j'aurais continué à faire le mort, car je vous répète que je n'existe plus et que je ne veux rien être en ce moment. Votre intervention, dans mon affaire, a ceci de fâcheux, qu'on peut me croire derrière vous. Et Dieu sait si vous n'exprimiez pas juste le contraire de mon désir, en demandant pour moi la présidence! Enfin, les choses ont très bien tourné, et je suis heureux de ce que vous appelez l'opportunisme de Marcel Prévost. Tout cela ne m'empêche pas d'être très touché de votre dévoûment et vous en remercier en bon frère.

(1) La Société des Gens de Lettres.

Je crois bien que je ne tarderai pas à vous serrer la main. Pourtant, je ne saurais encore fixer une date précise. Il nous faut attendre avec le plus d'espoir possible. Je crois savoir que le bon arrêt est dans les mains du rapporteur. L'arrêt sera ce que sera le rapport. Cela m'inquiète bien un peu que le sort du pays dépende ainsi d'un seul homme. Mais, si l'arrêt rejetait la révision, nous ne serions pas encore battu, tout recommencerait, et l'inévitable révolution serait au bout. Mon désir de paix me fait seul désirer la révision immédiate, pour en finir tout de suite.

J'ignore si *Le Siècle* est riche. Mais vous pouvez toujours voir d'abord Reinach pour des renseignements puis l'employer auprès de Guyot, s'il s'intéressait à *Vallobra*. Reinach est un homme de raison et de talent.

A bientôt donc, mon vieil ami, et embrassez les vôtres comme je vous embrasse, très affectueusement.

A FERNAND DESMOULIN

Dimanche, 16 *avril* 1899.

Oui, l'affaire semble bien marcher, mais je vous avoue que je reste assez pessimiste. Jusqu'à la dernière minute, je craindrai quelque suprême infamie. Cette cour plénière, telle que l'a voulue Dupuy, ne me dit rien qui vaille. Enfin, il est possible que la publication de l'enquête l'oblige à être juste. Mais je ne serais vraiment tranquille que si l'on obligeait les juges de 94 à témoigner, car l'annulation s'imposerait nécessairement.

Quoi qu'il arrive, me voilà cloué ici pour un grand mois encore, six semaines, peut-être. C'est désespérant. Je vais tâcher de terminer *Fécondité* avant mon retour, ce qui me rendrait ensuite tout à fait libre de mes mouvements. Je suis d'ailleurs en bonne santé, et si j'enrage, parfois, je ne m'ennuie jamais. Espérons que tout finira bien et que nous reprendrons notre bonne vie affectueuse.

A JOSEPH REINACH

Mardi, 18 *avril* 1899.

Cher confrère et ami, je n'ai pas votre optimisme, c'est vrai. Pour moi, le complot continue, on ira jusqu'au bout du plein effet de la loi de désaisissement. Quand on a risqué la honte d'une telle loi, c'est que tout le monstrueux plan de campagne est arrêté, c'est qu'on est résolu à marcher quand même. Et vous allez le voir aboutir, ce plan. N'est-ce pas Lebret qui, récemment, a nommé Ballot-Beaupré président de la Chambre civile? Cela ne vous dit-il rien? Il n'est pas jusqu'à l'honnêteté de ce magistrat, proclamée bien haut, qui ne me terrifie. Lorsque l'honnêteté est sans humanité, sans intelligence, elle peut devenir le pire des instruments politiques. Rappelez-vous Cavaignac? Le président Ballot-Beaupré peut très bien déclarer juridiquement qu'il n'y a pas de fait nouveau, en croyant qu'il sauve la France. Et le malheur est que beaucoup s'inclineront devant son " honnêteté ". Ne dit-on pas déjà que la Cour tout entière s'inclinera devant son opinion? Voilà ma terreur, c'était celle de ce pauvre Labori, et je tremble que nous seuls ayons vu clair.

Je ne cesse d'écrire à mes amis que la révision sera rejetée. Sans doute Dupuy et Lebret sont ennuyés de la publication de l'enquête dans *Le Figaro*. Mais leur impudence reste entière, croyez-le. Il n'y a qu'un espoir, le supplément d'enquête, l'intervention du commandant Freystaetter. Ce serait l'annulation immédiate. Et si le supplément d'enquête est écarté, commencerez-vous à trembler? Le plan de nos amis, si la révision est repoussée, serait de soulever tout de suite la question de l'annulation. Eh! grand Dieu! pourquoi pas aujourd'hui même? C'est effroyable, cette idée que la bataille recommencera, que les ruines s'accumuleront encore. Jamais je ne comprendrai qu'on ne fasse pas un effort d'une énergie suprême, pour en finir d'un coup, pendant qu'il en est temps.

Je vous dis là ce que mon cerveau roule, pendant mes promenades solitaires. Du lointain où je suis, je crains bien d'avoir la vue nette des choses. Et Dieu veuille que je me trompe!

Je suis dans l'émotion et dans l'admiration de la vaillante campagne que vous menez. L'honneur sera sauf et la victoire certaine, pour plus tard. Mais combien mon cœur saignera, pour le martyr et pour nous tous, s'il faut l'attendre longtemps encore.

A vous bien affectueusement.

A LOUIS DE ROBERT

Jeudi, 20 *avril* 1899.

Mon cher de Robert, vous êtes bien gentil de m'écrire une si bonne et si touchante lettre, au fond de mon exil. Je vous sais fidèle et brave, je n'ai jamais douté de l'ami solide que j'avais en vous. Mais battez-vous pour la vérité, pour la justice, ne perdez pas votre temps à vous battre pour moi. Je tâcherai de suffire à ma défense et tout en vous remerciant des amis nouveaux que vous me faites, je vous prie de dire à ceux qui doutent de moi d'attendre demain pour me connaître.

Vous travaillez, et cela est beau par le temps de détraquement qui court. J'en sais qui sont comme frappés de paralysie. J'ai fait comme vous, j'ai travaillé le plus possible, et c'est ce qui m'a tenu en joie et en espoir. C'est une victoire salutaire, chaque matin, que d'écrire ses quelques pages, même dans l'angoisse et dans les larmes.

A bientôt, j'espère. Pour la victoire ou pour la lutte encore? Je ne sais. Mais, quelqu'il soit on fera son devoir.

Je vous embrasse.

A THÉODORE DURET

Dimanche, 23 *avril* 1899.

Mon cher Duret, je suis heureux de voir que vous ne désespérez pas de la cause de la justice et de la vérité.

et c'est un réconfort que vous m'envoyez, car je viens de passer toute une crise d'anxiété, au fond de ma solitude. La révision peut très bien être rejetée, je vous dirai même que je m'y attends ; mais, tout de même, j'ai la conviction maintenant que la lutte reprendrait le lendemain avec une violence nouvelle et que nous serions inévitablement vainqueurs, dans un délai assez court.

Je pense même que la peur d'un procès en annulation peut très bien décider la Cour à voter la révision. Il faudra que les juges soient d'une stupidité noire, s'ils évitent la révision, pour tomber dans l'annulation.

J'attends donc le dénoûment avec assez de tranquillité. Sans doute, je rentrerai immédiatement après l'arrêt, quel qu'il soit. Pourtant, des complications peuvent se produire qui me retiendraient ici. J'en serais désespéré. Encore veux-je bien rester tant que mon roman ne sera pas fini, c'est-à-dire pendant un mois encore ; mais ensuite, j'avoue que je serai à bout de courage.

Ayons bon espoir. Je me porte bien, je travaille bien. J'aurai traversé tout ce grand drame, sans rien abandonner de mon œuvre, et c'est ma grande consolation. Tant de misère et tant de tourment nous aura ouvert le cœur et élargi l'intelligence.

Bien affectueusement à vous.

A PAUL ALEXIS

Dimanche, 23 *avril* 1899.

Mon vieil ami, merci de vos deux bonnes lettres. La seconde surtout contenait quelques renseignements qui doivent nous rassurer. Je les avais déjà d'autre part, mais la confirmation que vous m'en donnez a son prix.

Vous me demandez ce que je pense moi-même de la situation. Selon les dépêches du matin, je flotte du pessimisme à l'optimisme. Mais j'avoue que c'est le pessimisme qui l'emporte le plus souvent. Je crois que la révision sera rejetée à quelques voix, car lorsque Dupuy a fait voter sa loi de dessaisissement, il devait avoir la Cour dans sa poche. Je sais bien que, depuis, il y a eu

la publication de l'enquête, dans *Le Figaro*. N'importe! ces gens ont toutes les impudences, toutes les scélératesses, et ils sont capables de passer outre, en se disant qu'ils ont la Chambre avec eux, ce qui est vrai.

Ce qui me donne, pourtant, quelque espoir, depuis avant-hier, c'est le supplément d'enquête. Si Freystätter est entendu, son témoignage peut être décisif. Puis, la Cour, en décidant ce supplément d'enquête, semble avec vous, car si elle était déjà en majorité résolue à la révision, elle ne voudrait pas courir le risque de faire encore de la lumière. Enfin, au dernier moment, elle peut très bien voter la révision, dans la terreur de l'annulation, dont les conséquences seraient grandes. Et ce sera peut-être Dupuy alors, qui exigera d'elle la révision.

Je dois ajouter que, depuis quelques jours, les nouvelles que je reçois de toutes parts sont excellentes. La famille du condamné, les avocats, nos amis, tous sont convaincus que la Cour ne peut pas repousser la révision. Nous verrons bien. Tout au fond, je garde quand même un petit frisson de terreur.

En tous cas, vous me verrez dans un mois, car je rentrerai après l'arrêt quel qu'il soit. Si nous sommes battus, nous allons recommencer la lutte, furieusement. Et notre victoire définitive est quand même certaine.

Embrassez pour moi votre femme et vos deux fillettes, comme je vous embrasse vous-même de toute notre vieille et solide amitié.

A OCTAVE MIRBEAU

Jeudi, 27 *avril* 1899.

C'est vrai, mon cher et fidèle ami, je viens de traverser toute une crise affreuse d'angoisse et de désespoir. J'étais à l'état de sécheresse, comme disent les mystiques, dans la perte de la foi. Il y avait trop de mensonges, trop d'iniquités, ni la vérité, ni la justice n'étaient désormais possibles. J'ai cru vraiment à la fin de tout. Et il me faut, même à cette heure, faire un effort, pour partager votre belle confiance, tant on nous a dupés de fois et tant je crains de me livrer à une illusion nouvelle.

Mais vous avez raison, c'est peut-être bien cette fois la victoire. Votre lettre m'a donné une grande joie. La victoire, elle était certaine, je n'en ai jamais douté, dans l'avenir. Seulement, quelle désespérance humaine devant cet entassement de monstruosités! C'est à fuir, à se réfugier dans quelque île sauvage. J'ai eu positivement la sensation que l'air devenait irrespirable pour nous et que le mieux était de nous en aller ailleurs.

Ce que vous me dites de Labori me surprend un peu. Je l'ai trouvé très pessimiste, mais très brave. Il était venu me chercher pour livrer une bataille suprême. Je crois bien, d'ailleurs, qu'il était déjà touché par la maladie. Il aura le temps de se remettre, car les choses traîneront, vous verrez.

Je pense donc vous embrasser dans un mois. Quel que soit l'arrêt, je rentrerai. En attendant, je vais tâcher de finir mon livre. Je travaille, je me porte bien. Il n'y a que les dépêches de France qui me bouleversent chaque matin. Le cœur est brave, mais les nerfs sont décidément malades de trop de secousses. Et vous qui êtes dans la tourmente, quelle vie vous devez mener! Espérons que cela nous aura élargi le cœur et le cerveau. Ce sera le bénéfice.

Merci de votre réconfort, embrassez pour moi votre chère femme, mon cher et brave ami, comme je vous embrasse vous-même, fraternellement.

J'oubliais. Voulez-vous, mon ami, vous charger de dire à Sébastien Faure que je ne puis malheureusement plus disposer de la reproduction de mes romans, depuis que je fais partie de la Société des Gens de Lettres? Il y a peut-être une façon d'arranger les choses, seulement, priez-le d'attendre que je sois à Paris.

A JOSEPH REINACH

Dimanche, 30 *avril* 1899.

Cher confrère et ami, je regrette un peu la dernière lettre si noire que je vous ai écrite dans un moment d'inquiétude intense. Je garde bien des inquiétudes, car nos adversaires nous ont prouvé qu'ils avaient des réserves

d'infamies incalculables ; mais, pourtant, j'avoue que la vérité fait des pas immenses et qu'il me semble désormais impossible, comme à vous, qu'elle ne triomphe pas à bref délai. Chaque jour peut même amener quelque révélation foudroyante qui achèvera la débâcle des bandits.

Si vous écrivez vos articles du *Siècle* en pensant à moi, je puis vous dire que, dans mon coin de solitude, je les lis avec une passion, avec une admiration croissantes. Une de mes premières visites, à Paris, sera d'aller vous confesser mes torts, l'injuste opinion que j'avais de vous, l'ignorance têtue où j'étais de votre courage et de votre talent. Vous avez été admirable dans toute la monstrueuse affaire.

Veuillez répondre aux jeunes gens dont vous me parlez qu'il m'est impossible de traiter avec eux du lointain où je suis. D'abord, c'est jusqu'ici Busnach qui s'est occupé, au point de vue affaire, des pièces qu'il a tirées de mes romans. Il est fort malade en ce moment, je désire qu'on le laisse tranquille. Puis l'heure n'est pas opportune pour remettre mon nom sur les affiches tant que notre victoire ne sera pas définitive. Toutes les raisons me semblent donc s'opposer à une tentative dont l'échec me serait très sensible et compromettrait les projets que j'ai pour plus tard. Veuillez présenter mes regrets à ces jeunes gens et leur dire que je les remercie de leur vaillante idée qui m'a touchée infiniment.

Et soyons donc gais, cher confrère et ami, puisque l'œuvre de délivrance va s'accomplir. Je n'ai pas de rancune, je laisserais volontiers les coupables sous le seul châtiment de l'éternel mépris public. Je ne songe qu'au douloureux martyr, là-bas, et quelle émotion de toutes mes heures lorsque je me dis que nous l'aurons délivré!

Vous avez été un des ouvriers les plus braves, les plus forts de la bonne œuvre, et c'est pourquoi je vous aime.

A THÉODORE DURET

Dimanche, 21 *mai* 1899.

Mon cher Duret, merci de votre bonne lettre et des excellentes nouvelles que vous continuez à me donner.

Je ne vous envoie que cette carte brève, car j'ai beaucoup de besogne pour terminer ici mon roman ; et, d'ailleurs, je ne sais rien d'intéressant que vous ne sachiez, je n'ai guère à vous donner que des nouvelles de ma santé, qui est bonne.

Nous voilà enfin à la veille du dénoûment, puisqu'il se confirme que la Cour se réunira décidément le 29. Comme vous, je ne puis croire qu'il se trouve aujourd'hui des magistrats capables de repousser la révision. Et pourtant, j'ai encore de sourdes craintes, qui ne se réaliseront pas, je l'espère. D'ailleurs, nous ne serions jamais battus que pour triompher plus tard, avec plus d'éclat.

A bientôt donc, car je compte rentrer au lendemain de l'arrêt. Ah! quelle joie de vous revoir tous chez moi, et de vous embrasser.

Affectueusement à vous.

A ALFRED BRUNEAU

Jeudi, 1er *juin* 1899.

Mon bon Bruneau, merci de votre lettre si pleine de tendresse et d'heureuses nouvelles. J'ai la paresse de vous répondre brièvement, puisque, dans six jours, nous nous embrasserons. Je crois que ma femme a réglé les choses le mieux du monde, en vous priant tous, vous les grands amis si chers, de ne pas venir à la gare, de m'attendre chez moi. Vous verrez que ma rentrée silencieuse est la seule digne de moi ; et il est sage qu'aucun visage connu ne puisse attirer l'attention lorsque je débarquerai. A bientôt donc. Chez nous, nous serons libres d'être émus et de nous embrasser à plein cœur. Combien je suis chagrin de retarder le départ des vôtres pour la mer! Mais j'accepte le sacrifice, et tout de suite nous fixerons la grande soirée, l'audition de *L'Ouragan* que je me promets depuis tant de mois.

Encore de grandes embrassades, par lettre, pour vous trois, en attendant qu'on s'embrasse enfin d'une façon sérieuse.

A FERNAND DESMOULIN[1]

Mon bon ami, j'arrive à l'instant, ayant exigé le plus absolu secret, pour rentrer en paix, et je veux vous dire tout de suite combien je serai heureux de vous embrasser.

Je serai chez moi jusqu'à quatre heures, et ce soir à partir de neuf heures.

Affectueusement.

A L'UNION DES ÉCRIVAINS RUSSES, A SAINT-PÉTERSBOURG

Paris, 7 *juin* 1899.

Messieurs et chers Confrères[2],

Je suis heureux et fier de m'associer à vous en pensée et de tout mon cœur d'écrivain, le jour où vous fêtez le génie de votre immortel Pouchkine, le père de la littérature russe moderne.

Je l'ai connu, surtout, par mon grand ami Tourgueneff qui m'a dit souvent sa gloire, l'homme universel qu'il a été, le poëte admirable, le romancier profond et vivant, l'amant de la liberté et du progrès, le modèle impeccable que vous donnez à vos enfants pour qu'ils sachent écrire et penser. Et je l'ai aimé, comme il faut aimer tous les vastes cerveaux dont l'œuvre nationale fait partie du trésor humain.

Je lui envoie mon hommage par-dessus les frontières ; il faut que les hommages de tous les écrivains du monde le fêtent. Et ce sera le vrai lien de paix, la fête universelle de la civilisation.

Veuillez agréer, messieurs et chers confrères, l'assurance de mes sentiments fraternels.

(1) Pneumatique écrit à Desmoulin par Zola, dès son retour d'Angleterre.

(2) Remise à M. Séménoff.

AU CAPITAINE DREYFUS

Paris, 6 *juillet* 1899.

Capitaine, si je n'ai pas été un des premiers, dès votre retour en France, à vous écrire toute ma sympathie, toute mon affection, c'est que j'ai craint que ma lettre ne reste pour vous incompréhensible. Et j'ai voulu attendre que votre admirable frère vous ait vu, vous ait dit notre long combat. Il vient de m'apporter la bonne nouvelle de votre santé, de votre courage, de votre foi, et je puis donc vous envoyer tout mon cœur, en sachant que maintenant vous me comprendrez.

Ah! ce frère héroïque, il a été le dévoûment, la bravoure et la sagesse. C'est grâce à lui, que, depuis dix-huit mois, nous crions votre innocence. Quelle joie il m'apporte, en me disant que vous sortez vivant du tombeau, que l'abominable martyre vous a grandi et épuré! Car l'œuvre n'est point finie, il faut que votre innocence hautement reconnue sauve la France du désastre moral où elle a failli disparaître. Tant que l'innocent sera sous les verrous nous n'existerons plus parmi les peuples nobles et justes. A cette heure, votre grande tâche est de vous apporter, avec la justice, l'apaisement, de calmer enfin notre pauvre et grand pays, en achevant notre œuvre de réparation, en montrant l'homme pour qui nous avons combattu, en qui nous avons incarné le triomphe de la solidarité humaine. Quand l'innocent se lèvera, la France redeviendra la terre de l'équité et de la bonté.

Et c'est aussi l'honneur de l'armée que vous sauverez, de cette armée que vous avez tant aimée, en qui vous avez mis tout votre idéal. N'écoutez pas ceux qui blasphèment, qui voudraient la grandir par le mensonge et l'injustice. C'est nous qui sommes les vrais défenseurs. C'est nous qui l'acclamerons, le jour où vos camarades en vous acquittant, donneront au monde le plus saint et le plus sublime des spectacles, l'aveu d'une erreur. Ce jour-là, l'armée ne sera pas seulement la force, elle sera la justice.

Mon cœur déborde, et je ne puis que vous envoyer toute ma fraternité pour ce que vous avez souffert, pour ce qu'a souffert votre vaillante femme. La mienne se joint à moi, et c'est ce que nous avons de meilleur, de plus noble et de plus tendre que je voudrais mettre dans cette lettre, pour que vous sentiez que tous les braves gens sont avec vous.

Je vous embrasse affectueusement.

A ALFRED BRUNEAU

Médan, 26 *juillet* 1899.

Mon cher ami, merci de votre renseignement au sujet de mes articles du *Figaro*. Ne vous inquiétez pas, j'ai retrouvé les trois articles. Mais je suis stupéfait de n'en avoir publié que trois. J'aurais juré qu'ils étaient quatre.

J'ai déjà songé à l'œuvre prochaine [1]. Je crois que je tiens quelque chose. Mais voici : notre idée de ne pas montrer l'enfant est mauvaise. Si on ne le voit pas, il n'existera pas, on ne s'intéressera pas à lui. Alors, j'ai songé à une femme mariée à quinze ou seize ans : dans le monde légendaire, cela est bien permis. Mettons qu'elle ait un fils à dix-sept ans. Lorsqu'elle en aura trente-six, ce fils en aura dix-neuf. Et, à trente-six ans, je puis avoir encore une femme merveilleusement belle, amoureuse et adorée, ce dont j'ai besoin. Cette femme-là, ce serait Delna, un rôle énorme ; et, si je vous consulte, c'est que je suis très tenté de donner le rôle de mon jeune homme à une autre femme, un soprano, un travesti naturellement. Je crois qu'on pourrait tirer de cette mère et de ce fils joués par deux femmes, de grands effets de tendresse et de délicatesse. Le rôle du fils serait assez considérable, il faudrait une chanteuse, une artiste ; et c'est ici que commence mon scrupule, je n'ose pousser davantage le sujet que j'ai trouvé, sans avoir votre approbation. N'avez-vous rien à me dire contre mon

(1) *L'Enfant roi.*

idée? Ce rôle de jeune homme de quinze à vingt ans joué par une femme ne vous gêne-t-il pas? Si je crois à la nécessité d'une femme dans le rôle, c'est que jamais un ténor, un homme, n'aura la grâce ni la jeunesse nécessaires. Dites-moi très franchement ce que vous pensez de cela, et tout de suite, pour que je creuse mon idée ou que je l'abandonne.

Nos bonnes amitiés pour vous, pour votre femme et pour Suzanne.

A FERNAND DESMOULIN,
à Rennes

23 *Août* 1899.

Mon bon ami, encore merci pour votre dépêche heureuse, et pour vos affectueuses lettres qui me font grand bien. Me voilà plus tranquille depuis que Labori a repris le combat. Je lui écris pour lui dire ce qui me hante, la nécessité d'agir, de porter le coup suprême. Dans ma solitude, je me dévore, je voudrais être de la bataille. Enfin, espérons.

A partir de demain, ma femme et moi allons nous retrouver seuls ici. Nous vous embrassons tous les deux et merci encore.

AU MÊME

Médan, 26 *août* 1899.

Mon bon ami, si je ne réponds pas plus longuement à vos lettres, c'est que je n'ai rien à vous dire qu'à vous remercier de tout mon cœur de la peine que vous prenez pour m'envoyer des renseignements. Je ne sais rien en dehors, je ne fais rien, je vis dans la rage et dans la douleur, en constatant mon impuissance devant l'effroyable malheur qui menace notre pauvre pays, je dirai le monde civilisé tout entier! Ce serait l'écroulement de notre honneur à tous.

Votre lettre pessimiste m'a pourtant surpris. Je n'avais pas eu une mauvaise impression de la séance où Labori a interrogé Mercier. Que voulez-vous que Labori fasse de plus? il ne peut faire le miracle de forcer les muets à parler, il a tiré de Mercier des aveux formels, et cela devrait être décisif. D'autre part, les excuses de Chamoin qu'il a provoquées, toute cette histoire mise au jour du nouveau faux de du Paty, que Mercier a tenté de faire glisser dans le dossier, a soulevé une émotion extraordinaire, qui aurait du coup ruiné l'accusation, si nous avions affaire à d'honnêtes gens. Mais, puisque vous n'avez pas été content de cette audience, c'est donc que vous avez d'autres éléments de témoin oculaire pour la juger. Quant à moi, je ne comprends plus, j'attends que le ciel tombe.

Nous nous embrassons bien tendrement tous les deux, et nous vous remercions encore.

A ALFRED BRUNEAU

Médan, 26 *août* 1899.

Mon bon ami, si je ne vous ai pas écrit, c'est que l'abomination de Rennes me jette dans une telle colère et une telle douleur, que je ne vis plus, incapable de tout travail, de toute pensée. Et il faut votre bonne lettre pour que je trouve le courage de vous répondre.

Je crois bien que nous sommes menacés du plus effroyable des attentats. Je n'ai jamais désespéré de la vérité et de la justice, je n'en désespère pas encore. Elles auront malgré tout leur jour. Mais quelles terribles catastrophes je redoute encore, et par quels immondes chemins nous faudra-t-il passer de nouveau! Je dois, d'ailleurs, voir les choses trop en noir, ma raison se révolte et me dit que je me trompe. Tout va sans doute bien finir. Espérons-le.

J'avais trouvé notre prochain poëme, et j'en étais content, tout en ayant mes scrupules ordinaires, ceux de ne pas vous contenter, au point de vue musical. Mais je

vous avoue que, dès la première audience du procès, tout a été emporté, et il m'a été impossible de continuer mon travail. Le pauvre poëme gît donc sur le chantier, sans que le plan en soit complètement arrêté encore. Ah! que je souhaite une bonne solution pour pouvoir me remettre au travail!

Notre cousine et ses enfants sont venus nous tenir compagnie pendant près de trois semaines. Nous voilà seuls maintenant, et il n'y a plus que la lecture des journaux, la fièvre de les avoir, la désespérance de les lire. Cela est terrible d'être dans le grand calme de la campagne, par ces admirables journées de ciel bleu, et de les vivre dans une pareille anxiété, avec la terreur du grand crime final.

Nous sommes heureux du succès du festival Bruneau à Royan, et c'est très bien que vous puissiez travailler à votre orchestration et que votre santé à tous trois soit excellente. Nous vous envoyons nos bons souhaits, nous vous embrassons bien tendrement, avec l'ardent désir que l'affreux cauchemar soit terminé, lorsque nous serons réunis.

Merci de la lettre Ezpéléta, elle m'a soulagé un peu. Mais pour un brave homme, il y a cent imbéciles ou coquins.

A VIZETELLY

Août 1899.

Mon cher Confrère et Ami,

Je ne puis accepter les propositions du *Graphic* [1] si flatteuses et si rémunératrices qu'elles soient. Il y a d'abord ma volonté formelle de ne rien publier à l'étranger sur l'Affaire Dreyfus, même dans l'excellent sentiment que vous m'indiquez. Puis, je ne me fais pas payer en France mes articles sur l'Affaire, et j'accepterais encore moins l'argent d'un journal étranger.

Bien affectueusement à vous et aux vôtres.

(1) Le *Graphic* de Londres avait prié Vizetelly de demander à Zola un article à propos du procès de Rennes qui lui aurait été payé 25.000 francs.

A THÉODORE DURET

Médan, 3 *septembre* 1899.

Mon bon ami, si je n'ai pas répondu à vos lettres, c'est que je vous savais errant et que j'ignorais où vous adresser une réponse.

Vous me demandez de nos nouvelles. Elles ne sont physiquement pas mauvaises. Mais quelles tortures morales pendant tout ce mois! Je crois bien que, depuis deux ans, je n'ai jamais tant souffert, tellement nous venons de toucher le fond de l'ignominie.

Vous avez bien raison, le brigandage est à nu. Enfin, nous arrivons au dénoûment, et, comme vous, je crois à l'acquittement forcé. Mais quelle plaie affreuse et comment la guérira-t-on?

Je vous écris, en faisant un effort, car voici des jours et des jours que je ne puis travailler. J'attends pour me retrouver et reprendre la vie normale. Cet hiver, espérons que nous parlerons de toutes ces infamies comme d'un cauchemar dissipé.

Nous vous serrons bien affectueusement la main.

A FERNAND DESMOULIN,
adressée à Rennes.

7 *Septembre* 1899.

Mon bon ami, j'écris à Labori pour lui dire combien son attitude me console et m'enthousiasme. Il est admirable, il doit vaincre, s'il y a encore une raison humaine. Et vous, mon ami, je vous remercie encore de vos bonnes lettres. Nous continuons à vivre dans l'angoisse, attendant les courriers et les journaux. Je vois que nos amis ont bon espoir, mais quelle lutte! j'en reste bouleversé. Enfin, vous avez raison, il faut croire, il faut espérer.

Nous vous embrassons.

A ALFRED BRUNEAU

Médan, 12 *septembre* 1899.

Mon cher ami, excusez-moi de ne pas vous avoir répondu tout de suite et de le faire aujourd'hui brièvement ; car, pendant tous ces cruels jours, je me suis mis si en retard dans ma correspondance, que je suis maintenant débordé.

Mais je tiens à vous remercier de votre bonne lettre. Il ne faut pas être trop triste, notre défaite est certainement une victoire, qui va s'affirmer bientôt ; non pas que j'espère la justice loyale et éclatante, ce serait trop beau, mais tout cela marche évidemment vers la grâce du malheureux et vers une amnistie générale, fin petite et honteuse dont il faudra se contenter. Nous en tirerons tout le bénéfice possible, puis, nous pourrons nous remettre au travail. L'idéal ne se réalise pas.

Nous serons à Paris dès la fin du mois. Et nous nous retrouverons, et nous serons quand même très heureux d'avoir été de braves gens et d'avoir fait un peu de bien.

Embrassez votre femme et Suzanne pour nous, comme nous vous embrassons de tout notre cœur.

AU MÊME

Médan, 14 *septembre* 1899.

Mon cher ami, merci encore de la bonne lettre que je reçois ce matin. L'espoir de vous embrasser bientôt m'est une grande joie. Nous autres, nous rentrerons au plus tard le samedi 30, peut-être le jeudi 28. Mais ne vous angoissez pas trop. Entre nous, j'ai la conviction que la lutte est finie. Ce sera la grâce, puis une amnistie louche et bâtarde, les honnêtes gens et les coquins dans

le même sac. C'est ce que je n'accepterai pas, sans protester d'une voix si haute que le monde entier entendra. Mais il faudra bien se résigner et se remettre bravement au travail, parmi les décombres. Je ne doute pas non plus de la réhabilitation de l'innocent à laquelle nous continuerons à travailler ; mais dans combien de mois ou d'années?

Enfin, je ne vous dis pas tout, puisque nous pourrons causer prochainement. Je suis remis, je suis très solide, et c'est peut-être mieux ainsi pour la victoire finale.

A bientôt, mes bons amis, nous vous embrassons tous les trois de tout notre cœur.

A LÉON VANNOZ

Médan, 16 *septembre* 1899.

Mon cher Confrère,

Vous m'écrivez une bien belle lettre, dans laquelle vous me donnez de bien grandes espérances. Certes, si vous aimez la vie, si vous luttez pour qu'elle soit vécue normalement, si vous croyez que le travail réorganisé, justement distribué, doit conduire à la cité de fraternelle paix, je suis avec vous. La vérité et la justice ne règneront que par la raison et la solidarité humaines. Voilà que j'aurai bientôt soixante ans, et je vais tâcher de vivre, si la génération dont vous êtes s'engage à me donner la joie, dans dix ans, d'assister avec sa floraison, à tout ce qui a fait la France reine, la générosité et la bonté, l'amour ardent de la liberté et de l'équité. Il faut qu'elle soit par vous et par vos enfants l'émancipatrice, la libératrice du monde.

Je suis avec vous et je vous serre fraternellement la main.

A JOSEPH REINACH

Médan, 25 *septembre* 1899.

Mon cher Reinach, votre lettre me fait grand plaisir, tous les honnêtes gens s'entendent et sont heureux. Mais vous me parlez de nos procès, et je doute fort qu'ils viennent jamais, ce que je regretterais infiniment. Si on a la justice de les laisser venir, ce sera sûrement la victoire définitive, car mon intention est formelle : je vais remuer ciel et terre pour apporter au tribunal les preuves décisives.

Je rentre à Paris samedi. Dès que vous y serez vous-même, faites-moi signe. J'ai le vif désir de causer avec vous. Il faut dès maintenant préparer notre campagne, pour avoir en main la foudre.

J'ai lu vos derniers articles, et je sais que vous êtes toujours l'éloquent et le brave. Il faut vaincre et tout de suite, avant que le siècle finisse, avant que le monde vienne à notre Exposition.

Affectueusement à vous.

A MARCEL LAURENT

Paris, 8 *octobre* 1899.

Mon cher Confrère,

Je suis absolument contraire aux courses de taureaux, qui sont des spectacles abominables, dont la cruauté imbécile est, pour les foules, une éducation de sang et de boue. On finira par nous faire une jolie France, à la veille du XX^e^ siècle, si tous les braves gens ne se mettent pas en travers.

Cordialement.

A PAUL BRULAT

Paris, 15 *octobre* 1899.

Merci de votre bonne lettre, mon cher Brulat. Vos remarques sont fort justes. Mais n'ai-je pas le droit,

après quarante ans d'analyse, de finir dans un peu de synthèse? L'hypothèse, l'utopie, est un des droits du poëte.

Ce dont vous souffrez, c'est de la maladie du scrupule. Faites-vous une force et une volonté : là seulement est la guérison. Au risque même d'y perdre un peu de justice, il faut savoir se décider et agir.

Quant au livre que vous voulez écrire sur moi, je tiens à ne vous influencer en rien ; et c'est pourquoi je ne réponds pas à ce que vous me dites, au sujet de la lecture de mes livres et des idées qu'elle fait naître en vous.

Affectueusement à vous.

A LUCIEN VICTOR-MEUNIER

Paris, le 16 *octobre* 1899.

Je suis infiniment fier et ému, mon cher confrère, de ce que vous voulez bien écrire de *Fécondité*[1]. Je crois n'avoir point d'orgueil littérairement parlant, mais j'ai reçu tant d'outrages, qu'il m'est doux, je le confesse, de me sentir quelques amis osant m'aimer et le dire.

Les livres ont leur destin. Je souhaite que le mien aide un peu au bonheur des générations prochaines. C'est ce que vous souhaitez vous-même, et c'est pourquoi votre article m'est allé si profondément au cœur. Ma récompense, déjà précieuse, est d'être compris et loué par un homme, par un combattant tel que vous, qui avez toujours mené le bon combat de la Liberté, de la Vérité et de la Justice.

Nous vaincrons, cela est certain. Et merci mille fois, et croyez-moi votre bien cordial et bien dévoué.

(1) En réponse à un article paru dans *Le Rappel* du 16 octobre 1899 sur *Fécondité*. M. Lucien Victor-Meunier était rédacteur en chef de ce journal.

A SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

7 *novembre* 1899.

Merci, mon cher de Bouhélier, de votre article de *La Plume* [1]. Il m'a beaucoup touché, moins par ses éloges, que pour son souffle ardent de vie et d'espoir. Je fais la part de votre jeunesse enthousiaste, vous me voyez au travers de toute la flamme qui brûle en vous. Mais, si je n'accepte de votre tendresse que ce que je dois en prendre, cela me passionne de voir en vous un des créateurs de demain, un de ceux qui viendront, après nous, dire les paroles de vérité et de justice. Et c'est cela qui m'émeut profondément, la certitude, à cette heure, que nous pouvons disparaître et que des frères cadets, animés de la même foi, sont là, prêts à prendre la torche de nos mains, pour que jamais elle ne s'éteigne.

Ce n'est pas seulement un nouvel Evangile que le monde attend, ce sont aussi des croyants, des poëtes, des héros, qui referont une âme à la vieille humanité. Et vous êtes de ceux-là.

Affectueusement à vous.

A OCTAVE MIRBEAU

Paris, 29 *novembre* 1899.

Quelle bonne émotion je viens d'avoir, mon ami, en lisant votre article sur *Fécondité!* Ce qui l'anime d'un si grand souffle, ce qui le fait si beau et si retentissant, c'est votre tendresse pour moi ; c'est le lien fraternel qui s'est noué entre nous. Je connais bien les défauts de mon livre, les invraisemblances, les symétries trop volontaires, les vérités banales de morale en action ; et la seule excuse est celle que vous donnez : la construction

(1) En réponse à un article de *La Plume* du 1er novembre 1899 sur *Fécondité*.

particulière que m'a imposée le sujet. Mais avec quelle chaude sympathie vous mettez en valeur les bonnes pages, cette âme du livre, cet amour de la vie, du plus de vie possible, auquel j'ai tout sacrifié! Il faut aimer pour comprendre.

Je crois aussi qu'on me comprendra mieux, lorsque les trois romans suivants auront complété ma pensée. *Fécondité* n'est qu'une humanité élargie pour les besognes de demain. Mais la victoire y semble rester à la force, et c'est ce que viendront corriger l'organisation du travail, l'avènement de la vérité et de la justice. Tout cela est bien utopique, mais que voulez-vous? Voici quarante ans que je dissèque, il faut bien permettre à mes vieux jours de rêver un peu.

Je voulais seulement vous dire la grande joie que votre bonne tendresse m'a apportée ce matin, et je vous embrasse en frère reconnaissant, et j'embrasse également votre chère femme.

1900

A M. PAUL BILLIET
à Anvers

Paris, 7 *janvier* 1900.

CHER MONSIEUR BILLIET ET CHER CONFRÈRE,

Lorsque, dernièrement, en compagnie de MM. Florent Burton, Charles Sluyts et Jacques Mössly, vous êtes venu me remettre le royal cadeau[1] que les bons combattants de la presse anversoise ont bien voulu me faire, je vous ai dit mon émotion et ma gratitude, au petit bonheur des paroles qui montaient de mon cœur à mes lèvres. Mais je veux qu'un témoignage plus durable reste de ma reconnaissance, et je vous écris cette lettre pour que vous la communiquiez à tous ceux des vôtres qui ont eu la bonne pensée d'honorer en moi mon pays, le pays de la vérité et de la justice.

Merci d'abord à tous les journalistes anversois qui ont signé l'adresse si digne que vous m'avez lue. Merci à

(1) Il s'agit d'un exemplaire unique tiré sur parchemin de la lettre *J'Accuse* offert à Emile Zola par la presse anversoise. Ce chef-d'œuvre typographique, tiré sur les presses fameuses de Plantin appartient aujourd'hui au docteur Jacques Emile-Zola.

ceux qui vous ont accompagné dans votre visite, et merci à mon confrère Eugène Landoy qui devait être le porte-parole du Comité, et qu'une indisposition a retenu. Merci à M. Paul Buschmann, qui a imprimé si soigneusement cette merveille unique, en caractères plantiniens, sur les vénérables presses à bras de Christophe Plantin. Merci à M. Jacques Mössly qui a relié l'œuvre si magnifiquement, avec un goût si savant et si sûr. Merci à M. Louis Dupuis, qui, pour son médaillon en cuir modelé, s'est inspiré avec tant d'art de la médaille, que notre bon sculpteur Charpentier a faite de moi. Et merci à tous vos collaborateurs, et merci à tous mes amis de Belgique.

Vous avez bien raison, c'est par la presse, c'est par la plume que la révolution pacifique se fera. Des journaux immondes peuvent empoisonner le peuple qu'ils nourrissent de mensonges. Les journaux de lumière le guériront, en disant simplement la vérité. C'est là une victoire certaine, la force même du progrès, la justice conquise un peu chaque jour par la science. Il suffit que les honnêtes gens parlent et écrivent librement ; ils vaincront.

Et surtout, ne doutez pas que la France soit toujours la libératrice et la justicière. Des fous peuvent seuls la vouloir haineuse, la retranchant du monde entier derrière ses frontières. Non! elle est toujours la grande nation fraternelle qui a donné la liberté au vieux monde et qui lui donnera la justice. Et, si je suis si fier de votre hommage, c'est que je sais très bien que c'est elle, elle seule, que vous aimez et que vous fêtez en moi.

Merci encore, mon cher confrère, merci, et bien fraternellement à vous tous.

AU CAPITAINE DREYFUS

Paris, 16 *février* 1900.

Je voulais tout de suite vous remercier de votre bonne lettre, cher monsieur et ami. Mais j'ai été si bousculé et si souffrant, tous ces temps derniers, que me voilà bien en retard.

Votre sympathie m'est bien précieuse dans les ennuis que j'ai encore à traverser. Tout cela finira, et il ne nous restera que le gros chagrin de notre pauvre pays si troublé, si long à redevenir la juste et la généreuse France. Il faut quand même espérer.

J'attendrai pour écrire sur mon père le livre que je rêve. Et certainement alors je soumettrai aux hommes compétents comme vous les très vieux documents que j'ai entre les mains. Merci à l'avance pour l'aide que vous pourrez alors m'apporter.

Veuillez nous rappeler au bon souvenir de Mme Dreyfus, et nous croire vos bien dévoués et fidèles.

A M. A. LŒWENSTEIN,

éditeur, à Stuttgart

Paris, 22 *mars* 1900.

Monsieur, on m'envoie la première livraison de l'édition illustrée que vous publiez de ma *Débâcle* et je suis douloureusement surpris de la gravure en couleurs qui se trouve sur la couverture. Je ne puis accepter cette gravure, que je trouve offensante, et je vous demande formellement de la faire disparaître, de la supprimer dans toutes les éditions. Nos rapports ont toujours été excellents et je suis certain que je n'aurai qu'à m'adresser à votre courtoisie, pour vous faire comprendre tout ce qu'un tel dessin a de pénible et d'inacceptable. Un éditeur qui achète le droit de traduire un roman, n'a pas celui d'illustrer ce roman sans communiquer les dessins à l'auteur, surtout lorsque ces dessins vont contre l'esprit même de l'œuvre. Vous pensez bien que jamais je ne vous aurais autorisé à publier une telle couverture. Je vous répète qu'elle me blesse infiniment, et que je pense que vous la retirerez, sans me forcer à rompre nos relations et à prendre les mesures nécessaires.

Enfin, j'espère que, parmi les illustrations des livraisons qui vont suivre, aucune n'aura un caractère douloureux

et agressif contre la France. Je vous demande à l'avance de supprimer toutes celles dont je serais forcé de vous demander la suppression. Il y a là une simple question de tact.

Je vous serai obligé de me faire connaître le plus tôt possible votre décision et de me rappeler en même temps la date à laquelle j'ai traité avec vous pour la cession de la traduction allemande de *La Débâcle*.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

AU MÊME [1]

Paris, 30 *mars* 1900.

Cher monsieur, les raisons que vous me donnez pour défendre le dessin en couleurs, imprimé sur la couverture de l'édition allemande de *La Débâcle* ne peuvent malheureusement changer en rien mon opinion de Français sur le caractère offensant de ce dessin. Si, historiquement, la guerre de 1870 s'est terminée par la défaite de la France, que l'Allemagne a vaincue, ce n'est pas pour mettre en lumière ce fait que j'ai écrit mon roman ; et je vous répète que la gravure en question va contre le sens général de ce roman. Vous me dites que votre édition est destinée uniquement à l'Allemagne. Sans doute, et c'est cela qui aggrave le caractère offensant dont je me plains, car on ne se gêne pas, en France, pour me mettre de moitié dans votre calcul et pour m'accuser de célébrer avec vous l'écrasement de notre armée, représenté par ce soldat allemand qui égorge un porte-drapeau français. Toute la presse antisémite et nationaliste ne cesse à ce propos de m'accabler d'outrages, et avec quelqu'apparence de raison. Le simple bon sens doit vous faire comprendre qu'il m'est absolument impossible d'accepter plus longtemps une pareille situation.

(1) Les réponses de l'éditeur Lœwenstein à Emile Zola ont été publiées par M. Léon Deffoux dans *Le Mercure de France* du 1er *janvier* 1929.

Je vous prie donc de remplacer la gravure de la couverture par une autre, ainsi que vous me l'offrez, à partir de la septième livraison. Vous vous engagerez formellement à ne plus faire usage que de la gravure que vous m'aurez soumise. Et je vous demande en outre de m'écrire une lettre dans laquelle vous certifierez " que la gravure " publiée ne m'avait pas été montrée, que j'ignorais même " que vous fissiez une édition illustrée de *La Débâcle*, et " que sur ma réclamation, dès que j'ai été averti, vous " avez consenti à supprimer la gravure en couleurs de la " couverture, pour la remplacer par une autre. Ajoutez " que vous m'avez promis qu'aucune des gravures " publiées dans le texte ne sera offensante pour la " France ".

Dès que cette affaire sera réglée, je vous donnerai les renseignements que vous me demandez sur mon prochain roman.

Cordialement à vous.

AU MÊME

Paris, 9 *avril* 1900.

Cher monsieur, je vous remercie de votre lettre, qui me suffira pour rétablir la vérité.

Mais je suis désolé, car il m'est impossible d'accepter le nouveau dessin que vous me soumettez. Si l'expression en est moins directe et moins blessante, c'est toujours la même idée, la consécration de la victoire de l'Allemagne. Il semble toujours que j'aie écrit *La Débâcle* dans l'unique but de chanter cette victoire. Je vois bien qu'il ne s'agit plus tout à fait de la France, mais particulièrement de Napoléon III. Le sens donné à mon œuvre n'en est pas moins complètement faussé. A mes yeux, l'Allemagne n'a été que l'accident fatal, et son triomphe n'a été dû qu'à la maladie intérieure dont nous étions en train de mourir. Votre énorme Allemagne victorieuse, à côté du petit écusson napoléonien brisé, est donc pour moi un contresens ; et c'est même le contraire de mon idée exacte,

la France tenant toute la page, tandis que l'Allemagne n'aurait plus, au bas, qu'une importance accidentelle. Enfin, je suis désespéré d'être tenu à me montrer si difficile, surtout maintenant qu'il s'agit de vous donner une formelle autorisation. Je vous en prie, renoncez à ce symbole que jamais un Français n'acceptera et soumettez-moi un des meilleurs dessins du texte, que je puisse vous autoriser à employer pour la couverture. Nous faisons souvent ainsi en France.

Cordialement.

AU MÊME

Paris, 4 *mai* 1900.

CHER MONSIEUR,

Croyez bien que mes exigences sont dictées par un sentiment très fort, et dans des circonstances qui ne me permettent pas d'être tolérant.

Certes, la figure de Mars ne me gêne pas ; c'est le blason de l'Allemagne, tenu par Mars, qui me gêne. Car c'est toujours le même symbole, l'idée que ma *Débâcle* a été faite pour dire la France écrasée par l'Allemagne, ce qui est absolument faux.

J'accepte donc, pour votre couverture, l'autre gravure, celle que vous avez marquée B. Elle a bien une pointe ironique, mais enfin je ne veux pas être trop pointilleux. La France, je l'espère, ne m'en voudra pas, si votre couverture rappelle qu'elle a conquis autrefois le monde, en célébrant le vin et les belles.

Bien cordialement.

A PAUL ALEXIS

Paris, 28 *mai* 1900.

Mon vieil ami, mon cœur est avec le vôtre, dans les tourments que vous traversez. C'est vraiment trop de malheur en une fois. Mais il ne faut pas désespérer, ayez

confiance dans la vie, il est certain que votre chère femme guérira, comme a guéri votre chère fille.

Je reçois le petit bleu que m'a adressé votre secrétaire Amédée. Remerciez-le pour moi d'avoir songé à m'envoyer des nouvelles. Bien qu'il me dise que le danger est toujours grand, je crois que tout va bien, du moment que la situation reste la même, sans aggravation, depuis quinze grands jours écoulés. Et je suis heureux d'apprendre que vous avez un médecin énergique, sur lequel vous pouvez compter.

Toton va très bien [1]. Embrassez Paule [2] pour moi embrassez aussi votre chère malade, et dites-lui que nous nous intéressons à son état.

Courage, mon vieil ami, ne doutez pas que tout ira bien.

Je vous embrasse bien affectueusement.

AU MÊME

Paris, 1er *juin* 1900.

Mon vieil ami, il est cinq heures, j'ai été pris toute l'après-midi. Je vous conterai cela. Je sais d'ailleurs que vous avez votre père près de vous, et cela me tranquillise un peu. J'attends de savoir le jour et l'heure des obsèques [3]. Si vous aviez besoin de moi auparavant, appelez moi par dépêche. Ah! mon pauvre ami, votre calvaire est vraiment trop rude. Vous êtes frappé si durement que tout mon être en est révolté, hanté. Dans de pareils écroulements, il n'y a pas de consolations possibles. Songez pourtant à vos deux chères fillettes qui vont avoir bien besoin de vous. Il ne faut pas vous abandonner et

(1) Fille cadette de Paul Alexis, qui, pendant la maladie de sa mère se trouvait chez Mme Rozerot, avec les enfants de Zola.

(2) Fille aînée d'Alexis et filleule de Zola, sa mère avait contracté la fièvre typhoïde en la soignant.

(3) Paul Alexis venait de perdre sa femme.

nous serons tous là pour vous conseiller et vous donner du courage.

Je vous embrasse bien tendrement, vous et les chères enfants.

AU MÊME

Paris, 8 *juin* 1900.

Mon vieil ami, je suis un peu souffrant et si bousculé par les étrangers qui viennent à Paris que je n'ai pu vous répondre plus tôt. En somme, Paule paraît aller mieux, et il faut bien vous résigner à ce que la maladie ait son cours. La convalescence sera certainement très longue, mais j'espère que vous serez dans peu de jours hors de tout souci.

Ne vous étonnez pas si je tarde encore un peu à vous aller rendre visite, pour embrasser votre chère malade. Mon petit monde me force à beaucoup de prudence. Vous seriez désolé vous-même qu'un accident arrivât. J'ai su qu'il y avait eu dans votre quartier plusieurs cas de fièvre typhoïde et de fièvre muqueuse. Attendons qu'il n'y ait plus l'ombre d'une crainte.

Vos chagrins et vos embarras sont certainement bien grands. Mais je vous l'ai dit, il faut trouver en vous-même la force de vaincre. Et je ne puis que vous y encourager de toute ma vieille affection. Serrez la main pour moi à votre secrétaire [1], qui est un brave homme.

Nous vous embrassons bien tendrement, vous et les vôtres.

A E. SÉMÉNOFF

Médan, 14 *septembre* 1900.

CHER MONSIEUR,

Je crains d'être bien en retard pour tenir la promesse que je vous ai faite. Mais j'écris à mon éditeur, pour

(1) Amédée Boyer, ami de Saint-Georges de Bouhélier et de Maurice Le Blond, mort en 1914.

qu'il vous adresse tout de suite le recueil de mes articles : *Nouvelle Campagne*, dans lequel vous trouverez les quelques pages que j'ai écrites autrefois sur les Juifs, et que je suis très heureux de vous autoriser à reproduire dans le volume dont vous m'avez parlé.

Ce volume, qui doit être vendu au profit des Israélites du Midi de la Russie, qui ont tant souffert de la disette, est un bel et touchant exemple de solidarité humaine, une grande et bonne action à laquelle je vous remercie de m'avoir associé. Il faut que, d'un bout de la terre à l'autre, les mains se tendent et se serrent fraternellement, si l'on veut que la misère des hommes soit soulagée et que la paix règne enfin.

Bien cordialement à vous.

A ALFRED BRUNEAU

Paris, 7 *octobre* 1900.

Je veux tout de suite, mon ami, vous dire combien m'a intéressé et touché l'interview de vous que *Le Figaro* publie ce matin. Vous y exprimez les idées les plus justes et les plus braves. Vous m'y donnez une bonne embrassade fraternelle qui m'émeut et qui me console. Vous savez, car je vous l'ai répété plusieurs fois, combien j'ai tremblé souvent en m'accusant de vous entraîner dans des luttes terribles, avec les confrères, avec le public, avec le monde entier. Mais, tout de même, je crois que vous avez eu raison de mener ce dur combat, car il n'est pas sans lui d'œuvre vraie et durable. Merci donc de votre bonne affection, de votre fraternité de cœur et de cerveau. Si l'on nous réserve encore beaucoup d'avanies, je veux espérer que nous laisserons des œuvres de sincérité où sera notre récompense.

Je vous embrasse, vous et les vôtres, bien tendrement.

A ARMAND DAYOT

Paris, 25 *octobre* 1900.

Mon cher Confrère,

La photographie en pied est de 1862 ; une partie des *Contes à Ninon* était écrite, mais rien encore n'avait été publié. J'ai complètement oublié le nom du photographe, qui demeurait rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel. Quant à la photographie en buste, elle est de 1869 : j'avais vingt-neuf ans et j'étais rédacteur au *Rappel*. Le photographe, qui avait photographié tout *Le Rappel*, se nommait Geradet. On m'a conté qu'on a trouvé toutes ces photographies à la Préfecture de police, après le 4 septembre : ce qui a fait croire que le photographe, qui s'était montré si gracieux pour nous, travaillait au compte de la police, désireuse d'avoir nos portraits, en cas d'un coup de main.

En 1869, j'avais écrit : *Les Contes à Ninon*, *la Confession de Claude*, *Thérèse Raquin*, *Madeleine Férat*, *Mes Haines*, *Mon Salon*, et j'allais commencer la série des *Rougon-Macquart*, dont le plan était arrêté, et dont j'écrivais déjà le premier volume : *La Fortune des Rougon*.

Cordialement à vous.

A MAURICE LE BLOND

12 *décembre* 1900.

Cher monsieur Le Blond [1],

Je n'ai jamais été pour un enseignement esthétique quelconque, et je suis convaincu que le génie pousse

(1) En réponse à une lettre dans laquelle Maurice Le Blond, secrétaire général et fondateur du Collège d'esthétique moderne, annonçait à Zola qu'il avait été nommé, par la jeunesse littéraire, président d'honneur de cette société. Cette société de littérateurs et d'artistes, manifestation du groupe naturiste, fut inaugurée par Bjørnstjerne Bjørnson, l'illustre dramaturge scandinave, alors de

tout seul, pour l'unique besogne qu'il juge bonne. Mais j'entends bien que, loin de vouloir imposer une règle et des formules aux individualités, votre ambition est simplement de les susciter, de les éclairer, de leur donner comme une atmosphère de sympathie et d'enthousiasme qui hâte leur pleine floraison.

Et c'est pourquoi je suis avec vous, de toute ma fraternité littéraire. Ce qui me ravit dans votre tentative, c'est que j'y vois un signe nouveau de l'évolution qui transforme en ce moment notre petit monde des lettres et des arts. Tout un réveil met debout la jeunesse ; elle refuse de s'enfermer davantage dans la tour d'ivoire, où ses aînés se sont morfondus si longtemps, en attendant que sœur Anne — la vérité de demain — parût à l'horizon. Un souffle a passé, un besoin de hâter la justice, de vivre la vie vraie, pour réaliser le plus de bonheur possible. Et les voilà dans la plaine, résolus à l'action, les voilà en marche, sentant bien qu'il ne suffit plus d'attendre, mais qu'il faut avancer sans cesse, si l'on veut aller par delà les horizons, jusqu'à l'infini.

L'action ! l'action ! tous doivent agir, tous comprennent que c'est un crime social que de ne pas agir, dans une heure si grave, lorsque les forces néfastes du passé livrent un combat suprême aux énergies de demain. Il importe de décider si l'humanité ne reculera pas d'un pas en arrière, si elle ne retombera pas dans l'erreur et dans l'esclavage, peut-être pour un siècle encore. Et, n'est-ce pas? en agissant, en ouvrant des cours, en groupant des jeunes gens de votre âge pour mettre en commun vos besoins, vos croyances, vous voulez être uniquement les bons ouvriers de l'heure présente, n'être ni des lâches ni des déserteurs, au moment où tous les citoyens interviennent et se battent.

Le mouvement est général : des universités populaires se fondent partout, des associations se créent qui donnent des conférences, qui répandent au jour le jour

passage à Paris. Il organisa pendant deux années des séries de conférences et d'expositions. Parmi les jeunes hommes qui fréquentèrent le collège d'esthétique, plusieurs comme J. Paul-Boncour, Elie Faure, Van Dongen, René Fauchois, Pierre Rameil, Guillaume Apollinaire, etc., sont devenus diversement célèbres.

la bonne parole. Il était nécessaire que les écrivains et les artistes ne restassent pas à l'écart, inutiles, indifférents. Vous ouvrez une école de la Beauté, vous voulez dire bien haut votre idéal ; vous affirmez, dans l'œuvre produite, la nécessité de la vie, de la vérité humaine, de l'utilité sociale, en vous basant sur le vaste ensemble des œuvres que vous lègue toute une lignée de grands aînés. C'est très bien, et vous avez raison, et votre effort quand même aura son bon effet.

Laissez dire, agissez, agissez encore et toujours. Il se peut que votre enseignement ne nous donne pas de génies nouveaux. Mais vous vous serez rapprochés, vous vous serez connus, vous aurez peut-être fourni à celui d'entre vous, qui sera plus tard un maître, l'appui qu'il attend, la flamme généreuse qui doit l'embraser. Et vous aurez créé un milieu propice, vous aurez exalté la Beauté qui sera, plus tard, aussi nécessaire que le pain au peuple travailleur de la Cité heureuse.

Je suis des vôtres, et je vous serre fraternellement la main.

A PAUL MARGUERITTE [1]

1900.

Je suis pour le couple dont l'amour rend l'union indissoluble. Je suis pour que l'homme et la femme, qui se sont aimés et qui ont enfanté, s'aiment toujours, jusqu'à la mort. C'est la vérité, la beauté, et c'est le bonheur. Mais je suis pour la liberté absolue dans l'amour, et si le divorce est nécessaire, il le faut sans entraves, par le consentement mutuel et même par la volonté d'un seul.

(1) A propos de son enquête sur le divorce.

A Mlle ADRIENNE NEYRAT

1900.

Mademoiselle[1],

Je vous envoie toute ma sympathie pour l'œuvre de tendresse que vous avez entreprise, en faveur de nos petites sœurs, les bêtes.

Et puisque vous désirez quelques lignes de moi, je veux vous dire qu'une des heures les plus cruelles, au milieu des heures abominables que je viens de passer, a été celle où j'ai appris la mort brusque, loin de moi, du petit compagnon fidèle qui, pendant neuf ans, ne m'avait pas quitté.

Le soir où je dus partir pour l'exil, je ne rentrai pas chez moi, et je ne puis même pas me souvenir si, le matin, en sortant, j'avais pris mon petit chien dans mes bras, pour le baiser comme à l'habitude. Lui ai-je dit adieu? Cela n'est pas certain. J'en avais gardé la tristesse. Ma femme m'écrivait qu'il me cherchait partout, qu'il perdait de sa joie, qu'il la suivait pas à pas, d'un air de détresse infinie.

Et il est mort en coup de foudre.

Il m'a semblé que mon départ l'avait tué ; j'en ai pleuré comme un enfant, j'en suis resté frissonnant d'angoisse, à ce point qu'il m'est impossible encore de songer à lui, sans en être ému aux larmes. Quand je suis revenu, tout un coin de la maison m'a paru vide. Et, de mes sacrifices, la mort de mon chien, en mon absence, a été un des plus durs.

Ces choses sont ridicules, je le sais, et si je vous conte cette histoire, mademoiselle, c'est que je suis sûr de trouver en vous une âme tendre aux bêtes, qui ne rira pas trop.

Fraternellement.

(1) Directrice du journal *L'Ami des Bêtes*.

1901

A FERNAND LABORI

Paris, 7 *mars* 1901.

MON CHER ET GRAND AMI,

Voici venir le moment où va expirer le délai de prescription, pour l'affaire Judet et pour l'affaire des experts. Et il nous faut prendre une décision.

Vous savez quels ont été jusqu'ici mon trouble et ma répugnance. Cette loi d'amnistie, que j'ai tant combattue, cette loi scélérate que j'ai dénoncée comme un aveu de faiblesse et de honte, vais-je donc la reconnaître et l'accepter dans ses conséquences? On a brisé pour nous la loi, on nous a changé nos juges, vais-je m'incliner, sanctionner ce monstrueux déni de justice, en obéissant, en consentant à passer par la petite porte qu'on a bien voulu laisser entre-bâillée encore, sous le prétexte dérisoire de respecter l'action civile? Ce serait, il me semble, profiter de l'amnistie, ne plus l'ignorer, ne plus la rejeter dans son abomination totale.

Et, d'autre part, allons-nous accepter cette diminution de nous-mêmes et de nos actes, qu'on nous offre comme une aumône? Nous nous battions pour la Vérité, pour la Justice, nous défendions une cause sainte, dont la grandeur soutenait nos courages, nous faisions une

œuvre magnifique et désintéressée d'équité, d'humanité. Et voilà qu'on la salit, qu'on l'anéantit entre nos mains, et puis on veut bien nous dire, en forme de consolation, qu'on nous permet de plaider au civil, si nous nous croyons lésés dans nos intérêts matériels. Maintenant que notre œuvre d'idéal est dans la boue, nous pouvons tenter de passer à la caisse, et l'on s'est arrangé pour étrangler le peu de vérité que nous tâcherions encore de faire. Je ne sais rien de plus insolent ni de plus humiliant.

Eh bien! mon ami, j'ai réfléchi et je préfère tout abandonner. Je ne veux pas être complice, en acceptant quoi que ce soit de leur amnistie. Je ne veux pas que notre affaire si noble et si pure d'intérêt égoïste finisse lamentablement dans de basses questions d'argent. Cela me gâterait tout notre effort d'abnégation et de bravoure.

Dans l'affaire Judet, j'ai obtenu contre l'insulteur de mon père, en police correctionnelle, une condamnation à cinq mille francs de dommages-intérêts, appuyée sur des considérants qui me contentent. Jamais je n'ai fait de procès à personne, jamais je n'en ferai, à moins de nécessité absolue. Si j'ai assigné M. Judet, c'est sous le coup de circonstances dont je n'ai pas été le maître. Je n'ai dans notre justice sociale aucune confiance, et ce n'est pas à elle en tout cas que j'aurai jamais l'idée de confier mon honneur et celui de mon père. Ma défense et celle des miens, dans des questions de conscience, est une besogne qui me regarde et à laquelle je suffis.

Dans l'affaire des experts, c'est mieux encore, je suis partagé entre le dégoût et l'envie de rire. Voilà trois hommes, les sieurs Belhomme, Couard et Varinard, qui, non contents d'avoir commis la stupéfiante et inquiétante erreur de ne pas reconnaître dans le bordereau l'écriture et la main d'Esterhazy, ont eu la triomphante idée d'aggraver leur cas, en me faisant condamner à trente mille francs de dommages-intérêts, parce que je les avais accusés " d'avoir fait des rapports mensongers et frauduleux, à moins qu'un examen médical ne les déclare atteints d'une maladie de la vue et du jugement ". Et, dans leur hâte à toucher le bon argent, si noblement gagné, dans la crainte de ne le toucher jamais, s'ils

attendaient que la vérité éclatât, ils ont fait saisir et vendre mes meubles, pendant mon absence. Leurs trois noms sont à jamais gravés sur un monument impérissable. Pourquoi ne pas les laisser galoper, les poches pleines? Qu'ils gardent l'argent! L'âcre ironie de l'aventure en sera plus forte, et il y aura dans l'Affaire un peu plus de bassesse.

Et ce n'est pas tout, cette laide question d'argent s'aggrave à mon égard, d'une façon assez malpropre, pour les hommes qui ont rédigé et voté la loi d'amnistie. Pendant mon exil en Angleterre, un ami avait dû verser la somme de sept mille cinq cent cinquante-cinq francs, en payement temporaire des amendes et des frais du procès de Versailles. Puisque leur amnistie, selon eux, effaçait tout, il me semblait bien qu'on rendrait cet argent, qui n'était point acquis, du moment que j'avais frappé l'arrêt d'une opposition et que le procès devait être jugé à nouveau. Point du tout! on m'a fait répondre que le paragraphe 8 de l'article 2 porte que " les sommes recouvrées, à quelque titre que ce soit, avant la promulgation de la loi, ne seront pas restituées ". Ce paragraphe ne s'applique évidemment qu'à certaines contraventions amnistiées. N'importe, on y fait rentrer les sept mille cinq cent cinquante-cinq francs, on torture le texte de la loi, et l'Etat lui aussi garde l'argent. Si le parquet s'entête à cette interprétation, ce sera une monstruosité encore, dans l'indigne façon dont on m'a refusé toute justice.

Voilà donc, mon ami, ma décision, que j'avais à vous faire connaître. Après vous avoir tant admiré, tant aimé, aux jours héroïques, dans vos plaidoiries si belles d'éloquence et de courage, je ne vous vois pas disputailler en mon nom, devant une chambre civile, pour encaisser les cinq mille francs de M. Judet ou pour rattraper les trente mille francs des experts. On nous a, je le répète, brisé et souillé l'œuvre de justice, l'œuvre d'humanité que nous accomplissions, au nom de l'idéal, et nous n'irons pas la traîner, l'achever, en d'étroits procès d'intérêt personnel, qui ne seraient plus à la cause que d'une longue et douloureuse inutilité. La vérité ne pourrait venir de là, et elle viendra.

Bien affectueusement à vous, mon cher et grand ami.

GUSTAVE CHARPENTIER

Paris, 30 *avril* 1901.

CHER MONSIEUR CHARPENTIER,

Vous ne sauriez croire combien je suis heureux et touché de votre étude si affectueuse sur *L'Ouragan* [1].

Vous me faites, dans le mérite de l'œuvre, une part trop large, dont je me trouve très fier. Mais surtout, vous rendez à notre ami des justices que j'attendais et qui prennent, sous votre plume, une valeur décisive.

C'est très bon et très doux, cette embrassade de deux frères d'armes qui combattent le même combat, celui de la vérité et de la vie dans l'art.

La victoire est certaine, puisque vos cœurs battent ensemble.

Merci et bien fraternellement à vous.

A ALFRED BRUNEAU

Paris, 5 *mai* 1901.

Merci de votre bonne lettre, mon ami. Et vous avez bien raison, travaillez, gardez votre foi dans l'œuvre. *L'Ouragan* aura sa fortune. Comment? Je ne sais pas, mais j'en ai la certitude. Quand le créateur ne croit plus à sa création, il ne peut plus vivre.

Il faut être brave et joyeux, même dans l'abomination de tout ce qui nous entoure.

Nous vous embrassons bien tendrement tous les trois.

(1) Gustave Charpentier, le musicien de *Louise*, venait d'écrire dans *Le Figaro* un article enthousiaste sur *L'Ouragan*, le drame lyrique d'Alfred Bruneau et d'Emile Zola.

A EUGÈNE FOURNIÈRE

Paris, 8 *mai* 1901.

CHER MONSIEUR FOURNIÈRE,

Pourriez-vous me rendre un service? J'ai besoin, pour mon prochain roman, d'être documenté sur les écoles congréganistes qui couvrent la France ; et l'on me dit qu'il existe un rapport de M. Trouillot, où je trouverai de précieux renseignements [1]. J'ai songé qu'il vous serait peut-être facile de me faire envoyer ce rapport. Je vous en serais bien reconnaissant.

Si vous connaissez d'autres sources d'informations, veuillez me les indiquer. Je cherche surtout à bien connaître les Frères de la doctrine chrétienne, les " Ignorantins ", et leur enseignement.

Merci à l'avance, et bien sympathiquement à vous.

AU CAPITAINE ALFRED DREYFUS

Paris, 8 *mai* 1901.

CHER MONSIEUR DREYFUS,

J'achève la lecture de *Cinq années de ma vie*[2], et je ne sais rien de plus poignant, de plus éloquent, dans la simplicité et la concision. Je suis de ceux qui vous approuvent beaucoup de ne pas avoir tardé plus longtemps à nous donner ces pages. Il était nécessaire qu'on les connût, elles auraient manqué au dossier qui achève de se faire chaque jour. C'est un peu plus de lumière qu'elles apportent, elles vous font connaître définitivement. Elles disent quel homme vous êtes et quel martyr vous

(1) Emile Zola travaillait à sa documentation pour *Vérité*. Eugène Fournière, ancien député, était directeur de *La Revue Socialiste*.

(2) *Cinq années de ma vie*, par Alfred Dreyfus (Fasquelle, éditeur).

avez été. Maintenant, la figure est complète, et d'une grande beauté d'innocence et de souffrance.

La victoire de demain est certaine, ces pages l'annoncent encore.

Avec toute mon admiration et toute mon affection.

A EUGÈNE FOURNIÈRE

Paris, 18 *mai* 1901.

Cher Monsieur Fournière,

Je vous remercie infiniment des documents que vous voulez bien m'envoyer. Ils me seront très précieux. Je vais être très complètement renseigné sur nos écoles primaires laïques. Mais il est plus difficile de tout savoir sur les écoles tenues par les Frères de la doctrine chrétienne. Enfin, avec l'aide de militants comme vous, j'espère pouvoir établir un terrain vrai et solide.

Encore merci, et veuillez me croire votre cordial et dévoué

A MAURICE LE BLOND

Paris, 22 *mai* 1901.

Cher monsieur Le Blond, vous magnifiez mon œuvre [1], et je suis bien heureux de vous voir ému par elle. Je mets de côté tout orgueil d'auteur, ce qui m'est particulièrement doux, c'est d'espérer que la jeunesse s'est éveillée à ces idées d'humanité et d'amour. Dans la grande tristesse que me cause le temps présent, ma joie unique est en vous qui apportez un avenir de vie plus large et meilleure. Je veux croire que vous hâterez cet âge d'or,

(1) En réponse à un article sur *Travail*, paru dans *La Revue Naturiste*.

dont vous parlez, qui est devant nous et qui sera fait de beauté et de justice.

Merci, cher monsieur Le Blond, et je vous serre bien fraternellement la main.

A JOHN LABUSQUIÈRE

Paris, 5 *juin* 1901.

Cher Monsieur Labusquière [1],

J'ai à vous remercier de la grande joie et du grand honneur que vous m'avez faits en acceptant de présider le banquet par lequel les disciples de Fourier et les associations ouvrières ont bien voulu fêter la publication de mon roman *Travail*.

Si je ne suis pas à votre côté, c'est qu'il m'a semblé plus modeste et plus logique que l'homme ne fût pas là. Ce n'est pas moi qui importe, ce n'est pas même mon œuvre : ce que vous fêtez, c'est l'effort vers plus de justice, c'est le bon combat pour le bonheur humain : et je suis avec vous tous. Ne suffit-il pas que ma pensée soit la vôtre?

Nos espoirs sont grands, l'avenir est le domaine du rêve. Mais, dès aujourd'hui, il est un fait certain, que tout indique et démontre : c'est que la société future est dans la réorganisation du travail, et que de cette réorganisation du travail, seule viendra enfin une juste répartition de la richesse. Fourier a été l'annonciateur génial de cette vérité. Je n'ai fait que la reprendre, et peu importe la route, la future Cité de paix est au bout.

A ce moment même, en nos temps si amers et si troubles, les associations ouvrières qui se créent et fonctionnent sont l'embryon de cette Cité future. Par les coopératives de production et de consommation, nous nous acheminons un peu plus chaque jour vers le peuple de frères dont on plaisante. Il faut laisser rire, l'évolu-

(1) Voir les Notes et Commentaires de *Travail*.

tion est sans cesse en marche ; la solidarité n'est pas que le vœu des braves gens, elle est aussi une force de la nature, comme l'attraction, et elle agira de plus en plus, et elle finira par grouper l'humanité entière en une seule et même famille.

Merci encore, cher monsieur Labusquière, et bien fraternellement avec vous et avec tous nos amis.

A E. SÉMÉNOFF

Médan, 6 *août* 1901.

Merci, mon cher Séménoff, de la lettre que vous m'écrivez, à propos de la mort de ce cher Alexis [1]. J'y retrouve tout votre cœur. J'ai, en effet, eu un gros chagrin, car c'est encore un peu de ma vie d'autrefois qui s'en va. Peu à peu, je reste seul de notre groupe littéraire.

Il faut vous bien soigner, pour nous revenir vaillant, cet hiver. Vous aussi, vous êtes un fidèle ; notre défenseur dans cette grande Russie, qui ne demande qu'à savoir et à se libérer. Enfin, il faut avoir bon espoir : la liberté marche.

Les photographies sont un peu grises. Je vais tâcher d'en tirer des épreuves passables, et je vous les donnerai, lors de ma rentrée. Jusque-là, je vais avancer le plus possible mon nouveau roman.

Présentez nos vives amitiés à Mme Séménoff et à tous les vôtres, et bien affectueusement à vous.

A FRANCIS JOURDAIN

Paris, 14 *octobre* 1901.

Mon cher Francis,[2] je ne pourrai assister au banquet Tailhade, car j'ai renoncé à dîner dehors. Mais je serai

(1) Paul Alexis était mort à Levallois-Perret, le 28 juillet 1901.
(2) M. Francis Jourdain, fils de Frantz Jourdain avait organisé

quand même avec vous autres, de toute ma tendresse et de toute mon admiration pour Tailhade. Il est le bon ouvrier qui œuvre pour la beauté, pour la vérité et la justice, et vous avez raison de le fêter, lorsque l'imbécile justice humaine s'imagine le flétrir par une condamnation, qui se tournera en apothéose. Voilà qu'elle nous force à nous grouper tous autour de lui, même ceux, qui, comme moi, ont horreur de la violence. C'est que nous avons senti, dans son emportement de poëte, sa pitié pour les misérables et sa révolte généreuse contre les exécrables iniquités actuelles.

Serrez-lui bien affectueusement les deux mains pour moi, et croyez-moi votre bien amical et bien dévoué.

A LE GRANDAIS,

Gérant du *Libertaire*

Paris, 14 *octobre* 1901.

Cher monsieur Le Grandais,

Vous voulez bien m'offrir la présidence d'honneur du meeting de protestation contre l'inique condamnation qui a frappé mon confrère et ami Laurent Tailhade.

J'accepte et je vous remercie, car je suis avec vous tous, au nom des Lettres qu'on outrage, au nom de la vérité et de la justice, violées une fois de plus. Il n'y a pas de crimes d'opinion, la liberté d'écrire doit être totale, il est d'ailleurs enfantin de croire qu'on peut la restreindre. Laurent Tailhade condamné, c'est Laurent Tailhade triomphant, et voilà la page qu'il a écrite immortelle, lancée par le monde, faisant son œuvre de libération. Son appel à la violence n'est pour moi que le cri exaspéré de l'universelle misère, ce n'est pas des assassins qu'il suscitera, mais des apôtres et des héros.

Fraternellement à vous tous.

un banquet de protestation en l'honneur de Laurent Tailhade, condamné à un an de prison pour avoir écrit un article extrêmement violent, s'élevant contre la visite en France de l'empereur de Russie, Nicolas II.

A F. CHASTANET [1]

Paris, 27 *novembre* 1901.

Cher monsieur Chastanet, je viens de recevoir *Les Personnages des Rougon-Macquart*, que vous m'avez envoyés, et je tiens à vous remercier encore, à vous dire combien je trouve votre travail remarquable. Je ne parle pas seulement de la patience et du soin que vous avez mis à lire et à dépouiller les vingt volumes. Ce qui me frappe plus encore, c'est la profonde intelligence que vous avez eue de mon œuvre ; c'est le choix vivant que vous avez fait des phrases qui caractérisent chaque personnage. Certainement jamais rien de semblable n'a été réalisé, car il ne s'agit pas d'un sec dictionnaire ; vous évoquez tous mes romans, vous rendez la vie à tous les êtres qui les peuplent.

Vous venez de me donner la joie littéraire la plus profonde que j'aie jamais éprouvée : celle de me retrouver tout entier dans ce volume qui résume et qui classe le petit peuple que je me suis efforcé de créer. Et je vous en suis infiniment reconnaissant.

Veuillez me croire votre bien amical et bien dévoué.

(1) M. Chastanet, secrétaire du Théâtre-Libre venait de publier chez Fasquelle *Les Personnages des Rougon-Macquart* sous le pseudonyme de F.-C. Ramond. Cet important ouvrage, où les douze cents personnages de la célèbre épopée se trouvent classés comme dans une sorte de dictionnaire et évoqués de manière très vivante, est un livre indispensable à quiconque veut connaître et approfondir l'œuvre d'Émile Zola.

1902

A ERNEST VAUGHAN

Paris, le 14 *mai* 1902

Mon cher Vaughan,

Je crois devoir sortir de mon silence pour donner à M. Hugues Le Roux le plus formel démenti.

Jamais Alfred Dreyfus n'a signé de recours en grâce, jamais il n'a reconnu être coupable même d'une incorrection ; aujourd'hui comme autrefois, j'affirme sa complète innocence et j'ai gardé pour sa personne la plus grande admiration et la plus grande tendresse.

J'attends l'inévitable justice avec la seule amertume de voir que pas un de ceux qui savent et qui peuvent ne trouve le courage de guérir la France du mal honteux dont elle souffre toujours.

Bien amicalement à vous.

A ALFRED BRUNEAU

Médan, 2 *juillet* 1902.

Mon cher ami, vous voilà installés et votre lettre nous donne de bonnes nouvelles de vous deux et de Suzanne.

Ces trois mois de grand calme et de travail vous feront certainement grand bien ; et, quand vous rentrerez en octobre, avec votre œuvre finie, il sera toujours temps d'organiser votre avenir. Je n'ai plus guère d'illusions, mais je crois tout de même que les braves gens et les travailleurs déterminent autour d'eux les chances heureuses. C'est toujours lorsque j'ai désespéré que le destin s'est montré clément.

Depuis bientôt trois semaines que nous sommes ici, nous avons vécu dans une belle tranquillité. Ma femme va mieux, surtout depuis qu'il fait beau. J'ai bien travaillé, mais je ne compte finir *Vérité* que vers la fin du mois. C'est terriblement long ; voilà près d'un an que, tous les matins, sans manquer un seul jour, je me remets à cette œuvre. Aussi suis-je très fatigué, avec le grand besoin de me reposer un peu. Je compte ne pas faire grand'chose en août. Puis, en septembre, j'espère m'occuper de nos poëmes ; et, plus j'y songe, plus je suis décidé à les traiter comme je les sens, car tout accommodement au goût des directeurs ou du public serait, en fin de compte, une duperie.

Les Charpentier ne viendront ici que le 15 août. Nous avons donc devant nous six semaines de solitude, et cela ne m'est pas désagréable ; je passe de délicieuses après-midi dans mon jardin, à regarder tout vivre autour de moi. Avec l'âge, je sens tout s'en aller et j'aime tout plus passionnément.

Travaillez bien, mon ami ; reposez-vous bien aussi, et surtout ne vous faites pas de chagrin, ne désespérez pas. Vous verrez que la chance viendra, je ne sais comment, mais elle viendra. Tout effort est récompensé ; il est impossible que votre travail, si brave et si franc, n'amène pas la victoire. Chaque jour, levez-vous en espérant quelque chose de bon pour le lendemain.

Et bonne santé à votre femme et bonnes vacances à Suzanne. Prenez tous les trois une grosse provision de forces pour l'hiver prochain.

Nous vous embrassons, ma femme et moi, de tout notre cœur.

A ERNEST VAUGHAN

Médan, 10 *juillet* 1902.

Mon cher Vaughan,

Je désire fixer définitivement au mercredi 10 septembre la date du premier feuilleton de *Vérité*, et j'indique cette date à tous mes traducteurs, pour que leurs traductions paraissent avec deux jours de retard sur *L'Aurore*. C'est entendu, n'est-ce pas? Prenez vos dispositions pour la date convenue. Vous annoncerez le roman quand il vous plaira, mais je crois qu'il ne faut pas le faire trop tôt.

Cordialement.

A ALFRED BRUNEAU

Médan, 8 *août* 1902.

Mon bon ami, j'ai enfin terminé cette terrible *Vérité* qui, pendant un an, m'a demandé de grands efforts. L'œuvre est au moins aussi longue que *Fécondité*, et il s'y trouve une telle diversité de personnages, un tel enchevêtrement de faits, que jamais mon travail ne m'a demandé une discipline plus étroite. J'en sors pourtant assez gaillard, et ma tête seule a besoin de repos. *Vérité* commencera à paraître le 10 septembre, dans *L'Aurore*, et y durera jusqu'au 20 janvier environ.

J'attends les Charpentier dans les premiers jours de la semaine prochaine, et c'est pendant leur séjour ici que je compte me reposer. Cela mettra un peu de bruit autour de moi, me tirera de la solitude où nous vivons. Et je compte sur cette diversion bruyante pour me débarbouiller le cerveau. Puis, en septembre, je songerai à vous ; je me mettrai à un des poëmes, je ne sais encore lequel. Votre lutte devient si rude que je suis hanté de scrupules. Sans doute, je professe qu'on doit marcher droit à l'œuvre d'art, sans s'occuper des contingences. Seulement, quand un musicien n'a devant lui que deux théâtres pour se produire, quand les obstacles de toutes

sortes lui barrent la route, il est bien difficile de s'embarquer dans une œuvre, sans s'inquiéter du sort qui l'attend. Le pis est qu'on se paralyserait tout à fait, si l'on voulait mettre toutes les bonnes chances de son côté.

Depuis quelques jours, je réfléchis à nos trois sujets et je suis bien troublé. Enfin, le seul parti sage et brave est d'en traiter un ; et puis, nous verrons, quand nous serons réunis à Paris.

Aucune nouvelle d'ailleurs. Depuis que j'étais ici, je n'avais pas quitté ma table de travail un seul jour. Nous avons vu Larat pendant deux heures, une après-midi. Les Mirbeau, qui doivent être à Houlgate, ne viendront nous voir qu'après leur retour. Les Loiseau sont toujours à Morsalines, où notre cousine Amélie est allée les rejoindre ; et elle aussi ne viendra sans doute passer avec nous quelques jours qu'en septembre. Quant à Desmoulin, il est à Bruges où il copie des primitifs.

Nous avons reçu ce matin la bonne lettre de votre femme, à laquelle la mienne répondra prochainement, et nous avons été bien heureux des excellentes nouvelles qu'elle nous donnait. Il paraît que Suzanne et vous devenez des pêcheurs de crevettes remarquables. Vous allez nous revenir tous les trois rayonnants de santé, et c'est ce qu'il faut pour vaincre le destin.

Nous vous embrassons bien tendrement, de tout notre cœur.

A ARMAND DAYOT

Médan, 25 *septembre* 1902.

Cher confrère et Ami [1],

C'est moi qui vous remercie d'avoir songé à moi pour faire partie du Comité de la statue de Renan, à Tréguier. Prenez mon nom et usez-en comme il vous plaira. Il sera à l'honneur.

Bien amicalement.

(1) Cette lettre fut une des dernières qu'écrivit Emile Zola. Elle parvint à son destinataire le lendemain de la mort de l'illustre écrivain.

Table des Matières

1872

A Gustave Flaubert 403
A C. Montrosier 404
A Antony Valabrègue 404
A Louis Ulbach 405
A Maurice Dreyfous 406
A Marius Roux 407

1873

A Ernest d'Hervilly 411
A Marie Laurent 411
A Edmond de Goncourt 412
A Marius Roux 413

1874

A Gustave Flaubert 417
A Ivan Tourgueneff 417
A Antoine Guillemet 419
A Georges Charpentier 420

A Gustave Flaubert 421
Au même 423
Au même 424

1875

A Paul Alexis 427
A Marius Roux 429
A Paul Alexis 430
A Edmond de Goncourt 431
A Paul Alexis 432
A Georges Charpentier 433
A Stassulewitch 434
A Paul Alexis 435
A Georges Charpentier 437
A Stassulewitch 438
A Paul Alexis 439

1876

A Ludovic Halévy 443
A Paul Alexis 444
Au même 446
A Edmond de Goncourt 448
A Marius Roux 448
A Paul Alexis 450
A Albert Millaud 453
Au même 454
A Edmond de Goncourt 456
A Alexandre Parodi 456
A Stassulewitch 457
A J. K. Huysmans 459
A Edmond de Goncourt 460

1877

A Gustave Flaubert 463
A Edmond de Goncourt 464
Au même 464

Au directeur du *Bien Public* 465
A J. K. Huysmans 471
A Paul Alexis 472
A Léon Hennique 473
A Henry Céard 475
A Edmond de Goncourt 477
A J. K. Huysmans 478
A William Busnach 480
A Mme Charpentier 487
A William Busnach 490
A Léon Hennique 492
A Théodore Duret 493
A Gustave Flaubert 495
Au même 497

1878

A Edmond de Goncourt 501
A Henry Céard 502
Au même 502
A Paul Bourget 503
A Alexandre Boutique 504
A Henry Céard 505
A Edmondo de Amicis 505
A Gustave Flaubert 506
A Léon Hennique 508
Au même 509
A Gustave Flaubert 511
Au même 512
A Edmond de Goncourt 512
A Henry Céard 513
A Edmond de Goncourt 514
A Henry Céard 515
A Edmondo de Amicis 516
A Léon Hennique 516

1879

A Gustave Flaubert 521
A Gustave Rivet 522

A Gustave Flaubert 523
A Edmond de Goncourt 525
Au même 526
A Laffitte 527
Au même 527
A J. K. Huysmans 527
A Luigi Capuana 528
A Laffitte 528
A Gustave Flaubert 529
A Henry Céard 529
A Laffitte 530
A Mlle Marie Van Casteel de Mollenstem 531
A Jules Troubat 531
Au même 532
A Laffitte 532
A Alexandre Boutique 533
A Laffite 534
Au même 534
A Paul Alexis 535
Au même 535
A Laffitte 536
A Antoine Guillemet 536
A Laffitte 537
A Mme Charpentier 537
A Paul Alexis 538
A Gustave Flaubert 538
A Henry Céard 539

1880

A Laffitte 543
A Jules Troubat 544
A Paul Alexis 545
A Henry Céard 545
A Antoine Guillemet 546
A Francis Magnard 546
A Henry Céard 549
A Léon Hennique 549
A Mme Georges Charpentier 550
A J. Camille Chaigneau 550

1881

A Jean Bernard 555
A Paul Bourget 556
A Jules Claretie 556
Au directeur du " Nain Jaune " 557
A Paul Alexis 557
Au même 558
A J. K. Huysmans 558
A Ferdinand Fabre 559
A J. K. Huysmans 560
A Edouard Rod 560
A Antoine Guillemet 561
A Henry Céard 562
A Paul Alexis 562
A Coste 563
A Jules Troubat 563

1882

A J. K. Huysmans 567
A de Cyon 568
A Paul Alexis 574
A de Cyon 574
Au même 580
Au même 581
Au même 582
A Edouard Rod 584
A Henry Céard 585
A Frantz Jourdain 585
A Paul Alexis 586
A Alexandre Boutique 586
A Paul Alexis 587
A Henry Céard 588
A Ivan Tourgueneff 588
Au même 589
A Théodore Duret 589

1883

A Alphonse Daudet 593
A Frantz Jourdain 594
A J. K. Huysmans 594
A Théodore Duret 595
A Henry Céard 596
A Gustave Geffroy 596
A Henry Céard 597
A Alexandre Boutique 598
A Henry Céard 598
Au même 599
A Paul Alexis 600
A Gustave Geffroy 600
A Emmanuel Gonzalès 601
A Léon Hennique 602
A Paul Bourget 603
A Edmond de Goncourt 604
Au même 604
Au même 605
A Antoine Guillemet 605

1884

A Simon 609
A Frantz Jourdain 610
A Ferdinand Fabre 610
A Edouard Rod 611
A Georges Beaume 612
A Abraham Dreyfus 612
A Antoine Guillemet 613
A Ernest Ziégler 614
A Auguste Barrau 614
A Edmond de Goncourt 615
A Georges Renard 615

A Edouard Rod 616
A Edmond de Goncourt 617
A Henry Céard 617
Au même 618
A Paul Alexis 620
A Henry Céard 621
Au même 624
A Edmond de Goncourt 626
Au même 627
Au même 627

1885

A Georges Charpentier 631
A Henry Céard 631
A Georges Charpentier 632
A Ferdinand Fabre 632
A Georges Montorgueil 633
A Jules Lemaître 633
A Zévort 634
A Henry Céard 635
A Edouard Rod 637
A Francis Magnard 638
A Jean Richepin 639
A Georges Hugo 640
A Charles Chincholle 640
A Gustave Geffroy 641
A Coste 642
A Henry Céard 642
A Paul Alexis 644
A Coste 646
A Antony Valabrègue 646
A Antoine Guillemet 647
A Henry Céard 648
A Jean Volders 648
A Henry Céard 649
A Alphonse Daudet 649
A un directeur de journal 650

1886

A Henry Céard 655
Au même 655
A Paul Alexis 656
A Alphonse Daudet 657
A Henry Céard 658
A Edmond de Goncourt 659
A Henry Céard 659
Au même 660
A Paul Alexis 660
A J. Van Santen Kolff 661
A Paul Alexis 662
Au même 662
A J. Van Santen Kolff 663
A Antoine Guillemet 663
A Henry Céard 664
A J. Van Santen Kofff 665
A Antoine Guillemet 665
A Henry Céard 666
A Edouard Lockroy 666
A Alphonse Daudet 667

1887

A L. P. Laforêt 671
A Edmond de Goncourt 672
A J. Van Santen Kolff 673
A Henry Bauer 673
Au même 674
A Octave Mirbeau 674
A Georges Charpentier 675
A Henry Céard 675
A Emile Verellen 676
A Paul Alexis 676
A Henry Céard 677
A Léon Hennique 678

A J. K. Huysmans 678
A Paul Alexis 679
A Henry Céard 680
A Henry Bauer 681
A J. K. Huysmans 681
A Paul Alexis 682
A Octave Mirbeau 682
A Paul Alexis 683
A Edmond de Goncourt 684
Au même 684
Au même 685
Au même 686
A J. van Santen Kolff 686
A Alphonse Daudet 687
A Henry Céard 688
A Henry Bauer 688
A Edmond Lepelletier 689
A Henry Céard 689
A Alphonse Daudet 690

1888

A J. van Santen Kolff 693
A Georges Renard 694
A J. van Santen Kolff 694
A Coste 695
A Edmond de Goncourt 696
A J. van Santen Kolff 697
A Edmond de Goncourt 697
A J. van Santen Kolff 698
A Guy de Maupassant 698
A Edmond de Goncourt 699
Au même 700
A Octave Mirbeau 701
A Henry Céard 702
A Edmond de Goncourt 702
A Alphonse Daudet 703
A J. van Santen Kolff 703

A Alphonse Daudet 704
A Edmond de Goncourt 704

1889

A J. van Santen Kolff 707
A J. K. Huysmans 708
A Henry Céard 708
Au même 709
Au Dr Gouverné 709
A Henry Céard 710
A Paul Alexis 710
A Coste 711
A Claude Monet 712
A Coste 713
A Georges Charpentier 713

1890

A J. K. Huysmans 719
A Jules Lamaître 720
A Edmond de Goncourt 720
A J. van Santen Kolff 721
A Henry Céard 722
A J. van Santen Kolff 722
Au même 722
A Edmond de Goncourt 723
A J. van Santen Kolff 723
A Alphonse Daudet 724
A M. Decroix 724

1891

A J. van Santen Kolff 729
A Alphonse Daudet 729

A Ludovic Halévy 730
A J. van Santen Kolff 730
A Edmond de Goncourt 730
A J. van Santen Kolff 731
A Edmond de Goncourt 731
A Clément Janin 732
A Edmond de Goncourt 732
Au même 733
A Halpérine Kaminsky 733
A André Maurel 734
A Jules Claretie 734
A Frantz Jourdain 735
A Henry Céard 735
A J. van Santen Kolff 736
A Chadourne 738

1892

A J. van Santen Kolff 741
A Edmond de Goncourt 743
A Alphonse Daudet 743
A Paul Margueritte 744
A Paul Alexis 745
A Alfred Bruneau 746
A Henry Céard 747
A Paul Alexis 748
A Alfred Bruneau 748
Au colonel H. de Ponchalon 749
A Victor Simond 750
A Alphonse Daudet 750

1893

A Gustave Toudouze 755
A J. van Santen Kolff 755
A Edmond de Goncourt 756
A Félix Albinet 757

A Raymond Poincaré 758
A Henry Céard 758
Au même 759
A Halpérine Kaminsky 760
A Henry Céard 760
A Paul Alexis 761

1894

A Marcellin Pellet 765
A Ange Galdemar 766
A Paul Alexis 766
A Arthur Meyer 767
A M. Bonnet 768
A Riccardo Salvatico 768
A Edmond de Goncourt 769
A Auguste Rodin 769

1895

Au Dr G. Saint-Paul 773
A Georges Charpentier 774
A Fernand Desmoulin 775
A Edmond de Goncourt 776
Au même 776
A Marcel Batilliat 777
Au Dr G. Saint-Paul 777
A Paul Brulat 778

1896

A Edmond de Goncourt 781
Au même 781
Au même 782

A Georges Charpentier 782
A E. Séménoff 783
A Paul Alexis 784

1897

A Halpérine Kaminsky 789
A Jean Ajalbert 789
A Henry Bérenger 790
A M. Louis Tribouillard 790
A Eugène Monfort 791
A Scheurer Kestner 792
A Henry Bérenger 792

1898

A Scheurer Kestner 797
A Louis Havet 797
A Delpech 798
Au général Billot 799
A Fernand Desmoulin 799
Au même 800
Au même 801
Au même (*pour Valentin*) 802
A Joseph Reinach 803
A Fernand Desmoulin 805
Au même 806
Au même 807
Au même 807
A Octave Mirbeau 808
A Alfred Bruneau 809
A Mme Octave Mirbeau 811
A Fernand Desmoulin 812
A Georges Charpentier 813
A Paul Alexis 813
A sa fille Denise 814

A Joseph Reinach 815
A sa fille Denise 815
A Georges Charpentier 816
A Théodore Duret 817
A Paul Alexis 817
A Mme Georges Charpentier 818
A Mme Octave Mirbeau 819

1899

A Joseph Reinach 823
A Saint-Georges de Bouhélier 824
A Joseph Reinach 825
A Alfred Bruneau 825
A Paul Alexis 826
A Octave Mirbeau 827
A Joseph Reinach 828
A Ernest Vaughan 829
A Georges Charpentier 830
A Paul Alexis 831
Au même 832
A Théodore Duret 833
A Paul Alexis 834
A Fernand Desmoulin 835
A Joseph Reinach 836
A Louis de Robert 837
A Théodore Duret 837
A Paul Alexis 838
A Octave Mirbeau 839
A Joseph Reinach 840
A Théodore Duret 841
A Alfred Bruneau 842
A Fernand Desmoulin 842
A l'Union des Ecrivains russes 843
Au capitaine Dreyfus 844
A Alfred Bruneau 845
A Fernand Desmoulin 846
Au même 846

A Alfred Bruneau 847
A Vizetelly 848
A Théodore Duret 849
A Fernand Desmoulin 849
A Alfred Bruneau 850
Au même 850
A Léon Vannoz 851
A Joseph Reinach 852
A Marcel Laurent 852
A Paul Brulat 852
A Lucien Victor-Meunier 853
A Saint-Georges de Bouhélier 854
A Octave Mirbeau 854

1900

A M. Paul Billiet 859
Au capitaine Dreyfus 860
A. M. A. Lœwenstein 861
Au même 862
Au même 863
Au même 864
A Paul Alexis 864
Au même 865
Au même 866
A E. Sémenoff 866
A Alfred Bruneau 867
A Armand Dayot 868
A Maurice Le Blond 868
A Paul Margueritte 870
A Mlle Adrienne Neyrat 871

1901

A Fernand Labori 875
A Gustave Charpentier 878
A Alfred Bruneau 878
A Eugène Fournière 879

Au capitaine Dreyfus 879
A Eugène Fourquière 880
A Maurice Le Blond 880
A John Labusquière 881
A E. Seménoff 882
A Francis Jourdain 882
A Le Grandais 883
A F. Chastanet 884

1902

A Ernest Vaughan 887
A Alfred Bruneau 887
A Ernest Vaughan 889
A Alfred Bruneau 889
A Armand Dayot 890

Achevé

de typographier

d'imprimer et de brocher

le quinzième jour de février

mil-neuf-cent-vingt-neuf

dans les nouveaux ateliers de

FRANÇOIS BERNOUARD

10, rue Lebel, 10

Vincennes

8.3
468-9
636